



TRAITÉ
DES
FIÈVRES,
DE M. ANDRÉ PIQUER, MÉDECIN DE S. M. C.

Traduit de l'Espagnol en François,

Par M***. D. M. M.

Sur la troisième & dernière Édition de 1768.

Cusson, René

Revu & corrigé par MM. C. & R. Professeurs en Médecine à Montpellier.



A AMSTERDAM,

ET SE VEND,

A MONTPELLIER,

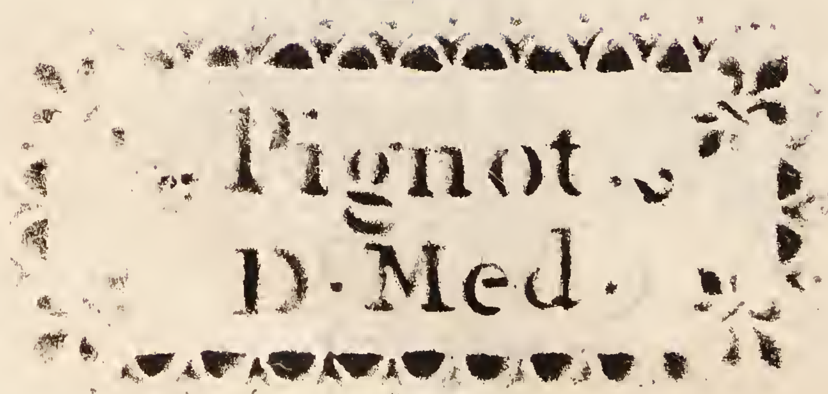
Chez PIERRE BASCOU, Libraire, rue de l'Eguillerie.

M. DCC. LXXVI.

Table

des principaux titres.







PRÉFACE

DE L'AUTEUR.



L'OBSERVATION & le raiſonnement ſont les ſeuls moyens que fournit la Médecine pour parvenir à guérir les maladies. L'obſervation eſt la connoiſſance que nous acquérons des *objets*, lorſque nous appliquons attentivement nos ſens à les appercevoir. Par raiſonnement, nous entendons les diſcours dont nous nous ſervons pour faire les recherches néceſſaires pour obtenir cette connoiſſance, de même que celle des cauſes des maladies. Il eſt très-certain que la Médecine a tiré ſon origine des obſervations, & que c'eſt d'elles que dépendent tous ſes progrès. De ſorte que ſi quelquefois les Médecins les ont abandonnées, ce n'a été qu'au très-grand préjudice de l'art de guérir. Tout cela eſt fondé ſur ce que, pour guérir parfaitement les maladies, il faut premièrement les bien connoître; ce qu'on ne peut obtenir que

par le moyen des obſervations. Il y a autant de différence entre les maladies, qu'il en exiſte entre les plantes & les animaux : car chaque maladie eſt un être d'une nature particulière, lequel a une vraie exiſtence diſtincte de toute autre, pendant toute ſa durée ; & ainſi que les plantes ne peuvent être connues que par la ſeule obſervation, il en eſt de même de la connoiſſance des maladies. Le Botaniſte, pour ne pas ſe tromper dans la connoiſſance des plantes, remarque ſoigneuſement la ſtructure de la ſemence d'une plante, quelle eſt la terre la plus propre à ſa végétation, dans quel lieu elle ſe conſerve & végéte le mieux ; il obſerve encore quelle eſt la ſaiſon où elle croît : ſi la figure de la tige eſt quarrée, ronde ou triangulaire : il remarque auſſi la figure des feuilles, ſi dans leurs extrémités, il y a de petites pointes ou dentelures, comme des dens de ſcie, ou ſi elles ont la circonférence égale, ſi elles ſortent deux à deux, ou alternativement : enfin il remarque juſques aux plus petites circonſtances à obſerver dans les fleurs & dans le fruit, de même que les changemens qui arrivent à toute la plante : & il parvient de la ſorte à connoître toutes ſes particularités, en appliquant attentivement ſes ſens à la remar-

quer, & une fois qu'il en a l'idée, dans quelque lieu qu'il voie cette plante, il la connoît & la distingue de toutes les autres: car chacune en particulier a des caractères propres, qui ne se trouvent pas dans les autres. Le Médecin est obligé également d'en faire de même en considérant que chaque maladie a ses caractères propres & particuliers, par lesquels elle se distingue de toutes les autres; par conséquent, en s'appliquant avec soin à les observer, il parviendra à acquérir une connoissance parfaite & certaine de chacune en particulier. Il est donc nécessaire de remarquer soigneusement dans quelle *saison* de l'année chaque maladie vient, quels sont les tempéramens les plus propres à en être affectés, quels symptômes les accompagnent dans leur début, la manière dont elles se présentent dans leur accroissement, quels signes leur sont propres lorsqu'elles arrivent à leur plus haut degré de force; enfin de quelle manière elles se terminent: & pour le dire en un mot, le Médecin doit porter le plus grand soin à observer jusqu'aux petites particularités qui accompagnent les maladies, parce que les caractères de chacune en particulier étant distincts, & les circonstances qui les accompagnent très-différentes, il faut

néceſſairement les connoître, pour ne pas les confondre.

Voilà pourquoi j'ai toujours cru que la Médecine fondée ſur des obſervations vraies & certaines, n'eſt pas plus douteuſe que l'agriculture, la navigation, la Phyſique & la Botanique. En effet, c'eſt par l'obſervation que le Pilote a fait ſur les mers, & celles que la Bouſſole lui fournit, qu'il a appris les écueils qu'il doit éviter, & la route qu'il doit ſuivre; c'eſt pareillement l'obſervation qui a enſeigné au Laboureur le temps auquel il doit tailler la vigne, ſemer les grains, les recueillir. On peut donc aſſurer que l'incertitude qu'on attribue à la Médecine, vient ou de ce que les Médecins s'appliquent peu aux obſervations, ou bien de ce qu'ils ne le font point avec le ſoin qu'elles exigent. Il eſt vrai que la bonne obſervation pour l'avancement des ſciences naturelles, eſt un travail qui demande un grand génie & un eſprit éclairé, qui ſache la débarraſſer des erreurs qu'enfantent trop ſouvent une imagination vive & les préjugés : mais comme ceux qui ſe trouvent doués de ces qualités ſont en bien petit nombre; il ſuit de-là qu'il y a peu de Médecins qui ſachent bien obſerver, & par conſéquent l'incertitude de la Médecine ne

porte que sur ceux qui l'exercent. Ce qui encore contribue à rendre la Médecine incertaine, c'est de vouloir découvrir les causes des maladies par des principes purement philosophiques. Or, pour professer la bonne Médecine, il faut faire sérieusement attention à tous les symptômes qui accompagnent les maladies, & en donner des Histoires entières, exactes & conformes à ce que la nature même démontre & nous apprend, de manière que le Médecin n'y doit rien ajouter du sien, mais seulement rapporter les effets avec simplicité & suivant l'ordre dans lequel il les a observé. C'est de cette manière qu'Hippocrate écrivit ses ouvrages de Médecine, & c'est pour cela que l'Auteur du *Dictionnaire Universel* dit dans la Préface de ce livre, que depuis Hippocrate jusqu'à nous, la Médecine Pratique n'a fait que peu, ou même point de progrès. Voilà pourquoi *Boerhaave* recommande fort l'étude de la Médecine d'*Hippocrate* dans un discours qu'il donna pour cet effet. Quant à ce qui me regarde, je puis assurer que j'ai trouvé vrai ce que *Duret* dit, savoir, qu'on tire plus d'avantage de la lecture d'Hippocrate dans un jour, que de celle de tous les Théoriciens dans un siècle. Je ne veux point qu'on entende par-là que

je ſuis attaché à Hippocrate au point de ne m'écarter jamais de ſon ſentiment ; parce que je ne ſuis point du nombre de ceux qui l'ont cru infaillible ; mais ayant fait une grande attention dans l'exercice de ma pratique, ſi ce qu'Hippocrate dit au ſujet de ce qui arrive dans les maladies étoit bien fondé, j'ai connu par l'expérience que la plupart de ſes obſervations ſont conformes avec ce que la nature nous démontre.

Je ſais bien que tous les livres qui ont paru ſous le nom d'*Hippocrate* n'appartiennent pas à ce grand Médecin, & qu'on ignore encore leſquels d'entr'eux ont été véritablement compoſés par ce Prince de la Médecine. *Galien* a beaucoup travaillé à cet examen. *Mercurialis* l'a fait auſſi avec une érudition infinie. Leclerc, dans ſon hiſtoire de la Médecine, marchant ſur les traces de *Mercurialis*, diſtribue les livres d'*Hippocrate* en différentes claſſes, & prétend démontrer ceux qui ſont propres à cet Auteur.

Lemoſio, Profeſſeur à Salamanque, entreprit le même ſujet, fondant preſque tout ce qu'il a dit ſur les connoiſſances qu'il tira de *Galien*. Et quoiqu'il ſoit vrai que les Anciens & les Modernes ſoient peu d'accord en cela, tous conviennent cependant que le premier & le troiſième

livre des *Epidémies*, celui des *Prognoſtics* & les *Aphoriſmes*, ſont des ouvrages légitimes & propres à *Hippocrate*. Quant aux autres livres, (ſuppoſé qu'ils ne ſoient point d'*Hippocrate*) il paroît vraiſemblable qu'ils ont été compoſés par d'autres Médecins Grecs, ſes Contemporains, ou peu poſtérieurs à lui, qui ſuivirent ſon école. Car lorſque *Soranus* écrivit la vie d'*Hippocrate*, & que *Erotien* l'interpréta, il paroiſſoit déjà dans les Ouvrages d'*Hippocrate* un plus grand nombre de livres qu'on n'en croit de propres à cet Auteur. Mais comme tous contiennent un grand nombre de bonnes obſervations, ils ſont par cette raiſon fort eſtimables; & en ſuivant le langage commun, je cite tous ceux qui s'offrent dans cet ouvrage ſous le nom d'*Hippocrate*, ſoit qu'ils lui appartiennent ou non. Dans la Préface que j'ai miſe à la tête du Volume des Prognoſtics d'*Hippocrate*, on peut voir cette matière traitée avec l'attention qu'elle exige. Et pour l'intelligence de ces choſes, je dois avertir que lorſque je cite dans ce livre les Coaques, il faut chercher le paſſage dans *Duret*, comme étant celui qui les a le mieux commentées; les Epidémies dans *Valeſio* qui a fait un excellent Commentaire; à l'égard de toutes les autres citations

d'Hippocrate, on doit les voir dans l'édition qu'en a donné *Marinel*; je m'en ſuis ſervi par préférence à toutes les autres, d'après *Proſper Martianus*, & je regarde les Commentaires que cet Auteur a fait ſur tous les ouvrages d'Hippocrate comme néceſſaires pour la véritable intelligence du Texte.

Le raiſonnement eſt l'autre moyen que la vraie Médecine fournit pour guérir; il doit être établi ſur des obſervations, de manière qu'elles ſervent de baſe, afin d'en pouvoir déduire des bonnes conſéquences. Voilà pourquoi la Phyſique expérimentale eſt la ſeule ſcience dont on faſſe cas, & qu'on eſtime parmi les Savans, parce qu'on n'y avance rien qui ne ſoit confirmé par l'expérience. Tous ceux qui dans la Phyſique & dans la Médecine poſent des principes tirés de la Philoſophie d'Ariſtote, qu'on enſeigne ordinairement dans les Ecoles, ou qu'ils n'ont établi que ſur des ſyſtêmes feints & imaginés, ne font autre choſe que tromper la Jeuneſſe, & lui faire perdre un temps très-précieux.



TRAITÉ DES FIÈVRES.



CHAPITRE PREMIER.

Idée générale de la Fièvre, & de ses principales différences.



IL n'est point de Médecin pour peu expérimenté qu'il soit, qui en s'approchant du lit d'un Malade & lui tâtant le pouls, ne connoisse qu'il a la fièvre; il n'en est cependant pas un seul parmi les plus Savans, qui nous en ait laissé une définition exacte & satisfaisante. Il est vrai qu'il faut avouer que la fièvre est une chose qui se laisse plutôt appercevoir & connoître que définir. Galien, qui a traité fort au long des causes & différences des fièvres, voyant peut-être la grande difficulté qui se trouvoit à pouvoir déve-

lopper & expliquer par une définition la nature de la fièvre, ou bien étant persuadé, comme dit *Vallesius* (a), que les définitions des choses évidentes par elles-mêmes, ne font qu'obscurcir l'objet défini, & qu'elles sont par conséquent inutiles, ne l'a jamais définie. *Hippocrate*, comme nous le verrons ci-après, a divisé la fièvre en différentes espèces, & dans ses écrits on ne voit point qu'il en ait donné aucune définition; & si les Médecins Arabes, & beaucoup de Modernes l'avoient imité en cela, il est évident qu'ils se seroient mis à l'abri des disputes infructueuses & purement arbitraires qui se sont élevées entr'eux : car il importe fort peu qu'on soit instruit ou non de l'essence de la fièvre, c'est-à-dire, en quoi elle consiste, pourvu qu'on en sache connoître l'existence, & quelle est la méthode dont on doit se servir pour la traiter. Les Botanistes peuvent très-bien connoître l'usage & les différences des plantes, & cependant ignorer quelle en est la nature ou l'essence. Il suffit de même qu'un Artiste sache se servir d'une poutre pour l'usage qu'il se propose, sans qu'il soit néanmoins nécessité à en connoître l'essence. Ainsi quoiqu'un Physicien ignore quelle est la nature de la matière première, il peut la connoître & en faire l'usage propre & nécessai-

(a) *Vallesf. Comment. in libr.* 1, *de different. Febr. cap.* 1.

re, pourvu qu'il ſache quelles en ſont les modifications & les propriétés inſéparables, comme nous l'avons prouvé dans notre premier volume de la *Phyſique moderne*; de même un Médecin peut connoître & guérir exactement la fièvre, quoiqu'il en ignore parfaitement l'eſſence, pourvu d'ailleurs qu'il ſoit inſtruit de ſes caractères propres & inſéparables. Au reſte, il faut remarquer, comme nous l'avons dit, dans notre *Logique moderne*, que les Phyſiciens & les Médecins ne doivent point faire uſage des définitions rigoureuſes; mais ſeulement des deſcriptions qui nous repréſentent les choſes d'après toutes les parties, *qui les* conſtituent, & comme *celles-ci* ſont ordinairement très-diſſemblables, d'autant plus que leur exiſtence eſt ſucceſſive; les deſcriptions faites avec ſoin les expliquent beaucoup mieux que les définitions quelconques, & on doit par conſéquent les préférer.

Toutes les fois qu'un Médecin voit un homme chez qui les fonctions vitales ſont dérangées & ne s'exercent point ſuivant l'ordre de la nature, qu'en même-temps le pouls eſt plus fréquent, la chaleur du corps plus vive, que dans l'état de ſanté, il prononcera ſans héſiter que ce malade à la fièvre; ces trois ſymptômes, ſavoir le pouls fréquent, la chaleur plus vive & la léſion des fonctions vitales

étant les caractères inséparables & les symptômes pathognomoniques par lesquels on distingue la fièvre ; il est impossible qu'ils se rencontrent dans un sujet, sans que la fièvre existe. Les anciens Galenistes, croyoient que pour avoir la fièvre il suffisoit que la chaleur du cœur fut augmentée par l'influence de ce viscère sur les autres parties du corps ; mais nous voyons tous les jours que dans une forte colère, ou par un exercice immodéré, la chaleur du cœur & des autres parties du corps s'augmente extraordinairement, sans cependant que la fièvre existe. Boerhaave en exposant les caractères de la fièvre, dit *(a)* que la fréquence du pouls en est le seul signe inséparable, & que c'est par lui qu'on doit connoître son existence ; mais il y a deux remarques à faire, qui détruisent évidemment l'assertion de cet Auteur. C'est 1°. que quoique chez les gens qui boivent abondamment des liqueurs spiritueuses, chez ceux qui font des exercices immodérés, ainsi que chez ceux qui éprouvent des violentes passions de l'ame, on observe le pouls beau-

(*a*) Quæ quidem in omni febre adsunt, sed sola velocitas pulsus adest, ex his omni febris tempore, ab initio ad finem, eaque sola Medicus præsentem febrem judicat. Adeoque quidquid de febre sic novit Medicus, id verò omne velocitate pulsuum solâ cognoscitur. *Boerhaave de cogn. & curand. morb. aphor.* 570 *&* 571.

coup plus fréquent qu'on ne le voit dans l'état naturel, on ne peut point dire cependant qu'ils ayent la fièvre. 2°. C'eſt que lorſqu'*Hippocrate* a parlé des malades qui avoient la fièvre, il fait rarement mention du pouls ; & comme il a été l'obſervateur le plus attentif que nous ayons eu juſqu'à préſent des routes de la nature, & le plus exact à décrire & à indiquer les caractères propres à chaque maladie ; il n'eſt pas croyable qu'il eut négligé de parler du pouls, ſi ſa fréquence en eut été le principal ſigne diſtinctif. Au reſte, il ne faut point croire comme certains oſent l'avancer ſans fondement, qu'Hippocrate *ne* tâtoit jamais le pouls aux malades, puiſqu'en liſant avec attention les Ouvrages de ce grand Médecin, on trouve qu'il uſoit avec avantage de l'exploration du pouls pour connoître les maladies, comme il eſt aiſé de le voir dans le livre 2 des prognoſtics, (*a*) & dans différens endroits de ſes épidémies (*b*).

(*a*) » Deindè qui manibus contrectavit ventrem ac venas minùs falli poteſt, quàm qui non contrectavit. *Hipp.* » *præ-dict. lib.* 2, *num.* 5.

(*b*) » In acutiſſimis febribus, pulſus creberrimi ac maximi. *Hipp. lib.* 4, *epid. num.* 9, *Zoili* febri pulſus tremuli, tardi *Hipp.* 4, *epid. num.* 12. *Pithodoro* eodem » tempore febris continua... pulſus non deficit. *Hipp.* « 7, *epid. num.* 2.

Il eſt bon néanmoins d'avertir qu'*Hippocrate* connoiſſoit les artères ſous le nom de Veines & les nommoit ainſi, (*a*) & que dans pluſieurs endroits, lorſqu'il parle des pulſations des veines, il veut dire les battemens des artères qui ſont ſi apparens dans quelques-unes, & c'eſt dans ce ſens qu'on doit prendre le paragraphe 12, du chap. 11 de ſes *Coaques*, vérité que ma pratique m'a très-bien confirmée, (*b*) de même que ces paſſages d'Hippocrate nous font connoître qu'il obſervoit le mouvement des artères par la vue ; ceux que nous avons cité auparavant, nous font voir qu'il les obſervoit auſſi par le tact. Galien avoue formellement (*c*) qu'Hippocrate fut le premier Médecin qui ſe ſervit du mot Pouls pour ſignifier le mouvement des artères.

(*a*) » Si venæ in manibus pulſent & facies rectè va» let, &c. Hipocondria non ſunt mollia, diuturnus » morbus fit, ſine convulſione non ſolvitur, aut ſan» guine multo ex naribus, &c. *Hippocr. lib.* 2, *ep. ſect.* » *6, n.* 10, ſi cui febricitanti rubor in facie luceat, una» que capitis dolor prægrandis, &c. venarum emicet ferè » profluvium ſanguinis è naribus indè evenit. *Hipp.* pulſus » *coac. prænotion. lib.* 1, *ſent.* 247.

(*b*) Pulſus in hypocondrio cum perturbatione dementiæ eſt ſignum, magiſque ſi oculi crebro moventur. *Hipp. ubi ſuprà.*

(*c*) *Galen. de differ. pulſ. lib.* 1, *cap.* 2.

Revenant

Revenant donc à notre ſujet, il eſt certain que la fréquence du pouls n'eſt pas ſuffiſante pour connoître les fiévres, non plus que la chaleur augmentée, ce que *Celſe* a très-bien prouvé, recommandant aux Médecins de ne pas ſe fier à la vélocité du pouls, ni à la chaleur, pour connoître ſi un malade a la fiévre; (*a*) j'ai obſervé moi-même pluſieurs fois chez les hypocondriaques, que lorſqu'ils avoient mangé le pouls leur battoit avec plus

---

(*a*) Venis enim maximè credimus fallaciſſimæ rei, quia ſæpè iſtæ lentiores celerioresve ſunt, & ætate & ſexu, & corporum naturâ, & plerumque ſatis ſano corpore, ſi ſtomachus infirmus eſt, nonnunquam etiam incipiente febre ſubeunt & quieſcunt ut imbecillus is videri poſſit, cui facile laturo gravis inſtat acceſſio, contrâ ſæpè eas concitat, & reſolvit ſol, & balneum, & exercitatio, & metus; & ira & quilibet alius animi affectus . . . altera res eſt, cui credimus, calor æque fallax, nam hic quoque excitatur æſtu, labore, ſomno, metu, ſollicitudine, igitur intueri quidem etiam iſta oportet; ſed his non omnia credere ac protinùs quidem ſcire non febricitare eum, cujus venæ naturaliter ordinatæ ſunt, teporque talis eſt qualis eſſe ſanis ſolet: non protinùs autem ſub calore, motuque febrem poſſe ſeſe concipere, ſed ita ſi ſumma quoque arida, inæqualiter cutis eſt, ſi calor in fronte eſt, & ex imis præcordiis oritur; ſi ſpiritus ex naribus cum fervore prorumpit, ſi color aut rubore, aut pallore novo mutatus eſt, ſi oculi graves & aut perfuſi, aut ſubhumidi ſunt, &c. *Corn. Celſ. lib.* 3, *cap.* 6.

de fréquence, & que la chaleur étoit augmentée; or l'on voit évidemment, que si cela suffisoit pour caractériser la fièvre, nous serions forcés de dire que ces malades l'ont toujours.

On divise ordinairement les fièvres en éphémères, en putrides & en hectiques : cette division nous paroissant la plus commode & la plus intelligible, c'est d'elle que nous nous servirons. On nomme éphémères ces fièvres qui durent vingt-quatre heures, c'est-à-dire, qui sont de la durée d'un jour, plus ou moins. On appelle putrides, celles qui supposent quelque putréfaction dans les humeurs, soit que celle-ci soit la cause ou l'effet de la fièvre. On donne le nom d'Hectiques à celles qui sont lentes, de longue durée, continues; qui produisent une grande exténuation du corps, & qui dépendent toujours de quelqu'autre maladie qui les entretient. Comme c'est aux fièvres putrides que le Médecin doit porter le plus d'attention, tant parce qu'on les voit fréquemment en pratique, que par rapport aux symptômes dangereux qui les accompagnent, je me suis déterminé en conséquence d'en parler au long avant que de traiter des autres, & pour donner une idée juste de chacune de ces espèces, nous les diviserons en putrides intermittentes & en continues. Nous appellons intermittentes, celles qui laissent des intervalles d'un paroxisme à l'autre; continues

au contraire, celles qui depuis le commencement jufqu'à la fin de la maladie exiftent fans interruption, quoiqu'on obferve qu'elles diminuent dans certains momens. Avant donc de parler des fièvres intermittentes & de leurs différences, nous donnerons la defcription des continues putrides, lefquelles peuvent fe divifer en fièvres putrides fans inflammation & avec inflammation. Lorfque ces fièvres font avec inflammation, elles peuvent être ou internes ou externes; mais quelles qu'elles foient, la fièvre qui les accompagne eft toujours putride.

Les fièvres putrides fans inflammation fe peuvent toutes réduire à *cinq* efpèces, favoir en Ardentes, *Sinoques*, Malignes, Hémitritées & Quotidiennes; de forte que lorfque le Médecin eft appellé pour voir quelque malade attaqué de fièvre putride, il doit avoir préfentes à l'efprit ces cinq différences & juger par les fignes propres à chacune d'elles, quelle eft celle dont le malade fe trouve attaqué; car étant affuré que la fièvre putride eft fans inflammation, elle doit être néceffairement d'une des cinq efpèces dont nous venons de faire mention & dont nous donnerons les différences dans la fuite. Nous fuivrons cette méthode dans cet Ouvrage, & nous expoferons premièrement les caractères de la fièvre ardente, & ainfi de fuite fuivant l'ordre que nous avons propofé : car quoiqu'un Médecin trouve en

tâtant le pouls qu'il n'y a point de fièvre générale il peut néanmoins en exifter une particulière ; ceci fe voit très-fouvent dans la pratique, & l'on obferve que quoique la fièvre fe maintienne pendant quelque temps dans la partie affectée fans paffer outre déterminément ; par la continuation de la maladie, elle gagne cependant & s'étend à tout le refte du corps, & fi la fièvre réfide dans une partie néceffaire à la vie, dès le commencement même tout le corps du malade fe trouve affecté, quoique d'ailleurs il paroiffe n'avoir point de fièvre : c'eft ce qu'on obferve fréquemment dans les fluxions ou catarres, qui font toujours accompagnés de fièvre à la tête ; dans l'afthme où il y a fièvre du poulmon, dans l'ictère où il y a fièvre du foie & dans plufieurs autres maladies dans lefquelles quoique le Médecin ne trouve point de fièvre, il doit toujours foupçonner qu'elle exifte dans la partie affectée. C'eft la doctrine importante qu'Hippocrate a propofé le premier, & qu'après lui *Galien* & prefque de notre temps le célèbre Baillou, Auteur très-eftimable, ont renouvellé avec beaucoup d'avantage. (*a*) Nous ne parleront pas ici de ces fièvres, parce qu'à la rigueur elles regardent les inflammations chroniques.

(*a*) *Ballon. de virgin. & mulier. morb. cap.* 1, *tom.* 4, *page* 62.

CHAPITRE II.

Des causes générales des Fièvres.

PAR ce que nous venons de dire dans le Chapitre précédent, savoir que les trois signes propres & inséparables de toute fièvre, sont la fréquence du battement des artères, la chaleur plus vive que dans l'état naturel, & la lésion ou dérangement des fonctions vitales ; il suit évidemment que tout ce qui pourra occasioner ces trois effets dans le corps humain, pourra pareillement produire la fièvre. Les causes qui sont capables d'exciter ces effets, peuvent être différentes & sont en grand nombre, mais nous paroissant très-difficile & même ennuyeux de traiter de chacune de ces causes en particulier, nous nous contenterons d'en donner une idée qui puisse les comprendre toutes ; ainsi nous les réduirons à deux seules classes, qui sont 1°. les causes occasionelles; 2°. les efficientes, c'est-à-dire, celles qui par elles-mêmes produisent les fièvres. Mais avant que de parler de ces causes, il paroît nécessaire de démontrer que la nature humaine est le sujet sur lequel les unes & les autres exercent leur pouvoir, & comme il est très-important de comprendre ce qu'on entend par nature ; le devoir & le but du Médecin n'étant autre chose

que d'obſerver & de ſuivre ſes mouvemens, il eſt eſſentiel d'expliquer ce que c'eſt, car on ne pourra jamais parvenir à l'imiter, & à la ſuivre dans ſes mouvemens, ſi on ne la connoît pas.

Nous entendons donc par le nom de *Nature* le principe qui eſt la cauſe matérielle & phyſique de toutes les opérations humaines. Ce principe qui eſt la ſource ou l'origine de ces opérations, ne conſiſte pas dans une ſeule partie, comme la forme des Philoſophes Arabes, l'ame du monde des Platoniciens ou l'eſprit des Pneumaticiens ; mais dans le concours & l'aggrégation, l'harmonie mutuelle & la correſpondance de toutes les parties néceſſaires pour la conſtitution du corps humain. Ce qui eſt fondé ſur ce que nous avons dit dans notre premier volume de la *Phyſique Moderne*, ſavoir, que l'ame rationelle eſt la cauſe phyſique de toutes les opérations de l'homme, laquelle ne peut les exercer que lorſque les circonſtances néceſſaires pour les produire ſe trouvent dans le corps : ce dernier étant l'objet unique de l'art de guérir, c'eſt aux ſeuls Médecins à traiter de ces diſpoſitions corporelles, ſi néceſſaires, pour que l'ame puiſſe produire les effets & exercer les fonctions de la vie ; c'eſt pourquoi on regarde ces diſpoſitions comme étant la ſource des opérations vitales & qu'on leur a donné le nom de nature : ſachant donc que le corps humain eſt compoſé de par-

ties solides & fluides, jouissant d'un certain ordre & d'une certaine correspondance entr'elles, il est nécessaire d'établir que la nature de l'homme, regardée comme l'objet de la Médecine, n'est autre chose que l'assemblage & la combinaison des solides, des fluides, des particules spiritueuses qui composent le corps humain, & de l'ordre qu'il doit y avoir entr'eux, joint aux loix, tant générales que particulières ou propres qui lui correspondent pour exécuter ses fonctions.

Il nous reste actuellement à examiner ce que c'est que la nature, lorsqu'elle agit bien ou mal dans les maladies; parce qu'il n'est sans doute aucun Médecin qui ignore l'obligation où il est de la suivre & de l'aider dans ses mouvemens salutaires, devant essentiellement les combattre & les changer lorsqu'ils sont nuisibles ou dérangés, comme Hippocrate l'a dit plusieurs fois. Pour entendre ceci, il faut supposer que le Créateur a construit le corps humain de manière qu'il jouit de la vie, dont il l'a doué; & c'est la raison pour laquelle il a disposé ses parties selon les loix particulières & propres à la vitalité, ensorte que tous les mouvemens & les actions que la nature exerce, tendant à sa conservation, ils se font suivant les loix que le Créateur lui a prescrites en les destinant à cet effet; l'examen & l'observation de ces loix peuvent seuls servir à faire connoître la vraie Médecine, parce que leur examen ne dé-

dépend pas du caprice ou de l'imagination ; mais en découvrant ce que la nature fait & exécute pendant que l'homme eſt dans l'état de ſanté, toutes les fonctions néceſſaires à la vie ſont bien diſpoſées, & ſes mouvemens s'exécutent avec ordre & ſuivant leur deſtination naturelle : au contraire, la maladie nous annonce toujours que ces mêmes fonctions & ces mouvemens ſont très-mal ordonnés. Il ſuit évidemment de-là que, plus le déſordre des fonctions ſera grand, plus la maladie ſera dangereuſe. Et lorſque la correſpondance que doivent avoir les parties du corps humain ſera interceptée, que ſes mouvemens ſeront troublés, & que les Loix néceſſaires pour la conſervation & le ſoutien de la vie ne ſeront point obſervées, la mort ſera la ſuite inévitable de ces dérangemens. Lors donc qu'il arrive dans les maladies, que les fonctions vitales s'exécutent de manière que tous les mouvemens tendent à conſerver la vie, c'eſt pour lors un ſigne que la nature ſuit ſes loix, & que la maladie n'a pu détruire le bon ordre de ſes fonctions ; au contraire, quand on voit que ces mouvemens ne tendent pas à la conſervation de la vie, pour lors c'eſt un ſigne que les forces de la nature ſont affoiblies, & qu'elles n'agiſſent point ſuivant ſes bonnes loix.

Toute l'étude d'Hippocrate ſe réduit uniquement à ſavoir quel eſt dans la maladie l'état dans lequel ſe trouvent les fonctions du corps humain

que nous avons appellé nature, ce qu'on peut obtenir par l'obſervation exacte de ſes effets. La théorie de la Médecine ne peut être jamais bonne ni utile pour la pratique, ſi elle ne ſuir en tout, & n'eſt appuyée ſur l'obſervation exacte de la nature ; c'eſt-à-dire que, pour que le Médecin ait ſes raiſonnemens bien fondés, il eſt néceſſaire qu'il ſuive & qu'il obſerve auparavant, avec beaucoup d'attention, les mouvemens de la nature, les différentes manières dont elle procède pour produire ſes effets dans les différens âges, dans les différens tempéramens, dans l'état de ſanté ou de maladie, de manière que les mêmes opérations obſervées exactement doivent ſervir de baſe & de principe ſur leſquels il doit fonder ſa manière de penſer, de raiſonner & d'agir. C'eſt ce qu'ont fait toujours les Médecins ſenſés ; & quoiqu'il y en ait pluſieurs qui ayent traité de cette matière, nous croyons qu'il ſuffira à qui que ce ſoit, pour connoître la néceſſité dans laquelle ſe trouvent les Médecins de raiſonner de la ſorte, de lire les diſcours de Boerhaave de *Honore Medici ſervitute*. Tout ce que les Médedecins avancent, ſans ſuivre la nature, n'eſt autre choſe que fictions de l'eſprit, qui ſuppoſant des principes imaginaires, en déduit néceſſairement des fauſſes conſéquences. Les Arabes & les Chymiſtes n'ont altéré la bonne Médecine que parce que ſur leurs vaines théories, ils n'ont pas

ſuivi les voies que la nature leur montroit ; les Modernes ont fait de même, en introduiſant tant de ſyſtêmes avec leſquels ils ont corrompu la plus ſalutaire des ſciences. Le méchaniſme qui domine aujourd'hui eſt ſujet aux mêmes inconvéniens, car il renferme dans ſon ſein certaines choſes très-éloignées d'un exact & véritable examen. Enfin, pour que les Lecteurs puiſſent ſe ſervir avec avantage des écrits de pluſieurs Auteurs modernes, qui, quoique ſyſtématiques, & ſectateurs du méchaniſme, contiennent d'ailleurs des choſes très-importantes, je vais leur donner une idée vraie & ſimple de l'uſage, & des avantages qu'ils peuvent tirer de leurs Ouvrages. L'homme étant placé ſur la terre par le Créateur de l'Univers, ſuivant les loix du mouvement & de l'équilibre, il faut néceſſairement que les fonctions qu'il exerce conviennent avec le mouvement & l'équilibre de ſes parties ; de ſorte que, pour donner une raiſon phyſique de ces phénomènes, on eſt forcé de ne le faire qu'après la conſidération de ces choſes. Comme les Mathématiciens appellent méchanique la ſcience qui explique les effets de la nature par le poids, la meſure, la figure, la ſituation & le mouvement, en les imitant, les Médecins nomment Médecine méchanique celle qui donne raiſon des phénomènes du corps humain, ſuivant ces mêmes loix ; & pour que les Médecins

ſoient bien fondés dans les raiſonnemens qu'ils font ſur le méchaniſme, ils doivent indiſpenſablement obſerver les loix du poids, de la force, de l'équilibre & du mouvement qu'exerce la nature : mais les obſervations bien faites ſur cette matière peuvent leur ſervir ſeulement de baſe & de fondement. Il faut actuellement conſidérer l'homme ſous deux points de vue : ſavoir, ou comme faiſant partie de ce grand monde, ou comme vivant, & conſéquemment ſuſceptible de maladie & de ſanté. Les loix générales du méchaniſme qui lui correſpondent, en tant que corps phyſique, ne ſont pas d'un grand ſecours au Médecin ; & quoiqu'il lui convienne de les comprendre pour l'exacte obſervation, il doit plutôt s'arrêter aux loix propres & particulières qui lui appartiennent comme à l'objet de la Médecine. C'eſt ainſi qu'outre les affections générales de toute la nature, il ſe fait auſſi dans le corps humain certaines opérations pour l'intelligence & l'explication deſquelles les ſuſdites loix ſe trouvent inſuffiſantes, comme l'attraction qui s'obſerve dans les parties, l'excrétion des choſes nuiſibles & la rétention de celles qui ſont utiles. On ne peut pas non plus expliquer les règles générales du mouvement. De quelle manière, par exemple le chyle ſe change en ſang; comment s'engendre le fœtus; pourquoi les femmes accouchées & les nourrices ont du lait, & autres cho-

ſes de ce genre, telles que les criſes & changemens que l'on obſerve chaque jour dans les maladies. Pour comprendre toutes ces opérations, il faut néceſſairement ſuppoſer qu'il s'exécute dans le corps humain, outre les loix du mouvement que nous avons indiquées, d'autres loix très-particulières & propres, deſquelles dépendent les fonctions dont nous venons de parler : ce ſont ces loix particulières que quelques-uns nomment très-improprement *Méchaniſme* propre de l'homme, d'autres, *Principe vital*; ſur quoi on peut voir une Diſſertation que *Gorter* a faite, pour prouver ce que nous venons de dire, & ſes Commentaires ſur les aphoriſmes d'*Hippocrate*. Cet Auteur avance, & tous les Médecins ſages doivent auſſi avouer, que les loix particulières & ſpéciales, par le moyen deſquelles la vie ſe ſoutient, ſont d'une plus grande conſidération que les loix générales qui ſoutiennent l'être purement phyſique, parce que celui-ci ſe trouve dans le cadavre, qui eſt ſujet, comme partie propre, aux loix communes de l'Univers. C'eſt pourquoi, quoique la phyſique générale, qui traite de ces loix, ſoit utile au Médecin, elle ne lui eſt pas néanmoins auſſi néceſſaire que la phyſique particulière. Nous devons avouer auſſi qu'on ignore, comme diſent les Philoſophes *à priori*, les loix particulières & propres des mouvemens du corps humain ; ou pour mieux dire, on ne comprend

pas en quoi consiste la manière particulière par laquelle elles se produisent : ce qu'on peut chercher par les effets & par l'usage qu'on en fait dans la Médecine. L'observation exacte de ces effets suffit, parce que peu importe qu'on ignore les principes des opérations, pourvu qu'on sache cependant les effets qui en proviennent ; dans quel temps ils agissent, la correspondance & autres choses remarquables qui s'y trouvent & leur appartiennent. Il faut remarquer que, quoiqu'il soit nécessaire de connoître les fluides qu'il y a dans le corps, les mouvemens qu'ils ont dans les conduits où ils sont contenus, tout comme aussi la structure particulière de chacun des viscères, & la nature de chacune des humeurs, il faut en outre savoir que dans les fluides du corps humain il y a une partie spiritueuse, subtile & très-active, laquelle Hippocrate nomme *impetum faciens*, c'est-à-dire, qui pousse & agit, parce qu'elle est à la vérité la cause principale de toutes les opérations qui s'y exécutent, comme il arrive aux plantes qui contiennent une partie très-ténue & très-subtile que les Botanistes appellent *spiritûs rector*, parce qu'elle est également la cause principale des opérations qui s'y font. Il ne faut pas cependant croire que cette partie spiritueuse produise d'elle-même, & sans le concours des autres, les fonctions humaines, parce que pour cet effet il est nécessaire qu'elle soit

jointes avec toutes les parties, tant fluides que solides, qui constituent le corps humain, comme nous l'avons démontré dans notre *Physiologie*. C'est d'après ces considérations que quelques modernes ont donné à cette partie spiritueuse divers noms qui sont plus propres à embrouiller la question qu'à la développer & à l'éclaircir ; car quelle nécessité y a-t-il de l'appeller *Archeus* comme le fit Van-helmont, ou *Cardimelech*, *Gasleranax*, & *Microcosmeton*, comme fit Doæus, ou bien *Flamma vitalis*, comme l'ont voulu quelques autres. En vérité, en voyant ces choses & autres semblables dans de tels Auteurs, j'ai jugé combien c'est avec raison qu'on a dit que, bien éloignés du reste des hommes qui usent de termes reçus pour exprimer & faire comprendre les choses qu'ils savent, quelques Médecins inventent toujours des nouveaux termes pour envelopper de plus en plus ce qu'ils ignorent eux-mêmes.

Nous nous servirons donc du terme vulgairement reçu *nature*, dont tous les Auteurs ont usé, & dans la signification que nous lui avons donné. C'est dans ce sens qu'Hippocrate a loué la nature, en disant (*a*) qu'elle trouve les voies dont elle a besoin pour faire ce qui est salutaire au corps,

---

(*a*) Invenit natura sibi ipsi vias non ex cogitatione .... & cum nihil didicerit, facit quæ expediunt. *Hipp. lib.* 6, *epid. sect.* 5, *num.* 2.

& qu'elle fait des choſes merveilleuſes ſans en être inſtruite, (*a*) voulant par-là faire entendre que l'ordre & la correſpondance des parties du corps humain, & les mouvemens qui s'y exécutent, ſont ſi bien diſpoſés, qu'ils démontrent la ſageſſe admirable du Créateur qui les a ainſi inſtitués : par la raiſon, dit très-bien Hippocrate, (*b*) que la nature eſt celle qui guérit les maladies, & qui cherche elle-même les voies néceſſaires pour les vaincre ; puiſque les loix ſous leſquelles le corps humain a été conſtruit, tendent toujours à lui conſerver la vie, & les routes que la nature connoît pour chaſſer du corps ce qui eſt nuiſible, ſont en ſi grand nombre, que, ſans s'embarraſſer des grandes découvertes anatomiques des Modernes, nous ſommes forcés d'avouer que nous n'en connoiſſons que la plus petite partie. C'eſt pourquoi il eſt néceſſaire que le Médecin exécute ce que *Baglivi*, (*c*) & avant lui tous les Auteurs ſenſés ont conſeillé ; ſavoir, que le Médecin doit être un interprète de la nature, exécutant & obéiſſant en tout à ſes mouvemens. On con-

---

(*a*) Natura omnibus ſubvenit, naturæ omnium nullo doctore uſæ ſunt. *Hipp. lib. de alimentis*, *n.* 4 *&* 8.

(*b*) Naturæ morborum medicatrices. *Hipp.* 6, *epid ſect.* 5, *n.* 1.

(*c*) Medicus naturæ miniſter & interpres ; quidquid meditetur & faciat, ſi naturæ non obtemperat, naturæ non imperat. *Bagliv. de prax. med. liv.* 1, *cap.* 1.

clut de-là que la principale étude de la Médecine doit être de connoître les loix propres & particulières par lesquelles la nature se soutient vivante & saine, ainsi que sa manière d'agir lorsqu'elle est malade, pour éloigner d'elle les causes qui tendent à la détruire, croyant fermement qu'il ne peut & ne doit les obtenir, ni par le systême de la méchanique ni par tout autre, mais uniquement par la seule observation de tout ce que la nature peut faire & exécuter.

Par tout ce que nous venons de dire, on comprend aisément que la nature est le sujet de toutes les fièvres. La trop grande vitesse du pouls, la chaleur trop vive & autres symptômes qui s'observent dans les fièvres, sont certainement produits par la disposition du corps humain avec la seule différence que dans l'état sain, la disposition est d'une manière toute autre que dans l'état de maladie. Ainsi les fonctions se font différemment dans ces deux états; mais il n'y a d'autre principe que la nature même qui puisse les produire. On peut par divers exemples rendre ceci palpable & évident; mais pour être plus clair, je n'en rapporte qu'un, que voici: lorsqu'une horloge est bien en ordre, ses fonctions le sont aussi; c'est-à-dire les heures, les minutes &c. y sont exactement marquées; mais si ce même ordre qui doit s'entretenir entre les parties qui la composent, vient à se déran-

ger,

ger, dès lors l'harmonie de ses opérations se dérange aussi; & quoique leur principe dans tous les deux états soit le ressort & la liaison des roues, le changement qui s'opère dans ces choses, fait aussi changer leurs fonctions. C'est par cette raison, disoit *Sydenham*, (a) que la fièvre sert d'instrument à la nature, pour expulser ce qui est nuisible dans le corps humain, & si *Juncker*, *Nenter* & les autres Sthaliens donnoient une idée de la nature aussi claire que la notre, leurs explications seroient beaucoup plus utiles. Sachant donc que la nature est la cause des fièvres, & que son ordre doit être altéré, pour qu'elle puisse les produire, il nous reste à présent à examiner quelles sont les causes qui altèrent la disposition naturelle du corps humain, de manière que la fièvre s'ensuive. Les causes des fièvres, ainsi que de toutes les maladies, sont comme nous avons dit, les unes occasionelles, savoir celles qui résident dans le corps, & les autres efficientes, c'est-à-dire provenant du déhors. Les causes occasionelles sont trois en nombre, sa-

---

(a) Profecto enim est febris ipsa naturæ instrumentum, quo partes impuras à puris secernat. *Sydenh. observ. medic. sect.* 1, *cap.* 4. est enim apostema naturæ machina quâ ista quæ carnibus infesta sunt amolitur, sicut febris ejusdem est machina ad difflanda ea quæ sanguinem malè habent. *Sydenh. observ. med. sect.* 3, *cap.* 3.

voir la pléthore, l'obſtruction, & la diathèſe. Ainſi lorſqu'un Médecin ſe préſente devant un malade qui a la fièvre, il tâche de s'inſtruire par l'obſervation & par les informations priſes du malade & des aſſiſtans, ſi la pléthore, l'obſtruction, ou la diathèſe ont donné lieu à la maladie, parce qu'il arrive quelquefois qu'une ſeule de ces choſes, & quelquefois toutes les trois enſemble ont précédé la fièvre; il doit enſuite examiner dans quelles parties du corps ſe trouvent ces cauſes occaſionelles; ſi c'eſt dans toutes en général, ou ſeulement dans quelqu'une de ſes parties; ces connoiſſances étant néceſſaires, tant pour bien connoître, que pour bien traiter & guérir la maladie. Par *Diathèſe*, nous entendons ici un vice acceſſoire, qu'acquiert la maſſe des humeurs, ſoit fluides, comme celles, par exemple, qui ſont contenues dans des tuyaux, ſoit compactes, c'eſt-à-dire celles qui compoſent les parties ſolides, vice qui les éloigne de leur état naturel, & les diſpoſe à la maladie. Il y a pluſieurs ſortes de diathèſe telles que la ſcorbutique, la verolique, la rhumatiſmale, la goutteuſe, l'attrabilaire, & autres, que quelques Médecins modernes ont voulu expliquer par les termes d'acrimonie : les unes ſont chroniques & habituelles, d'autres au contraire viennent tout à coup. On trouve dans toute fièvre la diathèſe générale phlogiſtique, & dans chacune ſépare-

ment celle qui eſt particulière & déterminée, appartenant à ſon genre & à ſa nature propre. Les cauſes efficientes qui mettent en action celles que nous appellons occaſionelles, ſont au nombre de trois, ſavoir la diète, dans laquelle on comprend ce que les Médecins nomment choſes *non-naturelles*, les paſſions de l'ame, cauſe très-commune & très-puiſſante des maladies, & l'air non pas tant par ſes qualités ſenſibles de froid, de chaud, d'humide & de ſec qui appartiennent à la diète, qu'en raiſon d'une force occulte, par laquelle il nuit aux hommes. Le Médecin doit rechercher avec beaucoup de ſoin laquelle de ces cauſes a produit la fièvre, faiſant pour cela un examen exact de ce qui s'eſt paſſé chez le malade, & du temps dans lequel il en a été ſaiſi, parce qu'il pourra connoître par là la cauſe de ſa maladie; ce qui lui ſervira beaucoup pour juger de ſes progrès, & ſavoir conduire la nature pour la guériſon du ſujet. Parmi ces cauſes, ſuppoſé que chacune d'elles, & quelquefois toutes jointes enſemble, produiſent les fièvres, l'air eſt la plus univerſelle & la plus efficace, parce qu'il n'y a rien qui puiſſe altérer plus facilement le corps humain. La raiſon en eſt que dans l'air il y a une portion très-ſubtile qui, ſe communiquant à notre corps par la reſpiration, fomente & maintient la ſubſtance ſpiritueuſe de ſes parties. Mais ſi elle ſe trouve infectée, ſoit par l'in-

fluence des aſtres, ou bien par les exhalaiſons qui s'é levent de la terre, elle communiquera néceſſairement ſon infection à la ſubſtance ſpiritueuſe du corps humain, & produira en lui différentes maladies. C'eſt par cette raiſon qu'*Hippocrate* dit que l'air eſt le principal auteur de tout ce qui arrive dans le corps humain : (*a*) ce Prince de la Médecine fut toujours obſervateur exact des différentes maladies que le changement de temps a acccoutumé de produire, de ſorte que tout le troiſième livre des aphoriſmes eſt rempli d'obſervations très-utiles ſur ce ſujet. M. Arbuthnot, Médecin Anglois, qui depuis peu a donné au public ſon livre de *l'influence de l'air ſur le corps humain*, prouve fort au long la même choſe que j'ai obſervée moi-même ; ſavoir, que preſque toutes les maladies aigues prennent leur origine dans les qualités vicieuſes & nuiſibles de l'air : ce qu'on trouve auſſi très-détaillé dans l'ouvrage intéreſſant que publia le Néapolitain *Moſca ſur l'air & les maladies* qui en ſont produites. Je ſais bien que les Médecins de nos temps ſont bien peu de cas de cetre influence, & attribuent ſans réflexion une maladie grave qui a l'air pour cauſe, à des

---

(*a*) Aer maximus eſt in omnibus quæ corpori accidunt & Auctor & Dominus. *Hipp. libr. de flatib. n.* 4. Mortalibus autem vitæ, & ægrotis morborum ſolus is auctor eſt. *Ibid. n.* 6.

chofes qui fe trouvent plus à la portée des malades, mais qui en font néanmoins peu capables, de quelque manière qu'on les confidère, & peu propres à l'occafioner. Sydenham qui connut bien ces chofes, dit (*a*) que Dieu eft l'Auteur des maladies aigues, & que les hommes le font des chroniques; & expliquant plus clairement cette idée, il démontre (*b*) que les maladies aigues procèdent très-fouvent du vice de l'air. Il n'eft aucun Médecin qui ignore avec quel foin Hippocrate obferva les maladies épidémiques de fon temps; à fon imitation les célèbres Baillou, Sydenham & Ramazzini ont écrit, fuivant qu'ils les avoient obfervées, nous laiffant des témoins évidens de la facilité qu'a l'air de les produire. Le commun des Médecins croit bien que l'air produit quelquefois des maladies épidémiques, comme dans des temps de pefte, ou lorfqu'on éprouve une épidémie dans une Ville; mais ils fe trompent, s'ils penfent que pour lors c'eft

(*a*) Acutos dico, qui ut plurimum Deum habent auctorem, ficut & chronici ipfos nos. *Sydenh. differt. epift. ad Guillel. coll. pag.* 135.

(*b*) Acutos quod fpectat, quos impræfentiarum tractare mihi eft animus, eorum alii à fecreta atque inexplicabili aeris alteratione hominum corpora inficiente gignuntur. *Sydenh. op. Medic. f.* 1, *cap.* 1, *pag.* 2, *& tract. de podagra, pag.* 163.

ſeulement l'air qui les produit, parce qu'il n'y a pas d'année dans laquelle cela n'arrive, & pour en avoir la conviction, je les prie d'obſerver avec ſoin que tous les ans, vers la moitié ou la fin du mois de Janvier, il commence à paroître quelques fièvres aigues, leſquelles augmentent pendant l'équinoxe, & s'appaiſent, ou même diſparoiſſent tout-à-fait vers le ſolſtice qui arrive un peu plus tard qu'après la moitié de Juin, ſuivant la remarque de Sydenham, (*a*) c'eſt ce que j'ai obſervé toujours, depuis que j'exerce la médecine: il eſt vrai qu'elles ne ſont pas tous les ans du même caractère; mais ceci provient auſſi de ce que le vice de l'air n'eſt point de la même nature, & c'eſt ce qu'Hippocrate veut indiquer, lorſqu'il dit que les Médecins doivent conſidérer quelque choſe de divin dans les maladies, comme nous l'avons dit précédemment

Les fièvres & autres maladies que l'air produit tous les ans, n'attaquent pas tout le monde, parce qu'il opère, ſuivant les diſpoſitions dans leſquelles ſe trouvent les corps. Hippocrate ob-

---

(*a*) Epidemicorum qui verno tempore graſſantur, alii maturè admodum ſe ingerunt, menſe ſcilicet Januario, & exinde pedetentim increbeſcentes circa æquinoxium vernale ad ſtatum perveniunt, à quo ſenſim imminuti circa ſolſtitium æſtivum evaneſcunt. *Sydend. obſerv. medic. ſect. 1, cap. 2.*

ſerva (*a*) dans une de ces épidémies, qu'elle attaquoit plus d'hommes que de femmes, & dans une autre, que les jeunes gens ſouffroient plus que les vieillards; (*b*) j'ai remarqué que les hypocondriaques étoient beaucoup moins ſujets aux fiévres épidémiques que les autres, & peût-être en ſont-ils exempts, par la raiſon que leur ſang n'eſt pas diſpoſé à la putréfaction; ce que Baillou dit avoir obſervé nombre de fois, (*c*) & que j'ai trouvé confirmé dans *Hoffman*; (*d*) j'ai penſé ſouvent que ceux dont la conſtitution du corps eſt rare & délicate, & qui ont les humeurs très-fluides, & les ſolides mols, ſont moins expoſés que les autres à être attaqués des fièvres qui dépendent de l'influence de l'air, parce que, quoiqu'ils reçoivent facilement les exhalaiſons propres à les communiquer, ils les chaſſent avec la même facilité: au contraire ceux qui ſont de conſtitution denſe, dont les fibres ſont ſerrées, & les humeurs épaiſſes, ſont

---

(*a*) Mulieres porrò multæ quidem ægrotarunt pauciores autem quàm viri & pauciores etiam mortuæ ſunt. *Hipp. lib.* 1, *epid. ſect.* 2.

(*b*) Fiebant autem hæc adoleſcentibus, juvenibus in vigore conſtitutis & ex iis plurimis qui circa paleſtram & gymnaſia exercebantur. *Hipp.* 1, *epid. ſect.* 1.

(*c*) *Ballon. conſil medicinal. lib.* 3, *conc.* 4.

(*d*) *Hoffm. med. ration. ſyſt. tom.* 3, *ſect.* 1, *cap.* 6, §. 5.

très-ſujets à de ſemblables fièvres, parce que l'air communiqué & introduit dans de tels corps, y fait beaucoup d'impreſſion, & n'en ſort que très-difficilement. C'eſt peut-être ce qu'Hippocrate a voulu dire, lorſqu'il a avancé que les corps qui tranſpirent bien, ſont plus foibles & plus ſains que les autres, & ſe délivrent plus facilement des maladies; le contraire arrive à ceux qui tranſpirent mal, & qui, étant plus robuſtes, ne s'en délivrent que difficilement. (*a*)

Il arrive auſſi que quelques-uns ſont aſſez robuſtes, pour avoir en quelque ſorte plus de force que l'air, & que d'autres, quoique plus foibles, ne ſont pas attaqués des maladies épidémiques, parce que le vice que l'air porte avec ſoi, n'eſt pas proportionné à leur tempérament. Hippocrate a renfermé toutes ces choſes dans peu de mots, lorſqu'il a dit que très ſouvent la nature humaine ne pouvoit point ſurmonter la puiſſance de l'Univers; (*b*) auſſi obſerve-t-on dans certaines années des conſtitutions épidémiques propres & particulières, à quelques eſpè-

(*a*) Qui probè perſpirant debiliores & ſaniores ſunt & à morbis facilè reconvaleſcunt, qui male perſpirant, priuſquàm ægrotent, fortiores ſunt, ubi autem ægrotarunt, difficiliùs à morbis reconvaleſcunt. *Hipp. lib. de aliment. n*, 6.

(*b*) Plerumque enim hominis natura univerſi poteſtatem non ſuperat. *Hipp. de dieb. judicat. n.* 1.

ces de bestiaux, dont les autres espèces sont entièrement exemptes, comme le dit très-bien Lancizi, dans la description curieuse qu'il fait de l'épidémie qui attaqua les bœufs en l'année 1713, dans la campagne de Rome.

Il est donc certain que l'air est la cause principale de presque toutes les fiévres aigues, & la variété qu'on y observe tous les ans, dépend sans doute des différens changemens & des altérations que souffre cet élement; ce que nous ferons voir plus clairement, en traitant des fiévres en particulier.

L'air étant donc la cause principale des fiévres, & particulièrement des aigues, il faut que nous examinions de quelle manière il les produit; mais il faut remarquer auparavant que l'air ne produit pas toujours les fiévres par la chaleur, la froideur & les autres altérations sensibles, par lesquelles il se fait ordinairement sentir à nos corps, mais par les influences imperceptibles, qu'il reçoit des astres ou des exhalaisons de la terre. Ceci a été déjà observé par Sydenham, (*a*) & après lui, par les plus grands Praticiens,

---

(*a*) Variæ sunt nempè annorum constitutiones quæ neque calori, neque frigori, non sicco, humidove ortum suum debent, sed ab occultâ potiùs & inexplicabili quâdam alteratione in ipsis terræ visceribus pendent, &c. *Sydenham, medic. sect.* 1, *cap.* 2 . . . sive interiora terræ

aucun Médecin n'ignore que, malgré toutes les altérations sensibles que l'air cause, on jouit quelfois d'une parfaite santé, & qu'on observe des maladies très-graves dans les temps même les plus séreins: l'on doit seulement en excepter ces sortes d'altérations portées au plus haut point, comme par exemple, lorsque les froids sont très-rigoureux, & que la chaleur est très-vive; parce que pour lors, à raison de ce grand excès, l'air produit ordinairement quelques maladies, quoiqu'en général il soit certain que ces espèces d'altérations sensibles, disposent toujours le corps à une maladie grave, quoique cependant elles ne la produisent pas toujours: on juge par-là de l'imprudence de quelques Médecins qui condescendent avec le vulgaire, à faire fermer les chambres & appartemens des malades, par la crainte que l'air, entrant par une porte ou par une fenêtre, ne les refroidit, & n'aggravat le

viscera, si ita loqui fas est varias subeant mutationes, undè à vaporum inde exhalantium interventu, aer inquinetur, quod mihi maximè probatur, sive inficiatur atmosphera omnis ab alteratione quam eidem inducit peculiaris aliqua corporum cœlestium quorumlibet conjunctio, res ita se habet, ut ad hoc, illudve tempus aer particulis referciatur, quæ humanæ corporis œconomiæ adversentur, uti etiam alio tempore istius modi particulis imprægnatur, quæ cùm corporibus speciei alicujus brutorum minùs conveniant. *Sydenh. tract. de Podagra.*

mal par ſon action, parce que, quoiqu'il ſoit vrai que les altérations ſenſibles de l'air, & ſurtout la chaleur & le froid faſſent beaucoup d'impreſſion ſur les corps délicats, cependant la force de l'air n'eſt pas ſuffiſante pour produire des accidens graves, ni des maladies dangéreuſes, excepté ſeulement dans les cas où les altérations ſeroient très-grandes & permanentes.

Nous remarquerons que quelques Auteurs ont cru, & *Baglivi* l'aſſure (*a*) que l'air infecte la ſalive la première, & enſuite le ſuc gaſtrique par la communication & l'analogie que ces humeurs ont entr'elles, d'où l'on conclut que le vice s'étend jusqu'au ſang. Mais par des expériences phyſiques & anatomiques, on s'eſt aſſuré que l'air ou du moins la partie la plus ſubtile qu'il contient, s'introduit par tous les pores du corps, & ſe communique immédiatement au ſang, aux nerfs, aux humeurs, & aux parties ſolides, parce qu'il y a un nombre infini de petits conduits dans toute l'étendue de la ſurface du corps; ſavoir, des veines, des artères & autres vaiſſeaux, & même les fibres qui ſont une eſpèce de conduit; qui ſont autant d'organes remplis d'humeurs, auxquels l'air ſe joint pour s'introduire & ſe répandre dans le corps

(*a*) *Bagliv. diſſert. 2 de experiment. circa ſalivam, pag.* 269.

par le moyen des mouvemens dont ils jouissent; c'est ce que *Wanwieten* appelle *vasa bibula*, c'est-à-dire, vaisseaux absorbans, parce qu'ils absorbent & attirent l'air & les autres choses qu'on soumet à leur action, sans qu'il soit nécessaire d'imaginer de petits vaisseaux d'un ordre particulier puisqu'on n'a jamais pu les voir. C'est par ces mêmes conduits que s'introduit le mercure qu'on emploie en frictions, & c'est aussi par là que pénétrent dans le corps les parties spiritueuses & subtiles, des remèdes que nous appliquons extérieurement chez les femmes hystériques, dans le cas de vapeurs & autres maladies. J'ai observé avec beaucoup de soin, que lorsque l'air est excessivement humide, une grande partie de l'eau qu'il charrie se communique au corps, ce qui le rend plus pesant, & rend les urines beaucoup plus abondantes. On connoît assez le cas que rapporte *Etmuller*, d'un homme attaqué d'un *diabetes*, dont l'urine pesoit beaucoup plus que l'eau & que les alimens qu'il prenoit, ce qui provenoit sans doute de l'humidité que l'air lui communiquoit, comme je l'ai prouvé dans le premier tome de ma Physique, où j'en parle avec assez d'étendue. Or, si l'air s'introduit plus facilement par les pores des autres corps, soit en les humectant, soit en les desséchant, suivant les différentes altérations dont il jouit *actu*, pourquoi ne doit-il pas s'introduire

de la même manière par les pores du corps humain & lui occasioner différens changemens, sans qu'il soit nécessaire qu'auparavant il se communique au sang. Au reste, il est certain que les Auteurs qui soutiennent cette opinion ne peuvent point la prouver par des expériences, & qu'ils n'apportent point des raisons assez fortes pour la persuader.

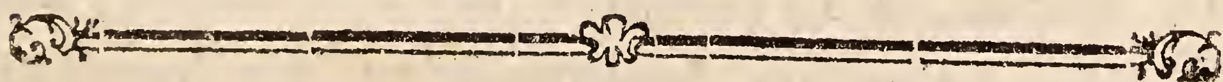
En supposant donc que l'air s'introduit dans le corps par toutes les parties possibles, pour entendre de quelle manière il produit la fièvre, il faut nécessairement être avertis qu'il communique fort aisément ses altérations aux humeurs, & principalement à leur partie spiritueuse, avec laquelle il a une grande analogie. Cette altération est quelquefois légère, & pour lors elle occasione seulement quelque petit changement dans les humeurs comme il arrive dans les fièvres éphémères; d'autres fois cette altération est plus active & plus longue comme dans les fièvres aigues. Cette variété peut se rendre évidente par l'exemple suivant. L'odeur de l'ambre occasione des changemens notables chez les femmes hystériques, mais fort peu durables, parce que la nature surmonte facilement les parties odoriférantes qui les produisent, au contraire le poison de la Vipère & des autres animaux vénéneux altère le corps humain d'une telle manière, qu'il donne lieu a des changemens fort

grands & extraordinaires ; c'eſt par rapport à cela que quelques Auteurs ſuppoſent que la matière qui produit la fièvre, eſt ſemblable aux poiſons ; & même *Morton* aſſure (*a*) que ce qui l'occaſionne eſt un poiſon d'une nature particulière, qui attaquant la ſubſtance ſpiritueuſe du corps, par l'infection qu'il lui communique, produit la fièvre ; mais de quelque façon que ce ſoit, on ne peut douter que les exhalaiſons que l'air charrie avec ſoi, ne produiſent les fièvres, en agiſſant à peu-près de la même manière, dont les poiſons agiſſent, & qu'elles ne rendent ces dernières, plus ou moins actives ou malignes, ſuivant qu'elles ſont plus ou moins fortes, & cette force plus ou moins grande, dont elles jouiſſent, peut dépendre ou bien de la différente poſition des aſtres qui communiquent leurs principales influences à l'air, ou bien des exhalaiſons que la terre leur communique, ou bien de la diſpoſition qui peut ſe rencontrer chez les ſujets qui les reçoivent ; car comme nous avons déjà dit, la diſpoſition des corps fait beaucoup pour que l'air agiſſe ſur les différens ſujets, avec plus ou moins d'activité ; je n'ignore point les raiſons que *Gaſſendi* & *Feljoo* ont eues pour ne pas croire à l'influence des

---

(*a*) *Morton, tract. de morbis acut. univerſal. id præfat. & feb. acut. cap.* 1.

aſtres ; mais comme beaucoup d'obſervations faites ſur cette matière, avec le plus grand ſoin, avec toute l'exactitude poſſible, & ſans aucune prévention, m'ont fait voir que les aſtres influent puiſſamment ſur les maladies ; les raiſons de ces Auteurs n'ont jamais pu m'éblouir ; cependant je n'admets pas ces influences auſſi générales & auſſi efficaces que le croyent les Aſtrologues & le vulgaire. Au reſte, on ignore parfaitement & de quelle manière l'air & les autres cauſes peuvent produire les fièvres, & tout ce que l'on a dit juſqu'à préſent à cet égard, ne ſont que des conjectures, auxquelles on peut accorder tout au plus quelque vraiſemblance. Il vaut mieux avouer nettement qu'on l'ignore, & tâcher de connoître & de vérifier par des obſervations exactes, les effets généraux & particuliers que les fièvres produiſent ; car c'eſt la ſeule & unique voie par où on peut parvenir à acquérir les connoiſſances requiſes & néceſſaires pour opérer leur guériſon.



CHAPITRE III.

Des effets généraux des Fièvres.

TOUTE eſpèce d'agitation ou d'altération des humeurs ne ſuffit pas pour que l'air ou toute autre cauſe produiſe la fièvre ; car il eſt

néceſſaire en outre qu'elles acquièrent en quelque ſorte un caractère bilieux, ce qui eſt un des effets généraux des fièvres. Perſonne n'ignore & nous l'avons expliqué dans notre Phyſiologie, (*a*) que l'humeur bilieuſe ſe trouve par tout le corps, & qu'elle peut devenir acre & inflammatoire ; en faiſant attention que la matière vénéneuſe, à qui l'air ſert de vehicule eſt d'une nature inflammable ; l'on voit clairement que lorſqu'elle ſe communique & s'introduit dans le corps, elle enflamme facilement les humeurs & les rend bilieuſes. C'eſt peut-être à raiſon de cela, qu'Hippocrate dit, qu'un grand nombre de fièvres proviennent de la bile, & que c'eſt de ſa combinaiſon avec les autres humeurs que dépend la variété des fièvres ; (*b*) on peut s'en convaincre fort aiſément, car ſi l'on obſerve avec ſoin les matières que les malades rendent dans les fièvres, on verra facilement que la bile eſt ordinairement mêlée avec toutes les autres humeurs. L'autre effet général que produiſent les fièvres, (à l'exception des éphémères) eſt la diſgrégation ou décompoſition des humeurs ou des parties qui les compoſent, parce qu'il

(*a*) *Inſtitutiones, tract.* 3, *prop.* 20, *num.* 91.

(*b*) Febres plurimæ à bile fiunt, ſpecies ipſarum quatuor ſunt præter eas, quæ ab occultis doloribus generantur. *Hipp. de natur. hum. verſ.* 27.

eſt

eſt certain que ſuivant l'intention & le but de la nature leurs parties doivent être unies enſemble & avec la ſubſtance ſpiritueuſe qui les anime, faiſant un corps uniforme ; de ſorte que ſi par quelque cauſe, il arrive que l'union de ces parties des humeurs ceſſe & qu'elles ſe décompoſent, au même inſtant la maladie s'enſuit. *Hippocrate* a très-bien connu toutes ces choſes, loſqu'il a dit (*a*) que pendant que les humeurs du corps ſont bien mêlées, elles ne nuiſent pas à l'homme qui ſe trouve alors dans l'état ſain ; mais que ſi quelqu'une d'entr'elles ſe ſépare des autres, pour lors elle nuit beaucoup & il en réſulte la maladie. Cette ſéparation ou décompoſition doit néceſſairement exiſter dans les fièvres, parce que le mouvement déréglé du cœur

(*a*) Ineſt enim in homine & amarum, & falſum, & dulce, & acidum, & acerbum, & fluidum & alia infinita omnigenas facultates habentia, copiamque ac robur, atque & quidem juxta ac inter ſe temperata, neque conſpicua ſunt, neque hominem lædunt, ubi verò quid horum ſecretum fuerit, atque ipſum in ſe ipſo fuerit, tunc & conſpicuum eſt & hominem lædit. *Hipp. de veter. Med. n.* 24 *&* 27. Sanus equidem maximè eſt, ubi temperamentum hæc (parlant des humeurs) inter ſe habuerint moderatum tùm facultate, tùm copiâ & ubi maximè fuerit permixta., ægrotat autem cum horum quid minùs aut ampliùs fuerit, aut ſeparatum in corpore, aut non fuerit reliquis omnibus contemperatum. *Hipp. de natur. human. n.* 6.

& la commotion des humeurs, cauſe un tel dérangement, que leur tiſſu ſe décompoſe très-facilement; & je crois que c'eſt en cela que conſiſte en partie ce que les Médecins appellent *crudité* dans les maladies, parce que la coction conſiſte en quelque ſorte dans l'union & l'adhérence que doivent avoir enſemble les différentes parties dont les humeurs ſont compoſées. Ceci ſe trouve auſſi expliqué par Hippocrate, lorſqu'il dit (*a*) que la coction ſe faiſoit par l'union & la combinaiſon réciproque qu'il doit y avoir dans les fluides; les évacuations des humeurs qui arrivent au commencement des maladies ou dans le temps que les Médecins appellent de *crudité*, ſoit par les ſelles, ſoit par les ſueurs ou par toute autre voie, ſont les effets de la ſéparation ou décompoſition que la fièvre produit, & non pas des cauſes de la même maladie; cette obſervation eſt un point très-eſſentiel pour le traitement & la guériſon des fièvres, parce que les Médecins croyant mal-à-propos que ces évacuations ſont partie de ces humeurs qui produiſent la maladie; non-ſeulement ils les entretiennent quelquefois trop, les croyant ſalutaires; mais encore ils les augmentent, s'écartant de l'ordre que la nature établit, parce qu'il faut

---

(*a*) Fit autem coctio in permixtione, temperaturaque mutua & quaſi coctura, *Hipp. de veter. Medic. num.* 32.

ſavoir que lorſqu'on obſerve de pareilles évacuations, on doit mettre toute ſon attention à ce principe ſubtil & acre qui cauſe la fièvre, & produit auſſi la décompoſition des humeurs; car celles qui ſont déjà ſéparées, ne ſe pouvant point réunir enſemble, il eſt néceſſaire que la nature les chaſſe hors du corps; & ſi la quantité de ces humeurs eſt conſidérable, & que les forces du malade ſoient petites, c'eſt un ſigne que la cauſe de la fièvre produit une grande décompoſition & qu'elle détruit en même-temps la nature; mais au contraire, ſi l'évacuation eſt petite, c'eſt un ſigne que la décompoſition eſt auſſi peu conſidérable, en exceptant le cas ou l'évacuation ne ſe fait néanmoins qu'en petite quantité, par rapport au ſpaſme qui ſe trouve dans les fièvres.

Ceci eſt confirmé par différentes obſervations, car nous voyons très-ſouvent des malades, chez leſquels il ſe fait des évacuations très-conſidérables de toute ſorte, & qui périſſent nonobſtant cela. Dans des corps très-replets, de pareilles évacuations ſont quelquefois utiles, non pas parce que la cauſe de la fièvre s'évacue avec elles, mais parce que les conduits reſtent plus débarraſſés, & que la ſubſtance ſpiritueuſe du corps ſe meut plus librement. Les Médecins méthodiques ont aſſez bien traité cette matière, comme on peut le voir dans *Alpinus*,

(*a*) & parmi les Modernes dans *Morton* ; (*b*) mais nous éclaircirons beaucoup cela, en traitant des fièvres en particulier & des évacuations qui les accompagnent. *Prosper Martian* dit (*c*) que la décomposition est la cause des fièvres ; mais comme nous l'avons déjà dit, nous la considérons comme l'effet, parce qu'il est certain que l'air est la cause principale qui les produit, quoique les alimens, les boissons, les exercices immodérés, les passions de l'ame & autres choses semblables, comme nous l'avons déjà prouvé ci-devant, les puissent aussi déterminer ; la putréfaction est le troisième effet général que les fièvres produisent, non pas la vraie putréfaction, mais la seule disposition nécessaire pour que les humeurs tendent à la putréfaction. Il faut croire que c'est dans ce sens là que *Galien* & tous les Médecins Grecs (*d*) ont parlé de la putréfaction des humeurs dans

---

(*a*) *Alpinus de Med. method. lib.* 2, *cap.* 4.

(*b*) *Morton, de morb. acut. in præfat.*

(*c*) *Martianus, comment. in lib. Hipp. de natur. hum. vers.* 272.

(*d*) Humorum autem putredo, quæ in vasis fit, similis est ei, quæ in inflammationibus atque abscessibus accidit .... in humoribus autem, qui in ac venis aut arteriis continentur, quoddam, quod puri proportione respondet, subsidet in urinis, at talis quidem putredo, *non simpliciter putredo existit* sed aliquid in se continet coctionis. *Gal. lib.* 1, *de different. febr. cap.* 9.

les fièvres, sans les prendre dans la signification rigoureuse que les Philosophes lui donnent; au contraire, on peut conclure de la lecture des ouvrages de ces grands Médecins, qu'ils ont voulu indiquer par ce mot de *Putréfaction* un vice particulier qu'acquièrent les humeurs, lequel peut dégénérer en vraie putréfaction. Voilà pourquoi peut-être *Alexandre de Tralles*, Médecin très-célèbre dit (*a*) » *qu'il ne manque* » *pas de gens qui ont dit qu'aucune fièvre ne* » *pouvoit provenir de la putréfaction, parce* » *que les humeurs dans les veines peuvent s'en-* » *flammer, mais non pas se corrompre*; » surquoi nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons déjà dit dans nos institutions, où ceci se trouve très-bien expliqué. Nous remarquerons seulement ici que dans la cavité des intestins les humeurs peuvent acquérir une vraie putréfaction; mais dès-lors elles sont hors des

(*a*) Non desunt qui in universum febrim nunquam à putredine fieri pronunciarint. Nam humores in venis exardescere, non putrefieri dictitant, si namque hoc esset, inquiunt, cur tandem non etiam lumbrici, aut aliæ quædam bestiæ in vasis, si putrefactio est, gigni cernuntur, quemadmodum in ventre, & aliis particulis? Quin etiam in externis omnibus hoc expectare licet, quod quæ putrescunt variarum rerum species generare solent quarum nullam unquam & urinas excerni visa est. *Trallian. lib.* 12, *cap.* 2, *pag.* 699.

artères & des veines, & elles communiquent avec l'air néceſſaire pour cet effet ; d'ailleurs elles n'ont pas le mouvement requis des liqueurs pour être exemptes de putréfaction. On voit par ce que nous venons de dire combien d'attention le Médecin doit porter dans l'examen des trois effets généraux des fièvres, en tâchant de découvrir quel eſt celui qui domine, parce que cette connoiſſance lui fournira beaucoup de lumières pour la réuſſite du traitement. En outre, il doit encore porter un grand ſoin à découvrir les effets particuliers & propres à chaque fièvre, & comme on ne peut avoir cette connoiſſance qu'après avoir ſu l'hiſtoire exacte de chacune des fièvres en particulier, qui comprend leurs phénomènes diſtinctifs, nous tâcherons de les indiquer dans cet Ouvrage avec autant de ſoin & d'exactitude qu'il nous ſera poſſible.



CHAPITRE IV.

Des fièvres ardentes.

LA fièvre ardente eſt vraie ou fauſſe, ces deux eſpèces diffèrent aſſez entr'elles; mais pour faire comprendre ce que chacune d'elles a de particulier, il eſt néceſſaire de les décrire ſéparément à l'exemple des Botaniſtes, qui

pour faire connoître les différences qui existent dans les plantes, les décrivent exactement toutes, l'une après l'autre, pour ne pas les confondre ensemble. Nous avons déjà prouvé que les descriptions sont l'unique moyen qu'il y ait pour présenter des tableaux exacts des maladies dans toutes leurs parties & durant tous leurs périodes; c'est par-là que les plus grands Médecins de l'antiquité ou d'entre les Modernes, qui suivent la nature, les ont faites connoître. A leur imitation, nous allons décrire avec toute l'exactitude que nous pourrons, chaque fièvre en particulier; mais nous devons avertir que si l'on observe dans les maladies quelqu'autre symptôme de *plus* que ceux que nous indiquerons dans nos descriptions, ou bien qu'il manque dans celle-ci quelqu'une des choses qu'on observe chez les malades; il faut savoir que de tels symptômes sont des particularités qui dépendent du tempérament particulier de chaque individu, de sa manière de vivre & du différent concours des choses que les Médecins nomment *non-naturelles*; car il est certain que nous ne sommes tenus qu'à décrire seulement ce qui regarde la maladie par elle-même, laissant à la prudence & à la sagacité du Médecin l'observation des objets particuliers aux malades. Cela posé je passe à la description de la fièvre ardente légitime.

§. I.

Hiſtoire des fièvres ardentes légitimes ou vraies.

Les avant-coureurs de cette maladie, ſont l'uſage des choſes qui peuvent deſſécher le corps, enflammer le ſang & les autres humeurs, comme le temps chaud & ſec, les alimens de même qualité, les paſſions de l'ame, en particulier la colère, les exercices immodérés & violens, l'uſage du vin & des liqueurs ſpiritueuſes, & plus encore un tempérament ſec & chaud & la jeuneſſe. Toutes ces choſes, ou la plupart d'entr'elles, diſpoſent l'homme à être atteint de la fièvre ardente légitime, laquelle attaque tout d'un coup & ordinairement ſans froid ni tremblement du corps. Au commencement de la maladie on ſe plaint d'une grande chaleur dans toute l'étendue du corps, avec anxiété & douleur à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, & d'une ſoif très-importune; lorſque le Médecin touche le malade dans cet état, il apperçoit la peau chaude, aride & très ſéche, & quoique quelquefois la chaleur paroiſſe immodérée à l'extérieur du corps, le malade la ſent très-grande intérieurement; le pouls eſt petit, inégal & très-fréquent, le viſage triſte & jaunâtre; la première nuit de l'invaſion, le malade eſt ordinairement aſſoupi, avec peſanteur de tête, & à proportion que la fièvre augmente, il ſe

reveille de manière qu'il ne peut ſe r'endormir que très-difficilement ; la langue dans le commencement eſt humide & tirant ſur le jaune, la bouche eſt amère, l'urine légèrement enflammée & différant peu de ce qu'elle étoit dans l'état naturel ; avant qu'il ſe ſoit écoulé vingt-quatre heures depuis la première invaſion, le malade repoſe quelques momens, & tous les ſymptômes diminuent un peu, mais ils ne diſparoiſſent pas entièrement ; le lendemain à la même heure, la fièvre augmente encore avec les mêmes ſymptômes, auxquels ſe joignent un grand accablement dans tous les membres avec des envies de vomir, & ſi le vomiſſement à lieu, le malade rend des humeurs vertes, jaunes & très-amères. Nous remarquerons que l'augmentation de la fièvre ſe fait tous les jours preſque à la même heure, pendant la durée de la maladie, ſans qu'il y ait chaleur ni froideur aux extrêmites ; mais on connoît que la fièvre va augmenter par l'inquiétude que reſſent le malade, par l'augmentation de la ſoif, de la chaleur, & par un peu de rémiſſion qu'on obſerve à cette heure dans le pouls.

Les trois ou quatre premiers jours les mêmes ſymptômes perſiſtent, mais en s'approchant du cinquième, ils augmentent avec la maladie ; le viſage devient pâle & abbatu, la langue ſéche & noirâtre, particulièrement

dans le milieu, quoiqu'elle ſoit un peu humide ſur les bords & d'une couleur de cendre jaunâtre, alors les urines ſont très-enflammées, de couleur de feu pour l'ordinaire ; il ſurvient un cours de ventre dont les matières plus ou moins jaunes, ſont quelquefois très-tenues & d'autres fois aſſez épaiſſes ; dans le cas d'une très-grande liquidité de ces matières, on obſerve ordinairement qu'elles ſont fort abondantes, qu'elles affoibliſſent extrêmement les malades & leur enlevent les forces en très-peu de temps, lors qu'au contraire elles ſont épaiſſes, pour l'ordinaire la quantité qui s'en évacue eſt petite, mais le malade n'eſt ſoulagé dans aucun de ces deux cas ; pendant ce temps, il eſt ordinairement fort éveillé à quelque petit délire près, & s'il dort quelques inſtans, c'eſt avec aſſoupiſſement, & d'un ſommeil troublé par des rêves & peu aſſuré.

Lorſque la maladie parvient à ſon état, qui eſt ordinairement vers le ſeptième jour, les ſymptômes que nous avons indiqués deviennent encore plus violens ; le malade à des tremblemens quelquefois apparens & ſenſibles à la vue, d'autres fois on ne les apperçoit qu'en tâtant le pouls ; on obſerve alors des eſpèces de ſoubreſauts dans les tendons qui vont aboutir aux mains ; la langue eſt très-ſéche dans toute ſon étendue, le délire eſt preſque continuel & le

pouls plus fréquent & inégal que pendant le reste de la maladie, le visage abattu, les yeux secs & sales, & toute l'habitude du corps extrêmement aride & exténuée : la fièvre ardente après son état ou sa plus grande véhémence se termine ordinairement par une des trois manières suivantes : ou bien elle cause la mort, ou elle se termine par une crise favorable, ou bien enfin elle se change en quelqu'autre maladie.

Si après l'état, la fièvre ardente doit se terminer par la mort, outre que les symptômes que nous venons d'exposer persistent, la respiration devient laborieuse, le pouls à chaque instant change & devient plus petit & foible, les forces manquent au malade ; il ne peut ni se lever pour aller à la selle, ni prendre ce qu'on lui présente ; en outre, il se réfroidit peu-à-peu, de manière cependant que l'extérieur du corps est froid, tandis qu'il se sent brûler intérieurement ; arrivés à cet état, la raison revient quelquefois à certains ; ils ont le visage tel que l'a dépeint *Hippocrate*, c'est-à-dire, qu'ils ont la face hippocratique ; enfin survenant des sueurs froides & les forces diminuant à chaque instant, ils tombent en syncope & meurent. J'ai vu quelquefois que la raison leur revient si bien, que prêts à rendre le dernier soupir, ils font des exhortations très-pathétiques à leurs amis, donnent des conseils à

leur famille & prédisent l'avenir comme s'ils étoient prophêtes. La plupart de ceux qui sont affectés de cette maladie, meurent dans les convulsions & l'assoupissement; pour lors ils ne recouvrent jamais la raison, mais au contraire, le délire & les insomnies qu'ils ont eu dans le commencement de leur maladie se changent en stupidité.

Lorsque la maladie doit se terminer par une crise salutaire, les accidens qui pendant son état ont été violens, perdent de leur férocité, diminuent, & le malade conserve ses forces; pour lors si la crise doit se faire par la sueur, comme il arrive le plus souvent, le pouls devient mol & un peu caché; la peau devient un peu douce ou moëte, la couleur des urines se rapproche de l'état naturel; si au contraire, elle doit se terminer par une hémorragie du nez, le visage devient très-enflammé & un peu enflé, les yeux sont étincelans, il semble au malade & il croit voir tous les objets colorés (sur-tout de rouge); il sent une douleur à la tête avec pulsation; les hypocondres sont un peu tendus & élevés; si la fièvre ardente se change en intermittente, dans le temps de sa plus grande vigueur, les forces du malade se conservent dans un bon état sans sueur ni hémorragie du nez, la fièvre cesse ou diminue, & après quelque temps d'intervalle, elle

revient une ſeconde fois, pour lors elle ſe termine tantôt en fièvre tierce, d'autres fois en quarte, quelquefois auſſi en fièvre lente & fort communément en péripneumonie, mais rarement par une vraie phrénéſie.

§. II.

Hiſtoire des fièvres ardentes fauſſes.

La fièvre ardente fauſſe eſt accompagnée des mêmes ſymptômes qui caractériſent celle que nous appellons légitime ou vraie; on les diſtingue entr'elles 1°. en ce que celle-ci n'attaque que les jeunes gens, tandis que la vraie attaque tous les âges; 2°. en ce que la légitime n'a preſque jamais lieu que dans des temps très-ſecs & très-chauds, & par conſéquent elle eſt très-fréquente en été: au contraire la fauſſe attaque dans toutes les ſaiſons indifféremment, & quoiqu'elle ſoit plus commune pendant le printemps & l'été que dans les autres ſaiſons de l'année, elle ne laiſſe pas néanmoins de ſévir auſſi en automne & en hiver. Outre cela, la fièvre ardente fauſſe n'eſt que très-rarement accompagnée de vomiſſement dans ſon commencement, & pour l'ordinaire lorſque le malade va à la ſelle, il rend des matières ſéreuſes ou liquides, avec cette particularité que ſi on les laiſſe repoſer & qu'enſuite on

les jete, elles déposent & laissent au fond du pot un sédiment composé de matières grossières, avec lesquelles il est très-ordinaire de voir mêlés des vers; 3°. la chaleur & la soif ne sont pas aussi fortes dans la fièvre ardente fausse que dans la vraie; il arrive très-souvent dans ces fièvres que le malade n'a point de soif dans le plus fort de l'état, ce qui s'observe bien plus fréquemment dans les fausses que dans celles qui sont légitimes, & lorsque cela survient, on trouve communément une inflammation au gosier qui cause beaucoup d'embarras & qui empêche le bouillon de passer, & le malade ne peut avaler la salive; 4°. la langue dans le commencement de la fausse est blanche, quoique cependant elle devienne dans la suite séche & noire; ce changement s'y fait beaucoup plus tard que dans les vraies, & quand il paroît dans les fièvres ardentes fausses, on y observe de plus qu'elle devient grosse & enflée dans toute son étendue, & qu'il se forme sur les dents & sur les gencives une espèce de rebord ou croute visqueuse & noirâte qu'Hippocrate appelle *lentores circa dentes*; 5°. ces fièvres se distinguent encore entr'elles par leur durée, car l'ardente légitime ne va pas au-delà du quatorzième jour; quelquefois elle se termine le neuvième, & même d'autres fois plutôt; mais l'ardente fausse se porte ordinairement jusqu'au vingtième jour,

quelquefois au vingt-ſeptième ; & j'ai obſervé que celles qui arrivent en hiver ſont les plus longues, car quelques-unes vont au delà du trentième jour ; 6°. enfin elles diffèrent par leurs terminaiſons, parce que la fauſſe ſe termine quelquefois par la ſueur ou l'hémorragie du nez, mais ordinairement par un cours de ventre bilieux & pituiteux, & plus fréquemment encore par les urines ; elle ſe termine auſſi communément par des abſcès ou tumeurs, en particulier par celles qui ſurviennent derrière les oreilles, que les Médecins appellent oreillons ou parotides ; au reſte la fièvre ardente fauſſe obſerve la même marche que l'autre, avec la ſeule différence que les temps dans la fauſſe ſont plus éloignés les uns des autres, qu'ils ne le ſont dans la légitime.

§. III.

Des cauſes des fièvres ardentes.

Preſque toutes les fièvres ardentes prennent leur origine de l'air & de la conſtitution des temps, il eſt très-vraiſemblable que lorſqu'il y a un feu très-agité & très-ſubtil dans l'Atmoſphère qui nous environne, en ſe communiquant à notre corps par le moyen de l'air, il enflamme les humeurs, ſur-tout ſi elles ſe trouvent diſpoſées à en recevoir l'impreſſion, comme il arrive à ceux qui ont fait des exercices vio-

lens ou qui ont bu beaucoup de liqueurs ſpiritueuſes, & qui ont en un mot ces ſignes qui précédent ordinairement les fièvres ardentes; c'eſt par cette raiſon que ces fièvres ſont plus fréquentes dans le printemps & pendant l'été que dans le reſte de l'année, car pour lors le feu élémentaire que l'air contient eſt plus agité à cauſe de la plus grande proximité du ſoleil; or il faut remarquer que dans ces années qui ne ſont que peu ou point humides, on obſerve des fièvres ardentes vraies; mais s'il ſe trouve une grande quantité d'eau jointe au feu, pour lors il ne produit que des fièvres ardentes fauſſes. C'eſt pourquoi Hippocrate diſoit ordinairement que le feu avoit attaqué les malades qui avoient des fièvres ardentes, comme on le lit dans les maladies décrites dans ſes *épidémies*. Elles peuvent auſſi tirer leur origine des diſpoſitions du corps & des cauſes occaſionelles, parce que ſi l'humeur bilieuſe y domine avec excès, l'air produira des fièvres ardentes légitimes, & ſi la bile eſt mêlée avec une grande quantité de pituite, pour lors elles ſeront fauſſes. Hippocrate diſoit (*a*) à cet égard que les fièvres ardentes attaquent pour l'ordinaire les ſujets bilieux & quelquefois auſſi les pituiteux. La bile eſt l'hu-

(*a*) Febris ardens corripit magis bilioſos, corripit item pituitoſos. *Hipp. lib.* 5, *de morb. num.* 27.

meur

meur qui eſt principalement viciée dans les fièvres ardentes légitimes, parce qu'elle eſt la plus diſpoſée de toutes à recevoir les impreſſions de l'air chaud; en effet outre qu'Hippocrate & les autres Médecins Grecs l'ont dit expreſſément, les Praticiens modernes l'aſſurent auſſi; car *Bianchi* dans ſon *Hiſtoire Hepatique* (*a*) traitant des maladies que la bile produit, met principalement de ce nombre la fièvre ardente; & *Hoffman* dans ſa diſſertation *de bile medidina & veneno corporis*, comprend les fièvres ardentes dans les maladies produites par la bile; Silvius de Leboë (*b*) (qui étoit très-ſyſtématique, & qui ſe ſeroit acquis une bien plus grande réputation pour quelques bonnes choſes qu'il a rapportées touchant la pratique, ſi laiſſant les ſyſtêmes de côté, il ſe fut conſacré à la vraie obſervation,) regarde la bile comme la cauſe principale de toutes les fièvres ardentes; cela étant ainſi, il n'y a entre les vraies & les fauſſes d'autre différence qu'en ce que les premières ſont produites par une bile pure, tandis que la cauſe des autres eſt une bile mêlée avec beaucoup de pituite.

(*a*) *Bianchi*, *hiſtor. Hepatic*, *part.* 3, *canon.* 1, *pag.* 227, *& part.* 3, *de bilioſa lippiria*; *pag.* 621.

(*b*) Silvius de Leboe, *prax. Med. lib.* 1, *cap.* 49, *n.* 30, *pag.* 170.

Considérons à présent que l'air trouvant des obstructions dans les vaisseaux, & beaucoup d'humeurs bilieuses qui y sont contenues, il les anime de plus en plus & les enflamme ; d'où il suit nécessairement que les principes ou parties qui composent la bile, acquièrent peu-à-peu une nature presqu'alkaline & inflammatoire, & que disposées de la sorte, elles produisent une irritation, un spasme dans les nerfs, & conséquemment avec eux la fièvre ardente. Il faut remarquer ici que les humeurs ne peuvent pas devenir bilieuses au point requis pour produire la fièvre ardente, sans que la chaleur & l'état inflammatoire qu'elles acquièrent ne se communique à la substance spiritueuse qui s'y trouve ; & quoiqu'il soit très-vraisemblable que l'air fait sa première impression sur cette substance, parce qu'il a plus d'analogie & qu'il se combine mieux avec elle ; par conséquent il l'enflamme plus facilement. Les Médecins pneumatiques de l'antiquité, ayant observé les effets que nous venons de rapporter, attribuent la production des fièvres à un esprit enflammé, & parmi les Médecins *Roseti* (a) (Auteur plus recommandable s'il eut abandonné

[a] Roseti, systema novum mechanico hippocraticum, *lib.* 2, *part.* 1, *cap.* 3.

tout ſyſtême), prouve fort au long que c'eſt dans la ſubſtance ſpiritueuſe que réſide la cauſe de toutes les fièvres : *Van-Helmont* (*a*) qui a preſque toujours philoſophé d'après ſon imagination, en a auſſi fort bien parlé, diſant que ſuivant ce que la nature nous apprend, la cauſe des fièvres ne réſide pas ſeulement dans les humeurs, mais encore dans leur partie la plus ſubtile qui guide & produit toutes les opérations du corps : cette matière a été éclaircie de nos temps par *Abraham Kaw* dans ſon traité d'*Impetum faciens*, où il démontre que l'eſprit dont parle *Hippocrate* eſt l'auteur des opérations du corps humain & le ſujet principal de ſes maladies. En expoſant les cauſes des maladies, je ne me ſuis point propoſé de ſuivre aucun ſyſtême déterminé pour les expliquer, parce que je trouve que tous ceux qu'on a mis au jour juſqu'à préſent, ſont inſuffiſans & défectueux en tout ou en partie, c'eſt pourquoi je me ſuis ſeulement conformé le plus qu'il m'a été poſſible à la vérité & aux opérations de la nature.

Quand à la partie ou réſide principalement le vice des humeurs qui produiſent la fièvre ardente, il faut ſavoir que c'eſt quelquefois dans toutes les parties du corps & quelquefois

(*a*) *Helmontius*, *lib. de febrib. cap.* 16.

ſeulement dans quelques parties des viſcères. *Hippocrate* dit (*a*) que quand les petites vénules ſe deſſéchent en été, elles attirent les humidités corrompues & produiſent la fièvre ardente. Gallien, (*b*) Avicenne (*c*) & leurs Sectateurs, ſuppoſent le ſiége ordinaire des fièvres ardentes dans les grandes artères & dans les veines qu'il y a près des viſcères, c'eſt pourquoi le foyer de ces fiévres peut réſider dans le foye, la rate, les poulmons, & ſur-tout à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac. *Heredia* rapporte (*d*) avoir vu un Curé attaqué d'une fièvre ardente, qui avoit ſon ſiége dans la poitrine, où le malade ſentoit une ſi grande ardeur, qu'il ſe voyoit forcé d'avouer ce qu'il avoit toujours nié dans ſes études de Philoſophie, c'eſt-à-dire, que les élémens ſont formellement dans les corps mixtes ou compoſés, parce que ſans cela il étoit impoſſible qu'il y eut autant de feu dans la poitrine. M. *Silva*, Médecin de Paris, dans le Livre qu'il compoſa ſur la ſaignée du pied contre M.

(*a*) Febris autem ardens fit quum reſiccatæ venulæ, hora æſtiva, acres ac bilioſos ſeroſos humores in ſe ipſas attraxerint .... & febris multa detinet, &c. *Hipp. de vict. ration. in acut. num.* 34.

(*b*) *Galen.* 11, *method. cap.* 4, *&* 4, *de vict. ration. comment.* 1.

(*c*) *Avicen, lib.* 4, *ſen.* 1, *tract.* 2, *cap.* 41.

[*d*] *Heredia de feb. cauſ. ſect.* 2, *pag.* 210.

Hecquet (*a*) veut prouver que les fièvres que les Médecins appellent ordinairement *malignes*, ſont toujours une ſuite de l'inflammation de la tête; en quoi ſans doute il ſe trompoit très-fort, car il conſte par des expériences anatomiques & pratiques, que pluſieurs perſonnes ſont mortes de fièvres malignes ſans aucune inflammation du cerveau. Ce que je puis aſſurer, c'eſt qu'il n'y a aucune de ces fiévres, ſoit ardentes ou malignes, dans leſquelles le cerveau ou les nerfs ne ſoient affectés, ou parce que le principal foyer de la maladie y réſide, ou parce qu'il leur eſt communiqué par les autres parties : mais quoiqu'il en ſoit, nous avons déjà prouvé aſſez au long, qu'il ne peut y avoir aucune fiévre ſans que la ſubſtance ſpiritueuſe dont l'origine eſt le cœur ou le cerveau ne ſoit viciée. Pluſieurs Modernes voyant qu'on obſerve ordinairement dans les fiévres ardentes une oppreſſion & des anxiétés à l'orifice de l'eſtomac, avec des nauſées & des vomiſſemens bilieux, ont imaginé que le ſiége de ces fiévres réſide dans cette partie, c'eſt-à-dire dans l'eſtomac, dans l'inteſtin *duodenum*, dans les hypocondres & autres parties du bas ventre.

Nous penſons que les fiévres ardentes qui ſont

[*a*] Silva, Traité des uſages des différentes ſortes de ſaignées, *part.* 1, *chap.* 10,

accompagnées d'inflammation, ont leur ſiége dans la partie enflammée dans quelqu'endroit qu'elle ſe trouve ; mais à préſent nous ne parlons pas de cette eſpèce de fiévre ardente, mais uniquement de celles qui paroiſſent ſans inflammation d'une partie déterminéé ; ces derniéres ont ordinairement leur foyer tantôt dans les humeurs qui circulent dans tous les vaiſſeaux du corps, tantôt dans celles qui ſont propres à chaque viſcére. Celles de la premiére eſpéce, c'eſt-à-dire, celles qui n'ont aucun Siége déterminé, ſe guériſſent facilement, parce que la nature peut expulſer le vice des humeurs, par des voies naturelles propres à cet effet, pendant que les humeurs coulent dans leurs conduits particuliers ; mais la terminaiſon de la ſeconde eſpèce eſt beaucoup plus difficile, parce que les humeurs viciées ſe trouvent adhérentes dans les parties, & comme il leur manque le mouvement, la nature a beſoin de plus de force pour en ſéparer ce qui en elles eſt nuiſible. Mais comment connoîtrons-nous ſi le foyer des fiévres ardentes eſt dans les humeurs mobiles & circulantes, ou dans celles qui ſont propres à chaque partie? Il eſt ſûr que pourvu que le Médecin obſerve attentivement la nature & qu'il la ſuive dans ſes opérations, il pourra les diſtinguer facilement, parce que ſi le malade reſſent dans ces fiévres une douleur fixe & permanente dans

quelque partie, ou quelque pesanteur, quelque oppression, quelque ardeur considérable, ou bien enfin s'il observe que les symptômes qui indiquent l'affection d'une partie déterminée prédominent, il connoîtra par là que c'est celle qui est affectée ; ce que *Galien* a traité avec beaucoup de sagacité dans son livre *de locis affectis*, ouvrage au reste très-digne d'être gravé dans la tête de tous les Médecins. Au contraire, si l'on observe que les symptômes sont communs à toutes les parties du corps, sans qu'aucun d'entr'eux se manifeste plus particulièrement & déterminément dans quelqu'une, pour lors le Médecin pourra conclure que le foyer de la fiévre ardente est dans la masse des humeurs, contenues dans leurs propres conduits : la manière d'agir de la nature, aidera aussi à les distinguer, parce que dans les fiévres ardentes dont le siége est dans les fluides circulans & mobiles, elle procure différentes évacuations, soit par la peau en y formant des boutons que les Grecs appellent *Exanthemata*, soit en excitant des sueurs, ou bien en produisant le vomissement, ou plus communément encore par des hémorragies du nez avec soulagement du malade ; ce qui n'arrive pas ordinairement ni si promptement, ni si facilement dans celles qui proviennent de l'humeur viciée dans des lieux particuliers. Mais quelqu'un dira peut-être, com-

ment peut-il ſe faire que l'humeur d'une partie déterminée puiſſe s'altérer de manière à produire la fiévre ardente ſans qu'il y ait inflammation? Pour comprendre ceci, il ſeroit néceſſaire d'avoir préſent ce que nous avons dit dans notre Phyſiologie, en parlant de la ſtructure des viſcéres, car chacun d'eux s'approprie une humeur particuliére qui ne ſe trouve pas dans les autres, parce que quoique l'humeur qui les nourrit ſoit la même dans ſon origine, cependant lorſqu'elle arrive dans ces parties, elle s'altére par leur conſtitution, de maniére que perdant ſon ancienne qualité, elle prend celle qu'a la liqueur propre à la partie qu'elle doit nourrir; de même que cela arrive aux arbres, dans les différentes parties deſquels le ſuc de la terre quoique très-uniforme, reçoit néanmoins des altérations & des changemens qui le convertiſſent en un ſuc analogue à la nature de chacune d'elles en particulier; d'où il ſuit que le ſuc qui ſe trouve dans les fruits eſt différent de celui des fleurs, & celui-ci de celui de l'écorce, &c. En faiſant attention à cette contexture particulière des viſcères & à la diverſité de leurs ſucs, j'ai penſé que de cette variété naît celle des excrétions qui ſe font dans le corps humain, parce que celle qui eſt propre aux poulmons & à la plévre, eſt une humeur blanche & gluante que nous nommons *pituite*;

comme aussi celle du cerveau, avec la différence cependant que celle du cerveau est plus crue & plus aqueuse; celle des oreilles que nous appellons communément *cire*, est différente de celles de la rate & du foye; j'entends au reste par excrément, ce que *Galien* lui-même entendoit, c'est-à-dire, cette portion des humeurs qui ne pouvant servir à la nutrition, demeure inhérente aux parties & dispose le corps à beaucoup de maladies. Cela supposé, on comprend aisément que l'air peut affecter les parties plus disposées à recevoir ses impressions; c'est pourquoi dans les fiévres ardentes, il est très-ordinaire que le foye ou les parties voisines soient affectées, parce qu'il y a une plus grande quantité d'humeur bilieuse, & ainsi des autres; il n'est pas nécessaire qu'il y ait inflammation en la prenant pour une tumeur, suivant l'idée commune qu'on en a, parce qu'il suffit que l'humeur arrêtée dans les parties s'enflamme, s'altère, s'échauffe, ou acquière le vice que l'air lui communique; car de cette manière, elle le transmettra facilement à la substance spiritueuse, qui par son union & son analogie le communiquera aux nerfs, au cœur, & produira la fiévre. Les Grecs appelloient cette inflammation *Phlogosis*, pour la distinguer de celle qui provient de la tumeur d'une partie déterminée qu'ils appelloient *Phlegmon*, quoi-

qu'Hippocrate & les autres Médecins de ſon temps juſqu'à *Eraſiſtrate*, prétendoient ſignifier également par ces deux termes les mêmes choſes comme on peut le voir dans quelques-uns de nos Commentaires ſur les prognoſtics d'Hippocrate. (*a*)

Enfin, il faut remarquer que ſi les humeurs du corps devenues cauſes occaſionelles, acquièrent ce degré d'exaltation & de ſubtilité néceſſaire pour produire la fiévre ardente par d'autres cauſes efficientes, différentes de l'air cette eſpèce de fiévre, pourra être produite ſoit que l'exaltation exiſte dans les humeurs mobiles ou dans celles qui ſont jointes & inhérentes aux parties, comme nous l'avons dit ci-devant. Je crois cependant que cela n'arrive que fort rarement, parce que j'ai obſervé que preſque toutes les fiévres de cette eſpèce, ou la plupart ſont produites par les conſtitutions de l'air.

§. IV.

Explication des ſymptômes.

Les ſymptômes principaux de la fiévre ardente ſont au nombre de deux; ſavoir, la chaleur & la ſoif; *Galien* les appelle ſignes *Pathognomoniques*, c'eſt-à-dire, particuliérement

---

[*a*] *Sect.* 1, *ſent.* 26, *pag.* 61.

caractéristiques & distinctifs de ces fiévres. (*a*) Il faut savoir cependant qu'il arrive fort souvent qu'il y a peu de chaleur dans les fiévres ardentes & que les malades se trouvent pendant la maladie sans avoir soif ; c'est ainsi que *Galien* crut devoir donner des signes *pathognomoniques* des autres maladies ; en quoi il a fait fort peu de progrès, parce que ce grand Médecin n'imita point *Hippocrate* & les autres Grecs dans la manière de les décrire, & c'est en conséquence qu'on trouve dans ses Ouvrages très-peu d'histoires des maladies qui soient exactes & aussi parfaites que celles qu'*Hippocrate* & *Arétée* ont laissées ; d'où nous concluons qu'on peut appliquer tant aux ardentes, qu'aux autres maladies, ce que dit *Cælius-Aurelianus* ; savoir, qu'on ne doit point les connoître par tel ou tel signe seulement, mais par l'ensemble de tous les symptômes dont la maladie est accompagnée pendant toute sa durée. (*b*) Les Sectateurs de *Galien* & particu-

---

[*a*] Videtur ergo Hippocratem febrem ardentem assiduitate cognoscere sitis, calorisque exurentis, *Gal.* 4, *de vict. ration. in acut. com.* 13, & 3, *epid. S.* 2, *com.* 34.

[*b*] Omnia quidem sunt providentia, non enim ex uno vel duobus, sed ex multis concurrentibus significatio firmatur, unum etenim quiddam etiam ad aliud quiddam

liérement *Sennert* (*a*), d'après ſon autorité donnent pour ſignes pathognomoniques des fiévres ardentes, la chaleur & la ſoif. *Riviere* (*b*) qui n'a fait autre choſe que copier *Sennert*, aſſure la même choſe, & c'eſt de lui que l'ont pris la plupart des Médecins de nos jours. Mais il faut remarquer que cet Auteur confond la fiévre ardente avec la fiévre tierce continue, d'autant plus que les plus anciens Grecs n'ont connu d'autres tierce continue, que celle qu'ils ont nommée *Hemitriteos*, de laquelle nous parlerons dans la ſuite, & la dénomination de tierce continue, n'eſt venue qu'après ces Princes de la Médecine. Ceci eſt d'une grande importance, parce que la fiévre ardente demande un autre traitement que la tierce continue.

§. V.

De la chaleur.

Il eſt certain que pour l'ordinaire il y a une chaleur très-forte dans les fiévres ardentes, parce que les humeurs devenant extrêmement bilieu-

---

commune eſt. At verò in unum conveniens multorum concurſus, diſcretionum facit intelligentiam prominere *Cel. Aurelian. morb. acut. lib.* 1, *cap.* 3.

[*a*] *Sennertus*, *de febrib. lib.* 2, *cap.* 12.

[*b*] *Riverius*, *de febrib. lib.* 17, *ſect.* 2, *cap.* 1.

ſes, leurs parties s'agitent conſidérablement, & la même choſe arrivant à la partie ſpiritueuſe, elles irritent enſemble les ſolides, les enflamment & les échauffent. La diſpoſition où ſe trouvent dans le corps les parties aqueuſes, aide beaucoup auſſi à augmenter la chaleur dans ces fiévres, parce que comme nous l'avons dit dans le premier volume de la *Phyſique moderne*, moins il ſe trouve d'humidité dans les particules qui compoſent les corps mis en mouvement, plus la chaleur eſt forte. C'eſt pourquoi perſonne n'ignore que plus les corps ſont ſecs, plus ils ſont diſpoſés à s'enflammer par le frotement de leurs parties. Comme dans les fiévres ardentes les mouvemens ſont très-grands par l'agitation que ſubit le corps, il en réſulte que ce dernier ſe trouvant alors avec moins d'humidité, doit s'enflammer davantage, & que la chaleur doit croître à chaque inſtant.

Cette diſſipation qui ſe fait dans les fiévres ardentes, eſt établie par la ſéchereſſe de la peau, par la ſoif qu'éprouvent les malades, par l'aridité & la noirceur de leur langue, & enfin par tous les ſymptômes qui accompagnent cette maladie. Perſonne n'ignore que *Boyle* (*a*) & *Hoffman* (*b*) ont prouvé par l'expérience, qu'elle

[*a*] *Boyle, de natur. ſanguin. hum.*
[*b*] *Hoffman, medicin. rationnal. ſyſtem. lib.* 1, *ſect.* 1, *cap.* 5, §. 5.

eſt la portion d'eau que le ſang doit avoir pour être dans l'état naturel. Nouvellement *Langrish*, Médecin Anglois, a eu la curioſité d'examiner par des expériences répétées, qu'elle eſt la portion d'humidité qui ſe diſſipe dans les fiévres ardentes, chez les différens ſujets, ſuivant les divers âges & les différens degrés de chaleur qui ſe trouvent ordinairement dans ces maladies. Je n'oſe point donner ici l'énumération des expériences qu'il a faites à ce ſujet, (*a*) pour ne pas paroître aſſurer tout-à-fait des choſes qui demandent d'être mieux confirmées. On peut conclure de ce que nous avons dit juſqu'ici que la principale cauſe de la chaleur des fiévres ardentes eſt le feu élémentaire, qui joint à l'air, s'introduit dans le corps & enflamme les humeurs. L'agitation qu'on obſerve dans le commencement, eſt un des effets du feu élémentaire, mais lorſque la maladie augmente, il ſe joint à des cauſes, qui agiſſant de concert avec lui, concourent à augmenter la chaleur & à diſſiper l'humidité.

Quoique la chaleur ſoit un des ſignes des fiévres ardentes, il eſt cependant néceſſaire de faire attention à ce qu'on obſerve dans la pratique. Il arrive fort ſouvent que les fiévres ardentes

---

[*a*] Dictionnaire Univerſel de Médecine, *tome* 5, *pag.* 1273.

fausses sont accompagnées de quelque malignité, & pour lors la chaleur est douce, quelquefois si peu remarquable, qu'à peine peut-on connoître que le malade ait plus de chaleur que celle qu'il a habituellement dans son état naturel, ce qui est un signe de malignité, parce qu'alors les malades ont ordinairement ou une grande douleur de tête, des insomnies rébelles & permanentes, ou quelqu'autre symptôme grave, mais toujours cette moindre chaleur est accompagnée de la sécheresse de la peau, & c'est à cet égard qu'Hippocrate avertit dans ses prognostics (*a*) que c'est un bon signe que tout le corps soit également chaud & la peau moëtte, ce qu'il répéte dans ses Coaques; sur quoi il sera bon de voir combien la manière de penser de *Duret* (*b*) se trouve conforme à notre objet. Nous expliquerons en traitant des fiévres malignes, de quelle manière la malignité des humeurs diminue la chaleur dans les fiévres ardentes.

Lorsque la chaleur du corps est très-considérable, elle produit des maux très-graves qu'Hippocrate expose dans son Livre *de humidorum*

[*a*] Totum corpus totum callidum esse ac molle, optimum. *Hipp. lib. prognost. num.* 8.

[*b*] *Duretus, in coac. Hippocrat. pag.* 392. *lutet. Parisiis* 1658.

uſu, d'où *Celſe* (*a*) l'a pris preſque mot à mot ; & elle produit particulièrement dans ces fièvres de très-mauvais effets. Le premier eſt la conſomption & la diſſipation de l'humidité radicale ; & l'autre c'eſt la convulſion. Elle cauſe le premier effet, parce qu'elle ſépare & réſout l'humidité naturelle des humeurs & des parties ſolides qui reſtent sèches comme rôties, incapables de mouvement & privéesde leur ſubſtance ſpiritueuſe, qui eſt celle qui ſe diſſipe le plus facilement ; alors la vitalité leur manquant à cauſe de la trop grande ſéchereſſe, il ſuccède la gangrène & beaucoup d'autres maux très-dangereux, comme l'Auteur *Apocryphe* du livre *de viribus medicam.* qu'on attribue à *Boerhaave*, l'obſerve très-bien, en diſant que la chaleur coagule extrêmement les humeurs du corps.(*b*) L'autre effet, c'eſt-à-dire, les convulſions ſont la ſuite du premier, parce que les parties étant fort deſſéchées par la chaleur, ſe rident & tendent vers leur origine, comme il arrive à une corde de guitarre, ou à tout autre inſtrument lorſqu'on l'approche du feu ; ſur quoi *Hippocrate* dit fort à propos que la convulſion qui ſurvient à

[*a*] Deniquè omnis calor, & jecur & lienem inflammat, mentem hebetat, ut anima deficiat, ut ſanguis prorumpat, efficit. *Cornelius Celſus, de re medic. lib.* 2, *cap.* 1.

[*b*] Boerhaave, de viribus medicamento, part. 2, cap. 2, prolegomen. cap. 9.

nous

a une chaleur forte est très-mauvaise. (a) Nous observons tous les jours que, lorsque les fièvres ardentes parviennent à leur état, elles sont accompagnées de convulsions très-dangereuses.

On observe plus facilement ces effets de la chaleur chez ceux qui, avant de tomber malades, ont fait des exercices violens, ou qui se sont livrés avec plus d'excès aux causes qui précedent, comme nous avons dit, ces fievres, parce que ces choses échauffent le corps, & dissipent la portion la plus précieuse des humeurs ; & c'est peut-être pour cette raison que *Galien* disoit communément, que les fiévres ardentes étoient presque toujours produites par des causes externes. (b)

§. VI.

De la Froideur.

Nous avons parlé jusqu'ici de la chaleur des fiévres ardentes : nous expliquerons à présent de quelle manière elle diminue, lorsque la maladie augmente. Il arrive fort souvent que, lorsque la chaleur interne est très-grande dans les fiévres ardentes, nous trouvons au tact les malades froids, & pour avoir une idée claire des causes d'où

[a] Ab æstibus fortibus convulsio aut tetanus malum. *Hipp. l.* 7, *aphor. sentent.* 13.

[b] *Galen. de vict. ration. in acut. comm.* 13.

cela provient, il est nécessaire d'avertir qu'on trouve quelquefois cette froideur aux extrémités seulement, comme aux pieds, aux mains, au nez, & d'autres fois par tout le corps. Si la froideur des extrémités survient aux fiévres ardentes dans leur augmentation, ou au commencement de l'état, elle est ordinairement de très-mauvais augure, parce qu'elle prend le plus souvent naissance d'une surabondance d'humeurs pituiteuses qui se trouve dans la surface du corps, qui sont dépouillées de leur substance spiritueuse. C'est en conséquence de cela, que ce symptôme arrive plus communément dans les fiévres ardentes fausses, que dans les légitimes; ce qu'on voit dans l'histoire des épidémies d'Hippocrate arriver souvent : car il dit en parlant de Silene, (*a*) que le sixième jour il avoit les extrémités froides; ce qui arriva aussi à Philiscus, (*b*) à Eracinus, (*c*) qui moururent tous. Hippocrate

---

[*a*] Silenum qui in Platamone habitabat juxtà evalcidis ædes, ex laboribus, compotationibus, & exercitationibus intempestivis, febris vehementissima prehendit .... sexto circa caput parùm sudavit, extrema frigida, livida, magna jactatio. *Hipp. lib.* 1, *epid. sect.* 3, *ægrot.* 2.

[*b*] Philiscum qui propter mœnia habitabat, primò die febris acuta invasit .... Quinto circà meridiem parùm idque sincerum de naribus stillavit ..... Omnia extrema undiquaque frigida. *Hipp. lib.* 1, *epid. sect.* 3, *ægrot.* 1.

[*c*] Erasinum qui ad Bootæ torrentem habitabat febris

dans les pronoſtics dit, que ſi la tête & les pieds ſont froids, le ventre & les côtés étant chauds, c'eſt un très-mauvais ſigne : (*a*) Galien ajoute que non-ſeulement il eſt mauvais d'avoir la tête & les pieds froids, ſuivant le texte cité, mais qu'il eſt même mortel.

Celſe qui a ſuivi pour l'ordinaire la doctrine d'Hippocrate, dit que ſi les parties extérieures deviennent froides, ſans que la fiévre ceſſe, & que le malade ſe ſente bruler intérieurement, & qu'il ait ſoif, c'eſt un ſigne mortel. (*b*) Cependant quoique ce que Celſe a dit ſur ce ſujet, paroiſſe vrai, pour éviter néanmoins de donner lieu à erreur, il eſt néceſſaire d'avertir avec Proſper Alpin, (*c*) que lorſque dans les fiévres les malades ont les extrémités froides, il faut obſerver

---

à cœna vehemens corripuit . . . ad meridiem valdè inſanivit . . . . ſumma corporis frigida & liventia . . . . ſub ſolis occaſum defunctus eſt. *Hippocr. lib.* 1, *epid. ſect.* 3, *ægrot.* 8.

[*a*] Caput autem & manus & pedes, ſi frigida ſunt, malum eſt, ubi & venter & latera calida ſunt. *Hipp. lib. prognoſt. num.* 8.

[*b*] Cui febre non quieſcente exterior pars friget, interior ſic calet ut etiam ſitim faciat, ſervari non poteſt *Celſ. de re med. lib.* 2, *cap.* 6. In febribus non intermittentibus, ſi partes exteriores frigeant, interiores urantur : & ſitim habeat lethale. *Hipp. lib.* 4, *aphor. ſent.* 48.

[*c*] *Alpinus de præſ. vit. & mort. ægrot. lib.* 2, *cap.* 16.

avec beaucoup d'attention les autres ſymptômes, parce que ſi ce froid vient vers la fin de l'état de la maladie, que le malade ſe trouve beaucoup de forces, & que les ſymptômes ſoient bons, c'eſt un ſigne que la fiévre ardente dégénérera en tierce : mais ſi le froid des extrémités ſurvient dans tout autre temps, & que les ſymptômes ſoient mauvais, pour lors cela indique que le malade eſt dans un très-grand danger, & que l'on a fort à craindre la mort, de même que ſi le malade avoit le hoquet, étoit phrénétique, ou avoit un aſſoupiſſement très-profond, avec difficulté de reſpirer, ou quelqu'autre ſymptôme ſemblable, on peut ſans crainte pronoſtiquer une mauvaiſe terminaiſon de la maladie, & c'eſt ce qu'*Hippocrate* a voulu faire entendre, lorſqu'il dit : dans les fiévres continues, le froid des extrémités eſt mauvais : (*a*) c'eſt encore un ſigne fort dangereux, lorſque les parties ſe refroidiſſent, & ne peuvent point ſe réchauffer; ainſi que nous l'apprend le même *Hippocrate*, dans ſes épidémies, en diſant que les malades avoient les extrémités tellement froides, qu'à peine pouvoient-ils ſe réchauffer, (*b*) & parlant de Philiſcus, il dit que toutes les

---

[*a*] In morbis acutis extremarum partium frigus, malum. *Hipp. lib.* 7, *aphor. ſent.* 1.

[*b*] » Ergo cum febres ardentes inciperent, ſignifica-

extrémités de ſon corps étoient froides, & qu'elles ne ſe réchaufferent jamais (*a*).

Lorſque le froid occupe tout le corps, on obſerve, que quelquefois ſa ſurface n'eſt plus que tiéde, d'autres fois elle eſt ſenſiblement froide, enfin elle devient auſſi froide que du marbre. Nous ne parlons pas ici des fiévres malignes, dans leſquelles la chaleur eſt ordinairement ſi petite, que toute la ſurface du corps eſt dans une température qui ſurvient dans quelques fiévres ardentes, ce qui eſt pour lors d'un augure d'autant plus mauvais, que l'habitude du corps éprouve un degré de froid plus ou moins grand. Ces trois degrés de froid dépendent en général d'une des deux cauſes ſuivantes, ſavoir, ou du reflux des humeurs vitales vers l'intérieur du corps, ou de leur diſſipation. Si c'eſt de la première, le froid extérieur nous indique une inflammation interne : ſi c'eſt de la ſeconde, elle produira la ſyncope,

---

» bant quibus lethalia impenderent. Statim enim inſipien- » tibus, febris acuta, parùm rigebant, inſomnes, anxii, » ſitibundi, faſtidioſi ; paulùm exſudantes circa frontem » & claviculas, ſed nullus per totum .... plurimis autem » quarto die dolores maximi & ſudores plurimum ſubri- » gidi, & extrema non jam recaleſcentia, ſed livida, ſub » frigida, neque ſitiebant. *Hipp. lib.* 1, *epid. ſect.* 3, » *n.* 29.

[*a*] Omnia extrema frigida non ampliùs recaleſcentia. *Hipp. lib.* 1, *epid. ſect.* 3, *ægrot.* 1.

& une abolition totale des forces. Ces deux causes du froid extérieur qui survient dans les fiévres ardentes, sont tout-à-fait conformes à la vraie observation & à la doctrine d'Hippocrate ; car l'expérience a fait voir souvent, que lorsque les malades de fiévre ardente se refroidissoient en déhors, & sentoient une forte chaleur, ou ardeur à l'intérieur du corps, avec beaucoup de soif, ils avoient ordinairement à l'intérieur, ou une forte inflammation, ou un grand érysipèle, ce qui est fondé sur les observations que la pratique & l'anatomie nous ont fournies. Les Médecins grecs, après Hippocrate ont appellé *lypiries*, les fiévres ardentes qui mettent les malades dans cet état; mais nous ne traitons point en particulier des fiévres *lypiries* des Grecs, parce que cela regarde proprement les fièvres ardentes ; ceux qui voudront les connoître avec plus de détail, pourront voir Forestus (*a*), ainsi qu'Heredia (*b*) ; ce que j'ai observé à ce sujet, c'est que les deux causes rapportées ci-devant du froid extérieur dans les fièvres ardentes, marchent & se trouvent presque toujours ensemble ; si quelquefois il arrive que l'extérieur se refroidisse par le seul reflux des humeurs au-dedans, sans qu'il y ait une grande

---

[*a*] Forestus, *observat. lib.* 2, *de febrib. contin. in observ.* 38.

[*b*] Heredia, *de febrib. pernicios. quæst.* 14.

perte de la ſubſtance ſpiritueuſe, pour lors ce froid n'eſt pas ſi dangereux que lorſque ces deux cauſes agiſſent de concert.

Il ne ſera pas inutile pour développer un point de cette importance, de faire connoître ſuccinctement de quelle manière l'habitude extérieure du corps peut ſe refroidir; en conſéquence je vais expliquer comment cela arrive, par le reflux des humeurs, vers l'intérieur du corps. Il faut ſuppoſer ici néceſſairement qu'il ſe fait une attraction dans le corps humain, comme le prouvent Keil (*a*) & M. *Lieutaud* (*b*), ce que d'ailleurs nous avons aſſez développé dans notre *Phyſiologie*. Les anciens Médecins diſoient qu'une très-grande chaleur dans quelqu'endroit qu'elle fut, étoit cauſe de l'attraction; mais ils ſe contentoient d'obſerver l'effet & ils ne ſe ſoucioient pas d'en examiner la cauſe; ainſi ils diſoient que les inflammations des parties internes, en raiſon de la grande chaleur qui les accompage, attiroient ordinairement à elles les humeurs de la ſurface du corps, qui privée de ces humeurs reſte froide. Hippocrate dans ſon premier livre des maladies, rapporte une eſpèce de fièvre

---

[*a*] Keil, *diſquiſit. de corp. animat. vi attrahent. pag.* 182.

[*b*] Lieutaud, *clement. phyſiolog. prolegom. pag.* 15.

ardente, dans laquelle les parties internes se sentent brûler, l'extérieur étant froid & donnant la raison de ce phénomène, il dit que lorsque l'humeur bilieuse se trouve agitée dans tout le corps (*a*), les veines & le sang l'attirent des chairs & du ventricule : il faut remarquer ici que quoiqu'il y ait inflammation interne, les parties extérieures ne se refroidissent pas toujours, mais seulement dans les cas où l'inflammation se trouve près de la surface du corps & qu'elle n'est pas extrêmement forte, parce que si l'inflammation est fort éloignée des parties externes, l'attraction se fait de la part des parties internes les plus voisines de l'inflammation, & qu'elle n'a pas assez de force pour attirer de si loin, parce qu'elles se trouvent au-delà de la sphère de leur activité ; mais si l'inflammation est extrêmement considérable, dès lors, non-seulement elle échauffe les parties voisines, mais encore elle s'étend jusqu'à

[*a*] Quapropter hi qui à febre ardente corripiuntur internis quidem partibus à febre exuruntur, externis autem frigidis ; corripit autem hoc modo cum bilis commota fuerit per corpus & contigerit ut venæ & sanguis attrahant bilem, eamque plurimum ex carnibus & ventriculo ad eum qui priùs inest.... extremæ verò corporis partes ut pote naturæ siccæ resiccantur & plurima humiditas ex ipsis exuritur & si ipsis contingere velis, frigidas comperies & siccas. *Hipp. lib.* 1, *de morb. n.* 27.

la surface du corps : voilà pourquoi on ne doit point s'étonner que *Clazomenius* & le malade qu'Hippocrate appelle *homo quidam*, desquels il a parlé dans les épidémies (*a*), eussent une grande inflammation dans les hypocondres sans que l'extérieur du corps fut froid.

Lorsque la froideur de tout le corps provient de la dissipation ou destruction de la substance spiritueuse des humeurs, elle est d'un très-mauvais augure ; car elle indique que l'action du cœur & des artères diminue peu-à-peu, & que par conséquent le mouvement des particules qui composent les humeurs vitales se détruit ; dans cet état les convulsions sont très-ordinaires (*b*), & j'ai observé dans la pratique que ce qu'*Hippocrate*, ainsi qu'Ælius Aurelianus, & d'autres Médecins Grecs ont dit, étoit très-véritable ; savoir, que la fièvre des phrénétiques est toujours très-légère, & que lorsque la mort est prochaine chez eux, les convulsions augmentent & sont suivies d'un refroidissement qui s'étend sur tout le corps ; ce qui semble arriver à cause du défaut & de la dissipa-

---

[*a*] Hipp. *lib.* 1, *epid. sect.* 3, *ægrot.* 10 *&* *ægrot.* 12.

[*b*] Causarum rigores stata quadantenus lege fiunt fu- » nesti, tùm rutila, cum sudore facies, in his malum : » quin etiam posteriorum frigus est convulsificum. *Hipp. coac. prænot. lib.* 1, *sent.* 7.

tion de la ſubſtance ſpiritueuſe : nous avons déjà détaillé les cauſes qui détruiſent cette ſubſtance, en traitant des cauſes des fièvres en général, cependant nous en parlerons encore dans le chapitre des fièvres malignes.

§. VII.

De la ſoif.

La ſoif eſt un ſymptôme des plus communs & des plus propres aux fièvres ardentes, nous la conſidérerons dans trois états, ſavoir, quand elle eſt dans un degré modéré ou moyen, lorſqu'elle eſt exceſſive, & lorſque les malades n'ont point ou n'ont que fort peu de ſoif. Toutes les fièvres ardentes cauſent par elles-mêmes une ſoif très-incommode & plus forte que toute autre fièvre, & lorſque le Médecin obſerve que quoique la ſoif du malade paroiſſe conſidérable & très-incommode, elle eſt cependant proportionnée à la maladie, il ne doit pas s'en effrayer, parce que ſuppoſé qu'il y ait fièvre ardente, il eſt très-naturel qu'elle ſoit accompagnée d'une grande ſoif; & voilà pourquoi Hippocrate diſoit qu'on ne doit pas craindre les maux qui ne ſont pas tels ſuivant la raiſon (*a*), voulant dire

[*a*] His quæ non ſecundum rationem levant credere » non oportet, neque timere valdè, quæ præter ratio- » nem fiunt prava multa enim ſunt inconſtantia, nec ad-

qu'il est fort bon que ce qui arrive dans les maladies soit conforme à leur nature ; mais si la soif est très-excessive, il est certain que pour lors elle indique que la maladie est fort dangereuse, parce que c'est un signe que l'inflammation des humeurs & la sécheresse des parties est très-considérable ; qu'elles sont par conséquent privées de l'humidité naturelle, qu'elles doivent avoir pour être bien constituées, & que les humeurs sont épaisses & enflammées de manière qu'elles ne peuvenr point se mouvoir dans leurs conduits, ni exercer librement leurs fonctions. La soif très-forte indique aussi que le foyer de la fièvre ardente réside principalement dans la cavité de la poitrine ou dans l'estomac, ou dans les parties voisines, parce que lorsqu'il y a dans quelqu'une de ces parties un grand feu & un défaut d'humidité naturelle, occasionée par quelque humeur saline & irritante, il faut nécessairement que le malade ait toujours beaucoup de soif : pour comprendre ceci, il faut savoir que la soif est une sensation qui est excitée lorsque l'humidité nécessaire manque dans les corps des animaux, tant pour la qualité & la constitution des humeurs, que pour la nutrition des parties, ce que le Créateur a disposé avec une telle prévoyance, que les animaux

---

» modum permanere, neque durare solent. *Hipp.* 2, » *aphor. sent.* 27.

manquant de cet humide, souffrent cette sensation que nous appellons soif, afin que par le désagrément qu'elle cause, ils soient obligés de chercher & de se procurer ce qui leur manque, sans que pour cela il soit nécessaire d'un avertissement particulier, ni du raisonnement. Par là j'ai toujours jugé que dans l'homme sain, la soif est l'unique règle qu'il doit suivre pour boire, parce que cette sensation que nous appellons soif dans l'état de santé, s'excite seulement dans le degré nécessaire, pour que la boisson soutienne la bonne constitution ou l'état du corps sain; mais par la raison contraire dans l'état malade, il faut juger que la soif ne naît point de la bonne constitution du corps, parce qu'elle se trouve alors dérangée, mais plutôt par les causes de la maladie; celles-ci occasionant une ardeur & une irritation dans les parties, font que la sensation de la soif est beaucoup plus forte que dans l'état naturel.

Il nous reste à présent à observer que, quoique la soif comme sensation, s'exerce principalement par un effet du cerveau, suivant ce que nous avons expliqué dans le chap. 4 de *la Logique moderne*, cependant il est nécessaire d'établir dans le corps une partie fixe & principale, par où les impressions nécessaires, pour exciter la soif, se communiquent au cerveau & de même que les yeux sont l'instrument ou partie

principale de la vue, & qu'ils ſont l'organe par le moyen duquel les impreſſions que l'objet viſible y cauſe, ſe propagent juſqu'au cerveau; les parties qui ſervent d'inſtrument principal pour exciter la ſoif, ſont le ventricule, l'œſophage & la bouche; mais comme la trachée-artère eſt contigue à l'œſophage, il arrive delà que, s'il y a quelque grande inflammation ou irritation dans les parties internes de la poitrine, elle ſe communique facilement à l'œſophage & à l'eſtomac, & produit ainſi la ſoif. Si la ſèchereſſe s'étend juſques à l'eſtomac, elle peut cauſer également la ſoif, comme cela arrive après des exercices violens par la diſſipation de l'humidité des parties externes & internes, & dans quelques fièvres ardentes dont l'origine ſe trouve dans la ſurface du corps, comme nous l'avons dit. La chaleur & l'embraſement du cerveau, cauſe encore quelquefois une ſoif conſidérable, à cauſe de ſa correſpondance avec le ventricule & la bouche. Il ſuit delà que, ſi la ſoif eſt conſidérable dans les fièvres ardentes, c'eſt une marque que la poitrine, l'eſtomac, leurs parties voiſines, ou bien même la tête, ſont fort enflammées & irritées, ce qui indique toujours que la maladie eſt très-dangereuſe. La cauſe de l'irritation néceſſaire de ces parties, pour produire la ſoif dans les fièvres ardentes vraies, eſt ordinairement la bile, & dans les fauſſes la pituite mêlée avec la bile; la ſoif exceſſive indique

que ces humeurs, outre qu'elles occupent les organes de la voix, ſont très-acres & enflammées.

Si la ſoif vient à manquer dans les fièvres ardentes vers la fin de leur état, avec diminution des ſymptômes & avec des marques d'une terminaiſon favorable, c'eſt un très-bon ſigne, parce que cela indique une criſe certaine & ſalutaire; mais ſi elle manque au plus fort de la fièvre, lorſque ces ſymptômes ſont encore dans leur plus haut degré de force, pour lors elle ne s'appaiſe que parce que le ſentiment des parties où s'excite la ſoif manque, & que les impreſſions que ces parties doivent faire néceſſairement pour que cette ſenſation ait lieu, s'évanouiſſent, ou bien parce que le malade étant dans le délire, il ne peut appercevoir les objets que les *ſtimulus* produiſent dans ces parties, ou bien enfin parce qu'il a quelque peu de toux, par le moyen de laquelle le goſier & les autres parties où la ſoif ſe fait ſentir, ſont arrivées, ou qu'il s'y trouve l'humidité ſuffiſante pour empêher la ſoif de s'exciter. Si la ſoif manque à cauſe de la mortification qui ſurvient dans les organes, c'eſt d'un très-mauvais augure, parce que la gangrene ſuit, & enfin la mort. Pour connoître ſi le manque de ſoif vient de ce que nous venons de dire, il n'y a qu'à voir ce que dit Galien à cet égard, (*a*) dont

(*a*) *Galen. Comment. in lib. 1, Prorrecticor. text. 22.*

je vais rapporter les paroles mot à mot. » Lorſ-
» qu'il arrive, dit cet excellent Auteur, que la
» ſoif manque ſans que le malade ait eu de criſe
» par le vomiſſement, la ſueur, le cours de ven-
» tre, ou par un abcès; & en un mot, non que
» la maladie ait diſparu, mais parce que le ſen-
» timent des parties manque, c'eſt un mauvais
» ſigne; & ſi dans un tel cas la langue eſt sèche,
» & les urines crues, on connoît avec plus de
» certitude la malignité de la maladie; » &
dans un autre endroit, en parlant des maladies
du premier livre des épidémies d'Hippocrate,
après avoir rapporté les mauvais ſignes qui les
accompagnoient, il finit ainſi : (*a*) » à toutes
» ces choſes ſe joignit un ſigne mortel, ſavoir,
» que les malades qui ſe ſentoient brûler aupa-
» ravant, la ſoif diſparoiſſoit après tout-à-fait;
» ainſi il faut qu'il arrivât ou que la maladie
» eut diſparu, ou que les parties fuſſent amor-
» ties de manière qu'ils ne pouvoient ſentir le
» ſtimulus que les objets produiſoient; & com-
» me ces malades ne reſtoient point libres, les
» ſymptômes qu'ils éprouvoient étoient très-
» mauvais, c'eſt pourquoi la ſoif qui les avoit
» quittés étoit un ſigne de mort. » On peut
déduire de ces paroles de Galien que lorſque
dans les maladies aigues la ſoif s'eſt appaiſée,

(*a*) *Gal. Comment.* 2, *in* 1, *lib. epidem. text.* 75.

le malade restant accablé des symptômes graves, c'est un signe que les parties où s'excitent la soif, perdent leur sensibilité, ce qui est toujours suivi de la mort. Nous trouvons la même chose confirmée dans l'histoire des Epidémies d'Hippocrate; car parlant d'Erasinus, il dit qu'il avoit fort peu de soif, & d'Hermocrates qu'il n'en avoit point absolument, & que la langue étoit très-aride; il rapporte que la même chose arriva à la fille de Eurianacte, (a) tous malades qui moururent.

Le délire est l'autre cause de l'absence de la soif dans les fièvres ardentes, comme le dit Hippocrate dans ses Aphorismes; lorsqu'il rapporte que ceux qui ont une raison suffisante pour sentir une douleur dans quelque partie du corps, mais qui cependant ne la sentent point, c'est un signe de délire; (b) ce qui est très-

---

(a) Erasinum qui propè Bootæ torrentem habitabat, » ignis corripuit... Mortuus est ad solis occasum; hinc » febres usque ad finem cum sudore hypochondria subli- » mia... Sitiebat usque ad finem non admodum. *Hipp.* » *lib. in Epid. sect.* 3, *ægrot.* 7. Hermocratem qui de- » cumbebat juxtà novum murum, ignis corripuit, cœpit » autem dolere caput & lumbos, hypochondrii intensio » molliter, lingua autem ab initio adusta est... siticu- » losus non valdè... 27. mortuus est, *lib.* 3. *Epid. sect.* » 1, *ægrot.* 2. Eurianactis filiam virginem ignis corripuit, » erat autem omninò sine siti... Mortua est die 7a. *lib.* » 3, *epid. sect.* 2, *ægrot.* 6.

(b) *Hip. lib.* 2, *aphor. sent.* 6.

conforme

conforme à ce que nous avons expliqué ci-devant, car la ſoif étant une ſenſation, il eſt néceſſaire qu'elle s'exerce avec la concurrence du cerveau; qui, s'il eſt affecté, ne pourra pas appercevoir la ſoif, quoiqu'elle exiſte dans les parties inférieures qui l'excitent de la même manière qu'un Apoplectique, qui ne ſent point la douleur quoiqu'on le pique avec une épingle, par la raiſon ſeule que le cerveau étant affecté, il n'eſt pas diſpoſé à recevoir l'impreſſion des objets ſenſibles. On voit par là, la grande ſagacité d'Hippocrate, qui parvint à connoître que toutes les ſenſations ſe faiſoient par le moyen du cerveau; & quoique Deſcartes ait éclairci & développé cette manière de philoſopher, je ne l'en ai jamais regardé comme l'inventeur. L'expérience même nous fait voir tous les jours combien le délire eſt puiſſant & efficace pour ôter la ſoif; car dans la rage qui eſt un des plus forts délires dont on puiſſe être affecté, il n'y a point de ſoif; de ſorte que les malades abhorrent l'eau autant qu'il ſoit poſſible. Les Phrénétiques pour l'ordinaire ont peu de ſoif, quoique leur langue ſoit fort ſéche, comme le remarqua (*a*) Hippocrate dans le

---

[*a*] In mœlibea adoleſcens ex potu, & multo venere, » multo tempore calefactus decubuit, horridus & faſti- » dioſus, & ſine ſomno & ſine ſiti.... vigeſimo inſa-

jeune homme de Meliba, & autres qui furent attaqués de phrénésie dans cette circonstance.

Une autre des causes qui font disparoître la soif dans les fièvres ardentes, c'est la toux; sur quoi Hippocrate dit dans les Aphorismes, que ceux qui dans les fièvres ardentes ont une toux légère ne souffrent pas beaucoup de la soif. (*a*) Dans le livre des Epidémies, on trouve la même chose plus au long (*b*); ce Prince de la Médecine avertissant que cela arrive dans les fièvres laborieuses à cause de l'air, la langue n'étant pas d'ordinaire fort séche; & lorsque le malade parle ou bien reste avec la bouche ouverte & qu'il tousse, mais non pas sans nécessité; j'ai observé avec un grand soin ces circonstances, & je les ai toujours trouvées conformes à la vraie observation. Mais afin que les Médecins ne se trompent pas dans ce cas, comme je l'ai vu fort souvent, il faut remar-

» nivit. Jactatio, nihil mingebat exiguum potum conti-
» nebat, vigesimo quarto mortuus est phrenitis. *Hipp.*
» *lib.* 3. *epid. sectio VII. ægrot.* 16.

[*a*] *Hipp. lib.* 4, *aphor. sent.* 54.

[*b*] Tusses siccæ leviter irritantes à febre ardente, non
» secundùm rationem siticulosæ, neque linguæ torrefactæ,
» non ferino, sed spiritu, constat autem, cùm enim lo-
» quuntur aut hiant, tunc tussiunt, cùm autem non mi-
» nimè, hoc in laboriosis præcipuè febribus fit. *Hipp. lib.*
» 6, *epid. sect.* 2, *n.* 16.

quer qu'Hippocrate appelle fièvres laborieuſes, celles qui tirent leur origine des exercices violens & autres ſemblables travaux; & dans celles-ci il dit que pour l'ordinaire il y a une toux qui détruit la ſoif; parce que dans les grands exercices les parties de la poitrine ſe fatiguent beaucoup, comme on peut s'en convaincre par l'expérience; d'où il ſuit, que ſi la fièvre ardente ſurvient & que les malades parlent ou reſtent avec la bouche ouverte, ils touſſent, parce que dans ce cas, l'air entre avec force dans les poumons; & trouvant les parties foibles il cauſe une légère irritation qui produit la toux; alors le malade a peu de ſoif, parce que par le moyen de la toux, la liqueur qui ſe trouve en abondance pour humecter ces parties eſt exprimée, ce à quoi, je crois, que l'œſophage contribue à cauſe de ſon voiſinage avec la trachée-artère. Il étoit néceſſaire d'expliquer tout cela, parce que quelquefois il arrive qu'il y a beaucoup de ſoif & de toux en même-temps, ce qui arrive de deux manières.

1°. Ou c'eſt quand il y a dans les poumons des humeurs épaiſſes & acres, que les malades évacuent par le moyen de la toux; & dans ce cas j'ai obſervé que les malades ſouffrent aſſez de la ſoif, ce qu'Hippocrate remarque auſſi dans ſon livre de Morbis, (*a*) lorſqu'en parlant

[*a*] *Hipp. lib. 2, morb. n. 61.*

des fièvres ardentes dans lesquelles les malades crachent beaucoup ; entr'autres choses il rapporte la soif très-forte ; & voilà pourquoi il dit expressément dans son livre des Epidémies que nous expliquons, que la toux pour abattre la soif doit être séche.

2°. Lorsque la toux, quoique séche, naît d'une distillation maligne qui tombe de la tête sur les poumons : parce que dans ce cas les malades ont ordinairement beaucoup de soif, comme il est fort naturel que cela arrive, cette humeur étant d'ordinaire tenue & salée, & comme elle occupe la trachée-artère & le gosier, elle produit communément une soif ennuyeuse. Ces distillations sont faciles à connoître par les signes qu'Hippocrate propose dans les épidémies ; parce que parlant des fluxions que souffroient les malades, il dit (*a*), qu'ils avoient une douleur & une rougeur au gosier qui produisoit très-subitement un affoiblissement de tout le corps.

Avant de déterminer ce qu'il y a à observer sur la soif, je veux dire un mot de celle que les malades sentent sur le déclin des fièvres ;

[*a*] Fauces autem plurimis horum à principio, & semper dolebant rubræ cum phlegmone, fluxiones paucæ, tenues, acres, celeriter arescebant & malè habebant. » *Hipp. lib.* 1, *epid. sect.* 1, *n.* 3.

car il arrive très-souvent, qu'après que la maladie a fait sa crise, si elle n'a pas été parfaite, le malade reste avec la soif, la sécheresse de la bouche, l'inappétence, & autres semblables symptômes, qui pour l'ordinaire annoncent une rechute, comme le dit très-bien le père de la Médecine dans son sixième livre des Epidémies; (*a*) ce qu'on observe aussi tous les jours dans la pratique. Il est vrai que toute espèce de soif n'est pas un signe de rechute, mais seulement celle qui est d'une durée considérable & très-importune; ensorte qu'il n'est aucun des symptômes que nous venons d'exposer, qui soit suffisant en soi, pour annoncer & prédire la rechute, mais seulement l'ensemble de tous; auxquels si l'on ajoute que le malade ne se remet point, quoique se nourrissant bien, il est certain qu'il n'est point entièrement délivré de sa maladie, & par conséquent on doit craindre qu'elle ne revienne (*b*). On est sujet à des grandes fautes dans l'examen des causes des rechutes, parce que fort souvent elles ne dépendent

---

[*a*] Sitis intùs relicta, & siccitas oris, & insuavitas & » inappetentia, hoc modo. Febres autem non acutæ » hujusmodi, sed reversivæ, quæ reliquuntur post judi- » cationem, reversivæ sunt. *Hipp. lib. 6, epid. sect. 2,* » *n. 13.*

[*b*] *Hipp. lib. 2, aphoris. 31.*

point des mauvais sucs qui sont restés dans le corps ; mais uniquement de ce qu'une ou plusieurs parties principales demeurent indisposées & sans ton, lesquelles engendrent de nouveau des mauvaises humeurs ; de manière que pour lors non-seulement il est inutile, mais encore nuisible de purger les malades, ce que nous avons expliqué évidemment dans nos Commentaires sur les prognostics d'Hippocrate (*a*). Teyjoò dans un de ces Paradoxes de Médecine, a traité de cette matière, & a proposé la joie comme étant un signe certain & nécessaire de la bonne convalescence (*b*) ; mais j'ai observé plusieurs fois que les malades restent languissans & tristes au commencement, quoiqu'ils soient bien guéris ; ce qui arrive par rapport à la grande foiblesse qu'ils ont contractée pendant la maladie ; car il est certain que la joie exige beaucoup de substance spiritueuse dans le corps, & lorsqu'elle manque, la tristesse existe toujours. Il est aussi nécessaire de savoir que dans les fièvres ardentes, si la soif n'est pas tout-à-fait abattue, du moins diminue-t-elle beaucoup par le grand usage des remèdes dont les Médecins se servent pour pouvoir la calmer, soit qu'on les fasse avaler ou qu'on les applique extérieurement, ce

---

[*a*] *Sect.* 3, *sent.* 22, *pag.* 252.

[*b*] Teyjoò, *tom. VIII. disc.* 10, *parad.* 5, *n.* 29.

que Galien a remarqué dans les paſſages que nous avons déjà cités ; il eſt eſſentiel d'avoir cette circonſtance préſente, pour tirer un bon prognoſtic, parce que ſi c'eſt par ces moyens que la ſoif ſe trouve appaiſée, on ne peut alors en déduire rien de ce que nous avons exposé précédemment.

§. VIII.

De la langue.

L'inſpection de la langue a été regardée de tout temps comme très-utile pour connoître la diſpoſition intérieure des humeurs, ſuivant le conſeil d'Hippocrate, qui dit dans ſes Epidémies, que la langue, de même que l'urine, annonce l'état des humeurs ; (*a*) & ſi les Médecins de nos temps ne s'écartoient pas à cet égard de la doctrine de ce grand homme, ils verroient combien grand eſt l'avantage qu'on peut tirer de cette inſpection. Mais ils ont abandonné cette route depuis plus d'un ſiècle, & chacun tire de la couleur de la langue le prognoſtic que ſa fantaiſie lui ſuggère, au très-grand préjudice des maladies. Baglivi a donné en partie occaſion de nos temps à la grande facilité que trouvent les Médecins aujourd'hui, de diſ-

---

[*a*] *Hipp. lib.* 6, *epid. ſect.* 5, *n.* 13.

courir vainement sur la langue, parce que dans ses Livres de pratique & autres Traités qu'il a laissés, il dit à chaque pas que la langue blanche & sale, indique la crudité des humeurs du Mésentère, de l'Epiploon, & des autres parties du bas ventre; mais quoiqu'il soit vrai que cela arrive quelquefois, comme nous l'exposerons en parlant de la fièvre quotidienne, il manque cependant le plus souvent; car dans les inflammations internes, principalement de la poitrine, dans les fièvres ardentes & autres maladies semblables, la langue est pour l'ordinaire blanche & sale, sans que le Mésentère soit affecté, d'autant plus que dans la petite vérole, la rougeole, ainsi que dans les Erysipèles, j'ai vu la langue plusieurs fois blanche, quoiqu'il soit très-certain que ces maladies n'ont point leur siége dans le Mésentère ni dans la première région.

J'avertirai en passant que les Médecins Modernes appellent première région, toutes les parties du bas ventre qui servent à la digestion des alimens, ce qu'ils ont pu tirer de Willis, qui voulut de son propre mouvement diviser le corps en trois régions, & donna le nom de première à celle que nous venons d'exposer; ce sont ces parties que plusieurs Médecins appellent à présent premières voies. Il seroit à propos de donner ici l'anatomie de la langue, pour pouvoir mieux comprendre ce que nous

venons de dire ; mais comme je ſuppoſe ceux qui profeſſent l'art de guérir, déjà inſtruits ſur un article de cette importance, je le paſſerai ſous ſilence, me contentant ſeulement de dire que la langue eſt un muſcle compoſé d'un entrelacement très-merveilleux de fibres ; & qu'outre ſon corps, elle a un très-grand nombre de petits muſcles, qui l'aident à exercer ſes divers mouvemens. Winſlow l'a ſi bien décrite, qu'on ne peut rien voir de plus exact à ce ſujet ; & les Médecins qui n'auront pas les Ouvrages de ce grand Anatomiſte, trouveront dans le Dictionnaire Univerſel de Médecine de M. Jamés, ſon Anatomie de la langue ; ce qui nous regarde plus particulièrement, c'eſt que la ſubſtance de la langue ou ſon corps, eſt tout compoſé de nerfs, ſa ſurface ſe trouvant enveloppée d'une membrane très-fine, de même que le palais & le reſte de la bouche, quelques-uns croient bonnement que cette membrane eſt la même que celle qui revêt l'œſophage & le ventricule ; cependant les diſſections anatomiques démontrent évidemment le contraire, & les plus célèbres Anatomiſtes nient cette exiſtence. Il eſt vrai que la tunique de la langue a par ſon voiſinage beaucoup de communication avec l'œſophage, mais leur ſtructure & leur compoſition ſont très-différentes ; comme qu'il en ſoit, on ne doit pas douter que la langue ne nous indique l'état

des humeurs, ainſi que les diſpoſitions à la ſanté ou à la maladie qu'ont les viſcères du bas ventre, de la poitrine, la matrice, le cerveau, & autres parties du corps humain, comme nous le verrons ci-après. En outre, il faut remarquer qu'auprès de la langue & principalement par-deſſous, il ſe trouve quelques glandes qui ſéparent continuellement du ſang, l'humeur que nous appellons ſalive, laquelle tient la langue dans la fraîcheur & la flexibilité néceſſaire pour exercer ſes mouvemens. A l'égard de la nature de la ſalive, on peut voir la diſſertation qu'en a donné Baglivi, & la Chymie de Boerhaave, où il en fait l'analyſe; il ſuffit actuellement de ſavoir qu'elle eſt compoſée de la partie ſéreuſe du ſang mêlée avec la pituite qui deſcend du cerveau, comme nous l'avons démontré dans notre Phyſiologie.

Cela poſé, nous paſſons à indiquer le jugement que nous pouvons tirer de l'inſpection de la langue; lorſque la langue eſt blanche, ſale & que ſes qualités ſont inhérentes à ſon corps, cela indique toujours qu'il y a ſurabondance d'humeurs pituiteuſes ou vice dans la partie blanche du ſang; ſi la blancheur eſt accompagnée de fièvre, il faut obſerver la qualité de cette dernière; parce que ſi elle eſt aigue, ardente ou inflammatoire, c'eſt un ſigne que la pituite eſt ardente acre; mais ſi la fièvre eſt

légère & de peu de conséquence, comme est la quotidienne ou autres semblables, pour lors c'est un signe que la pituite, quoiqu'un peu corrompue, est visqueuse & non inflammatoire. Les Anciens ont distingué plusieurs sortes de pituite, parmi lesquelles ils en ont remarqué une qui est chaude, à laquelle ils donnoient le nom de Salée; entre les Modernes, Boerhaave parle de ces deux sortes de pituite, qu'il a compris sous le nom de *glutinosum*, *spontaneum*, & *inflammatorium*, sur quoi son éleve & son commentateur Vanswieten s'est étudié suffisamment: ce que nous avons aussi expliqué, suivant le systême d'Hippocrate, dans nos Commentaires sur ses prognostics (*a*). Or, si dans le commencement des fièvres ardentes la langue est blanche, elle nous indique que la pituite abonde, & que par son mélange avec la bile & en raison des mauvaises qualités qu'elle reçoit de l'air, elle devient viciée.

Prosper Alpin dit, que dans une épidémie des fièvres qui régna à Genes, il observa que la langue des malades étoit blanche & bourbeuse; ce qui fit connoître aux Médecins l'abondance de la pituite qui se trouvoit jointe à une grande chaleur des viscères; (*b*) lorsque la maladie va

---

[*a*] *Sect.* 1, *text.* 26, *pag.* 61.

[*b*] *Alpinus de præsag. vita & morte ægr. lib.* 5, *cap.* 9, *p.* 321.

en augmentant & que la langue se séche, cela indique que la chaleur & l'inflammation sont très-considérables; de sorte qu'elles dissipent ou détruisent peu-à-peu l'humidité de la pituite, ce qui fait qu'à chaque instant elle devient plus visqueuse; car comme nous l'avons déjà prouvé, il n'y a rien qui coagule & épaississe plus les humeurs de notre corps qu'une grande chaleur; voilà pourquoi il arrive que lorsque la langue a été blanche dans le commencement de la maladie, & qu'après cela elle se séche beaucoup, il survient pour l'ordinaire aux dents & aux gencives des espèces de rebords visqueux & noirâtres, qu'Hippocrate a appellés *lentores circà dentes*, disant que c'étoit un signe que les fièvres étoient très-fortes (*a*). J'ai observé que presque toutes les maladies où cela arrive, sont longues, dangereuses & de terminaison difficile, parce que peut-être la pituite coagulée donne beaucoup de peine à être divisée & rendue à son état naturel.

Je veux exposer ici aux Médecins un passage d'Hippocrate conforme à l'expérience; savoir, que pour connoître si la maladie se terminera dans peu ou plusieurs jours, il faut faire attention au temps que met la langue à devenir

---

[*a*] Quibus in febribus circà dentes lentores nascuntur iis fortiores fiunt febres. *Hipp. lib.* 4, *aphor. sent.* 53.

ſéche, ſi elle étoit dans le commencement humide & blanche; car la maladie ſera d'autant plus courte que la langue deviendra plutôt ſéche, & plus elle tardera à le devenir, plus longue ſera la maladie; comme Hippocrate le démontre très-bien en parlant des fièvres ardentes. (*a*) Ayant mis un grand ſoin à obſerver ce paſſage, j'ai remarqué que ſi dès le commencement la langue ſe ſéche, la maladie ſe termine le quatorzième jour ou même auparavant, & ſi la ſécheresſe de la langue ſurvient vers le onzième jour, j'ai toujours vu que la maladie ſe portoit au-delà du vingtième jour. Hippocrate parlant des Pleurétiques, aſſure que lorſque dans le commencement ils ont la langue bilieuſe, la maladie ſe termine le ſeptième jour, & que ſi la couleur jaune de la langue paſſoit le troiſième & le quatrième jour, elle ſe prolonge juſqu'au neuvième (*b*): il faut remarquer ici qu'Hippo-

(*a*) In morbo febri ardente appellato ſitis tenet multa » & lingua horret, at color ejus primò quidem tempore » eſt veluti ſolet, verùm valdè ſicca eſt, progreſſu verò » temporis induratur, exaſperatur, craſceſcit ac nigreſ- » cit. Si verò in principio hæc patiantur citiores judica- » tiones fiunt, ſi poſterius tardiores. *Hipp. lib.* 3, *de* » *morb. n.* 6.

(*b*) Quibus pleuriticis continuò lingua bile ſuffuſa eſt, » ſeptimo ſuffuſa eſt, ſeptimo judicantur; quibus autem » tertio, aut quarto, ad circiter nonum. *Hipp. prænot.* » *coac. lib.* 2, *cap.* 16, *ſent.* 5.

crate appelle langues bilieuſes, celles qui ſont jaunâtres, vertes ou pâles, tirant ſur le verd. Dans la Péripneumonie la langue eſt très-communément blanche, viſqueuſe & un peu jaunâtre, parce que dans cette maladie il y a une grande quantité de pituite, qui enduit ordinairement toute la ſuperficie de la langue, d'une même manière; mais on ne l'obſerve que dans les maladies où cette humeur ſe trouve trop abondante, & ſi les Médecins ont ſoin d'y faire attention, ils verront facilement qu'elle eſt la langue des péripneumoniques: auſſi Hippocrate rapportant la maladie du fils de Cidon, dit qu'il avoit la langue telle qu'elle eſt dans la péripneumonie (*a*). Quoique la blancheur de la langue, comme nous l'avons dit, indique une grande quantité de pituite, ſoit enflammée, ſoit ſimplement altérée & ſans inflammation, nous ne pouvons pas néanmoins venir à bout de connoître par ſa ſeule blancheur le ſiége de la maladie; ainſi pour le diſtinguer, nous nous ſervirons néceſſairement des autres ſignes, par le moyen deſquels nous parviendrons heureuſement à nous en aſſurer.

(*a*) Cidonis filio circà ſolſtitium hiemale rigor, & » febris & auris dextræ dolor .... lingua qualis eſt pe» ripneumonicis, ſemi candida, ſemi pallida ab initio, &c. » *Hipp. lib. 7, epid. n. 7.*

S'il arrive que la langue soit séche dès le commencement des fièvres ardentes, c'est pour l'ordinaire d'un très-mauvais augure, parce que cela indique que la cause de la maladie est très-puissante & qu'elle dissipe l'humidité des fluides & des parties solides du corps; si la noirceur se joint à cette sécheresse, c'est encore un plus mauvais signe, parce que cela annonce un état inflammatoire plus fort, comme l'observe Hippocrate (*a*), si la langue étant séche & noire devient de plus dure & se remplit de gersûre; car cela dénote une grande perte & dissipation de la partie aqueuse du corps; & si les autres symptômes qui l'accompagnent sont fort mauvais, on peut sûrement prognostiquer la mort; au contraire, *si la langue* qui auparavant étoit séche & noire, commence à s'humecter, lorsque la maladie est dans sa plus grande force, c'est un très-bon signe; car si les autres symptômes se joignent d'une manière favorable à celui-ci, on peut attendre une bonne crise. Hippocrate dit (*b*) que la langue condensée,

---

(*a*) Lingua autem, quæ initiis morborum rigidiuscula » est, sed in colore manet, labentibus indè diebus » exasperatur, livescit, & fit hiusca, mortifera; at verò » quæ multum nigrescit, intrà decimum-quartum diem » crisim forè ostendit, ac certè calamitotissima est nigra, » & virulenta. *Hipp. Coac. præn. lib.* 2, *cap.* 7.

(*b*) *Hipp.* 1, *prædict. n.* 1.

c'eſt-à-dire, épaiſſe vers le milieu du corps, eſt un ſigne propre aux phrénétiques; mais en faiſant l'hiſtoire de la fièvre ardente fauſſe, nous avons dit qu'on l'y obſervoit auſſi; & pour ne pas le confondre, il faut que le Médecin regarde avec attention ſi l'épaiſſeur de la langue eſt accompagnée d'autres ſymptômes de la phrénéſie, parce que s'ils ne s'y trouvent pas, la ſeule épaiſſeur de la langue ne la caractériſe point; ce que j'ai ſouvent obſervé dans les fièvres ardentes, & Hippocrate le remarqua lui-même ſur la concubine de (*a*) Nicolas, d'où Proſper Martian conclut très-bien que Galien (*b*) n'a point été fondé en contrediſant Hippocrate ou tout autre Auteur des Coaques & des prédictions. Comme dans les fièvres ardentes fauſſes il y a beaucoup de pituite mêlée avec la bile, il eſt facile de concevoir que la pituite ſe trouvant condenſée, elle occaſione un grand épaiſſiſſement dans la langue; il y a bien d'autres choſes concernant la langue, dont nous parlerons ailleurs; je recommande à cet égard de ſe fier moins à Baglivi qu'à Hippocrate & à ſes Commentateurs, parce qu'on ne trouve preſ-

---

(*a*) Nicolai concubinæ ex febre ardente parotides fac- » tæ ſunt utraque parte.... lingua aſpera valdè denſa, &c. » *Hipp. lib.* 7, *epid. n.* 50.

(*b*) Martian, *comment. in lib. præd. pag.* 341.

que

que rien dans la pratique de remarquable au ſujet de la langue, qui n'ait été prévu par ce grand Prince de la Médecine.

§. IX.

Des cours de ventre.

Dans l'hiſtoire des fièvres ardentes ; nous avons dit que le cours de ventre étoit nuiſible dans les vraies, & utile dans les fauſſes ; mais pour avoir une idée claire & juſte de cela, il eſt néceſſaire d'avoir deux choſes préſentes : la première eſt de ſavoir dans quelles maladies les cours de ventre ſont utiles ou nuiſibles ; l'autre c'eſt d'avoir des règles certaines pour connoître dans quelque affection que ce ſoit, ſi les cours de ventre qui les accompagnent peuvent être utiles ou nuiſibles. A l'égard du premier, nous ſavons que les fièvres ardentes vraies, ne demandent point d'être guéries par des cours de ventre, mais au contraire ils ſont pour l'ordinaire fort mauvais, ainſi qu'Hippocrate le démontre dans une des Coaques, où il dit que ſi le cours de ventre eſt extrêmement conſidérable dans les fièvres ardentes, il eſt le plus ſouvent mortel ; (*a*) j'ai obſervé pluſieurs fois la vérité de cet aphoriſme, car j'ai vu de tels malades

(*a*) In febre ardente ſi alvus profusè feratur mortife- » rum, *Hipp. coac. lib.* 1. *ſent.* 135.

rendre beaucoup de selles, mais ils alloient plus mal de jour en jour, ce que nous trouvons confirmé dans les Epidémies d'Hippocrate (*a*). Il est vrai que ceci souffre quelque exception, & qu'on a pu voir quelquefois guérir un malade attaqué de fièvre ardente, quoiqu'il eut beaucoup de cours de ventre; mais comme le remarque très-bien Prosper Martian (*b*), on doit attribuer cette guérison particulière à une constitution particulière de l'air, qui par la grande influence qu'il a sur les fièvres, produit quelquefois des variétés dans le général des maximes de la Médecine les mieux fondées. Dans les fièvres ardentes fausses, le cours de ventre n'est pas d'un prognostic aussi mauvais que dans les vraies, sur-tout s'il est accompagné d'une excrétion copieuse d'urine; c'est ainsi qu'il faut entendre ce qu'Hippocrate dit à cet égard (*c*);

(*a*) Nam purgationes plurimæ tædebant ita autem habentium multi quidem acutè peribant, multi autem diutiùs vivebant, ut autem in summa dicatur, omnes & qui longis & qui acutis morbis tenebantur, ex iis quæ secundum album moriebantur præcipuè, omnes enim alvus sustulit, *lib.* 3, *sect.* 3, *n.* 8. in thaso parium, qui decumbebant super domum arthemisii, febris corripuit acuta circà initia continua ardens.... 120 autem die obiit, huic alvus continenter à primâ humidâ, biliosis humidis multis erat. *Lib.* 3, *sect.* 3, *ægrot.* 7.

(*b*) Martian, *comment. in coac. Hipp. pag.* 375.

(*c*) In hac verò constitutione in quatuor præcipuè sig-

ſavoir, que les fièvres ardentes de l'épidémie dont il décrit l'hiſtoire, ſe terminoient par des cours de ventre, & ce fut par ce moyen que Clazomenius (*a*) & celui qui reſtoit dans le Jardin de Dealces guérirent. Les cours de ventre copieux ne ſont point utiles dans la fièvre ardente vraie, par la raiſon qu'elle n'a pas ſon ſiége dans les premières voies, & pour l'ordi-

---

» nis ſervabantur. Quibuſdam enim ex naribus ſanguis » fluebat, aut per veſicam multa urina & multum ſedi» menti, & bonum habens veniebat, aut perturbatam » alvum bilioſa tempeſtivè aut diſſenterici fiebant, mul» tis autem contigit non ex uno ſuprà ſcriptorum ſigno» rum judicari, ſed plurimis per omnia exire, & videri » habere, gravius : ſervabantur autem omnes quibus hæc » contingerent. *Hipp. lib.* 1, *epid. ſect.* 3, *n.* 32.

(*a*) Clazomenium qui decumbebat juxtà puteum phri» nicidæ, ignis arripuit.... ex ventre autem ab initio, » eſt uſque ad quatuordecim, multa tenuia aquei coloris » reddebat, quæ ad dejectionem attinent cum bonâ tole» rantiâ tranſigebat.... trigeſimo-primo diarhea, mul» tis à cauſis, cum diſſentericis, quadrageſimo reddidit » ad ſtatum. *Hipp. lib.* 1, *epid. ſect.* 3, *ægrot.* 10, qui » decumbebat in horto dealcis capitis gravitatem & in » dextro tempore dolorem habebat multo tempore, ex » occaſione autem ignis corripuit.... tertia febris acuta, » excretiones nigræ, tenues, ſpumoſæ, ſubſidentia livi» da dejectionibus.... quinta dejectiones plures nigræ » ſpumoſæ ſubſidentia nigra dejectionibus.... ſexta de» jectiones nigræ, pingues, viſcidæ, fatidæ.... quadra» geſima ex toto perfectè judicatus eſt.

naire ces évacuations indiquent une grande décompoſition d'humeurs, & que la bile qui produit la fièvre eſt extrêmement acre & colliquative. Il faut ajouter à cela que la fièvre ardente vraie, a ſon ſiége ordinairement dans les humeurs tenues & ſubtiles, qui s'échappent mieux par la ſueur que par les ſelles ; au contraire ils ſont utiles dans les fièvres ardentes fauſſes, parce que celles-ci réſident dans les humeurs épaiſſes, & que la bile & la pituite s'y trouvent preſque toujours viciées, leſquelles s'évacuent communément par des flux de ventre ; auſſi Hippocrate dit, en parlant de ces évacuations, qu'elles étoient très-utile aux malades, chez leſquels la jauniſſe paroiſſoit le ſixième jour de la fièvre ; (*a*) & perſonne n'ignore que lorſque ce ſymptôme ſurvient, il indique pour l'ordinaire, qu'il y a une ſurabondance de bile & de pituite dans le foie ou bien dans les parties voiſines, qui ne s'évacue jamais ſi bien que par les ſelles, obſervant qu'Hippocrate ne dit pas ſeulement que les cours de ventre fuſſent utiles, mais encore l'évacuation abondante des urines.

Quant au ſecond, ſavoir, quelles ſont les

[*a*] Fuerunt quibus morbi regii ſexto die. » Sed hos » aut per urinam purgatio, aut alvus turbata juvebat, » aut magnum profluvium ſanguinis. *Hip. lib.* 1, *epid.* » *ſect.* 3, *n.* 22.

règles qu'on doit obſerver, dans quelles maladies que ce ſoit, pour connoître ſi les cours de ventre ſont utiles ou nuiſibles; il faut néceſſairement avoir préſente toute la doctrine d'Hippocrate, qui eſt très-certaine à cet égard, ſurtout dans les ſentences coaques, dont l'explication par Duret ne nous laiſſe rien à déſirer. Galien dans le Commentaire des prognoſtics d'Hippocrate, & de quelques aphoriſmes qui traitent de ce ſujet, propoſa des maximes admirables, concernant l'utilité ou le préjudice de toutes les évacuations qui ſe font des humeurs du corps. Proſper Alpin fit un recueil de ce qu'il trouva de mieux établi dans Hippocrate & dans Galien touchant ces évacuations; & ſi les Modernes ont dit quelque choſe de bon ſur un point auſſi important, ce n'a été qu'en ſe conformant aux Auteurs que nous venons de citer, comme on peut le voir dans Bianchi, lequel traite aſſez au long de toutes les eſpèces d'évacuations bilieuſes, ſans rien ajouter à ce que les autres Auteurs en avoient dit.

Quoiqu'en traitant des fièvres, mon unique objet fut de parler des évacuations qui ſont utiles ou nuiſibles, ſuivant la nature & le caractère de chacune; cependant je ne traite point à fond cette matière, mais j'ai voulu donner connoiſſance à mes lecteurs des meilleurs Auteurs qui en ont parlé, & qui peuvent leur ſervir de vrais

modèles ; je remarquerai seulement une chose, qui est générale à toutes les évacuations qui s'observent dans toutes les maladies ; savoir, que dans les cours de ventre, que les sueurs & autres sont utiles, lorsque dans le temps de l'évacuation les forces du malade ne diminuent point, qu'elles se font à son avantage & qu'il s'en trouve soulagé ; au contraire, elles sont toujours nuisibles, lorsque l'affoiblissement du malade & l'augmentation des symptômes accompagnent l'évacuation ; c'est pourquoi de toutes les maximes qu'Hippocrate rapporte à ce sujet, celle-ci est la plus universelle ; savoir, que les excrétions bilieuses, fœtides, livides & sanguinolentes, qui se font dans les fièvres continues, sont mauvaises & bonnes, suivant qu'elles font du bien ou du mal, &c. (*a*) par là nous connoissons que quoique les évacuations paroissent fort mauvaises, si elles se font bien, c'est-à-dire, sans que les forces du malade diminuent, & avec une remission des symptômes, elles sont toujours utiles. Galien dit avoir observé à cet égard une chose très-remarquable dans une constitution des maladies pestilentielles (*b*), car tant ceux qui en mouroient que ceux qui en guérissoient, avoient des déjections noires ; d'où il faut con-

---

[*a*] *Hip. lib.* 4, *aph. sent.* 47.

[*b*] *Galen. Comment. in lib.* 4, *aph. hip. sent.* 21.

clure que quoique les matières évacuées ſoient noires, il ne faut pas pour cela les regarder comme utiles ou nuiſibles, juſqu'à ce qu'on voie ſi elles ſoulagent ou non les malades ; & pour confirmer ceci je vais rapporter en entier le paſſage de Galien, parce qu'il contient une doctrine de la plus grande importance pour la pratique (*a*) ; » lorſqu'après la coction de la ma- » ladie quelque humeur viciée eſt évacuée, alors » le corps ſe purifie, & par cette raiſon la bile » noire, (appellée par les Médecins attrabile) » ou toute autre humeur s'évacue avantageuſe- » ment dès que les ſignes de coction ont paru » dans le courant de la maladie ; mais ſi elles » s'évacuent différemment, c'eſt-à-dire, ſans » *ſignes* de coction, pour lors c'eſt d'un très- » mauvais augure. » C'eſt pourquoi de quelque couleur que ſoit l'humeur, & pour ſi dangereuſe que paroiſſe ſa déjection, pourvu qu'elle ſe faſſe avec des ſignes de coction dans l'état de la maladie, elle annonce pour lors le retour de la ſanté. Les ſignes de coction ſont au nombre de pluſieurs, mais les principaux ſe réduiſent au retour des forces du malade & à la diminution des ſymptômes ou de la maladie par le moyen des évacuations, comme on peut le voir dans notre Pathologie.

(*a*) *Gal. Comment. in lib.* 4, *aph. ſent.* 22.

§. X.

Du traitement des fièvres ardentes.

Avant toutes choses, il faut considérer les différentes méthodes de traitement que le Médecin doit suivre dans la curation des maladies aigues & chroniques; nous appellons aigues, celles qui sont accompagnées des symptômes très-graves, lesquelles pour l'ordinaire sont courtes & se terminent dans quarante jours pour le plus tard; au contraire, nous appellons chroniques celles qui sont extrêmement longues. Il est certain que la nature guérit les unes & les autres, & que les remèdes ne sont utiles que quant aux secours qu'ils lui fournissent, pour qu'elle puisse évacuer & chasser du corps les causes des maladies; aussi voyons-nous lorsque la nature manque de forces, que les médicamens ne font aucun effet. Cette maxime est sans réplique chez les Médecins raisonnables, quoique nous trouvions néanmoins des grands Auteurs partagés en différens sentimens sur la manière de la suivre. Harvée voulut que les Médecins donnassent très-peu ou point des remèdes, mais qu'ils observassent seulement la nature, qu'il suppose devoir seule guérir (a); & peu s'en faut

[a] *Ger. harv. de Meth. curand. morb. expect.*

que l'Auteur Espagnol de l'idiome de la nature, ne donne le même conseil pour les maladies aigues. Le Médecin Boix, dans son Hippocrate défendu, penche aussi beaucoup à suivre cette maxime, quoique moins rigoureusement qu'Harvée; d'autres au contraire veulent tout guérir à force des médicamens, croyant que les remèdes peuvent opérer la guérison sans laisser rien à faire à la nature. Les Chymistes & quelques Auteurs des Pharmacopées & secrets, suivent très-opiniâtrement ce sentiment; nous prenons un juste milieu à cet égard, & nous supposons que la nature est celle qui guérit les maladies, & que toute la science du Médecin consiste à bien observer les mouvemens dont elle se sert, & à la savoir aider; & si j'étois obligé de dire lequel des deux sentimens que nous venons de proposer est le plus mauvais, je regarderois toujours comme plus préjudiciable à la nature, l'opinion de ceux qui veulent tout guérir à force de médicamens, que celle de ceux qui veulent qu'on n'en fasse aucun usage.

A la vérité, la nature a besoin de fort peu de remèdes pour guérir les maladies aigues, soit parce qu'elles se terminent dans peu de jours, soit aussi parce qu'elle agit efficacement, & que par l'activité de ces mouvemens elle tend à chasser du corps les causes de la maladie; au contraire, dans les maladies chroniques, on a

beſoin de plus de remèdes, à cauſe que la nature agit beaucoup plus lentement, & que la cauſe du mal n'eſt pas ſi mobile ni diſpoſée à pouvoir chaſſer auſſi facilement du corps les cauſes de la maladie que dans les fiévres aigues. Ainſi il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici de ces formules longues dont ſe glorifient pluſieurs Médecins; quoique nous ſuivrons en cela Sydenham, grand imitateur d'Hippocrate parmi les Modernes, lequel dit dans ſa Préface : » Celui qui attend de moi grand nombre de remèdes & de formules, reſtera trompé ... parce » qu'il me ſuffit d'avoir inſinué les indications » qui doivent ſervir de guide aux Médecins, » ainſi que l'ordre & le temps qu'ils doivent ſuivre pour employer les médicamens, parce » que l'eſſentiel de la Médecine Pratique conſiſte à connoître les voies & les règles qu'on » doit ſuivre pour bien agir. » Ce grand Médecin ſavoit fort bien que dans les maladies curables, on obtient la guériſon par les remèdes les plus triviaux, pourvu qu'ils réuſſiſſent dans l'idée qu'on doit ſuivre pour aider la nature.

Pline ſe mocque adroitement (*a*) des Méde-

[*a*] Hinc nata medicina. » Hæc ſola natura placuerat » eſſe remedia parata vulgò, inventu faciliora, ac ſine » impendio, eis quibus vivimus. Poſteà fraudes homi» num, & ingeniorum capturæ officinas invenere iſtas,

cins qui vantent les Baumes & autres chofes précieufes de l'Inde, lorfque nous avons facilement fous la main des remèdes plus utiles & plus furs. Je ne laifferai pas néanmoins pour cela de propofer ceux qu'on trouve loués & vantés par les plus grands hommes, mais avec la fincérité qu'une telle matière exige; je parlerai d'abord de ceux qui m'ont réuffi dans ma pratique, & la vertu des autres ira fur la bonne foi des Auteurs qui les propofent, afin qu'on ne porte point une vaine confiance à des chofes qui ne la méritent point. Il nous refte à préfent à obferver, que le bon ufage des remèdes s'eft introduit de deux manières; favoir, par l'obfervation & par le raifonnement. Les hommes fe fervent de l'*Opium* pour calmer la douleur, & du *Kina* pour guérir les fiévres, parce qu'ils ont obfervé leur utilité dans ces maladies; & cette manière d'appliquer les remèdes ne manqueroit jamais fi les obfervations étoient bien faites, parce qu'on connoit alors les chofes fort évidemment, par un moyen sûr & fidelle. Les foins que mettent les Médecins à bien faire

» in quibus fua cuique homini venalis promittitur vita.
» ftatim compofitiones, & mixturæ inexplicabiles decan-
» tantur. Arabia atque India in medio æftimantur, ulce-
» rique parvo medicina à rubro mari imputatur, cum re-
» media vera quotidiè pauperrimus quifque cænet. *Plin.*
» *hiftor. natural. lib.* 24, *cap.* 1.

leurs obſervations, donnent naiſſance à tant des diſputes qui s'élèvent entr'eux ſur l'application de quelques remèdes, ou peut-être même le peu de diſpoſition qu'ils ſe trouvent à les bien faire. Par le raiſonnement, l'on déduit auſſi l'application qu'on peut faire des remèdes dans les maladies, en quoi l'on eſt plus ſuſceptible d'erreurs que dans l'obſervation, parce que pour qu'il ſoit utile, il faut qu'il prenne ſa ſource dans les opérations de la nature, de ſorte que le raiſonnement du Médecin doit entièrement être conforme à ce que la nature exécute; d'où il réſulte que ſi les opérations de la nature ne ſont point d'accord avec le raiſonnement, c'eſt une preuve qu'il eſt imaginaire & mal fondé. Par la même raiſon, je mépriſe tous les raiſonnemens philoſophiques que la Médecine a puiſés dans la philoſophie des écoles, parce que je les trouve démentis tous les jours par la nature, & j'admets ſeulement ceux qui ſont pris de la philoſophie expérimentale, parce qu'ils ſont conformes à l'obſervation. Nous prendrons donc pour maxime fondamentale dans le traitement des maladies, d'employer toujours de préférence à tous autres, les remèdes dont la vertu conſte par des bonnes obſervations, & par des raiſonnemens fondés ſur ce qu'enſeigne la nature elle-même.

§. XI.

De la ſaignée.

Ceux qui ſe ſont nourris dans la lecture d'Hippocrate, ſavent déjà que les malades dont il parle dans ſes épidémies & qui recouvrerent la ſanté, eurent preſque tous des évacuations copieuſes, comme nous l'obſervons également tous les jours; ce qui donna ſujet à Galien de croire que les maladies étoient produites par les humeurs, ſans faire attention que ces déjections qui ſe font ſi copieuſement dans les maladies aigues, ſont l'effet ou comme diſent les Médecins *producta morboſa* & non pas leur cauſe, parce qu'elles naiſſent de la diſſolution & de la décompoſition des parties que la cauſe de la maladie a produites dans les fluides, & une fois que leur ſtructure eſt décompoſée, la nature les en ſépare comme lui étant inutiles & nuiſibles. Il faut obſerver que ſi après la diſſolution faite, les humeurs qui en réſultent n'étoient point chaſſées hors du corps, elles produiroient des maux très-graves, parce qu'outre le poids qu'elles occaſioneroient, elles boucheroient les conduits par où doit paſſer la ſubſtance ſpiritueuſe, & la nature ſeroit embarraſſée pour évacuer la cauſe de la maladie. Or, pour que l'art puiſſe aider la nature, les Médecins après l'avoir obſervée attentivement, ont inventé plu-

ſieurs ſortes d'évacuations dans les maladies aiguës, par le moyen deſquelles le poids des mauvaiſes humeurs eſt diminué, & la nature devient plus forte & mieux diſpoſée pour chaſſer les cauſes de la maladie.

Parmi ces évacuations, la principale & la plus recommandable a été toujours la ſaignée, laquelle employée à propos, eſt un remède merveilleux, & eſt au contraire très-nuiſible lorſqu'elle ne ſe fait pas dans le temps que la maladie exige. On ne doit faire aucun cas des auteurs qui rejetent abſolument l'uſage de ce remède dans les maladies aigues, parce qu'on ne peut nier qu'il ne ſoit très-utile à la médecine pratique en certains cas, dans leſquels il a été employé dans tous les ſiècles, chez toutes les Nations, & qu'il eſt approuvé par le conſentement général de tous les âges & de tous les temps. Ciceron ſe ſervoit de cet argument pour prouver l'exiſtence d'un Dieu, parce que, diſoit-il, il eſt impoſſible qu'un Etre auquel croient toutes les Nations & dans tous les temps n'exiſte pas.

En outre, ſi nous examinons les preuves rapportées par Vanhelmont, Tozzi, Boix & quelqu'autres pour nier le bon uſage de la ſaignée, nous les trouverons de très-peu d'importance, parce que généralement parlant, ils ſont tous fondés ſur des raiſonnemens propres & parti-

culiers, que l'idée de ces Auteurs leur a ſuggérés, & non dans les ouvrages de la nature; mais comme je ne fais point ici une apologie de la ſaignée, ce que j'ai propoſé ſuffira pour convaincre les eſprits dociles; ainſi je vais à préſent indiquer l'uſage qu'on doit en faire dans les fiévres ardentes; ſi ces fiévres ſont légitimes la ſaignée ne convient point, excepté que le Médecin ne prévoie que pendant le cours de la maladie il doit ſe former quelqu'inflammation, parce qu'alors la ſaignée devient néceſſaire. Je prie les Médecins de faire attention à l'état du malade attaqué de fiévre ardente vraie après cette évacuation, & ils verront que le pouls s'affoiblit conſidérablement, que la couleur du viſage devient plus pâle, les forces diminuent & la vigueur de la fiévre ſe maintient; je l'ai du moins ainſi obſervé pluſieurs fois, & je me ſuis apperçu qu'Hippocrate dans trois paſſages différens, où il décrit la fiévre ardente, n'a jamais ordonné la ſaignée, & ce qui eſt encore plus, ce grand obſervateur de la nature ne ſaignoit jamais dans les fiévres ſimples, mais ſeulement dans celles qui ſont cauſées par l'inflammation, ou lorſqu'on croit qu'elle ſurviendra pendant le cours de la fiévre.

Il faut auſſi remarquer que les Médecins Grecs, tels que (*a*) Trallianus, Aetius & P. Ægineta,

(*a*) Ubi igitur febres ex ſanguine orientes inter noveris,

ne saignoient jamais dans les fiévres ardentes vraies : ce n'est pas certainement que ces Auteurs ne vissent jusqu'aux plus petites choses, car Aetius conseille (*a*) que le lit de ceux qui ont des semblables fiévres soit bien large, & autres particularités très-utiles : ce qui fait voir combien mal fondée est la crainte de quelques Médecins de ce temps, qui ne veulent point qu'on change de lit & de linge aux malades, de peur que l'air ne les surprenne & ne les refroidisse. Avicenne qui est extrêmement porté pour ce remède, conseille expressément de ne point saigner dans la fiévre ardente vraie ; (*b*) indépendamment de cela, la fiévre ardente se

» statim per initia, ut dictum est, venam secare : eos
» autem qui ex bile febricitant, purgato potiùs si materia
» tibi ad excretionem proclivis videatur, & febris quæ in-
» vadit vehemens non fuerit. *Trall. lib.* 12, *cap.* 3, &
» *Paulus Ægineta*, *lib.* 2, *cap.* 30.

[*a*] prima veró auxilia in febre ardenti sunt decubitus
» in locis frigidis qui ad purum aërem patent ac perflan-
» tur. Stratum molle & sæpiùs renovatum; amicula assi-
» duè permutatæ, & satis gracilia, & non sordida.
» Lectus sit abundè ampliùs, quo possint membra cale-
» facta sub indè ab alias atque alias ejus partes transferri
» & per flavellum aër ignavior concitetur. *Aet. tetr.* 2,
» *serm. cap.* 78.

[*b*] Et non phlebotometur, fortassè enim inflammabit
» eos. *Avice. lib.* 4, *sent.* 1, *tr.* 2, *cap.* 42.

change.

change très-facilement en lypyrie, comme nous l'avons déjà dit, parce que c'est par elle que la première se termine régulièrement; les saignées en sont la cause, parce qu'elles affoiblissent & qu'elles irritent la bile. Hippocrate observa très-bien que lorsque la bile est fort abondante, la saignée est déplacée; (*a*) cela étant ainsi, & Galien se faisant gloire d'être sectateur d'Hippocrate, je ne sais par quelle raison il osoit saigner si librement dans les fiévres aigues; pour mieux sentir ce conseil d'Hippocrate, il faut savoir que lorsque les humeurs sont fort bilieuses, elles perdent leur humidité ou leur partie douce & gélatineuse, qui est très-néceſſaire pour conserver les forces; or, par les saignées, cette humidité se dissipe encore plus, ce qui fait que la sécheresse augmente ainsi que la fiévre.

Il nous reste deux doutes à éclaircir qui pourroient nous embarrasser à cet égard; le premier, c'est que la fiévre ardente se termine quelquefois par une hémorragie du nez; on peut conséquemment saigner utilement en imitant cette opération de la nature. Nous répondons à cela, que cette terminaison est ordinaire aux fiévres synoques, mais qu'elle n'arrive que très-rarement dans les ardentes légitimes. En outre, l'hémorragie du nez termine cette maladie seulement

[*a*] *Hipp. lib. 6, de humor. n. 9.*

lorsqu'il y a pléthore à la tête, ce qu'on connoît par la rougeur des yeux, la pulsation des carotides & autres signes que nous avons exposé ci-devant, & la pléthore de la tête se guérit par l'hémoragie du nez, mieux que par toute autre évacuation : c'est pourquoi il faut avertir que l'hémoragie du nez seule, ne termine pas les fiévres ardentes vraies, excepté qu'il ne survienne une sueur générale de tout le corps ; l'autre c'est que la fiévre ardente peut attaquer avec pléthore ; à quoi je réponds que pour lors on saigne à cause de la pléthore & non pas à cause de la fiévre. Et en vérité je fais fort peu de cas de la pléthore dans ces maladies pour indication de la saignée, car indépendamment des doutes qu'on peut avoir, & des faux signes qui peuvent se trouver dans l'examen de la pléthore, je mets toujours mon principal soin à observer si dans les circonstances où se trouve le malade, les observations démontrent que la saignée le soulagera ou non. Je sais bien que des grands Auteurs, & qui ont été très-grands Observateurs, ont conseillé la saignée dans toutes les maladies aigues. Lommius dit qu'on ne peut omettre ce remède dans des maladies semblables sans un danger évident ; (*a*) Forestres ce bon observateur l'a conseillé aussi ; (*b*) je ne nomme point

[*a*] *Lom. de curand. feb. cont. cap.* 2.

[*b*] *Forest. obser. med. lib.* 2, *obs.* 20, *pag.* 40.

Riviere, non-ſeulement parce qu'il confond les fiévres ardentes avec les tierces continues, mais encore parce qu'il ne peut être comparé en aucune manière avec ceux qui écrivent la Médecine, après avoir fait un long uſage & une étude conſommée des livres originaux, & qu'il s'eſt contenté uniquement de Sennert. Mais quoique ces Auteurs s'expliquent de la ſorte, il faut remarquer que Lommius parle ſeulement des fiévres aigues en général, & que Foreſtus ſe guide par la maxime univerſelle de Galien, ſavoir, que la ſaignée eſt très-ſalutaire dans toutes les fiévres putrides, maxime qui n'eſt reçue ni approuvée des plus fameux Médecins.

La ſaignée convient dans les fiévres ardentes fauſſes, ſoit parce que quelquefois elles ſe terminent en péripneumonie, & comme nous l'avons déjà dit, la ſaignée eſt ſalutaire lorſqu'il y a inflammation, ou ſoit qu'on craigne qu'elle ne ſurvienne. En outre, dans les fiévres ardentes fauſſes la bile n'eſt pas auſſi abondante que dans les vraies, & elles ne ſe terminent pas ſi facilement en ſyncopales que les fauſſes, ce qui fait que les ſaignées ſont plus appropriées. Il faut ajouter à tout cela que les fiévres ardentes ne ſe trouvent jamais ſans inquiétude & anxiété à l'orifice de l'eſtomac, avec la différence cependant qu'elle eſt très-grande dans la vraie; ce qui eſt auſſi une raiſon qui contre-indique la ſai-

gnée dans cette dernière, car elle est nuisible dans les maladies de l'orifice de l'estomac.

§. XII.

Des purgatifs.

Les purgatifs ne conviennent point dans les commencemens de la fiévre ardente, parce qu'ils causent plus de dissolution ou de disgrégation dans les humeurs, & qu'ils augmentent l'excandescence & l'exaltation de la bile. En outre, il faut considérer que la fiévre ardente vraie se termine rarement par un cours de ventre, d'où il résulte que quand on purge dans le commencement on purge violemment, on dérange la nature & on attire les humeurs dans des voies autres que celles dont elle a besoin pour guérir les maladies. Hippocrate s'étoit assuré (*a*) par des fréquentes observations que le Médecin doit procurer l'évacuation des humeurs par les voies que la nature indique, car en se comportant différemment il en dérive des maux très-graves. Les Médecins qui suivent Riviere & qui purgent & saignent dans toutes les maladies, commencent la curation de ces fié-

---

(*a*) Quare ducere oportet, quo maximè natura vergit, per loco conferentia, eo ducere. *Hip. aph.* 1, » *sent.* 21.

vres par un purgatif léger, comme la manne ou autre semblable, parce qu'ils disent qu'on nétoïe ainsi l'estomac & les premières voies, afin de pouvoir faire avec plus de sûreté les saignées. Ce langage & cette manière de s'exprimer sont communs aux femmes, & au peuple qui se trouvent très-satisfaits en voyant que l'estomac est nettoyé, ignorant que ce nettoyement occasione plusieurs fois la mort au malade. En cela les sectateurs de Riviere s'écartent de la doctrine de Galien, qui dans les maladies aigues, lorsque la saignée convient, & qu'il y a en même-temps des crudités & indigestions dans l'estomac, vouloit qu'on saignat après avoir mis les premières voies en état. (*a*) C'est pourquoi il ne purgeoit pas, mais il attendoit que la coction fut faite & que les excrémens qui en résultent s'évacuassent. Santa Cruz, conseille que si l'indigestion de l'estomac n'est pas considérable, il suffit d'un lavement après la saignée (*b*). Il est vrai que cet Auteur ne faisoit point difficulté de purger

---

(*a*) Attendenda verò, cum venæ secandæ indicationibus » sunt, tùm quæ eam procedunt, tùm verò quæ omnino » excipient. Nam si præcedebat ciborum cruditas, tanto » tempore deferre venæ sectionem jubebis, quantùm satis- » facere, tùm ad eorum concoctionem tùm ut excrementa » descendant, videbitur. Galen. Method. medend. lib. n. » caput. 5. »

(*b*) Sant. Cr. de imped. mag. aux. lib. 3, cap. 12.

au commencement des maladies aigues ; mais il eſt pardonnable, puiſqu'il vivoit dans un temps où l'on défendoit l'uſage des minoratifs, plutôt cependant par des argumens que par des obſervations.

La manne, le ſyrop qu'on appelle doré, ſont inutiles pour guérir cette maladie, attendu qu'ils ont peu d'efficacité & qu'ils ſervent ſeulement à déranger les mouvemens ſuivis de la nature ; car qui a jamais vu juſqu'ici guérir une fiévre ardente vraie avec la manne & le ſyrop doré ? Et comment ces remèdes peuvent-ils évacuer la bile qui produit ces maladies, lorſqu'elle eſt pour l'ordinaire répandue dans tout le corps & dans des parties ſi éloignées ? Mais on dira, peut-être, qu'Heredia purgea le comte de Saldagne, & conſeille de purger au commencement de cette maladie ; mais nous répondrons que le comte de Saldagne n'avoit qu'une ſimple fiévre tierce, & qu'après avoir eu quatre accès, les Médecins n'étant pas d'accord, attendu que l'un vouloit qu'il fut purgé & l'autre ſaigné, Heredia qui fut appellé pour décider la queſtion, fut d'avis que l'on purgeat, ce qu'il exécuta, & le malade fut délivré de la fiévre. Ce fait eſt rapporté par le même Heredia, en parlant de la fiévre ardente, où l'on voit les grands détours dont il uſe, & les raiſons qu'il emploie pour défendre

Avicenne, qui dit en parlant de la fiévre ardente, *& non phlebotometur.* (*a*)

Supposé que le malade ait besoin d'être purgé dans des maladies graves, guidé par ce que j'ai vu dans ma pratique, je ne donne jamais des minoratifs, & n'ajoute point foi aux éloges avec lesquels Hoffman parle de la manne, & condamne l'usage des purgatifs forts, (*b*) parce que lorsqu'il est nécessaire de donner des purgatifs, l'effet que le Médecin en attend peut s'obtenir uniquement de ceux qui ont quelque efficacité. Je n'ai jamais cru qu'Hippocrate ne se servit des purgatifs forts, que par la raison que de son temps on ne connoissoit pas les doux : car quoique la rhubarbe & le séné ayent été introduits du temps des Arabes, il n'en est pas moins vrai que dans celui d'Hippocrate on faisoit un grand cas de l'eau du miel, du lait donné à grande dose, & autres semblables qui purgent doucement ; & Prosper Martian, extrêmement versé dans les Ouvrages d'Hippocrate, prouve que ce grand Prince de la Médecine employoit tantôt des purgatifs forts, & tantôt des doux, suivant les circonstances qui se trouvoient chez

(*a*) Hered. de febrib. tract. 2, n. 2, cap. 43.

(*b*) Hoffm. dissert. de manna, ejusque præstantissimo » in medicinâ usu, & dissert. de purgantibus fortioribus » ex praxi medica merito ejiciendis.

les malades ; ajoutant que quelques Médecins ne disent qu'Hippocrate ne connoissoit pas les purgatifs légers, qu'on appelle aujourd'hui laxatifs ou minoratifs, que parce qu'ils ne lisent pas avec attention ses Ouvrages. (*a*) A la vérité je suis fort peu porté à purger, vu, que pour si doux que le purgatif paroisse, il a toujours une acrimonie occulte, que quelques-uns appellent virulence, qui peut occasioner des altérations considérables ; & supposé que je juge à propos de purger, ce qui arrive très-rarement, je le fais en suivant la doctrine d'Hippocrate, laquelle est fondée sur des observations solides, & je me sers des purgatifs un peu actifs, comme faisoit ce grand Médecin, ou bien je fais usage des légers, suivant les règles qu'il prescrit lui-même, parce que je les trouve conformes aux observations vraies que je ne donnerai point ici, vu qu'elles ne nous regardent pas, & ne sont point de notre objet.

Nous pouvons ajouter en outre, que dans le commencement des maladies aiguës, les purgatifs sont contre-indiqués, par la raison que l'humeur n'est point cuite, c'est-à-dire que la cause de la maladie n'est pas encore vaincue ni surmontée par la nature pour être chassée hors du corps ; c'est pourquoi Hippocrate recommande

(*a*) *Mart. com. in aph. Hipp. sect.* 1, *sent.* 22, *p.* 302.

plusieurs fois aux Médecins, de ne purger dans les commencemens des maladies aiguës, qu'avec beaucoup de circonspection, (*a*) parce que lorsque les humeurs commencent à s'enflammer, elles ne cèdent point à l'activité des purgatifs, (*b*) & ce précepte de pratique ne convient pas seulement aux fièvres ardentes légitimes, mais encore aux fausses. Hecquet, grand Médecin de Paris donna un Ouvrage fort bon dans la vûe d'éloigner les Médecins de la pratique commune de purger dans les commencemens des maladies aiguës, & je ne veux point rapporter ici la manière dont Harvée traite les Médecins qui purgent de la sorte, parce qu'elle est trop indécente, quoiqu'il me semble cependant qu'il ne parle que des Médecins qui font dépendre toutes les maladies des crudités ou indigestions de l'estomac, & ne savent faire autre chose que de purger sans mesure ni méthode; il est vrai qu'Hippocrate purgea le fils de Piton dont nous avons parlé plus haut, & le

---

(*a*) *Hipp. lib.* 1, *aphoris sentent.* 24.

[*b*] Quicumque verò ea quæ inflammata sunt, statim » in principio morborum medicamento solvere aggrediun- » tur, hi de intento quidem, ac inflammato nihil aufe- » runt, non enim remittit affectio quæ adhuc cruda est; » quæ vero morbo resistunt ac sana sunt, collique faciunt, » debili vero evadente corpore morbus invalescit. *Hipp. de* » *rat. victus in acutis*, *n.* 36.

guérit de la fièvre tierce ; mais il le fit ſur la fin de la maladie, & non pas dans ſon commencement, & je ne nie point qu'on ne doive le faire ſur la fin des fièvres ardentes.

Il ne nous reſte à préſent qu'à examiner ce que Sydenham & Lommius, Obſervateurs exacts de la nature, rapportent à ce ſujet. Lommius en parlant de la cure des fièvres continues (*a*) dit, qu'il faut purger dans l'augmentation ou accroiſſement de la fièvre, parce que c'eſt le temps le plus favorable & le plus propre pour ſeconder la nature : ce que ce célèbre Auteur propoſe à ce ſujet, mérite d'être lu avec réflexion ; mais il n'eſt pas ſuffiſant pour nous obliger à purger dans l'augmentation des fiévres ardentes, parce que tous les motifs que nous avons allégués plus haut pour réfuter l'uſage des purgatifs dans cette maladie, ſont plus efficaces pour ne pas l'admettre dans leur augmentation. Le conſeil que Lommius donne eſt général à toutes les fièvres continues, mais il eſt ſûr qu'il ne peut être appliqué qu'à quelques-unes, comme nous le verrons en parlant des fièvres malignes. Il eſt certain que Lommius condamne l'abus des Médecins qui commencent par purger dans la curation des maladies aiguës ; (*b*) & il ſe plaint de voir de jour en jour qu'on

---

[*a*] *Lom. de curand. feb. contin. pag.* 109.

[*b*] *Lom. de curand. feb. contin. pag.* 114

a introduit la mauvaiſe coutume d'irriter toujours, & de provoquer les premières voies du malade pour produire des ſelles, & qu'il paroît aux Médecins qui les traitent, qu'ils n'ont rien fait s'ils ne donnent avec les autres remèdes quelque léger purgatif. Sydenham en traitant d'une nouvelle fièvre épidémique, qu'il obſerva, (*a*) que dans le commencement il ordonnoit quelques ſaignées, & qu'enſuite il donnoit un purgatif. Hecquet, ou quel que ſoit l'Auteur du brigandage de la Médecine, blâme beaucoup Sydenham, & dit qu'il étoit déjà vieux : je n'oſe point en faire autant, quoique je ſache que Freind célèbre Médecin Anglois dit, que les fièvres épidémiques que Sydenham a décrites étoient ſi différentes, qu'il eſt ſurprenant qu'il les ait preſque toutes traitées de la même maniere, (*b*) étant très-certain que Sydenham fut un grand obſervateur de la nature, & que ſes deſcriptions des maladies ſont conformes à celles des anciens Grecs, en quoi il mérite des éloges. Je ne dirai autre choſe ſur les purgatifs qu'il employoit dans ſa nouvelle fièvre, ſinon que ce n'étoit point peut-être une fièvre ardente, & que par conſéquent ſon exemple n'influe en rien contre ceux que

---

[*a*] *Sydenh. Sehedula monit. de novæ febris ing.*

[*b*] *Freind. de febrib. comment.* 1, *pag.* 4.

nous établiſſons. Je terminerai cet article par le conſeil de Celſe, qui recommande que les Médecins ne ſoient pas portés facilement à ſaigner ni purger dans les fièvres. (*a*)

§ XIII.

Des Emétiques.

Si le malade dans le commencement des fièvres ardentes ſent la bouche fort amère, une anxiété conſidérable à l'orifice de l'eſtomac, & ſi tout ce qu'il prend lui procure des envies de vomir, pour lors un émétique eſt très-utile, parce que par le moyen de ce remède on évacue du corps beaucoup d'attrabile ou d'autres humeurs qui ſoulagent la nature; quoique Hippocrate diſe dans ſes aphoriſmes, (*b*) que le vomiſſement convient à ceux qui ont des rapports avec amertume à la bouche, des nauſées & des anxiétés de l'eſtomac, s'ils n'ont point

---

[*a*] Ergo ut in alio quoque genere morborum, parcius » in iis agendum eſt. Non facilè ſanguinem mittere, nec » facilè ducere alvum... Si verò ardens febris extorret, » nulla medicamenti dando potio eſt, ſed in ipſis acceſſio- » nibus oleo & aqua refrigerandus eſt, &c. *Celſ. lib.* 3, *de* » *re medic. cap.* 7

[*b*] Sine febre exiſtente, cibi faſtidium, & oris ven- » triculi morſus, & vertigo, & os amareſcens, medica- » mento ſurſùm purgante opus habere ſignificat. *Aph. Hip.* » *lib.* 4, *ſent.* 17.

de fièvre ; il décrit cependant dans ses pronostics (*a*) une fièvre continue de la nature des fiévres ardentes qui est toujours accompagnée de vomissemens, & qui au septième jour se termine heureusement, comme je l'ai observé plusieurs fois. Sydenham (*b*) étoit dans l'usage de donner des vomitifs dans le commencement des fièvres continues ; il rapporte qu'il survenoit des grands inconvéniens si on ne les donnoit pas, &

[*a*] Quicumque verò in febre non lethali, dixerit sibi » caput dolere, aut etiam præ oculis obscurum quiddam » apparere, si & osculi ventris morsus huic accesserit, ei » biliosus vomitus aderit. Si verò etiam rigor accesserit, & » partes infrà præcordium frigidas habuerit, citiùs adhuc » vomitus aderit; at si quid biberit aut ederit sub hoc tem- » pus, valdè citò vomet. Porrò quibus horum dolor fieri » inciperit primo die hi quarto magis quàm quinto pre- » muntur, septimo verò liberantur. *Hipp. lib. prognost. n.* » 25, *p.* 45.

[*b*] Post venæ sectionem [siquidem ipsa juxtà casus præ- » memoratos necessaria fuerit] sollicitus sedulusque inqui- » ro, numquid ægrum vel vomitus, vel inanis aliqua vo- » mendi propensio sub febris initium interturbaverit. Id si » contigerit, omninò medicamen emeticum præscribo, nisi » vel ætas tenella vel insignis aliqua debilitas ægri ab eo » temperandum suaserit... Sæpè miratus sum, dum fortè » materiam vomitu, rejectam aliquando curiosè contem- » plabar, eamque neque mole valdè spectabilem, nec pra- » vis qualitatibus insignem, qui factum fuerit ut ægri tan- » tum levaminis exindè senserint. *Sydenh. obs. med. sect.* 1, » *cap.* 4, *pag.* 31, 32.

en particulier une diarrhée très-importante pendant tout le cours de la maladie, ajoutant, qu'il s'étonnoit de voir que l'évacuation des matières étant fort peu conſidérable, les malades ſe trouvoient néanmoins beaucoup ſoulagés. Hoffman croyant qu'il ſe faiſoit un amas conſidérable d'humeurs bilieuſes, penſe que l'émétique eſt néceſſaire pour les évacuer. (*a*)

Celſe conſeille l'émétique aux malades qui ont la bouche amère avec anxiété, tintement des oreilles, (*b*) & quoique pour lors il ne parle que des hommes ſains, ou ſeulement dans un état maladif, cependant les obſervations prouvent que ſi ces ſignes ſe trouvent dans les fièvres, l'émétique eſt utile : c'eſt ainſi que l'a dit Hippocrate dans les termes ſuivans : » lorſ-
» qu'une humeur amère que nous appellons
» choléra ou bile jaune, s'épanche par tout le
» corps, combien d'anxiétés & d'ardeur n'exci-
» te-t-elle point ? & ceux qui ont la bile acre,
» piquante & de couleur de vitriol, quelles
» morſures & quels tiraillemens dans les viſcè-

[*a*] *Hoffm. diſſert. de inteſt. duod. plur. morb. ſede.*

[*b*] Itaque ubi amari ructus, cum dolore & gravitate
» præcordiorum ſunt, ad hunc protinùs confugiendum eſt.
» Item prodeſt ei cui pectus æſtuat, & frequens ſaliva,
» vel nauſea eſt, aut cui ſonant aures, aut madent oculi,
» aut os amarum eſt. *Corn. Celſ. de re med. lib.* 1, *cap.* 3,
» *p.* 33.

» res & à la poitrine ne ſouffrent-ils pas ? » Mais dès qu'ils ſont délivrés de ces humeurs, » ſoit parce que la nature les chaſſe en faiſant » vomir, ſoit que cela ſe faſſe par le moyen » de quelques remèdes, ils ſont évidemment » ſoulagés, (*a*) parce que ſi les circonſtances que nous avons expoſées s'y trouvent, il eſt certain que l'émétique eſt néceſſaire dans le commencement des fièvres ardentes.

On peut ajouter à tout cela que le foye étant l'inſtrument ou organe qui ſépare la bile, il eſt naturel de penſer qu'il ſe ramaſſe beaucoup de bile ou dans le conduit biliaire ou dans la veſicule du fiel, qui pouſſant celle qui eſt dans le foye par le conduit hépatique, & de la véſicule par le cyſtique joints enſemble l'un & l'autre par le canal cholédoque dans l'inteſtin duodenum qui eſt contigu au ventricule, on conçoit aiſément qu'il doit ſe ramaſſer dans ce dernier quelque portion de bile qui ne peut s'évacuer par aucun endroit plus commodément que par la bouche, ce qu'on obtient par le moyen de l'émétique : ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'Hippocrate ſe ſervoit plus fréquemment des émétiques que des cathartiques, & Proſper Martian faiſant réflexion ſur cela, dit que l'évacuation par le vomiſſement dans le commencement des

[*a*] *Hipp. de vet. medic. n.* 34.

grandes maladies, ne dérangeoit & n'empêchoit point les crises que la nature doit faire, telles que celles par le flux de ventre. (*a*) Parmi les remèdes qu'on a pour faire vomir, il ne convient pas de donner le vin émétique dans ces fièvres, parceque, comme le dit très-bien Geoffroi, c'est la moins sûre des préparations antimoniales, (*b*) on peut ordonner à sa place l'ipécacuanha à la dose de trente ou quarante grains, suivant qu'il paroîtra nécessaire au Médecin, le mêlant, soit avec du bouillon ou avec l'eau de bourrache; si l'ardeur & l'irritation sont fort considérables, on peut procurer le vomissement avec l'huile d'amendes douces tirée sans feu, mêlée avec l'eau de fenouil, remède qu'on doit donner tiéde & en assez grande quantité pour en obtenir l'effet qu'on en attend, l'eau d'avoine tiéde avec l'oximel & l'huile d'amendes douces procurera aussi très-doucement le vomissement. Au reste, il n'est point nécessaire d'insister plus long-temps là-dessus, parce qu'il n'y a point de Médecin qui n'ait un recueil de formules pour cet effet.

Il ne suffit pas pour traiter avec succès & guérir

[*a*] *Mart. comment. in lib. de victus ratione in acutis, » sect. 4, vers. 406, pag. 189.*

[*b*] *Geoffroy, materia medica, part. 1, sect. 6, cap. 2, articul. 1.*

guérir cette fièvre, qu'on indique l'émétique, parce qu'il faut en outre que le Médecin ait présentes plusieurs circonstances pour l'empêcher de nuire. Les règles générales qu'il y a pour cela tirées d'Hippocrate & des autres Praticiens, sont, par exemple, qu'on ne donne point l'émétique à ceux qui crachent du sang, à ceux qui ont des hernies, & à ceux chez lesquels il est à craindre que quelqu'artère ou veine ne s'ouvre par les efforts du vomissement : j'en parle peu parce que personne ne l'ignore, j'avertirai seulement, qu'il arrive ordinairement qu'il y a quelquefois tension aux hypocondres, & j'exhorte les Médecins de la faire disparoître avant de donner l'émétique, parce qu'il conste par l'observation, que si l'on donne l'émétique tant que la tension existe, non-seulement les malades ne vomissent pas, mais encore qu'ils font des efforts inutiles qui causent des convulsions. Les expériences anatomiques sont en cela conformes avec celles que la pratique nous fournit ; car l'Anatomie apprend que les muscles de l'abdomen contribuent beaucoup à faire vomir, & il y a même des Auteurs qui disent, que l'action du vomissement est entiérement produite par les muscles ; il n'est pas douteux que ces muscles en se contractant & serrant le bas ventre, en diminuant le diamètre, en font retrécir la conca-

vité, & de cette manière les humeurs qui y sont contenues sortent par le moyen du vomissement : on conclut de-là que si ces muscles sont tendus & n'ont point la flexibilité & le mouvement nécessaire pour presser le ventricule, & qu'ils soient irrités par l'émétique, ils se tendent encore plus & deviennent convulsifs ; ainsi il est très-essentiel de ramollir le bas-ventre, s'il y a tension, avant de donner l'émétique, ce qu'on peut faire avec quelque fomentation appropriée.

Parmi plusieurs linimens, comme huiles, onguens & autres sortes de fomentations que les Auteurs proposent pour ramollir le bas-ventre, voici celui que j'ai trouvé le plus efficace ; on prend une vessie de bœuf tirée récemment du corps de l'animal, on la remplit de lait chaud & on l'applique sur l'endroit qui est tendu ; les particules de graisse qu'il y a dans la vessie jointes avec celles du lait, s'introduisent sous forme de vapeurs par les pores, adoucissent l'aspérité & émoussent l'acrimonie de la bile qui cause la tension des fibres. Hippocrate se servoit déjà de cette espèce de fomentation, & Hoffman recommande beaucoup son usage pour calmer les douleurs de colique. Les emplâtres de farine d'avoine & le verjus sont fort bons pour calmer les douleurs du ventricule, & ramollir le bas-ventre dans ces fièvres : l'autre chose qu'il faut mettre en pratique avant de donner l'émétique,

c'eſt de rendre la bile fluide afin qu'elle obéiſſe plus facilement à l'action de ce remède ; c'eſt ce qu'Hippocrate recommande lorſqu'il dit, que celui qui veut évacuer les humeurs, doit les rendre auparavant fluides. (*a*) Bianchi qui traite *ex profeſſo* des maladies de la bile, donne des obſervations de pratique ſur les remèdes qu'on employe pour les guérir ; en parlant de l'émétique, il dit qu'on ne doit donner abſolument ce remède que lorſque la bile eſt ſuffiſamment liquide, & qu'on connoît qu'elle ſe communique abondamment & paſſe du foye dans le ventricule, (*b*) ce dont on peut s'aſſurer en obſervant attentivement les circonſtances que nous avons dit être néceſſaires & ſe préſenter pour donner l'émétique. Galien obſerve du reſte, que ſi dans les fièvres ardentes les humeurs viennent avec force à l'orifice de l'eſtomac, elles doivent être évacuées par le vomiſſement. (*c*) Quelques Médecins eſſayent de donner à la bile la fluidité qu'elle a perdu par le moyen de

---

[*a*] *Hipp. 7, aphor. ſent.* 70.

[*b*] *Bianchi hiſt. hepat. part.* 3, *pag.* 294.

[*c*] Ergo à corporibus quæ ſic afficiuntur, expellenda » quæ putruerunt per urinas & alvum & ſudorem ſunt, » quod ſi ad os ventriculi aliquando ſuâ ſponte impetum » capiant, etiam per vomitiones, aliter autem non eſt » quod ea præter naturam, irrites. *Galen. meth. medendi,* » *lib.* 11, *cap.* 29.

l'eau, laquelle étant un des plus grands remèdes qu'on employe dans les fièvres ardentes, je vais exposer ce qu'on doit penser de son usage dans ces fièvres.

§. XIV.

De l'eau froide.

Tous les Médecins éclairés conviennent entr'eux qu'il faut donner de l'eau dans les fièvres ardentes; mais ils varient beaucoup sur la manière & sur le temps de l'administrer. Hippocrate dans la curation ou traitement des fièvres ardentes (*a*) dit, de la donner froide, sans déterminer dans quel temps de la maladie il faut l'employer; dans un autre endroit il dit que chez les bilieux l'eau devient bilieuse, (*b*) ce qui paroît contredire la proposition précédente; car dans quelle maladie y a-t-il plus de bile que dans la fièvre ardente? Cependant je trouve que les deux propositions d'Hippocrate sont très-certaines dans la pratique; car comme nous verrons ci-après, il faut donner l'eau froide dans les fièvres ardentes; & à l'égard de celle qui devient bilieuse chez les hommes fort

---

[*a*] *Hipp. lib. 3 de morb. n. 29.*

[*b*] Est enim naturæ biliosæ [il parle de l'eau] biliosa
» & præcordiis mala, imò pessima fit ac biliosissima, &c.
» *Hipp. de vict. rat. in acut. n. 30, p. 394.*

bilieux, j'ai obſervé que cela arrive à ceux qui ont beaucoup de sècheresse dans les viſcères, avec ſurabondance d'humeur bilieuſe mais ſans fièvre, paroiſſant alors à ces malades que leur ſoif ſera calmée par l'eau, en quoi ils ſe trompent évidemment, attendu que plus ils boivent, plus leur bouche eſt amère, & la ſécheresse ſe maintient, ſur quoi il ſeroit très-à-propos de lire ce qu'en a dit Proſper Martian. (*a*) Galien donne la manière d'adminiſtrer l'eau dans les fièvres ardentes, & il obſerve (*b*) que pour des ſemblables maladies, il exiſte deux remèdes qui l'emportent ſur tous les autres ; ſavoir, l'eau froide & les ſaignées, mais il veut que l'on ne donne l'eau que lorſqu'on commence à voir des ſignes de coction.

Les Grecs qui ont écrit après Galien, comme Trallien, (*c*) Aetius (*d*) & Ægineta, (*e*)

[*a*] *Mart. comment. in lib. Hip. de aere & locis, ſect.* 1, » *verſ.* 125, *pag.* 65.

[*b*] Maxima verò continentium febrium remedia, hæc » duo ſunt, detractatio ſanguinis & potio frigida ; verùm illa » nullo non tempore, modo vires ſuſtineant hæc cum & » impulſa, & urinis concoctionis evidentes cernuntur no- » tæ, febris autem eſt maxima. *Galen. methodus medend.* » *lib.* 9, *cap.* 5.

[*c*] *Alexander Trallianus, lib.* 12, *cap.* 2.

[*d*] *Aetius Tetrab.* 2, *ſerm.* 1, *cap.* 12 & 78.

[*e*] *Paulus Aeginata, lib.* 2, *cap.* 28.

l'ont tous suivi en cela ; car quoiqu'ils recommandent tous l'usage de l'eau froide dans les fièvres ardentes, ils attendent cependant pour la donner la fin de l'augmentation, ou bien l'état de la maladie. Celse fut aussi de ce même sentiment, (a) & Lommius observoit si rigoureusement cette maxime, qu'il ne vouloit point absolument qu'on la donnât que dans l'état de la fièvre. (b) Les Sectateurs de Galien ont suivi la pratique de ce dernier, que dans le commencement, lorsqu'il leur paroissoit qu'ils ne pouvoient pas donner l'eau froide, ils lui substituoient d'autres remèdes frais, comme des décoctions de plantes & autres médicamens propres à rafraichir & à humecter le corps. Les Arabes s'écarterent des Médecins Grecs à cet égard, parce qu'Avicenne recommande (c) de donner l'eau froide dans les fièvres ardentes, sans avertir cependant d'attendre les signes de coction. Razés en restreint encore plus l'usage, car il assure (d) qu'il vit guérir beaucoup plus

---

[a] Cum verò in summo incremento morbus est uti» que non antè diem quartum magnâ siti antecedente, fri» gida aqua copiosè præstanda est, ut bibat etiam ultrà sa» tietatem. *Celsus, de re medica*, *lib.* 3, *cap.* 7.

[b] *Lomnius de febrib. curand. sect.* 3, *cap.* 2.

[c] *Avicen. lib.* 4, *Tent. tract.* 2, *cap.* 43 & 46.

[d] *Razis de febrib. lib.* 1, *cap.* 6 & 7, *pag.* 337, & » *divis. lib.* 1, *cap.* 150, *pag.* 441.

de malades de ceux qui prirent l'eau froide dès le commencement de la fièvre, que de ceux qui attendirent pour en faire uſage les ſignes de coction. On obſerve aujourd'hui bien plus de variété qu'il n'y en avoit chez les anciens ; car quelques grands Auteurs, comme Wansvieten, (*a*) veulent que dans les fièvres ardentes il ſoit plus à propos de donner l'eau tiéde, ou telle qu'elle vient des fontaines, que froide, & ils veulent auſſi qu'on l'employe dès le commencement de la maladie ; d'autres au contraire conſeillent de la donner froide dès le commencement de la fièvre, & c'eſt la pratique qui règne le plus généralement, & que ſuivent les plus grands Praticiens de pluſieurs Nations, en particulier des climats chauds. Nous conſeillons la même choſe, parce qu'il eſt néceſſaire de boire froid dans une maladie où la chaleur eſt ſi brûlante, qu'elle diſſipe l'humidité du corps, & produit des maux très-graves.

Nous ne croyons point que l'utilité de l'eau froide lui vienne d'une portion de nitre que quelques Auteurs s'imaginent être contenue dans la neige ou la glace ; car ſuivant ce que nous avons prouvé dans notre Phyſique, la neige n'eſt point compoſée de nitre, ce qu'on appelle *Nitre Aërien*, que *Mayon* & quelques Auteurs moder-

(*a*) *Wanſviet. comment. in aph. Boer.* §. 743.

nes ont voulu introduire est une fable ; car si l'on n'applique pas le terme de nitre à toute autre chose différente de celle que tous les Philosophes modernes entendent par ce mot, il est évident que ce nitre n'existe point dans l'air, non plus que dans la neige, qu'ils croyent le prendre & le saisir de l'air. Il n'est point nécessaire d'attendre les signes de coction pour donner l'eau froide dans les fièvres ardentes, parce que les observations que nous faisons tous les jours nous apprennent qu'il est fort utile de la donner dès le commencement de la maladie ; en cela la méthode de Galien est moins bonne que celle de Rhazés, parce que ce dernier se fonde sur des faits qu'il observa dans sa pratique, & l'autre sur des raisonnemens arbitraires. Les motifs que Galien avoit d'attendre les signes de coction pour faire usage de l'eau froide, étoient qu'il croyoit que toutes les fièvres putrides naissent des humeurs qui produisent des obstructions dans quelque partie du corps, lesquelles n'étant pas cuites dès le commencement de la maladie, quoique pendant son cours la nature tâchât de les cuire, l'eau froide les rendant plus crues, elles devenoient par conséquent moins disposées à la coction ; mais comme nous avons déjà démontré que l'air est la cause la plus commune des fièvres & de la décomposition des humeurs, parce que le prin-

cipe acre & ſubtil qui irrite la nature, décompoſe leur tiſſu, le raiſonnement de Galien n'eſt point capable de nous faire impreſſion, quoique d'ailleurs l'obſtruction ne devienne pas toujours plus crue par le moyen de l'eau, & qu'elle ne concoure pas toujours à la production des fièvres ardentes. Suppoſé même que nous ne trouvaſſions point de moyen efficace pour défendre notre ſentiment, les bons effets que tous les Médecins obſervent journellement, & qu'ils retirent de l'eau froide donnée au commencement de la maladie, ſont une preuve à laquelle les Galeniſtes ne peuvent point réſiſter. Je joins à tout cela que la grande ſéchereſſe que les malades ſouffrent dans ces fièvres, indique que l'*humidité* manque au corps dès le commencement de la maladie, à laquelle ſi on ne remédie pas au plutôt, elle produira des maux très-graves, comme nous l'avons dit ci-devant. Il nous reſte à préſent à expoſer quelle eſt la quantité d'eau qu'on doit donner, ſur quoi encore on n'eſt point d'accord; les Medecins prudens & expérimentés la donnent ordinairement juſqu'à ce que le malade trouve qu'il en a ſuffiſamment, & pour cet effet ils la donnent à des heures différentes, faiſant toujours attention à la chaleur & à la ſoif du malade, de même qu'au temps le plus propre pour qu'il en réſulte la fraîcheur & la température qu'on en

attend & qu'on veut obtenir. Nous ne pouvons point indiquer exactement ce qu'on doit faire à chaque malade, parce que la variété des cas nous oblige d'en donner une dose plus ou moins grande, & à des heures différentes, suivant les circonstances; nous la prescrivons toujours dès le commencement de la maladie, & nous nous guidons pour la dose, sur la chaleur, la soif & les forces du malade; faisant aussi attention à la saison de l'année, à sa distribution dans le corps, & au soulagement que le malade éprouve, observant cependant de donner l'eau plus abondamment dans les fièvres ardentes que dans les autres.

Quelques Médecins de nos temps ne prescrivent que l'eau froide aux malades, ils appellent ce régime diéte aqueuse; cependant, quoique plusieurs Auteurs en ayent parlé, nous en voyons fort peu qui les suivent, mais chacun la donne à sa fantaisie, & suivant les idées de son imagination. Quelques-uns disent que cette espèce de diéte prit origine à Naples, d'autres à Malthe, & d'autres enfin en Espagne; mais quoiqu'il en soit, il est certain que la méthode de guérir avec l'eau seule commença à avoir beaucoup de réputation à Malthe, dans le temps où il se trouvoit dans cette Isle un Capuçin Sicilien, appellé le Pere Bernard Marie de Castrojeane, qui faisoit, dit-on, des guérisons merveilleuses

par ce moyen ſeul. Sa méthode ſe réduiſoit à donner au malade de l'eau froide en grande abondance, & s'ils ſentoient des angoiſſes à cette partie de l'épigaſtre nommée vulgairement la foſſette du cœur, il y faiſoit appliquer de la neige. Ceux qui voudront être inſtruits de ce que ce Religieux faiſoit, pourront lire le livre François qui a pour titre *Vertus Médicinales de l'eau commune*, où l'on rapporte ce qu'ont écrit au ſujet de l'eau les célèbres Anglois Smith & Hancoke, ainſi que la méthode de ce Capucin.

Nicolas Crécencio, Médecin de Naples, dans ſon livre *de Ragionamenti intorno à la nuova Medicina de el aqua*, *&c.* tâche de prouver l'utilité de la diéte aqueuſe ; & quoique dans ſon premier diſcours, où il parle de la vraie Médecine il diſe de très-belles choſes, il ſe ſert néanmoins dans le ſecond de quelques raiſonnemens frivoles, fondés ſur quatre ſuppoſitions gratuites pour établir ſa méthode ; joignant à ces raiſonnemens l'hiſtoire de quelques cures qu'il dit avoir obtenues par le moyen de ce régime. Les deux autres diſcours de ce livre traitent du corps humain & de la néceſſité abſolue qu'il a de l'eau ; à la fin il propoſe la méthode de la donner dans les maladies. Cependant l'autorité de *Crécencio* n'eſt point ſuffiſante pour nous porter à cette extrémité, parce que les exemples qu'il rapporte de ces curations, ſuppoſé toutefois

qu'il ait fait ſes obſervations avec l'exactitude que nous exigeons, ſont des cas rares & ne ſuffiſent point pour établir des règles & des maximes conſtantes & durables. *Nicolas Cirilo*, Médecin auſſi de Naples & Profeſſeur de cette Univerſité fut plus prudent, car dans les notes qu'il ajouta à l'édition de Geneve d'Ėtmuller, il traite *ex professo* de la méthode uſitée à Naples pour guérir avec de l'eau, qui eſt la même que celle que propoſa *Crécenſio*; mais il dit cependant, qu'il peut arriver quelquefois, qu'un jeune homme robuſte attaqué d'une fiévre très-ardente, en ſoit bien guéri par le moyen de la diéte aqueuſe; mais que dans les inflammations internes & autres maladies qui dépendent des obſtructions, quoiqu'elles ſoient accompagnées d'une grande chaleur, on ne peut point mettre en uſage une telle méthode, parce qu'elle a beſoin de pluſieurs précautions pour être avantageuſement pratiquée.

Quelques diétetaires voyant que les obſervations leur manquent, & qu'ils ne trouvent point dans les Auteurs un appui ſuffiſant pour autoriſer leur procédé, imaginent dans le corps humain des maux qui n'exiſtent point, pour pouvoir uſer à leur gré de la méthode de l'eau; ainſi chez l'aſtmatique, diſent-ils, il y a une gangrène interne, chez l'hydropique un cancer, des concrétions polypeuſes chez les cachectiques, &

quelquefois ils attribuent ces trois maladies à celui qui n'a qu'un rhume léger : tel eſt l'égarement de l'eſprit humain lorſqu'il ſe prévient ! La vérité eſt que lorſque la gangrène a lieu dans les parties internes, des ſignes certains confirmés par l'expérience ſe manifeſtent au dehors, ce qui arrive également dans le cancer interne. Mais les bonnes obſervations nous démontrent & nous enſeignent que ces maladies ſont rares ; car d'ailleurs on n'auroit qu'à dire que la mort eſt toujours occaſionée par la gangrène, mais ce n'eſt que confondre les choſes & obſcurcir la vraie Médecine. Ce qu'on appelle concrétions polypeuſes, eſt une fiction inconnue à l'antiquité, introduite de nos temps. Je ne nie cependant pas qu'on ne trouve quelquefois dans les cadavres des grumeaux de ſang coagulés comme fibreux auxquels les modernes ont donné le nom de concrétions polypeuſes ; mais de ce qu'on les obſerve dans les cadavres, peut-on conclure qu'ils exiſtent dans l'homme vivant ? L'anatomie nous apprend la ſituation, l'ordre & la connexion que les ſolides ont entr'eux ; cependant elle ne peut jamais nous inſtruire de l'état dans lequel ſe trouvent les humeurs lorſqu'il étoit vivant, parce que la mort les décompoſe de telle ſorte que leur tiſſu eſt tout-à-fait détruit ; donc les vices que les humeurs contractent dans les maladies, peuvent être ſeulement connus par

des obſervations de pratique, mais juſqu'ici elles ne nous ont point démontré l'exiſtence des concrétions polypeuſes, & ſi Hoffman en fait beaucoup de cas, c'eſt parce qu'il lui parut que les maladies qu'il croyoit naître des concrétions polypeuſes ne pouvoient procéder d'autres cauſes plus analogues à ſon ſyſtême.

Ce qui eſt certain, c'eſt que ce grand Médecin fondoit ſes raiſonnemens ſur les loix de la circulation du ſang, & qu'ainſi il attribuoit pluſieurs des maladies, où ce liquide a fort peu de mouvement aux concrétions polypeuſes, parce que le ſang étant coagulé ne pouvoit point pénétrer dans les petits vaiſſeaux néceſſaires à la circulation. Mais quoique ces maladies, ſavoir la gangrène & le cancer interne, fuſſent auſſi fréquentes que quelques Auteurs le croyent, il eſt certain que l'eau donnée ſuivant la méthode qu'ils propoſent, n'eſt point le remède de ces maladies. La raiſon en eſt que dans ces maladies, quoiqu'il y ait beaucoup de chaleur, la diſſipation de la ſubſtance ſpiritueuſe eſt auſſi fort conſidérable ; & l'expérience nous apprend conſtamment que s'il y a une grande foibleſſe & une grande chaleur, & que l'on prétende la calmer avec des rafraîchiſſemens, ou par une grande quantité d'eau froide, les jambes s'enfleront de ſuite, le corps s'affoiblira de moment en moment, & enfin l'hydropiſie ou la ſyncope s'en-

ſuivront. Les Médecins expérimentés n'ignorent pas qu'il n'y a rien de plus certain que ce que je viens de dire, & les commençans verront que c'eſt ce que démontre la nature, pourvu qu'ils l'obſervent avec ſoin.

Ces Auteurs ne veulent point entendre que l'eau ne guérit point la gangrène, ni le cancer, ni toute autre maladie, & que ſi elle eſt utile, elle l'eſt ſeulement comme un inſtrument de la nature, laquelle ſeule guérit toutes les maladies, & l'expérience enſeigne que lorſque cette dernière eſt foible & fatiguée, l'eau donnée en abondance ne la rétablit point: or il eſt certain que s'il arrive qu'il y ait un cancer, ou une gangrène, la foibleſſe de la nature eſt extrême, ainſi il eſt impoſſible qu'elle chaſſe les cauſes des maladies auſſi graves, ſi elle n'a point la force de s'en débarraſſer, & il conſte par l'expérience que l'eau, bien-loin de la donner, cette force, l'enleve de plus en plus. Ils diſent ordinairement que ces maladies ſont accompagnées d'une grande chaleur, & que la calmant par le moyen de l'eau, elle aide efficacement la nature: mais pour faire voir le peu de force de ce raiſonnement, ſuppoſons qu'un homme, après un exercice long & violent, & après avoir reſté longtemps ſans prendre de nourriture, arrive chez lui fatigué, foible, abattu, ſans forces, mais fort échauffé; ſuppoſons auſſi que cet homme

pour calmer la chaleur boive une grande quantité d'eau froide, comme seroit par exemple une livre à chaque heure & qu'il passe des jours entiers sans prendre aucun aliment ; je ne puis me persuader qu'un tel homme par ce moyen puisse recouvrer ses forces ; au contraire je crois qu'il tomberoit dans quelque foiblesse ou syncope qui lui ôteroit la vie. La chaleur est un symptôme de maladie, il est certain que si l'eau froide avoit la force d'emporter la cause de cette chaleur, elle seroit pour lors d'une grande utilité à la nature, mais le fait est que l'eau froide ne produit point cela, puisque ceux qui ont des maladies semblables boivent beaucoup, s'enflent très-promptement, & que leur mort en est accélérée.

Il y en a d'autres qui font usage de l'eau, parce qu'ils croient qu'elle est un puissant délayant qui fond les concrétions polypeuses supposées, qu'elle rend le sang plus liquide, & conséquemment plus propre à circuler ; qu'elle délaye les sels qui se trouvant dans les humeurs, sont la cause de plusieurs maladies, ce qui selon eux ne peut s'obtenir que par l'eau. Oh ? qu'elle fairoit des belles choses, si elles étoient telles qu'on nous les annonce ! Il est vrai que le sang doit avoir, pour être bien constitué, une certaine quantité d'eau, comme le confirment les expériences de

Boyle

Boyle (*a*) & de Boerhaave. (*b*) Il eſt auſſi certain qu'elle eſt très-propre pour délayer les ſels ; mais cette même raiſon nous oblige d'être circonſpects ſur ſon uſage, parce qu'il eſt très-ſûr que s'il manquoit au ſang la portion d'eau néceſſaire, il ne ſeroit pas bien conſtitué ; de même qu'il ne le ſeroit point auſſi s'il y en avoit davantage & au-deſſus du néceſſaire, attendu que dans le premier cas il y auroit trop de ſéchereſſe, & dans le ſecond un état cachectique & autres maux dépendans de cette abondance d'eau. Ainſi la prudence demande de ne point commettre des excès, ſoit en privant le corps de l'eau dont il a néceſſairement beſoin, ſoit en lui en donnant une trop grande quantité.

Dans l'état de ſanté chacun peut ſavoir par ſa propre expérience la quantité d'eau dont la nature a beſoin ; mais dans les maladies, c'eſt le Médecin qui doit le connoître par les ſymptômes qui accompagnent la maladie, & par l'obſervation des effets qui ſe font remarquer, ayant toujours les forces du malade préſentes, ce qui eſt de très-grande importance pour donner plus ou moins d'eau ; dans les fiévres ardentes, comme la ſoif eſt forte, & la chaleur très-conſidérable, avec une ſéchereſſe remarquable, nous jugeons

---

[*a*] *Boyle de naturâ ſanguinis humani.*
[*b*] *Boerhaave chem. tom.* 2.

qu'il manque aux humeurs la quantité d'eau néceſſaire, ainſi nous la donnons en plus grande quantité que dans les autres maladies; mais quand nous voyons que la ſoif diminue, que l'humidité du corps ſe rétablit & que la chaleur ſe calme, pour lors nous diminuons peu-à-peu la doſe; parce que de même qu'il étoit néceſſaire de donner auparavant à la nature la quantité d'eau qui lui manquoit, ſi à préſent qu'elle a recouvré l'humidité nous lui en fourniſſions la même portion, elle ſeroit ſuperflue. A l'égard de ce que l'eau eſt le délayant des ſels & de la manière dont elle le fait, nous l'avons déjà expliqué dans notre Phyſique, ainſi il n'eſt pas néceſſaire de le répéter ici.

Il y a ſeulement deux remarques à faire à ce ſujet; la première, c'eſt qu'il eſt purement arbitraire de croire que toutes les maladies ſoient produites par des ſels. Lorſque les Chymiſtes commencerent à tyranniſer la Médecine, ils y introduiſirent l'Acide & l'Alkali, qui ſont deux eſpèces de ſels; leurs ſectateurs en ont ajouté beaucoup d'autres qu'ils appellent mal-à-propos *Piperins*, *Lixiviels*, *Muriatiques*. Or, on n'en trouve aucun dans le corps humain, car comme nous l'avons démontré dans nos Inſtitutions, l'expérience ne les démontre point, & ils ne ſont point conformes à l'obſervation, par laquelle nous connoiſſons la ſtructure du corps humain;

mais ſuppoſé que ces ſels fuſſent la cauſe des maladies, (& c'eſt la ſeconde choſe que j'avois à obſerver,) l'eau ne les délaye point auſſi aiſément qu'on le croit, car pour bien diſſoudre quelque choſe dans l'eau, il faut qu'elle ſe mêle ſi bien avec elle, qu'elle ſemble ne faire qu'un ſeul & même tout, & les particules du corps délayées doivent ſe décompoſer ou diſſoudre de manière, qu'elles puiſſent ſe maintenir & reſter dans les pores du corps délayant; pour cela, il eſt néceſſaire qu'elles ne peſent pas plus que les particules des liqueurs où elles ſe délayent, parce que ſi le poids en étoit plus grand ſuivant les loix de gravitation des corps, elles devroient occuper le fonds de la liqueur, & elles ne pourroient point être mêlées; l'eau même lorſqu'elle ſe mêle avec les ſels, diſſout & délaye leurs particules juſqu'à ce qu'elles ſoient aſſez petites pour reſter dans ſes pores, ce que nous voyons clairement dans le ſel commun, & le ſucre qui eſt une eſpèce de ſel fort doux.

Pour peu que l'eau que les malades boivent délaye les ſels qu'on ſuppoſe exiſter dans les humeurs, il faut qu'elle ſe mêle avec elles & paſſe dans leurs vaiſſeaux; pluſieurs Médecins modernes croient d'après l'Anatomie, que pour que l'eau ſe communique & paſſe du ventricule dans le ſang, il faut qu'elle ſuive la longue route de la circulation; ainſi des premières voies, il faut

qu'elle paſſe dans les vaiſſeaux lactés, de-là dans le réſervoir de pecquet, enſuite dans le canal torachique pour ſe rendre dans la veine ſouclavière, & enfin ſe mêler avec le ſang. Quelquefois combien d'obſtacles ne ſe trouve-t-il pas dans ces paſſages, qui empêchent l'eau de parvenir à délayer les ſels des humeurs ? Si l'élaſticité & la force que les Médecins appellent Tonique, manque dans leſdites parties, c'eſt-à-dire, ſi les fibres n'ont pas la tenſion néceſſaire à l'état naturel, où s'il y a des obſtructions dans les conduits, n'eſt-il pas naturel que l'eau doive s'arrêter, ou parce que celles-ci empêchent ſon cours, ou bien parce que les parties n'ont pas l'action requiſe pour la mouvoir. Les obſervations nous font voir tous les jours dans la pratique que chez ceux qui ſont affectés de quelques maladies du bas-ventre, comme des cours de ventre opiniâtres, des douleurs de colique, affections hypocondriaques, & autres ſemblables à cauſe de leur longue durée, les inteſtins ou les hypocondres venant à s'affoiblir conſidérablement, les pieds & les bras s'enflent ſans boire de l'eau ; & les expériences anatomiques nous enſeignent que ſi on lie la veine cave à un chien immédiatement au-deſſous de la partie convexe du foie, à l'inſtant tout le ventricule s'enfle, parce que le cours du ſang & des autres humeurs y manque. Nous rapportons tou-

tes ces choſes pour convaincre les Médecins aquatiques qui ſuivent cette manière de raiſonner, & qui croient ſans diſcernement tout ce que les Anatomiſtes modernes aſſurent; car les bons obſervateurs ſe contentent de ſavoir, d'après ce que démontre la nature, que quoique l'eau ſoit d'elle-même un délayant, elle ne peut néanmoins délayer les ſels du corps humain, ſans la circonſtance néceſſaire qu'il y ait aſſez de force dans l'eſtomac & les inteſtins, & qu'il n'y ait point des obſtructions qui empêchent ſa libre communication avec les autres parties du corps, par conſéquent l'eau ne peut point être un délayant chez ceux qui ont peu de forces ou qui ont des maladies habituelles, dans leſquelles le principe vital eſt pour l'ordinaire énervé, & la ſtructure des parties flaſque, & par conſéquent inhabile & incapable de pouvoir admettre l'eau & de la bien recevoir.

Mais ſuppoſé que l'eau ſurmontât tous les obſtacles & qu'elle arrivât au ſang dans la quantité que la donnent les diététaires, elle ne pourroit point délayer les concrétions polypeuſes, parce que leur dureté & leur ſtructure ſerrée ne céderoient en aucune manière à l'eau, qui ne les diſſoudroit pas en particules aſſez petites pour pouvoir reſter dans leurs pores, & quiconque croira que ces concrétions polypeuſes peuvent ſe délayer dans l'eau, à l'aide de la ſeule chaleur du

corps & du cœur, sera tenu aussi de croire qu'on pourra délayer par le moyen d'un feu lent & d'une légère macération, non-seulement les parties tenues des végétaux, mais même celles qui sont fibreuses. On peut ajouter, que quoique l'eau put délayer lesdites concrétions du sang & les sels qu'on y suppose, on n'auroit encore rien fait, si après cela on n'évacuoit l'eau chargée de ces corps impurs; car si toute l'eau qu'ils prescrivent y restoit, quoiqu'elle délayat tout ce qu'ils imaginent, elle produiroit nécessairement le gonflement & plusieurs autres maux; par conséquent si l'eau conserve toujours sa nature par l'incorruptibilité, restant dans le corps, elle y causeroit des pésanteurs, & déchireroit les fibres tendres & de peu de résistance; car que ne faudroit-il pas pour faire sortir une si grande quantité d'eau? Ainsi si la diéte aqueuse mérite le nom de remède, ce ne sera que parmi ceux qui par leur usage exposent à un danger aussi grand que les maux les plus graves. Nous pourrions rapporter beaucoup d'autres preuves tirées & de la pratique & de la physique expérimentale contre la méthode de guérir avec l'eau; mais ce que nous en avons dit, doit suffire, parce que nous ne traitons point ici à fonds cette matière, que tout autant qu'elle aideroit à guérir les fiévres ardentes avec plus de succès.

§. XV.

Des autres remèdes des fiévres ardentes.

Il eſt fort à propos dans le commencement de la fiévre ardente légitime, de mêler au bouillon une gêlée pour rafraîchir & humecter le corps : j'en ai propoſé quelques-unes dans mon Formulaire très-propres à cet effet ; il eſt auſſi bon de mettre un peu de nitre pur dans l'eau que le malade doit prendre ; par exemple, trois gros dans ſix livres d'eau, mélange qu'on fera ſans feu, mais ſeulement en jetant le nitre pulvériſé dans l'eau. Geoffroy dit (*a*) que le nitre donné à la doſe d'une once, procure des évacuations par les ſelles, ce que j'ai vu pluſieurs fois : mais j'ai obſervé qu'il y avoit de l'irritation & même des tranchées. Ainſi ſi le Médecin connoît qu'il ſoit à propos, ou de procurer quelques évacuations au malade, ou de les entretenir ſi elles exiſtent, il peut mettre une once de nitre dans ſix livres d'eau ; mais il faut obſerver que cela eſt plus utile dans les fiévres ardentes fauſſes que dans les vraies ; il ſera expédient de faire prendre au malade ſur le ſoir un Orgeat compoſé des ſemences froides, en y mêlant celles de pavot, & ſi l'inſomnie eſt trop grande,

---

(*a*) *Geof. mat. medic. part.* 1, *cap.* 2.

on y mettra trois dragmes de cette dernière; car comme dit fort bien le même Geoffroy; (*a*) la ſemence de Pavot doit ſe donner à grandes doſes pour qu'elle produiſe ſon effet, & elle ne laiſſe point des mauvaiſes ſuites comme fait l'Opium; cet Orgeat ſera très-utile, ſur-tout le jour qu'on aura donné l'émétique, car c'étoit ce jour là auquel Sydenham donnoit ſur le ſoir ordinairement avec beaucoup de ſuccès ſon Laudanum, dans la vue de calmer les dérangemens que l'émétique ou le purgatif produit ordinairement.

On doit ſuivre cette Méthode ſeulement juſqu'à ce que la maladie ſoit dans l'état, ou ce qui eſt la même choſe juſqu'au dernier moment de ſon augmentation; car parvenus à ce temps, il faut néceſſairement changer tout l'ordre de la curation, & il convient pour lors de donner les remèdes qu'on appelle communément Diaphorétiques, pour pouvoir exciter la nature à une criſe favorable; mais il faut choiſir les plus doux & les moins chauds, comme le nitre ſtibié, que Boerhaave décrit dans ſa Chymie, le Bezoard animal; & lorſque la fiévre arrive à la fin de ſon état, on pourra employer l'Antimoine diaphorétique. Avec ces remèdes, il faut en preſcrire d'autres, qui donnent des forces au malade, parce que les fiévres ardentes, lorſqu'elles

(*a*) *Geof. mat. medic. ſect.* 1, *cap.* 8, *art.* 4.

font dans leur plus grande force, affoibliſſent extrêmement ; par conſéquent il ſera fort à propos de faire uſage de la confection d'hyacinthe, faite ſans les aromatiques, de celle de *Gentil Cordial* ; & lorſque la fiévre ardente ſera fort avancée, on pourra y ajouter l'eau thériacale à une doſe modérée : on fera de tous ces remèdes des potions comme celles de notre Recueil de Formules ou autres ſemblables ; & pour ce qui regarde le temps de les donner, les Médecins ſavent déjà que cela doit être dans l'état des augmentations particulières ou redoublemens.

§. XVI.

Curation des Symptômes.

Dans l'explication des ſymptômes nous avons déjà dit les accidens qui accompagnent les fiévres, ainſi que leurs cauſes ; mais quoique la curation générale de la maladie ſoit auſſi celle des ſymptômes, il arrive cependant qu'ils attirent quelquefois toute l'attention du Médecin, parce qu'il y en a quelques-uns qui doivent être regardés comme une maladie grave. S'il y a une grande inſomnie, par exemple, & qu'elle ſoit fort opiniâtre, il ſera fort utile d'appliquer à la tête, à l'endroit de la fontanelle, un linge fin trempé dans le lait, & le ſuc de grande conſoude. Pour cet effet, on prend la racine & les

feuilles de cette plante qu'on macère dans l'eau, on les pile & on en exprime le suc qu'on mêle avec égale quantité de lait, dans lequel on trempe le linge qu'on applique à la tête, ayant attention d'en couvrir l'endroit de la fontanelle & de renouveller le linge quand il sera sec. Les Médecins Grecs appelloient ces remèdes *Oxyrrodins*, parce qu'ils les composoient de roses & de vinaigre, & ils les appliquoient froids ; mais Aetius condamne avec raison cette coutume, (*a*) en ce que ces remèdes appliqués de la sorte produisent l'insomnie & une irritation. Le bain des pieds appellé par Fuller *lotio pedalis*, que nous décrivons dans le formulaire, est très-bon pour procurer le sommeil dans les fiévres ardentes. Mais je dois remarquer ici ce que j'ai appris de ma propre observation, savoir, que dans les fiévres ardentes fausses, lorsque l'insomnie est très-opiniâtre, & que les malades tendent à la phrénésie, il est très-utile d'appliquer des sangsues derrière les oreilles, parce que si dans un tel cas il survient au malade une abondante hémorragie du nez, il recouvre le sommeil, & on n'a rien à craindre de la phrénésie ; ainsi les Médecins imitant la nature de la meilleure ma-

---

(*a*) Caput autem rosaceo magis tepido irrigetur ; nam » cerebri membranâ inflammatâ, frigiditas rosacei non est » tuta. *Aet. tetrab.* 2, *serm.* 2, *cap.* 2.

nière possible, doivent tirer le sang des parties voisines de la tête.

Plusieurs grands Médecins ouvrent dans ces cas les veines jugulaires, & assurent en avoir vu des effets merveilleux : je conseille à ce sujet de lire les commentaires que Freind a donnés du premier & du troisième livre d'Hippocrate sur les épidémies. Mais cette opération sera plus sûre encore, si le Malade a été saigné auparavant; car comme nous l'avons déjà dit, les saignées sont utiles dans les fiévres ardentes fausses; & Gorter dit très-bien (*a*) que la nature pour l'ordinaire termine ces maladies par des hemorragies du nez: or arrivant plusieurs fois que cette évacuation manque par des embarras insurmontables de la nature, le Médecin doit l'aider par l'art en hâtant l'évacuation du sang. Ces mêmes remèdes sont très-propres pour calmer le délire. J'ai soulagé aussi plu-

---

(*a*) Atque indè patet sanguinis missionem in tali surditate præcipuum esse auxilium, cum arte id prœstemus, » quod natura demonstrat adferre levamen. Et quoniam » incerti sumus, nam certò fiet hemorrhagia, quâ non ap- » parente, imminerent recensita mala, prudentis Medici est » non spectare hanc hemorrhagiam sed surditate cum aliis » signis majoris impetus ad caput apparentibus, protinùs » secare venam; & si primâ vice indè non compescatur » motus ille major eamdem sanguinis evacuationem repe- » tere. *Gort. comment. in lib. 4, aphoris. Hipp. sent. 60.*

ſieurs de ces malades qui déliroient extrêmement avec rougeur aux yeux, en les faiſant ſaigner au front. Lorſque la chaleur de l'eſtomac eſt fort conſidérable & les ſelles très-abondantes dans les ardentes vraies, pour lors la décoction blanche de Sydenham avec un peu de nitre, comme nous la décrivons dans nos formules, eſt un excellent remède, les lavemens d'eau de poulet, mêlée avec l'huile roſat, conviennent auſſi en même-temps. Pour cet effet, il faut prendre un poulet, qu'on fait cuire dans *dix-ſept livres d'eau*, dont on prendra la quantité néceſſaire pour un lavement à laquelle on ajoutera deux onces d'huile roſat, autant de beurre frais ſans ſel, avec un peu de nitre. Ces lavemens répétés ſouvent rafraîchiſſent, & fortifient admirablement les inteſtins. Si l'ardeur intérieure eſt fort conſidérable, & que l'extérieur commence à ſe refroidir, comme il arrive lorſque la fiévre ardente ſe change en lypirie, quoique le pouls ſoit foible, il ne faut pas uſer de remèdes chauds, connus ſous le titre de corroborans, parce que j'ai vu toujours qu'ils faiſoient plutôt périr les malades. Il eſt vrai que dans cet état il y a fort peu de remèdes pour les ſecourir, principalement ſi la *froideur*, égale celle du marbre; mais ſi elle eſt modérée extérieurement, & l'ardeur intérieure fort grande; pour lors il convient d'ap-

pliquer tout le long de l'épine du dos, de même que ſur le bas ventre, des flanelles trempées dans le verjus, ou le vinaigre, ou le lait, comme nous l'avons dit ci-devant. Ceci eſt fondé ſur la doctrine d'Hippocrate, (*a*) & j'ai obſervé pluſieurs fois que c'étoit très-utile, lorſque la froideur extérieure étoit produite par le reflux des humeurs. Mais ſi les parties ſe refroidiſſent à raiſon de l'amortiſſement de la ſubſtance ſpiritueuſe, pour lors ces remèdes ſont inutiles.

Proſper Martian rapporte à ce ſujet de très-belles choſes, (*b*) & s'il paroît étrange à ceux qui négligent de pratiquer la Médecine d'Hippocrate, d'appliquer les remèdes que nous venons de propoſer, ils verront en liſant Werloff, qui fait mention de quelques (*c*) modernes qui conſeillent de mettre dans l'eau froide ceux qui ſont affectés de petite vérole que Sydenham appelle confluente. Les Médecins d'aujourd'hui ſont plus timides en ce cas que les anciens, car

---

(*a*) Febris ardens ſivè cauſas cum habuerit; febris de-» tinet, & ſitis fortis, & lingua aſpera, ac nigra fit .... » & æger extrinſecùs quidem frigidus fit, intrinſecùs verò » valdè calidus. Huic conducit frigefacientia adhibere, & » ad alvum, & forinſecùs ad corpus, &c. *Hipp. de affect.* » *n.* 11.

(*b*) *Martian. comment. in lib. de affectionibus, verſ.* 107. » *pag.* 143.

(*c*) *Werloff. de variolis, cap.* 3, *pag.* 86.

les Romains avoient coutume de ſe baigner dans l'eau chaude, & paſſer enſuite dans l'eau froide, ainſi que Galien le rapporte, (*a*) en traitant de toutes les choſes dont ſe compoſoient les bains Romains de ſon temps; & Pline parle d'un Médecin qui faiſoit entrer les Romains dans l'eau froide au plus fort de l'hyver, ajoutant qu'il étoit fort agréable de voir des vieux Conſuls trembler de froid, juſqu'à en tirer vanité. (*b*) Cependant quoiqu'il en ſoit, nous croyons que tout doit être fait avec prudence : car en ſuppoſant que ces choſes puiſſent être utiles, elles peuvent auſſi être nuiſibles, & il convient d'avoir toujours préſente la maxime générale de ne nuire jamais au malade par des remèdes, ſi on ne peut pas le ſoulager. Enfin pour conduire avec ſuccès le traitement, tant de cette fiévre, que des autres maladies aigues, il faut obſerver conſtamment que c'eſt la nature qui les guérit : ainſi le Médecin ne doit pas adminiſtrer beaucoup de remèdes, parce que

---

[*a*] Quippè ingredientes (il parle des bains) in aere » verſantur calido, poſteà in aquam calidam deſcendunt, » mox ab hâc egreſſi in frigidam, poſtremò ſudores detergent, &c. *Galen. method. medend. lib.* 10, *caput* 10.

[*b*] Frigidaque etiam hibernis algoribus lavari perſuaſit. Merſit ægros in lacus. Videbamus ſenes conſulares » uſque in oſtentationem rigentes. *Plin. hiſtor. natural. lib.* » 29, *caput* 1.

bien choisis en petite quantité & appliqués tels que la nature les demande, ils fairont plus de bien, que la foule que nous en trouvons entassée dans plusieurs livres & pharmacopées.



CHAPITRE V.

Des Fiévres synoques.

IL y a une autre espèce de fiévres ardentes, qu'on distingue aisément de celles dont nous venons de parler. Les Grecs les appellent synoques, & les Latins continentes; c'est-à-dire, que depuis le commencement jusqu'à la fin, elles conservent presque une marche égale. Il ne faut pas croire pour cela que dans les Synoques, il n'y ait point quelques heures de remission, & quelques autres d'augmentation; ainsi que le pensent plusieurs Médecins, parce qu'en les suivant attentivement, on voit qu'il y a quelques momens où la fiévre diminue un peu, quoiqu'à la vérité le temps de la diminution qu'elle éprouve tous les jours soit court, si on le compare avec la continuité & la durée de la fiévre, depuis qu'elle commence jusqu'à ce qu'elle finit. Les Médecins Grecs parlent de cette espèce de fiévre, & en particulier Hippocrate la décrit avec sa briéveté & son exacti-

tude ordinaire. (*a*) Galien en a parlé en plusieurs endroits, & particulièrement dans le livre de *methodus medendi*, & dans ceux des crises: *Aetius*, *Ægineta & Trallianus*, l'ont suivi en cela. Hippocrate propose trois espèces de fiévres synoques dans le lieu cité, que Galien a exposé fort au long dans les livres de *differentiis febrium*: savoir, quelques-unes qui vont toujours en augmentant, d'autres qui diminuent continuellement, & d'autres enfin qui sont toujours dans un état égal. Quelques Médecins ont douté si les fiévres synoques constituent une espèce différente de celles qu'on appelle en général continues, parce que le terme grec, duquel Hippocrate se sert dans ses épidémies, veut dire continues, & il n'a jamais employé le terme de *Sinocus* : au contraire Galien dit que ce terme fut inventé par des

(*a*) Sunt autem modi, & constitutiones, & paroxismi hujusque harum febrium, quæ continuarum & intermittentium. Statim enim continua est, quibus incipiens floret, & viget maximè, & indeficillimum agit. Circà judicium autem & simul cum judicio extenuatur. Est autem quibus incipit mollius & submissius; accrescit autem & exarcebatur in dies. Circà crisum autem & simul cum crisi, abundè elucet; est autem quibus incipiens missius accrescit & exacerbatur, & quadatenùs aucta, rursùm subsistit circà judicium, & usque ad judicium. *Hip. lib.* 1, *epid. sect.* 3, *n.* 45.

Médecins

Médecins postérieurs à Hippocrate, le dérivant du premier, comme certaine espèce de solécisme, pour signifier non pas toute espèce de fiévres continues, mais seulement celles qui n'ont point de redoublemens ou accroissemens évidens; (*a*) quoiqu'il en soit, le doute porte seulement sur les paroles, étant certain qu'entre les fiévres continues, il y en a avec redoublement, & d'autres où il n'y en a point. Hippocrate les comprenoit toutes sous le même nom, mais les Médecins qui sont venus après lui, ont cru qu'il seroit mieux de les distinguer par des noms différens : car les fiévres que les Grecs appelloient synoques, étant différentes par leurs caractères, & l'union des symptômes, comme aussi par leurs causes, de celles qui sont continues avec redoublement, ils convinrent de les diviser, & d'en traiter distinctement, ou en particulier.

Les Médecins modernes ont mis fort peu de soin à donner l'histoire des maladies, ainsi que les anciens le pratiquoient; delà vient qu'on ne trouve point la description historique & juste des fiévres, & encore moins des synoques : & c'est pour cela que *Sydenham & Freind* ont eu raison de se plaindre d'eux. Les fiévres fortes qui précèdent l'érysipèle, la petite vérole, la rou-

[*a*] *Galen. lib. 9, method. medend. cap. 2.*

geole, & autres éruptions cutanées, sont des fiévres synoques. Il est vrai que dans cette sorte de fiévres, il n'y a pas toujours d'éruption d'humeurs à la peau, mais elles paroissent très-ordinairement le quatrième ou le cinquième jour de la fiévre. J'ai vu plusieurs fois des fiévres synoques; ainsi j'exposerai leur histoire en rapportant ce que les Médecins Grecs en ont dit, de même que ce que ma pratique m'a appris, les considérant avec toute la série des symptômes qui les accompagnent, pour qu'on puisse les connoître plus facilement.

§. I.

Histoire de la Fiévre synoque.

Le tempérament sanguin, l'âge, l'adolescence, la pléthore, l'embonpoint, & le bon régime disposent à cette maladie. Et si les hommes disposés ainsi, font quelqu'exercice violent, que par quelque motif que ce soit, ils s'échauffent excessivement, ou qu'ils ayent eu quelque forte passion de l'ame, la fiévre synoque les saisit ensuite fort facilement, & les attaque tout-à-coup, sans que le froid ni le tremblement accompagnent pour l'ordinaire la première invasion : quoiqu'il arrive assez souvent, que si les malades se trouvent attaqués de cette fiévre, lors même qu'ils vaquent encore à leurs

affaires, ou qu'ils ſont hors du lit, pour lors elle occaſione ordinairement un évanouiſſement, dans lequel il leur paroît qu'ils perdent la vue, avec quelque trouble à la tête ou vertige qui eſt ſuivi immédiatement de la fiévre; celle-ci ſe préſente dans le commencement très-forte, & la chaleur eſt *halitueuſe*, c'eſt-à-dire avec vapeur ou moiteur, telle qu'on l'obſerve, & que l'ont communément les hommes ſains, ſi on touche leur peau, quand ils ſortent du bain. On ne remarque point d'aridité ni de ſéchereſſe ſur toute l'habitude du corps; le pouls eſt grand, fréquent, élevé, & un peu inégal. Le viſage du malade devient enſuite fort coloré & enflammé, les artères des tempes battent ſi fortement, qu'on apperçoit à l'œil leurs pulſations, & il arrive de même à celles du col. Les yeux ſont humides, & laiſſent échapper quelques larmes fort chaudes; la tête fait beaucoup de mal, & on éprouve une grande inſomnie, quoiqu'elle ne ſoit pas ſi fâcheuſe & ſi accablante que celle des fiévres ardentes. La langue dans les premiers jours eſt humide & la ſoif modérée; le malade eſt triſte, péſant, & comme accablé de chagrin. Les urines au commencement ſont un peu enflammées, & les ſelles comme dans l'état naturel. Le malade paſſe ainſi les quatre premiers jours, après leſquels tous les ſymptômes augmentent, de ma-

nière que les urines deviennent fort rouges & épaiſſes, la douleur augmente de telle ſorte à la tête, qu'il y a pour l'ordinaire un peu de délire; la langue devient un peu ſéche, la ſoif eſt plus incommode, & très-communément les malades ſentent une ardeur ou embarras dans la gorge; quelquefois il paroît ſur la ſuperficie de leurs corps des taches colorées en bleu ou en roſe comme de meurtriſſures.

Cette maladie ſe termine pour l'ordinaire par une hémorragie ou des ſueurs en ſept jours, quelquefois en onze, & d'autres fois elle ſe prolonge juſqu'au quatorzième. Lorſqu'elle arrive près de l'état, ou au plus haut degré de ſa force, pour lors le malade reſſent le plus ſouvent une grande anxiété, & un peu de difficulté de reſpirer, le délire eſt très-fort, & tous les ſymptômes ſont augmentés; après cela il ſurvient quelquefois une ſueur copieuſe, univerſelle & chaude qui emporte la maladie en entier, & la termine; d'autrefois au lieu de la ſueur il paroît une grande hémorragie, par le nez, par les hémorrhoïdes, ou les inteſtins, comme il arrive dans la dyſſenterie; les femmes ont pour l'ordinaire cette hémorragie par la matrice. Il arrive quelquefois que la fiévre ſynoque, paſſant un de ſes termes ou périodes, ſe change en une autre maladie, & c'eſt ordinairement en péripneumonie, ou en fiévres tierces

intermittentes, ou en hémitritée, c'eſt-à-dire ſemi-tierce, deſquelles nous parlerons ci-après. Si la force des ſymptômes qui accompagnent la ſynoque, & que nous avons expoſé juſqu'ici, eſt conſidérable dans les quatre premiers jours; c'eſt un ſigne que la terminaiſon doit ſe faire le ſeptième jour; mais ſi la vigueur des ſymptômes ſe maintient encore après le ſeptième jour, elle ira juſqu'au onzième ou quatorzième jour, ce qui arrive principalement dans cette eſpèce de ſynoque qui croît toujours; mais dans les autres eſpèces qui reſtent ſans ceſſe dans le même état, il arrive que l'augmentation des ſymptômes s'obſerve les trois ou quatre premiers jours, & que durant tout le reſte de la maladie, ils ſe conſervent dans le même degré de force qu'ils eurent dès le commencement, à l'exception d'un peu plus d'altération qu'ils éprouvent au temps de la criſe. Dans la troiſième eſpèce de ſynoque, laquelle diminue toujours, il arrive que toute l'intenſité des ſymptômes ſe développe juſqu'au quatrième jour, après quoi ils commencent à diminuer juſqu'au ſeptième ou même plus avant: alors elle ſe termine. Ainſi celle-ci eſt la moins fâcheuſe de toutes les trois eſpèces de ſynoques, la ſeconde l'eſt un peu plus, & la première eſt la plus dangereuſe. Les ſynoques ſe terminent rarement par la mort, enſorte que

nous ne parlerons pas de cette terminaison.

§. II.

Des Causes de la Synoque.

Galien, & après lui la plupart des Médecins Grecs & Arabes, ont décrit deux espèces de fiévres synoques. En appellant une putride & l'autre non putride. La première est celle que nous venons de décrire, parce que la seconde appartient à la classe des Ephémères; quoiqu'il soit vrai que dans le commencement toutes les deux sont accompagnées des mêmes symptômes; mais un Médecin habile & exercé dans l'art, les distingue facilement, parce qu'il met son soin à observer s'il se rencontre dans le malade ces choses que les anciens regardoient comme signes de putréfaction, comme sont par exemple, une urine enflammée qui ne fait point de dépôt, ou qui, si elle en fait, est un sédiment épais, gras & pesant. L'inégalité du pouls, & ce qui est le plus fort selon moi, l'observation des symptômes qui accompagnent la maladie dans son invasion. J'ai vu quelquefois des personnes qui avoient toutes les dispositions antécédentes pour avoir cette maladie, se plaindre deux ou trois jours auparavant d'une douleur de col assez importune; la fiévre synoque étant ensuite survenue, par cette seule circons-

rance, je jugeai qu'elle étoit putride, & même dangereuse, parce que la douleur du col dans les personnes robustes & sanguines, (si les autres symptômes comme l'inappétence, les lassitudes & autres semblables subsistent,) est ordinairement l'indice d'une maladie grave. Hippocrate observa plusieurs fois les douleurs de col dans les fiévres convulsives : (*a*) & suivant ce que Duret assure, elles naissoient le plus souvent de l'inflammation de la moëlle de l'épine (*b*) ou de ses tuniques.

J'ai vu d'autres fois le gosier s'enflammer au commencement de la fiévre synoque, & par cela seul j'ai eu raison de soupçonner qu'elle devoit être synoque putride, parce que la douleur, la chaleur & la rougeur des *fausses* dans le commencement des fièvres, indiquent une disposition inflammatoire & une malignité dans les humeurs, ce qu'observa aussi Hippocrate dans une de ses constitutions épidémiques, où il dit, que les malades avoient le gosier rouge avec douleur, & que cela étoit accompagné de grande malignité, ainsi que nous l'avons dit des fiévres ardentes. Nous remarquerons ici que dans

---

(*a*) Cervicis dolor cum in febre omni terrificus, tùm » verò pestiferus iis qui sunt in metu insaniæ. *Hipp. coac.* » *prænot. lib.* 2, *cap.* 10, *sent.* 13.

(*b*) *Duret comment. Hang. in coac. Hip. pag.* 147, 159.

les fiévres ſynoques non putrides, il y a ordinairement inflammation au goſier comme le remarque auſſi fort bien Avicenne, mais elle n'indique point de malignité, & ne met point les malades en danger; & pour ne pas ſe tromper en cela, il faut que le Médecin regarde la gorge, & s'il trouve que l'inflammation ſoit dans les amygdales, de manière qu'elles ſoient fort gonflées & rouges, pour lors elle eſt communément ſans malignité, & la fiévre qui l'accompagne eſt ſynoque non putride, & dure ordinairement quatre ou cinq jours, ſe terminant par des crachats, comme Piſon, cet incomparable Hiſtorien des Maladies, le confirme par pluſieurs obſervations. (*a*) Sydenham décrit une eſpèce d'éruption cutanée qu'il appelle écarlate, qu'ici le vulgaire appelle *roſe*, parce que les taches approchent de la couleur de la roſe; je ſuis porté à croire que c'eſt la même eſpèce d'éruption cutanée que les Caſtillans appellent *alfombrilla*, ſuivant la deſcription que Fragoſo en donne dans ſa chirurgie; la fiévre qui la précède eſt ſynoque non putride, comme l'eſt auſſi ordinairement celle qu'on obſerve avant la ſortie des dartres, du feu volage, & autres maladies ſemblables,

---

(*a*) *Carolus Piſon de morbis à colluvie ſeroſâ, part.* 1, *ſect.* 2, *cap.* 2, *obſervat.* 6.

lorſqu'elles ſont bénignes & ſans aucune malignité.

Cela poſé, nous diſons que la cauſe des ſynoques eſt preſque toujours dans l'air, & que pour le prouver, outre les raiſons que nous avons déjà données en parlant des cauſes des fièvres en général, il y a preſque toujours cela de particulier dans les fiévres ſynoques, qu'elles ſont ſuivies de quelque éruption cutanée, qui lorſqu'elle vient avec fiévre a preſque toujours pour cauſe un vice de l'air, ſuivant que l'obſerve Baillou (*a*) Auteur très-recommandable, & dont la lecture eſt une des plus importantes que puiſſent faire ceux qui pratiquent la Médecine; mais comme l'air quoique cauſe principale & efficiente de preſque toutes les fiévres, demande certaine diſpoſition dans les humeurs du corps humain pour produire les différences qu'on trouve entr'elles; c'eſt pourquoi je regarde comme vraiſemblable que la fiévre ſynoque ait ſon ſiége dans la bile, quand celle-ci eſt accompagnée d'une grande quantité de ſang, ce qui ſe rapporte avec la doctrine des anciens, qui par ces raiſons appelloient ces fiévres ſanguines; Galien dans le ſecond livre des différences des fiévres où il traite au long des ſynoques, dit clairement qu'elles procédent de la bile, quoique dans le

[*a*] *Baillon, conſil. medicinal. lib.* 2, *hiſt.* 5, *p.* 108.

neuvième livre de *Methodus medendi*, il indique le ſang comme étant leur cauſe : ainſi parmi les cauſes occaſionelles des fiévres ſynoques la plus commune, & celle qui l'accompagne preſque toujours, c'eſt la pléthore cauſée par un ſang facile à s'enflammer, & une certaine quantité de bile, de manière que dans les ardentes vraies, la bile y eſt exceſſive ; dans les fauſſes, c'eſt la bile avec la pituite; dans les ſynoques c'eſt la même humeur avec le ſang, & ceci fait la différence de ces trois eſpèces de fiévres ardentes.

§. III.

Explication des ſymptômes.

Avant que nous expliquions les ſymptômes particuliers de ces fiévres, il faut remarquer que l'exhalaiſon de l'air qui les produit eſt d'une nature particulière, & qu'en raiſon des différentes diſpoſitions des ſujets ſur leſquels elle agit, elle produit une eſpèce de fiévre ſynoque plutôt qu'une autre. C'eſt pourquoi Boerhaave obſerve que l'acrimonie qui donne naiſſance à ces fiévres, eſt d'un caractère & d'une nature particulière (*a*). Foreſtus, Auteur très-utile par le grand nombre d'obſervations qu'il rapporte ſur toutes les maladies, a très-bien obſervé que les ſynoques devien-

---

[*a*] *Boerhaave aphor. de cognoſc. & curan. morb.* 730.

nent ou se font quelquefois malignes (*a*), & lorsque cela arrive elles sont très-dangereuses, parce que pour lors les symptômes que la malignité produit ordinairement, les accompagnent. J'ai observé que non-seulement les fiévres synoques, mais même les ardentes deviennent quelquefois malignes, & par conséquent mettent plusieurs fois le malade dans un plus grand danger que ne feroit la maladie, si elle n'étoit pas accompagnée de malignité, & cela provient de la constitution de l'air, qui quelquefois par des causes qui nous sont inconnues produit une telle altération dans les humeurs, qu'il décompose leur structure, d'où il faut nécessairement conclure que les forces se détruisent, & que la maladie s'aggrave. Mais comme la malignité, quoiqu'elle puisse se trouver dans toutes les maladies aigues, prévaut principalement dans celles que nous appellons communément malignes, desquelles nous traiterons dans le chapitre suivant; nous expliquerons alors ce que c'est, & quelle idée on doit avoir de ce que différens Auteurs disent concernant la malignité.

Un des signes les plus remarquables dans les synoques, c'est d'appercevoir à l'œil les pulsations des artères temporales & des carotides, symptômes qui, quoique n'arrivant pas toujours

---

[*a*] *Forestus, lib. 1 de febrib. observat.* 17.

la fiévre n'en sera pas moins synoque, pourvu que les circonstances que nous avons proposées dans sa description s'y trouvent. Pour avoir une idée claire de ce que signifient les battemens sensibles des tempes & du col, il faut observer qu'ils ont accoutumé d'être des signes sensibles de plusieurs choses, suivant les circonstances qui les accompagnent ; car si la fiévre est forte, & la chaleur qu'on apperçoit par le tact est vive, pour lors ils indiquent que le sang a dans les grandes artères un mouvement très-fort ; & comme les carotides qui sont celles qui passent par le col, sont très-grandes ; & celles des tempes qui en partent ou en sont la suite sont découvertes, de manière qu'il n'y a seulement que les tégumens qui les recouvrent ; par cette raison dans les synoques qui sont fortes d'elles-mêmes, les battemens sont apparens, & ne signifient autre chose qu'un mouvement très-impétueux dans les solides, avec chaleur & inflammation dans les humeurs, qui pour l'ordinaire proviennent des dérangemens & des troubles de la tête, ce qu'on doit conclure de ce qu'Hippocrate nous apprend dans ses sentences coaques. (*a*)

[*a*] Quibuscumque autem initiis febrium vertigo est » unaque capitis venæ micant, cum tenui & crudâ urinâ, » his procul dubio febris exacerbationem in crisibus expec- » tare oportet nec mirum videri si non sint apud se. *Hipp.* » *lib.* 1, *coac. prænot. sent.* 86.

Il arrive quelquefois que les pulsations de la carotide se trouvent avec une fiévre qui paroît bénigne, mais si conjointement avec ses battemens sensibles des artères, il y a quelques mouvemens convulsifs dans les yeux ou autres symptômes de la tête, pour lors ils annoncent le délire comme il résulte de plusieurs histoires des épidémies d'Hippocrate en particulier de celle de *Pherecidez*, de la femme de *Théodore* & de celui qui fut blessé à la tête par *Macedonius*, qui délirerent, & eurent des pulsations visibles des artères temporales (*a*). Qui plus est dans quelqu'endroit qu'on apperçoive sensiblement ces

[*a*] Pherecydæ post solstitium hybernum nocte lateris » dextri dolor anteà etiam consuetus cessavit. Pransus est, » & egressus horruit, febris ad noctem sine dolore... septima aliquantulùm delirabat... stragula super faciem, » oculos frustrà velut aliquid aspiciens convertebat, & » rursùs nictabat... Nona non ampliùs vomuit, incaluit » magis, venæ temporum saliebant, &c. *Hipp. lib.* 7, » *epid. n.* 91. Et uxor Theodori facto vehementi sanguinis- » fluxu per febrem in hyeme, solutâ verò febre circà no- » nam, non multò post lateris dextri ab utero gravitas.. » Ad noctem acutior febris & delirium breve fiebat. Quintâ » manè videbatur esse mitior... Erat verò ad manus fri- » gidius corpus arteriis quæ verò in temporibus etiam ma- » gis saliebant & spiritus densior, & delirabat. *Lib.* 7, *ep.* » *n.* 26, qui caput percussit & cecidit. Tertiâ die voce » destitutus erat, anxietas; febris non valdè vehemens, » pulsus in temporibus velut tenuis caloris, nihil audiebat, » neque sapiebat, &c. *Hip. lib.* 7, *epid. n.* 18.

pulsations dans les fiévres aigues, elles indiquent pour l'ordinaire le délire, ainsi qu'Hippocrate l'observe plusieurs fois, & particulièrement en parlant des pulsations des hypocondres, de manière qu'il rapporte de *Silene* qu'il eut une palpitation continuelle, (*a*) laquelle fut suivie du délire & de la mort; les battemens sensibles des hypocondres, même sans fiévre, annoncent pour l'ordinaire qu'il y a perturbation dans l'imagination des malades, suivant la sentence coaque d'Hippocrate, qui dit, que les palpitations dans les hypocondres troublent l'esprit (*b*). J'ai observé souvent dans ceux qui ont de l'attrabile très-allumée dans les viscères, qu'ils ont ordinairement l'imagination déréglée; & si ces pulsations sont fortes & permanentes, elles ne signifient pas seulement la dépravation de l'imaginative; mais aussi certaine disposition cancéreuse des hypocondres, à cause de l'attrabile qui s'y fixe: ces malades au bout de quelque temps s'affoiblissent & meurent cachectiques & extrêmement

---

(*a*) Huic à principio usque ad finem spiritus magnus, » & rarus, hypochondrii palpitatio perpetua, &c. *Hip.* » *lib.* 1, *epid. sect.* 3.

(*b*) Pulsus in hypochondrio cum perturbatione dementiæ est, magisque si oculi crebrò moventur. *Hip. lib.* » 2, *coac. prænot. cap.* 11, *sent.* 12, palpitatio ventris in » febre insaniam facit, indeque cietur hemorrhagia horrifera. *Hip. lib.* 2, *coac. prænot. cap.* 11, *sent.* 28.

exténués, comme l'obſerve Valleſius dans l'hiſtoire du fils (*a*) d'Eratolaus, Hippocrate diſant qu'en lui mettant la main ſur le nombril, il appercevoit des pulſations plus ſenſibles que celles qui s'obſervent après une longue courſe ou un grand effroi.

Quelquefois auſſi arrive-t-il que dans ceux qui ont ces pulſations aux hypocondres, l'imagination ne s'altère point par des idées abſurdes, mais qu'ils ont des vapeurs; comme je l'ai obſervé ſouvent, ce qui prouve le ſentiment d'Hippocrate, qui dit que l'humeur mélancholique cauſe des convulſions ou des délires, ſuivant les différentes parties du cerveau qu'elle occupe. (*b*) Si la pulſation ſenſible des artères n'eſt pas accompagnée d'une fiévre trop forte, & qu'il n'y ait point des ſignes de délire, pour lors elle indique une maladie longue, laborieuſe, & d'une curation difficile, comme Hippocrate l'obſerve

(*a*) Eratolai filius circà automnale æquinoxium diſſentericus fiebat, & febris tenebat... In medio autem umbilici, & oſſis pectoris circà hanc regionem appoſita manu, talis erat palpitatio, qualis neque à curſu neque à pavore circà cor generari poteſt. *Hip. lib.* 7, *epid. n.* 4.

(*b*) Melancholici plerumquè conſueverunt fieri epileptici, & epileptici melancholici, florum autem quivis præcipuè fit in alterutrum infirmitas inclinaverit, ſiquidem in corpus epileptici, ſi autem in mentem melancholici. *Hip. lib.* 6, *epid. ſect.* 8, *n.* 49.

très-bien ; en disant, que si dans les fiévres les artères temporales battent sensiblement à l'œil, que le visage soit sain & les hypocondres un peu tendus, c'est pour l'ordinaire alors un signe d'une maladie longue. (*a*) J'ai observé moi-même ce que Martian dit, qu'il a remarqué à cet égard, savoir, qu'il a toujours vu les maladies ou les artères du col battent visiblement, être extrêmement longues, si elles ne sont pas aigues. (*b*) J'ai confirmé souvent, par ma propre observation, ce que nous venons d'exposer d'après Hippccrate chez les enfans, & il leur survient pour l'ordinaire la convulsion. La raison pour laquelle dans les fiévres qui ne sont pas aigues, les pulsations des artères carotides indiquent une longue maladie, est peut-être que pour lors la plus grande pulsation qu'a l'artère ne provient pas du sang, mais d'une grande abondance de

(*a*) Quibus in febribus temporum venæ aspectabili » pulsu micant, unaque facies succi plena atque decora, » nec hypochondrium molle, diuturnum; neque quiescunt nisi prorupto liberaliter è naribus sanguine aut convulsione aut ischiorum dolore. *Hip. lib.* 2, *coac. præn. c.* » 11, *s.* 26.

[*b*] Ut cumque sit certum est si meas observationes in » medium adducere licet, me sæpiùs observasse, eos quibus non acutè febrientibus arteriæ jugulares pulsare oculis conspiciuntur, diutiùs semper ægrotasse. *Martian.* » *comment. in coac. Hip. sect.* 2, *vers.* 55, *p.* 387.

vent

vent ou d'air vaporeux, qui s'introduit dans leur concavité, & qui tendant les tuniques dont elle est composée dans toute leur circonférence, cela fait que la force est plus grande ; de manière que lorsque l'artère se meut en dehors, l'air chargée de vapeurs conjointement avec les forces vitales, agit aussi, & par conséquent elle se dilate avec une force qui est sensible à l'œil.

Il arrive par cette même cause que quelques vieillards ont un pouls qui paroît grand, mais qui l'est peu réellement, parce que leurs artères sont pour l'ordinaire pleines d'un air chargé de vapeurs qui les dilate excessivement. Sur quoi l'histoire que rapporte *Zacutus* mérite d'être lue, parce qu'elle est agréable, plaisante & instructive. (*a*) Le vent qui remplit la capacité des artères naît d'une grande abondance d'humeurs crues, qui dissoutes par la chaleur de la fiévre se changent en vapeurs & se mêlent avec l'air ; de sorte que l'on peut conclure avec fondement, que le corps ou ses parties principales dans de telles fiévres abondent d'une humeur crue & pituiteuse, & que celle-ci se trouve arrêtée & sans mouvement, occasionant des obstructions dans les vaisseaux capillaires & dans les fibres & comme l'obstruction, que des semblables humeurs produisent dans les vaisseaux,

[*a*] *Zacut. de medic. princip. hist. lib.* 1, *obs.* 9, *p.* 9.

eſt très-difficile à emporter ; & que pour l'obtenir il faut beaucoup de temps, par cette raiſon les maladies où cela arrive, ſont longues, & les battemens ſenſibles des carotides nous l'indiquent. La pulſation des hypocondres, dont nous avons parlé, ſe fait de la même manière, avec la ſeule différence, que dans ce cas, l'air chargé de vapeurs qui dilate les artères, naît de l'humeur attrabilaire, & lorſque celui-ci produit des obſtructions profondes dans les hypocondres, il dérange ordinairement l'ordre de la nature.

§. I V.

De l'hémorragie du nez.

L'hémorragie du nez eſt l'évacuation la plus appropriée pour une bonne terminaiſon des fiévres ardentes ſynoques, parce que la vraie obſervation apprend que des fiévres ſemblables ne ſont jamais guéries auſſi bien & auſſi ſurement que par une grande évacuation de ſang par le nez. Hippocrate qui n'avouoit rien qui eut égard à la pratique, ſans qu'il en fut aſſuré par des nombreuſes & exactes obſervations, en parlant de la fiévre ardente dit : » que s'il ſurvient une » hémorragie du nez la maladie ſe termine de » même que par des ſueurs louables ; mais ſi la » maladie ſe termine ſans ces circonſtances, on

» doit craindre la récidive. (*a*) » Il a rapporté dans différens endroits cette même maxime, & principalement dans le premier livre des Epidémies, disant dans la constitution troisième, que pour que les fiévres se terminassent, il falloit que les malades eussent une grande hémorragie du nez ou une grande excrétion d'urines très-chargées, ou une diarrhée venue à temps, ou bien une dyssenterie; mais qu'il ne survenoit pas à plusieurs d'entr'eux une seule de ces évacuations, mais bien toutes ensemble, & ce qu'il vante principalement, c'est l'utilité que les malades tiroient dans cette constitution de l'hémorragie du nez; car il dit que ceux qui étoient attaqués de fiévre ardente, & qui rendoient beaucoup de sang par le nez, guérirent tous, & qu'il n'en vit au contraire qu'un qui mourut avec ces circonstances. Dans les fiévres synoques qui sont ardentes, l'évacution de sang par le nez est encore plus utile que dans les bilieuses, parce qu'elles viennent du sang, comme nous l'avons déjà expliqué; & Galien nous dit que l'expérience le lui a appris; (*b*) mais comme le Médecin doit savoir, pour se former une idée juste de la quantité du sang qui sort, le temps de la maladie où cela arrive & les circonstances qui les accompagnent, je vais

[*a*] *Hip. lib. de ratione victus in acutis*, *n.* 34.

(*b*) *Galen.* 1, *epid. comment.* 2, *text.* 66.

donner en peu de mots les instructions nécessaires à ce sujet.

Si dans le commencement des fiévres ardentes ou malignes, il ne sort du nez que quelques gouttes de sang, ce que les latins appellent *stillæ sanguinis*, elles annoncent pour l'ordinaire que la maladie est très-dangereuse, parce qu'elles indiquent l'inflammation de la tête & peu de facilité dans le mouvement des humeurs, qui étant ainsi retenues dans le cerveau, s'il y avoit une grande quantité de bile, la phrénésie s'ensuivroit & si elles étoient mêlées avec la pituite, pour lors il en résulteroit l'assoupissement, la convulsion & la stupeur. Hippocrate a observé cela plusieurs fois, car dans le livre des épidémies, il dit que lorsque les fiévres ardentes se manifestoient tout de suite, on connoissoit celles qui étoient mortelles; car dans leur principe il tomboit du nez quelques gouttes de sang, comme cela arriva à *Philiscus*, *Epaminon* & *Silenus*, auxquels il survint une pareille hémorragie le quatrième ou cinquième jour de leur maladie, & tous les trois moururent; telle distillation du sang est encore d'un plus mauvais augure, si elle arrive le quatrième jour de la maladie, (*a*) tout cela doit s'entendre du sang qui s'évacue par le nez

---

(*a*) Nasus in iis destillans perniciosus tùm aliàs tùm » quarto ab initio die. *Hip. lib.* 1, *prædict. n.* 1.

en fort petite quantité dans le commencement des maladies aigues, parce que dans celles qui sont toujours bénignes, cela n'indique point une mauvaise terminaison, comme nous le voyons par ce malade que vit (*a*) Hippocrate à la prière de *Cinicus*. Il arrive quelquefois, & souvent même chez les cachectiques qu'il leur survient quelque petite fiévre, dans laquelle les malades évacuent du sang par le nez, principalement s'ils sont affectés des maladies de la rate, (*b*) il sera sur-tout utile de voir ce que Martian écrit là-dessus; (*c*) parce que c'est de la dernière importance pour la pratique. Les hémorragies du nez doivent donc être abondantes, pour quelles soient utiles dans les maladies aigues, comme Hippocrate l'observe dans le livre des Epidémies, lorsqu'il dit qu'il ne guérit seulement que ceux qui perdirent beaucoup de sang, & que tous ceux qui en rendirent fort peu, périrent; par où il donne comme une règle générale, que si les hémorragies du nez sont copieuses, elles

---

(*a*) Ille ad quem Cinicus me induxit, septima exacer- » batus est, circà quatuordecim autem judicatus est... Ex » naribus parùm exiit, &c. *Hip. lib.* 4, *epid. n.* 123.

(*b*) Quibus verò ex naribus sanguis fluit hi alioqui sa- » ni esse videntur, hos autem vel splenem in tumorem » elevatum habere comperies, vel caput dolere, &c. *Hip.* » *lib.* 2, *præd. n.* 41.

(*c*) *Martian. comment. in lib. de ratio. vict. in acut. sect.* » 4, *sent.* 222, *& comment. in coac. sect.* 1, *vers.* 110.

délivrent les malades d'une infinité de maux. (*a*) J'ai moi-même obſervé que ſi l'hémorragie du nez eſt abondante, elle eſt très-ſalutaire dans les maladies aigues, quoiqu'elle ne ſe faſſe pas tout à fait, c'eſt-à-dire, d'une ſeule fois, mais à pluſieurs repriſes, parce que pour l'ordinaire il arrive qu'à la fin des redoublemens, les malades perdent le ſang, de manière que tant la maladie que les évacuations continuant au bout de quelques jours ils vendent toute la quantité néceſſaire pour évacuer la fiévre. Ainſi quoique les Médecins voient diſtiller quelques gouttes de ſang par le nez dans le commencement de la maladie, & que pour cela ils ayent à craindre juſtement des mauvaiſes ſuites, comme nous l'avons déjà prouvé ; cependant il faudra ſuſpendre le jugement juſqu'à ce qu'on voie ce qui ſurviendra le ſixième ou le ſeptième jour de la fiévre, parce qu'il arrive quelquefois que le peu de ſang qui s'évacue par le nez, le quatrième jour indique la grande quantité qui doit s'évacuer le ſeptième ; ce que peuvent très-bien connoître ceux qui ſont verſés dans la pratique, s'ils obſervent chez le malade les ſymptômes qui annoncent que la criſe doit ſe faire par une hémorragie du nez. Hippocrate dans les ſentences coaques, remarque très-

(*a*) Fluxus ſanguinis largi ex naribus ſolvunt multa. » *Hip. lib.* 2, *epid. ſect.* 1, *n.* 26.

bien la même chose, (*a*) que nous trouvons aussi confirmée dans l'histoire de *Meton*; car il dit que le quatrième jour il perdit un peu de sang par le nez, que le cinquième il continua d'en perdre avec abondance & ainsi de suite à plusieurs reprises, & encore même lorsqu'il fut sorti de sa maladie. (*b*)

Mais quoiqu'une abondante hémorragie du nez soit pour l'ordinaire favorable dans les maladies aigues, il faut néanmoins savoir que quelquefois cette perte est si considérable, qu'elle occasione la mort. Vander-Mid dit avoir observé dans la peste de Brede, (*c*) que les malades périssoient à cause de la quantité de sang qu'ils rendoient par le nez, quelques-uns au bout de quatre heures de maladie, & que le sang ne pouvoit se coaguler d'aucune manière; ainsi

(*a*) Qui febrium initiis perturbabantur somni expertes, » siquidem stillarit sanguis, indèque sextum diem agentes » sunt alacriores, sed noctem exigant molestiorem, postri- » diè autem cum sudatiuncula soporati, non suæ mentis » sanguinem liberaliter fundunt, malis omnibus defun- » guntur. At talia denuntiat aquosa urina. *Hip. lib.* 1, *sent.* » 92.

(*b*) Metonem ignis arripuit... Quarto omnia exacer- » bata sunt, fluxit à dextra nare sanguinis paululùm bis. » Noctem difficulter.... Quinto largiter fluxit è sinistra » sincerum sudavit. Judicatus est, &c. *Hip. lib.* 1, *epid.* » *sect.* 3, *ægrot.* 8.

(*c*) *Wansviet*, *tom.* 2, *pag.* 381.

quoique l'évacuation faite par le nez pour être utile, doive être considérable, il ne faut pas cependant l'avoir pour certaine par cette seule circonstance, parce qu'il arrive quelquefois qu'à raison de la malignité de la fiévre, elle est si abondante que tout le sang sort du corps. Wepfer dit aussi avoir observé dans les fiévres malignes, des évacuations de sang par le nez, l'uterus & les reins, très-dangereuses & terribles; (a) & il n'y a point de Médecin qui soit médiocrement exercé dans l'art de guérir, qui n'ait vu de flux de sang très-abondans & presque toujours mortels dans la rougeole & la petite vérole, lorsqu'elles sont très-malignes. Ce qu'Avicenne remarqua très-bien dans la description très-exacte qu'il donna de cette maladie, & après lui Sydenham; mais comment distinguerons-nous dans les fiévres aigues l'hémorragie du nez qui est bonne, d'avec celle qui sera mauvaise? C'est de la manière suivante: si dans le temps que le malade perd le sang en abondance, il se refroidit extrêmement, de sorte que les forces lui manquent, c'est un signe mortel, parce que cela signifie que ce n'est point la nature qui fait l'évacuation du sang, mais la malignité de la maladie; car la froideur excessive du corps, qui survient dans les

---

(a) *Wepferus de cicuta aquatica*, *cap.* 5.

jours critiques, à cause d'une grande hémorragie du nez est très-mauvaise. (*a*)

Il faut remarquer ici que la froideur dont nous parlons doit être excessive, parce qu'ordinairement après une grande hémorragie la chaleur de la fiévre se tempère, de sorte qu'elle est peu sensible, alors cela n'est pas mauvais. Or, on connoît par le pouls & autres symptômes favorables que cette température naît de ce que la fiévre a cessé ou du moins diminué de beaucoup; on donne aussi pour un signe propre à connoître si l'hémorragie du nez est utile ou nuisible, si elle arrive dans des jours critiques, & si elle correspond à l'âge & au tempéramment. A la vérité il ne faut rien négliger de cela, mais la règle que peut avoir le Médecin pour faire cette différence, consiste à examiner comment se trouve le malade après qu'il est sorti de cette crise; parce que si la maladie se termine ou du moins diminue beaucoup, & que la personne se trouve soulagée & avec le pouls bon, c'est un signe certain que l'évacuation a été utile; mais au contraire elle est fort nuisible, si après le sang évacué, le pouls s'affoiblit & la maladie augmente. Ainsi nous trouvons dans les épidé-

(*a*) Quæ diebus criticis ex hemorrhagia incidit perfri- » geratio eximia, pessima. *Hip. lib.* 2, *coac. præn. cap.* » 13, *sent.* 1.

mies d'Hippocrate, que la femme du *Forum Mendaciorum* & *Hypoſtenes de Lariſſe*, périrent après avoir perdu beaucoup de ſang, parce qu'avec cette hémorragie les ſymptômes ne ſe calmerent point. (*a*) Du reſte, on peut avoir pour règle générale & certaine de toutes les évacuations, celle que propoſe Hippocrate lorſqu'il dit dans ſes aphoriſmes que quelques mauvaiſes qu'elles paroiſſent, ſi elles tournent la maladie en bien, elles ſont toujours avantageuſes & bonnes, ainſi que nous l'avons expliqué déjà en parlant des cours de ventre dans les fiévres ardentes.

L'hémorragie copieuſe du nez a une particularité différente de toutes les autres évacuations qui ſe font dans les fiévres aigues, c'eſt que celles-ci dans le commencement ſont preſque toujours de mauvais augure, & qu'il eſt rare que les autres ne ſoient point bonnes, ce que j'ai obſervé très-attentivement, & Galien l'annonce dans ſon commentaire ſur l'hiſtoire de Meton,

---

[*a*] Mulierem quæ decumbebat in foro mendaciorum, » enixam primo doloroſè maſculum, ignis corripuit.... » Quatuor decimâ ſanguis de naribus, mortua eſt. *Hipp. lib.* 3, *epid. ſect.* 2, *ægrot.* 12. In lariſſa Hipoſtenes pe» ripneumonia videbatur Medicis deprehenſus eſſe, non » erat autem... Sextâ autem die ſanguis efluxit è naribus, » cum ſternutaſſet, circiter ad heminas quatuor... Un» decimâ autem mortuus eſt. *Hip. lib.* 5, *epid. n.* 14.

& dans les épidémies d'Hippocrate nous trouvons plusieurs histoires de malades qui eurent une hémorragie du nez très-considérable, dans le commencement même de la maladie ou l'augmentation & qui guérirent. Les femmes l'évacuent d'ordinaire par la matrice, & cette évacuation leur est aussi très-utile comme Hippocrate rapporte que cela arriva à la fille de *Detarse*, qui dans le même-temps rendoit le sang par le nez & par la matrice, (*a*) assurant qu'il n'a vu mourir aucune des femmes qui eurent de semblables hémorragies; quoiqu'il avertisse néanmoins que les fiévres ardentes, qui chez les femmes grosses excitent l'hémorragie de la matrice, causent presque toujours l'avortement, ce que j'ai observé plusieurs fois dans ma pratique; j'ai souvent vu aussi que dans le commencement des maladies aigues les femmes perdoient un peu du sang par l'uterus, & que pour l'ordinaire c'est une évacuation symptomatique de laquelle on

[*a*] Plurimis itaque in febribus muliebria apparuerunt, „ quibusdam autem ex naribus sanguis fluxit, & virginibus „ multis tunc primùm accidit. Nonnullis autem & ex naribus, & muliebria apparuerunt, ut detarcidis filiæ virgini „ apparuit primùm, & ex naribus largè sanguis profluit. Et „ nullam scio mortuam earum quibus horum aliquid benè „ evenit. Quibus autem accidit, utero gerentibus omnes „ corruperunt; quas ego novi. *Hip. lib.* 7, *ep. sect.* 3, *n.* „ 25.

doit former le même prognoſtic que de l'hémorragie du nez lorſqu'elle eſt peu conſidérable.

Il nous reſte à préſent à expoſer les ſignes qu'il y a pour connoître lorſque la maladie doit ſe terminer par une hémorragie du nez ; & pour ne pas ſe tromper en cela, il faut qu'on ne s'arrête pas à un ſeul ſigne, mais à l'enſemble & à l'union de tous ceux que nous propoſerons, & quoique tous ne s'y trouvent pas, il ſera pourtant néceſſaire que la plupart y ſoient. Un des ſymptômes qui ſervent le plus à faire connoître que la maladie ſe déterminera par une hémorragie, c'eſt la nature de la maladie qui demande d'elle-même cette évacuation pour ſe déterminer ; & l'obſervation nous apprend que les fiévres ardentes principalement ſynoques ſe terminent par elle. Il y auſſi d'autres maladies qui demandent cette évacuation, comme la phrénéſie & la plupart des inflammations internes, & quoiqu'Hippocrate diſe qu'elle eſt inutile dans la fiévre quarte, cependant Proſper Alpin rapporte qu'il fut attaqué de fiévre quarte, & que lui étant ſurvenu une hémorragie du nez, il fut guéri. (*a*)

L'âge du malade ſert auſſi beaucoup à faire connoître la criſe qui doit ſe faire par l'hémorragie, parce qu'elle ſurvient pour l'ordinaire à

[*a*] *Alp. de præſag. vit. & mort. ægrot. lib.* 6, *cap.* 13.

ceux qui n'ont pas atteint encore la trente cinquième année ; (a) mais chez ceux qui ſont plus âgés, l'hémorragie ſe fait par les parties inférieures, & perſonne n'ignore que celle du nez pendant la ſanté même, eſt familière aux enfans & à la jeuneſſe. (b) La manière dont on l'évacue fait auſſi beaucoup à notre ſujet, de même que le tempérament du malade ; parce que ceux qui ont les joues fort enflammées, & dont le reſte du viſage eſt un peu pâle, ſont très-ſujets à cette évacuation, principalement s'ils font quelquefois d'exercice violent, ou s'ils reſtent longtemps expoſés au ſoleil. Lorſque le temps de l'évacuer s'approche, les hypocondres s'enflent un peu ſans douleur, le malade ſe ſent la reſpiration un peu gênée, ce qui diſparoît promptement ; le viſage devient coloré, quelques larmes coulent des yeux, la vue ſe trouble comme ſi elle s'obſcurciſſoit, & par fois les objets paroiſſent colorés, le malade ſe plaint extrêmement de la tête, il a des battemens ſenſibles des artères temporales & des carotides, & s'il ſe joint à tout cela, qu'il ſente quelque chatouillement au nez, de ſorte qu'il ſe frotte continuellement avec les doigts, c'eſt un ſigne que le ſang eſt

---

[a] Verùm ſanguinis eruptio [è naribus] magis ex- „ pectanda eſt junioribus 35 annis, &c. *Hip. lib. prog. n.* „ 22.

[b] *Hip. lib. 3, aphor. ſent. 27.*

déjà prêt à ſortir ; tous ces ſymptômes ſe trouvent expoſés aſſez au long dans les ouvrages d'Hippocrate, & Galien s'en ſervit pour connoître & prédire dans un jeune Romain qui étoit bien malade, qu'il auroit promptement une hémorragie du nez, ce qui arriva en effet ainſi au grand étonnément des aſſiſtans : car outre qu'il avoit obſervé dans ce jeune homme la plupart des choſes que nous avons rapportées ; il remarqua qu'en délirant il voyoit un ſerpent rouge ſur le pavé. (*a*) L'Auteur de *l'Idioma de le Naturaleza*, porte pour ſigne certain que la criſe ſe fera par l'hémorragie du nez, le pouls qu'il appelle *dicrotus martellinus* ou *bis pulſans.* (*b*) Je n'ai pas encore d'obſervations pour conſtater & affirmer cela, & je ne penſe pas non plus que cet Auteur ait celles qu'il faut pour l'aſſurer lui-même ; ainſi il faut que les Médecins obſervent avec ſoin pour pouvoir mettre en avant ce que nous mettons à préſent en doute.

§. V.

De la Sueur.

Nous avons déjà dit que les fiévres ardentes ſe terminent ou par l'hémorragie du nez, ou par les

---

(*a*) *Galen. de præſag. ad poſthumum.*

(*b*) *Idioma de la naturaleza, lib.* 2, *cap.* 9, *pag.* 339.

ſueurs, quelquefois une ſeule de ces évacuations amene la maladie à ſa fin, d'autres fois toutes les deux jointes enſemble, de ſorte que j'ai vu dans les fièvres ſynoques l'hémorragie du nez ſurvenir la première, & tout de ſuite après la ſueur avec un ſoulagement marqué des malades; ce que Galien dit au ſujet de la ſueur eſt très-remarquable, ſavoir qu'elle eſt très-propre pour guérir toutes les fiévres, & ſur-tout les ardentes. (*a*) Il eſt vrai que les maladies de ce genre ſe terminent quelquefois par toute ſorte d'évacuations, comme par le vomiſſement, le cours de ventre, les urines & les ſueurs. Ce que Galien remarque auſſi dans le même endroit; nous trouverons dans l'hiſtoire des Epidémies d'Hippocrate que pluſieurs malades furent guéris par la ſueur, car il rapporte de la femme qui logeoit ſur le rivage, que le quatorzième jour elle vomit beaucoup de bile, après quoi elle ſua, & reſta ſans fiévre; (*b*) parlant de *Cherion*, il dit que le 14e il ſua, que le 16e il vomit beaucoup de bile de couleur de ſaffran, & que le dix-ſeptième

---

(*a*) Sudores verò omnibus febribus propriè ſunt, & » præcipuè incedentibus.

(*b*) Mulierem quæ decumbebat in littore tertio jàm „ menſe gravidam, ignis arripuit... 14°. autem vomuit „ biliosa flava, copiosa ſudavit, ſine febri judicata eſt. „ *Hip. lib.* 1, *epid. ſect.* 3, *ægrot.* 13.

ayant ſué encore il fut délivré de la fiévre ; (*a*) & lorſqu'il établit dans ſes aphoriſmes pour maxime fondamentale que s'il ſurvient à un malade attaqué de fiévre ardente , *rigor* , c'eſt-à-dire , un grand tremblement de tout le corps , avec claquement dés dens & froideur de ſes membres , ce malade demeure exempt de fiévre ; (*b*) il donne à entendre que c'eſt lorſqu'il ſuccède à ce *rigor* , une ſueur abondante comme il arrive le plus ſouvent , ou un vomiſſement , ou tout autre évacuation convenable ; car ſi cela ne ſe fait pas ainſi , le *rigor* eſt d'ordinaire d'un mauvais augure , & par cette raiſon il dit dans un autre aphoriſme , que ſi le *rigor* ſurvient à un homme attaqué d'une fiévre continue , & qu'il ſoit très-foible , il meurt. (*c*) Il n'eſt pas néceſſaire de rapporter ici la foule de maladies qu'Hippocrate dans ſes Epidémies dit avoir guéries par les ſueurs , parce qu'il n'y a point de Médecin

---

(*a*) Cherionem qui decumbebat juxtà Demenetum , „ ex potu ignis corripuit, ſtatim autem capitis gravitas do„ loroſa . . 14a autem febris acuta , ſudavit. 16a vomuit „ bilioſa flava , ſatis multa. 17a Superriguit , febris acuta „ ſudavit ſine febre judicatus eſt. *Hip. lib.* 3 , *epid. ſect.* 2 , „ *æg.* 5.

(*b*) A febre ardente occupato , rigore antecedente , & „ ſolutio fit. *Hipp. lib.* 4 , *aphor. ſent.* 58.

(*c*) Si rigor incidat febre non intermittente ægroto jàm „ debili lethale eſt. *Hip. lib.* 4 , *aphoriſ. ſent.* 46.

quelque

quelque peu versé qu'il soit dans la Médecine d'Hippocrate qui ne sache que *Cleanacte*, *Meton*, *Melidius*, *Pherecidez*, *Anaxion*, *Nicodeme* & plusieurs autres guérirent par la sueur, au contraire nous voyons qu'*Hermocrates* fut délivré de la fiévre le quatorzième jour sans avoir sué, mais elle lui revint le dix-septième, le vingtième il fut encore libre sans avoir sué, & mourut le vingt-septième.

Dans les prénotions coaques, Hippocrate dit que si la sueur commence avec la fiévre aigue, elle est d'un très-mauvais augure, (*a*) ce qui se confirme par une autre maxime qu'il établit dans le second livre des épidémies: savoir, que les évacuations critiques (*b*) ne doivent pas paroître au commencement, mais après la coction, laquelle ne se trouve jamais au commencement de la maladie. C'est pourquoi lorsque les malades qui sont attaqués de fiévres aigues, suent extraordinairement les premiers jours, ils périssent presque tous, parce que pour lors la sueur est

(*a*) Qui hunc cum febre incidit sudor, si est acuta, pes-
„ tiferus. *Hip. coac. præn. lib.* 3, *cap.* 2, *pag.* 489.

(*b*) Etenim eorum qui statim morituri sunt celeres ju-
„ dicationes fiunt; etenim labores celeres, continui & ve-
„ hementes, quæ autem judicant in melius, non statim
„ apparent. Judicatoria non judicantia, partim sunt letha-
„ lia, partim difficilis judicationis. *Hip. lib.* 2, *epid. sect.*
„ 1, *n.* 9.

ſymptômatique, & qu'elle eſt cauſée par quelque forte inflammation interne, ou par quelque principe acre, ou colliquatif qui fond, diſſout & corrompt les humeurs louables; cette maxime a une exception, c'eſt lorſque les ſueurs abondantes ne viennent point au commencement de la maladie, de la cauſe de la maladie même, mais de la conſtitution de l'atmoſphère; car j'ai vu arriver aux malades ce qu'Hippocrate remarque à ce ſujet, ſavoir que lorſque l'air eſt chaud & ſec, les fiévreux ſuent fort peu; mais ſi après une longue ſéchereſſe, la pluye ſurvient, pour lors ils ſuent facilement au commencement de la maladie, (*a*) & cette ſueur n'eſt pas ſi mauvaiſe que celle dont nous venons de parler, ſur quoi Vallés obſerve (*b*) très-bien que de quelque manière que les ſueurs abondantes arrivent au commencement des fiévres, elles indiquent au moins que la maladie eſt difficile à guérir, parce qu'elles annoncent une grande abondance d'humeurs ſuperflues dans le

---

(*a*) In ardoribus ſiccitates, febres maximâ ex parte „ abſque ſudore contingunt. In his autem ſi ſuperroraverit, „ ſudatoriæ magis fiunt in principiis. Hæc difficiliora ju- „ dicatu manent, quàm aliter, tamen minùs, ſi non ſit „ ob hæc, ſed ob morbi modum. *Hip. lib.* 2, *epid. ſect.* „ 1, *n.* 2 . . . *& ſect.* 3, *n.* 3.

(*b*) *Valleſius comment. in lib.* 2, *epid. Hip. ſect.* 1, *n.* 2.

corps, comme le dit Hippocrate ; (*a*) c'eſt par cette raiſon que Vallés rapporte, que ſi le paroxiſme d'une fiévre tierce ſe termine par la ſueur, c'eſt un indice qu'il doit y en avoir un autre.

Les ſueurs, pour être ſalutaires, ne doivent donc point ſurvenir au commencement de la maladie, mais après qu'il a paru quelque ſigne de coction : en outre on doit obſerver qu'il faut qu'elles s'accommodent aux loix de la nature ; c'eſt pourquoi Hippocrate dit dans ſes aphoriſmes que ſi les ſueurs paroiſſent dans les fiévres le 3eme, le 5, 7, 9, 11, 14, 17, 20, 27, ou le 34eme jour, elles ſont bonnes, & terminent les maladies ; mais que ſi elles ſurviennent dans d'autres jours, elles ſont mauvaiſes, & rendent les maladies longues & laborieuſes. (*b*) Cela eſt fondé ſur ce que des jours indiqués dans l'ouvrage de ce grand homme, les uns ſont critiques, & les autres indices ; c'eſt-à-dire qu'ils marquent la criſe, & nous démontrerons dans la ſuite le jugement qu'on doit en porter. On trouve les conditions qu'on exige, pour que les ſueurs ſoient utiles

---

(*a*) Febricitanti ſudor oboriens, febre non remittente, „ malum. Moram enim trahit morbus, & nullam humiditatem ſignificat. *Hip. lib.* 4, *aphoriſ. ſent.* 58.

(*b*) *Valleſ. comm. in lib.* 2, *epid. hip. ſect.* 1, *n.* 2.

dans les pronoſtics avec plus de clarté, (*a*) car nous y liſons que les ſueurs qui arrivent les jours critiques ſont très-bonnes, & qu'elles terminent tout-à-fait les fiévres, de même qu'elles ſont utiles, quoique cependant moins que les autres, lorſqu'elles ſont univerſelles, c'eſt-à-dire dans tout le corps, qu'elles rendent la maladie plus légère; ſoulageant un peu le malade, & s'évacuant ſous forme de goutte, ou par exhalaiſons : mais elles ſont très-mauvaiſes lorſqu'elles ſont froides, que le malade ne ſue que du viſage, de la tête & du col, & ſi cette ſueur vient dans une maladie aigue, c'eſt ſigne de mort; mais ſi la maladie n'eſt pas aigue, cela annonce qu'elle ſera longue : nous trouvons cette doctrine confirmée clairement dans les épidémies d'Hippocrate, car il dit que *Périclés* eut une ſueur abondante après midi, (*b*) &

[*a*] Sudores optimi ſunt in omnibus acutis morbis, qui „ in diebus judicatoribus fiunt, & febrem perfectè ſummovent, boni verò ſunt qui per totum corpus contingentes, hominem faciliùs morbum ferre faciunt. Qui „ verò tale quid non effecerint, incommodi ſunt. Peſſimi „ autem ſunt frigidi, & tantùm circà caput, & faciem „ oborientes, & circà cervicem : hi enim cum acutâ quidem febre mortem præſignificant; cum mitiore verò „ longitudinem morbi. *Hip. lib. prog. n.* 5.

[*b*] In abderis Periclem morbus corripuit acutus continuus cum dolore... noctem quiete tranſegit uſque ad

qu'il fut délivré de la fiévre, qui ne lui revînt plus; il dit aussi de la fille de *Larissa* (*a*) qu'elle eut un tremblement, & que dans le même moment il lui survint une sueur abondante, universelle & chaude qui la guérit. Mais le malade qui logeoit dans le jardin de *Dealcés*, (*b*) sua vers le dix-septième jour, sans être néanmoins délivré de la maladie, le vingtième il sua encore, & se trouva mieux, elle ne se termina cependant que le quarantième jour. C'est pourquoi la maxime fondamentale est que l'utilité des sueurs doit se déduire du soulagement qu'en reçoivent les malades; quoique si

---

" medium diem, sudavit sudore multo calido, quartâ die " per totum, à febre liber judicatus est, non rediit. *Hip. lib.* 3, *epid. sect.* 3, *ægrot.* 6.

(*a*) In Larissa virginem febris corripuit ardens acuta.... " Sexto per nares largiter fluxit multùm. Horrore correpta, " sudavit multo calido per totum, sine febre judicata est. " Huic non fuit recidiva. *Hip. lib.* 3, *ep. sect.* 3, *æg.* 12.

(*b*) Qui decumbebat in horto Dealcis capitis gravita" tem, & in dextro tempore dolorem habebat multo tem" pore. Ex occasione autem ignis corripuit, decubuit...... " Decimâ septimâ manè summo extrema frigida, conte" gebatur, febris acuta, sudavit per totum, levatus est, " intelligebat magis, non est à febre liberatus... Vigesimâ " dormivit, intelligebat omnia, sudavit sine febre.... " Quadragesimâ ejecit pituitosa alba, aliquandò plura su" davit multùm, ex toto perfectè judicatus est. *Hip. lib.* " 3, *epid. sect.* 1, *ægrot.* 3.

elles ſont univerſelles, chaudes, dans un jour convenable, correſpondant à la maladie, n'affoibliſſant point, elles ſont utiles pour l'ordinaire; ſi au contraire elles ſont froides, que les malades ne ſuent que de la tête & du front, ou qu'elles viennent abondamment dans le commencement; non-ſeulement elles ſont nuiſibles, mais encore elles annoncent la mort. Si nous avons vu dans l'hiſtoire des épidémies quelques malades qui guériſſent par la ſueur, nous en trouvons d'autres qui ſe trouvent plus mal; car nous liſons qu'*Eraſinus* eut la fiévre accompagnée de ſueur, & (*a*) pourtant il périt. Nous trouvons dans l'hiſtoire du phrénétique (*b*) qu'il vomit des humeurs vertes, & qu'il eut une ſueur copieuſe par tout le corps; cependant il mourut. C'eſt pourquoi ſi les malades ſuent beaucoup dans le commencement de la maladie, que la fiévre augmente, & que les ſymptômes prennent plus de force, c'eſt un ſigne que la

---

[*a*] Eraſinum qui propè Bootæ torrentem habitabat, „ ignis arripuit, &c. . . . Quinto mortuus eſt ad ſolis oc- „ caſum. Huic febris uſque ad finem cum ſudore. *Hip. lib.* „ 1, *epid. ſect.* 3, *ægrot.* 7.

[*a*] Phreneticus primâ die quâ decubuit, vomuit æru- „ ginoſa multa tenuia, febris horrida, multus ſudor con- „ tinuus per totum, capitis & colli . . . Secundâ manè ſine „ voce, febris acuta, ſudavit. Tertiâ exacerbata ſunt „ omnia. Mortuus eſt. *Hip. lib.* 3, *ep. ſ.* 3, *ægrot.* 4.

ſueur eſt d'un très-mauvais préſage, & qu'elle dépend ou d'une inflammation interne, ou d'une diſſolution, & d'une grande ſurabondance d'humeurs. Si les ſueurs ſont produites par la première de ces cauſes, la mort s'enſuit; mais ſi elle provient de l'abondance des humeurs mauvaiſes, la ſueur indique alors une maladie longue & difficile à guérir.

Je dois remarquer ici une choſe que j'ai lu dans Hippocrate, & que j'ai vu confirmée dans ma pratique, ſavoir qu'il y a certaines fiévres ardentes qui durent ſept jours, au bout deſquels il ſurvient une ſueur très-abondante qui les termine, de manière que les malades en ſont délivrés pour quelque temps, mais ils en ſont attaqués de nouveau au moment où l'on s'y attend le moins, & durent autres ſept jours, au bout deſquels la ſueur revient comme auparavant, & la fiévre ſe termine. J'ai obſervé cette alternative juſqu'à trois fois, & non pas au-delà. Hippocrate appelle ces eſpèces de fiévres *reverſivas*, c'eſt-à-dire qui reviennent, & rapporte qu'il y eut deux frères qui tomberent malades à la même heure, & qu'ils furent guéris, l'un le ſixième, & l'autre le ſeptième jour, mais que la fièvre leur revînt à la même heure, & les quitta (*a*) une ſeconde fois dans le même inſ-

(*a*) Velut duo fratres qui habitabant propè theatrum,

tant. J'ai imaginé que des fiévres ſemblables rempliſſoient par différentes attaques tout le temps de leur période, c'eſt-à-dire de vingt jours, & j'ai obſervé que pour l'ordinaire elles n'étoient ni malignes ni même dangereuſes. Enfin je dois avertir, que quoique les ſueurs froides ſoient mauvaiſes, comme nous l'avons prouvé, cependant il peut arriver quelquefois qu'elles guériſſent les malades attaqués de fiévres aigues; comme Hoffman dit l'avoir vu arriver à Halle, en l'année 1700.... Voici ſes paroles: » il eſt » très-remarquable que les fiévres de cette an- » née accompagnées des taches lenticulaires, » étoient ſuivies d'une ſueur froide qui avoit » une odeur un peu acide, & qui étoit ſi abon-

---

ſimul eâdem horâ cœperunt ægrotare. Erant Epigenis fratres. Horum natu majori judicium fuit die ſexto, juniori autem ſeptimo. Rediit ambobus ſimul eâdem horâ. Intermiſit dies quinque. Ex recidiva autem judicium fuit utrique ſimul omninò decimo ſeptimo. Judicium autem erat plurimis quinto die, intermiſit ſeptem dies, à recidivis autem judicium erat quinto, quibus autem erat judicium ſeptimo, intermiſit ſeptem, à recidiva autem judicabatur tribus. Quibuſdam autem erat judicium ſeptimo, habentes autem intermiſſionem tres, judicabantur ſeptem... Plurimi ergò ægrotantium in hâc conſtitutione, hoc modo ægrotabant, & nullum novi eorum qui ſuperfuerunt, cui non contingerint recidivæ ſecundùm rationem fientes. Et ſervabantur omnes quos ego novi, quibus recidivæ hâc formâ factæ ſunt. *Hip. lib.* 1, *ep. ſ.* 3, *n.* 35.

» dante, qu'elle duroit quelquefois plusieurs » jours, sans être mortelle. » (*a*) Quoiqu'Hippocrate ait regardé ces sueurs mauvaises, & comme des avant-coureurs de la mort, cependant l'expérience démontre qu'elles ne le sont pas toujours : on doit augurer de-là que ces sueurs peuvent naître d'une constitution particulière de l'air, comme plusieurs autres choses extraordinaires qu'il produit par son influence sur les maladies, en s'écartant des règles communes. Hippocrate ayant observé cela, dit dans ses pronostics que les mauvaises choses désignent toujours le mal, mais qu'il y a pour l'ordinaire une chose divine, qui oblige le Médecin à changer le jugement qu'il formeroit peut-être, en se gouvernant par les maximes générales, & les mieux établies ; & ces choses divines dont parle Hippocrate, comme nous l'avons déjà prouvé, ne sont autre chose que la constitution particulière de l'air, ce dont les Médecins s'appercevront facilement, si les fiévres épidémiques emportent les malades, sans qu'il y ait des symptômes fort dangereux ; mais il ne faut pas établir son jugement sur des cas rares, qui sont fort éloignés de l'observation commune : au contraire lorsqu'on verra des sueurs froides dans les maladies aigues, on pour-

(*a*) *Hoffman. tom. 5, dissert. 2, pag. 46.*

ra craindre la mort du malade, & dans celles qui ne ſont pas aigues, la longueur de la maladie.

§. VI.

Des terminaiſons des fiévres.

Nous avons dit que les fiévres ardentes ſe terminent par les ſueurs & les hémorragies du nez, & que quelquefois elles ſe changent en d'autres maladies, comme en péripneumonie ou en tierce intermittente; ſi elles ſe changent en péripneumonies, on doit en avoir un mauvais augure, parce qu'une maladie très-grave ſuccède à une moindre; mais ſi elles ſe terminent en tierces, elles produiſent toujours la ſanté, & c'eſt dans ce ſens qu'on doit entendre l'Aphoriſme, (*a*) (*b*) qui dit que les fiévres continues qui deviennent tous les trois jours plus fortes ſont dangereuſes; mais de quelque manière qu'elles ſoient intermittentes, elles ne ſont point d'un mauvais prognoſtic, quoiqu'il y ait des fiévres intermittentes fort dangereuſes, comme nous le verrons après, & ſi la

---

[*a*] Febres quæcumque non intermittentes per tertiam „ fortiores ſunt, magis periculoſæ ſunt. Quæcumque verò „ modo intermiſerint, quod ſine periculo ſint ſignificant. „ *Hip. lib.* 4, *aphoriſ. ſent.* 43.

(*b*) *Martian. comment. in lib.* 4, *aph. Hip. ſent.* 43, p. 312.

fiévre de continue qu'elle eſt, devient intermittente, c'eſt un bon ſigne, comme l'expérience le démontre.

Les terminaiſons des maladies étant une choſe des plus importantes qu'il y ait dans l'étude de l'art de guérir, c'eſt néanmoins une de celles dont les Médecins font le moins de cas. Je vais rapporter ici quelques remarques de pratique qui éclairciſſent cette matière; il eſt très-évident que le Médecin doit ſavoir l'iſſue, ſoit favorable ou pernicieuſe de la maladie, parce que dans celui-ci il prognoſtiquera juſte, & dans l'autre il connoîtra comment il doit ſuivre & imiter la nature; il doit ſavoir de même ſi la criſe eſt telle que la terminaiſon de la maladie le demande ou ſi elle eſt contraire. Les Médecins Grecs furent ſi exacts en cela, qu'on trouve dans Hippocrate, Galien, Aretée & Cœlius Aurelianus, la terminaiſon des maladies qu'ils décrivirent, & cela avec la plus grande exactitude. De notre temps, Charles Piſon & Lommius les ont imités; c'eſt pour cette raiſon qu'on doit en recommander la lecture à ceux qui pratiquent la Médecine, & à ceux qui l'enſeignent. Hippocrate expoſe à ce ſujet une grande doctrine dans le livre des Epidémies; Galien en a parlé dans le troiſième livre des criſes, chap. 3, ce qu'on trouve auſſi diſperſé çà & là dans d'autres endroits; il recueille toutes les obſervations qu'Hippocrate a

donné ſur cet objet, c'eſt pourquoi tant par ce que ces grands hommes nous en ont tranſmis, que par ce que nous en obſervons dans la pratique, nous démontrerons la manière dont ſe terminent les maladies aigues.

Toutes les maladies ſe terminent ou par des évacuations d'humeurs, ou par des abcès, ou enfin en ſe changeant en d'autres; les aigues ſe terminent preſque toujours de la première manière, quelquefois de la ſeconde, & ſouvent de la troiſième; nous avons déjà averti que *Freind* a remarqué que dans l'hiſtoire des épidémies d'Hippocrate, les malades qui guérirent, obtinrent toujours la ſanté par une grande évacuation d'humeurs; c'eſt ce que nous avons occaſion de voir arriver chaque jour dans notre pratique: quelquefois les maladies aigues ſe terminent par un abcès, comme on le voit lorſqu'après une phrénéſie ou un aſſoupiſſement il ſurvient des parotides. Nous n'entendons point ici par abcès ce que les Chirurgiens entendent par ce qu'ils appellent une tumeur où il s'engendre du pus; nous prenons le terme abcès, dans la ſignification que les Grecs avoient coutume de lui donner, en ſuivant Hippocrate qui nomme abcès un changement quelconque, qu'une humeur fait d'une partie du corps en une autre, en y produiſant une douleur ou molleſſe ou gonflement, de ſorte qu'ils appellent abcès les taches

lenticulaires, les boutons, les pustules, les gonflemens des jambes, des bras, des cuisses & autres semblables éruptions d'humeurs. Il n'est pas difficile de connoître les maladies qui doivent se terminer par abcès ou par évacuation, parce que si la maladie étoit aigue, les humeurs fort bilieuses & l'année fort chaude, il est certain qu'elle se terminera ou par le vomissement, ou par les urines, par des cours de ventre, une hémorragie du nez, ou enfin par des sueurs, & cela arrive communément dans le terme de trois semaines; mais si la maladie passe au-delà du vingtième jour sans inflammation ni signe dangereux, de manière que le Médecin juge que le malade doit en guérir, il peut surement attendre l'abcès : ce qu'Hippocrate démontre dans ses (*a*) pronostics & dans ses aphorismes, (*b*) disant qu'il survient à ceux qui ont des fiévres longues, des petites tumeurs & des douleurs dans les articulations.

Il nous reste à présent à exposer les signes

(*a*) Quæcumque febris longiorem moram traxerit homine alioquin ad salutem disposito, ità ut neque dolor „ teneat ob inflammationem aut ob aliquam aliam manifes- „ tam causam, huic abcessum expectare oportet cum tu- „ more ac dolore, &c. *Hip. prognost. n.* 24.

(*b*) Quibus febres longè, his tubercula ad articulos, „ aut dolores fiunt. *Hip. lib.* 4, *aphor. sent.* 24.

par lesquels nous connoissons que quoique la maladie soit longue, elle n'est pas mortelle, & que par conséquent elle doit se terminer par un abcès. Hippocrate dans ses prognostics s'exprime ainsi : celui qui doit guérir a la respiration bonne, n'a aucune douleur, dort la nuit, & tous les autres symptômes qui accompagnent la maladie, n'annoncent aucun danger; (*a*) & j'ai observé ce que dit Hippocrate dans les épidémies, savoir, que s'il y a fiévre & que la face du malade ne soit ni plus ni moins altérée que dans l'état sain, cela indique une longue maladie, laquelle ne se termine (*b*) pas sans qu'il survienne une hémorragie du nez ou une douleur dans quelque partie. Cela est confirmé par l'Aphorisme, portant que si le corps de ceux qui sont attaqués de fiévres assez fortes, ne s'affoiblit point ou qu'il s'affoiblisse plus vîte qu'il ne devroit le faire en raison de la maladie, c'est d'un mauvais augure, parce que l'un

---

(*a*) Qui omnes superstites ab ipsis evasuri sunt, facilè „ spirantes, & dolore exortes sunt, & noctu dormiunt, „ aliaque signa securissima habentes. Qui verò morituri „ ægrè spirantes fiunt, delirantes, vigilantes, aliaque signa „ pessima habentes. *Hip. lib. prog. n.* 21.

(*b*) Si venæ in manibus pulsent, & facies rectè valet, „ & hypochondria non sint mollia, diuturnus morbus fit, „ sine convulsione non solvitur, aut sanguine multo ex na„ ribus, dolor coxæ. *Hip. lib.* 2, *ep. sect.* 6, *n.* 10.

indique une grande foibleſſe, & l'autre eſt un ſigne que la maladie ſera longue. (*a*)

Il faut auſſi connoître les parties dans leſquelles les abcès doivent ſe montrer, car l'on ſera aſſuré qu'ils paroîtront dans les parties inférieures, ſi le foyer de la maladie a ſon ſiége près des flancs ; mais ſi ces parties ſont ſaines & que les ſymptômes de la tête dominent & l'emportent ſur tous les autres, pour lors l'abcès ſe fera dans les parties ſupérieures. Au reſte, nous expoſerons plus au long les ſignes qui ſe manifeſtent ordinairement dans le lieu où doivent paroître les abcès, en parlant des parotides. Lorſque les maladies ſe terminent par l'évacuation des humeurs, il faut ſavoir par quelle route chacune d'elles ſe guérit, parce que par là, le Médecin pourra imiter facilement la nature. Toutes les fiévres ardentes ſe terminent très-bien par l'hémorragie du nez ou par une ſueur abondante ; & ſi elles étoient fauſſes, par le cours de ventre ou un flux abondant d'urines, la criſe des tierces ſe fait par le vomiſſement. La phrénéſie ſe termine très-bien par la ſueur générale de tout le corps, principalement de

---

(*a*) Febricitantium non omninò leviter permanere, & „ nihil minui corpus, aut etiam magis quàm pro ratione „ colliquari, malum eſt. Illud enim morbi longitudinem, „ hoc verò debilitatem ſignificat. *Hip. lib.* 2, *aphoriſ. ſen-* „ *tent.* 28.

la tête, & quelquefois par l'hémorragie du nez. La léthargie & la péripneumonie ne se terminent jamais par un flux de sang, parce que la léthargie demande des flux d'humeurs crasses & épaisses ou des parotides, & la péripneumonie des crachats pituiteux mêlés avec un peu de bile, ou des abcès auprès des oreilles ou des ulcères aux jambes. La pleurésie ou point de côté, se termine principalement par des crachats & par les sueurs. Les inflammations du foie & de la rate le font par l'hémorragie du nez ou de l'anus, & si l'inflammation étoit à la partie convexe du foie, elle se guérit par l'hémorragie du nez ou par des sueurs copieuses, ou par des urines abondantes; mais si elle a son siége dans la partie concave, pour lors le cours de ventre & le vomissement bilieux sont utiles, ainsi que les sueurs & les urines. Personne n'ignore qu'en quelqu'endroit que se trouvent les inflammations, elles se terminent par résolution ou par suppuration; nous ne traiterons point des terminaisons des autres maladies, parce que celles que nous avons exposées suffisent pour éclaircir ces sujets. L'utilité qu'on peut tirer de la connoissance de ces choses est très-grande, en ce que le Médecin étant instruit de la terminaison qui correspond à chaque maladie & des voies que la nature désire, & dont elle se sert pour évacuer les mauvaises humeurs, il saura aussi comment il la

doit

doit imiter, & s'il voyoit qu'il y eut d'autres évacuations que celles que nous avons exposées, il connoîtra qu'elles ne sont pas utiles & que la crise de la maladie les produit, occasionant une dissolution dans les humeurs, de manière que la cause de la maladie ne soit point emportée avec elles, mais qu'on ne doit envisager en cela que les mauvais effets qu'elle produit dans le corps.

Je vais maintenant exposer les terminaisons qu'ont les maladies, lorsqu'elles se changent en d'autres, ce qui se fait très-fréquemment; quelquefois il arrive qu'avec le changement, la maladie augmente, & d'autres fois la première se termine par l'arrivée de l'autre, ou bien même peut-être elles se conservent toutes les deux, ce que le Médecin doit savoir parfaitement, tant pour bien pronostiquer, que pour aider la nature. Les fiévres ardentes & synoques se changent comme nous avons dit en péripneumonies, & en tierces. La première est très-mauvaise & arrive ordinairement en hyver ou au commencement du printemps; la seconde est favorable & se fait pour l'ordinaire en été & en automne; l'angine & la pleurésie se changent en péripneumonie, & celle-ci en phrénésie; tous ces changemens sont d'un très-mauvais augure. Les fiévres erratiques sur la fin de l'été & en automne se terminent en quartes, personne n'ignore que la maladie que nous appel-

lons mélancolie ſe change en des tremblemens ou mouvemens convulſifs ; l'inflammation de la plévre & des poumons en empyeme , & que le crachement de ſang paſſe en ulcère du poumon ; & celui-ci en phthiſie : tous ces changemens ſont auſſi très-fâcheux. L'apoplexie ſe change en paralyſie & cette mutation eſt très-ſalutaire ; la douleur de colique en douleurs articulaires , & c'eſt d'un bon augure, ou bien en paralyſie ou en volvulus , ce qui eſt alors très-fâcheux. Les obſtructions de la rate produites par l'atrabile dégénerent quelquefois en ſcorbut, cette terminaiſon eſt mauvaiſe , & d'autres fois c'eſt en épreintes ou teneſme , ce qui eſt favorable, pourvu néanmoins qu'elles ne ſoient pas de longue durée , parce que ſi elles s'y prolongent trop , l'hydropiſie ſurvient : elles peuvent auſſi ſe changer en cancers internes , ce qui eſt très-mauvais. L'inflammation du foie ſe termine en jauniſſe , & ſi cela arrive avant le ſeptième jour , & avec quelque dureté à l'hipocondre droit , le changement eſt de mauvais augure : mais ſi elle vient après le ſeptième jour , elle eſt pour l'ordinaire favorable. Tout le monde ſait qu'après un flux de ſang exceſſif qui arrive tout-à-coup , la ſyncope ſurvient , & s'il ſe fait lentement , l'hidropiſie le ſuit ; le hoquet eſt ſuivi de l'éternuement ; ce qui eſt favorable ; comme auſſi une diarrhée qui dure depuis long-temps ſe change en un

vomiſſement très-avantageux ſouvent pour les malades. J'ai cru devoir détailler les changemens qui ſe font de ces maladies en d'autres, & je ne ſaurois aſſez recommander aux Médecins l'avancement de cette doctrine par la vraie obſervation, parce qu'il ne ſauroit y en avoir de plus importante pour le progrès de la bonne Médecine.

§. VII.

Des Criſes.

Comme la nature conſerve certains périodes, & que pour l'ordinaire elle évacue les cauſes des maladies aigues dans certains jours déterminés, les Médecins Grecs, & principalement Hippocrate, marquerent les jours dans leſquels les terminaiſons étoient bonnes, & ceux qui étoient un ſigne qu'elles feroient mauvaiſes, d'où prit naiſſance la connoiſſance des jours critiques, parce qu'ils nommerent criſe la ſéparation ou l'excrétion que la nature fait de l'humeur viciée, ce qui ſignifie jugement de la maladie; & comme dit Galien, on lui donna ce nom à raiſon des ſignes qui ſont préſens dans le temps que cela arrive aux malades; parce qu'on juge pour lors ou qu'ils vont mourir, ou que la maladie ſe termine. Il y a deux doutes à cet égard; l'un, s'il y a véritablement criſe dans les maladies aigues, comme l'ont dit les anciens; l'autre, ſi

dans ce cas elles ſe font dans les jours déterminés par Hippocrate : à l'égard du premier article, il faut ſavoir que la nature, dans les maladies aigues, chaſſe de deux manières la cauſe du mal; car quelquefois elle le fait tout d'un coup & promptement, & d'autres fois peu-à-peu. Lorſqu'il arrive au malade un changement prompt, qui eſt ſuivi de la mort ou de la ſanté, il eſt appellé par les Médecins Grecs criſe par excellence ; mais lorſque la cauſe de la maladie s'évacue peu-à-peu, de manière que le changement ne ſe faſſe pas tout à la fois, pour lors Galien lui donnoit le nom de Solution de la maladie, (*a*) ce que quelques Auteurs ont appellé avec raiſon criſes *partielles*. Les fiévres aigues ſans inflammation ſe terminent pour l'ordinaire par cette eſpèce de ſolution, car nous voyons qu'elles ſe guériſſent tout à fait par des ſueurs, des cours de ventre, une hémorragie du nez & autres évacuations ſemblables, qui ne ſe font pas tout d'un coup, mais dans l'eſpace de pluſieurs jours. Les fiévres aigues avec inflammation éprouvent ordinairement les changemens appellés criſes promptes, comme on l'obſerve dans la phrénéſie, la pleuréſie, & autres maladies ſemblables : il ſuit de-là que pour la criſe, la circonſtance d'être ſubite, comme on l'en-

[*a*] *Galen.* 3, *de criſibus*, *cap.* 1.

ſeigne dans les écoles, n'eſt pas eſſentielle; car elle peut être prompte quelquefois, & d'autres fois longue & néanmoins ſe faire. Pourvu que les Médecins ſoient attentifs à obſerver ces choſes, ils trouveront la vérité de ces faits confirmée par l'expérience, principalement s'ils ne ſe laiſſent point préoccuper par les raiſons frivoles alléguées par quelques-uns pour qu'on dédaignât tout-à-fait l'obſervation des criſes. Baglivi dit, (a) & après lui quelques-autres l'ont cru auſſi, que dans le temps d'Hippocrate les criſes réuſſiſſoient mieux qu'à préſent; il eſt certain que les criſes ſe font chez nous de la même manière que chez les Grecs, avec la ſeule différence qu'ils étoient plus attentifs que nous à obſerver & à ſuivre ſoigneuſement la nature: je ſuis très-perſuadé que la nature humaine ne va pas en déclinant depuis le déluge univerſel, mais que la vie des hommes eſt auſſi longue aujourd'hui qu'elle l'étoit pour lors. Il arrive de nos jours dans les maladies les mêmes choſes qui arrivoient autrefois; c'eſt pourquoi Freind a très-bien remarqué (b) que les fiévres épidémiques que Sydenham décrivit & vit en Angleterre, ſont parfaitement ſemblables à celles qu'Hippocrate

(a) *Baglivi, lib.* 2, *praxis medica, cap.* 12.

(b) *Freind comment.* 1 *de febribus, pag.* 4.

décrit & dit être arrivées à Thasso. Les phrénétiques que j'ai vus & les malades attaqués de fiévres ardentes & malignes, ont eu communément les mêmes symptômes qu'Hippocrate rapporte des siens dans le premier & le troisième livre des Epidémies : d'où je conclus que les crises arrivent de la même manière dans nos temps & chez nous que chez les Grecs ; sans que la variété du terrein ni la distance des lieux s'y opposent ; je crois qu'il n'est point nécessaire de m'arrêter davantage sur ce sujet, parce que si les Médecins sont bons observateurs, & un peu exercés dans la pratique, ils savent que ces choses arrivent de la même manière que je l'écris ; cependant s'il en étoit quelques-uns qui eussent envie d'être plus instruits sur cet objet, ils peuvent lire Hoffman (*a*) qui a recueilli tout ce qu'il a pu trouver de mieux dans les anciens & les modernes touchant cette matière. La plus grande difficulté consiste dans les jours critiques, ce qui est le second doute que nous avons à examiner, parce qu'on trouve là-dessus beaucoup de contradiction ; les uns en effet les approuvent, & les autres regardent cette doctrine comme inutile. Hippocrate (*b*) parle très-au long des

(*a*) *Hoff. dissert. de cris. natura ejusq. explicatione rationali.*

(*b*) Septimæ quarta index est. Alterius hebdomadæ oc-

jours critiques dans différens endroits, & en particulier il dit dans les aphoriſmes que le quatrième jour indique le ſeptième, & le onzième le quatorzième : il ajoute encore que pour que la maladie ſe termine ſans crainte de récidive, il faut que ce ſoit dans un jour critique. (*a*) Nous avons déjà vu qu'il donne pour ſalutaires les ſueurs qui ſe font les jours ſeptième, neuvième, &c. Celſe, quoiqu'ayant tiré d'Hippocrate la plupart des belles choſes qu'il rapporte, le contredit pourtant en cela, & il dit qu'Aſclépiades mépriſa avec raiſon la doctrine d'Hippocrate, (*b*)

„ tava principium eſt. Conſideranda eſt undecima. Hæc „ enim quarta eſt ſecunda hebdomadæ. Conſideranda rurſùs decima ſeptima. Ipſa enim eſt quarta quidem à decima quarta, ſeptima verò ab undecima. *Hip. lib.* 2, *ap.* „ *ſent.* 24.

(*a*) Niſi in die legitimo recedat febris, neceſſe eſt redeat. *Hip. lib.* 2, *ep. ſect.* 5, *n.* 24. Febrientem ſi non in „ diebus imparibus febris dimiſerit, *recidivere* ſolet. *Lib.* „ 4, *aph. ſent.* 61.

(*b*) Eſt autem alia etiam de diebus ipſis dubitatio, quoniam antiqui potiſſimum impares ſequebantur, eoſque „ tanquam tùm de ægris judicaretur, criticos nominabant. „ Hi erant dies tertius, quintus, ſeptimus, nonus, undecimus. Quartus decimus, unus & vigeſimus, ità ut „ ſumma potentia ſeptimo, deindè quarto decimo, deindè „ uni & vigeſimo daretur. Igitur ſic ægros nutriebant, ut „ dierum imparium acceſſiones expectarent, deindè poſteà cibum quaſi levioribus acceſſionibus inſtantibus da-

& que quelques ſavans que fuſſent les anciens; ils furent néanmoins trompés par les nombres ou chiffres de Pythagore; mais pour peu que les Médecins ſoient inſtruits, ils ſauront que la Philoſophie de Pithagore donnoit une grande force aux nombres ou chiffres, ce qu'on peut voir dans *Laertius* (*a*) & dans l'hiſtoire de la Philoſophie de *Stanley*, (*b*) quelques grands hommes ont voulu donner une intelligence ſaine à ces nombres, diſant que ce Philoſophe ne fit point conſiſter l'être des choſes dans les nombres, mais qu'il voulut démontrer que la na-

---

„ rent, adeò ut Hippocrates, ſi alio die febris deſiſſet, re-
„ cidivam timere ſit ſolitus. Id Aſclepiades jure ut vanum
„ repudiavit, neque in ullo die, quia par, imparve eſſet,
„ bis vel majùs vel minùs periculum eſſe dixit. Interdùm e-
„ nim pejores dies impares fiunt, & opportuniùs poſt earum
„ acceſſiones cibus datur. Nonnunquàm etiam in ipſo mor-
„ bo dierum ratio mutatur, fitque gravior, qui remiſſior eſſe
„ conſueverat, atque ipſe quartus decimus par eſt, in quo
„ eſſe magnam vim, antiqui fatebantur . . . . Adeò appa-
„ ret quâcumque ratione ad numerum reſpeximus, nihil
„ rationis ſub illo quidem auctore reperiri. Verùm in his
„ quidem antiquos tùm celebres admodum Pythagorici
„ numeri ſefellerunt, cùm hic quoque Medicus non nume-
„ rare dies debeat, ſed ipſas acceſſiones intueri, & ex his
„ conjectare quandò dandus cibus ſit. *Cornel. Celſ. de re*
„ *med. lib.* 3, *cap.* 4.

[*a*] *Laert. de vit. illuſt. Philoſ. lib.* 8, *cap.* 1.

[*b*] *Stanl. hiſt. Phil. part.* 8, *de Doct. Pyth. ſect.* 1, *c.* 1.

ture gardoit dans ses opérations certains nombres ou périodes, & que ceux dans lesquels elle travaille le plus efficacement sont les impairs ; d'où est venue la connoissance des années climatériques, & l'observation de ce que la Lune exerce sa plus grande force le troisième, cinquième & septième jour. J''ignore si Hippocrate établit ces choses touchant les crises pour suivre Pythagore, ou si l'expérience le lui apprit, car je n'ai pas encore un nombre suffisant d'observations pour décider ce point avec justesse ; ainsi je prie instamment les Médecins de s'appliquer avec tout le soin possible à observer les jours dans lesquels arrivent les changemens principaux qu'on remarque dans les fiévres aigues, si c'est dans les jours pairs ou impairs, & si ceux qui arrivent le septième ou quatorzième jour terminent les maladies plus heureusement que ceux qui se font dans les autres jours ; ainsi que toutes les autres choses qui ont rapport à ce sujet ; parce que si cela étoit démontré véritable par des observations solides & bien faites, ce seroit sans doute d'un très-grand avantage pour le genre humain, en ce que les Médecins ne troubleroient point les mouvemens de la nature, lorsqu'ils sont favorables, & sauroient les arrêter lorsqu'ils sont contraires ; mais puisque je ne puis point décider positivement si Hippocrate établit des jours critiques

comme Philoſophe Pythagoricien, ou comme Médecin bien expérimenté, je veux cependant prouver, que ceux qui l'ont critiqué l'ont fait ſans fondement, & ſi j'inſiſte ſur ce point plus que de raiſon, c'eſt parce que ſi nous étions bien convaincus que les obſervations d'Hippocrate qui regardent les criſes ſont vaines, nous les abandonnerions tout-à-fait; mais ayant des doutes pour préſumer qu'elles ſont fondées ſur l'expérience de faits vrais, nous avons en attendant aſſez de motifs pour nous appliquer à les avancer, & à les confirmer. Celſe dit qu'Hippocrate n'a rien propoſé ſur les nombres qui ſoit fondé ſur la raiſon, & il prétend combattre l'énumération des jours, faite par ce grand homme, en ce qu'ayant regardé les impairs comme étant les plus puiſſans pour les criſes, & commençant la ſeconde ſemaine par le huitième jour, on n'avoit point tenu compte des dixième & douzième; mais ſeulement du neuvième & du onzième. Par cette critique que fait Celſe, il eſt aiſé de connoître qu'il ne pénétra pas bien le ſens d'Hippocrate, car celui-ci, comme nous le voyons dans les aphoriſmes, prenoit le quatrième jour pour ſigne du ſeptième, & commençant la ſeconde ſemaine le huitième jour; on peut voir facilement que le onzième en eſt le quatorzième. J'ai penſé pluſieurs fois que le peu de cas que quelques

personnes font des Médecins Grecs vient pour la plus grande partie du peu d'étude qu'ils en font: or, pour ce qui regarde Hippocrate, il faut le lire avec la plus grande attention, & combiner ensemble ces différens passages, parce que comme il écrivoit en style attique très-rigoureux, dans un endroit il explique plus au long ce qu'il a dit briévement dans d'autres : j'ignore comment est-ce qu'on ose nier l'autorité de ce grand Médecin sans avoir lu ses ouvrages. En combinant donc entr'eux plusieurs endroits d'Hippocrate, nous trouvons que les crises ne se faisoient pas seulement les septième, quatorzième, ou vingtième jour, mais aussi le sixième auquel se termina la maladie de la fille de *Larista*. Il rapporte dans le quatrième livre des épidémies quelques histoires de malades qui eurent la crise le dixième jour, d'autres le treizième, & il n'y a presque pas de jours où nous ne trouvions de terminaisons des maladies graves. Il est certain que Galien étant celui de tous les Médecins qui a le mieux expliqué la doctrine d'Hippocrate sur cette matière, assurant s'être trouvé présent du temps de la crise chez plus de mille malades, (*a*) avoue que les crises peuvent arriver dans tous les jours que nous avons

(*a*) *Galen. lib. 3 de crisibus, cap. 3.*

rapportés, (*a*) mais que cependant elles arrivent plus fréquemment le ſeptième, onzième, & autres jours marqués dans l'aphoriſme cité, d'où il conclut que le quatrième & le ſeptième jour des ſemaines ſont les plus puiſſans des jours critiques, quoique néanmoins les criſes puiſſent arriver de même les autres jours; (*b*) c'eſt pourquoi lorſqu'Hippocrate indiqua les jours critiques, & qu'il dit qu'ils étoient le quatrième, ſeptième, onzième, quatorzième, dix-ſeptième, & vingtième, il ne voulut pas pour cela en exclure les autres, comme on peut le déduire de ſes écrits, mais ſeulement démontrer les jours où les criſes arrivoient plus particulièrement; par conſéquent quoiqu'elles vinſſent dans d'autres jours, l'obſervation d'Hippocrate n'en devient pas vaine pour cela, & pour le prouver je veux me ſervir de Celſe lui-même, qui après avoir expoſé les ſignes mortels qui ſe préſentent dans les maladies conclut qu'ils trompent quelquefois, mais que cela ne ſuffit pas pour qu'on ne les regarde point comme certains

---

[*a*] Criſes omnibus diebus accidunt, ſed neque pares „ numero, neque ex æquali fide. *Gal. lib.* 1, *de diebus de-* „ *cret. cap.* 2.

[*b*] Oſtendimus verò in lucubratione de diebus decre- „ toriis omnium eſſe decretoriorum validiſſimos, qui qua- „ terno, vel ſeptimo circuitu fiunt. *Gal. com. in lib.* 1, „ *aphoriſ.*

parce que s'ils manquent quelquefois, cela n'eſt point remarquable ni digne de conſidération. (*a*)

Lucas Fozzi (*b*) a nié les jours critiques, & *Feijoo* (*c*) à ſon exemple, les a fort ſévérement conteſtés. Si celui-ci ſe fut contenté de réfuter les jours critiques, ſon ouvrage eut été plus eſtimé des ſavans Médecins, mais il n'a fait que ſe répandre en invectives contre Hippocrate qui ne conviennent point à un critique prudent, parce qu'il eſt très-certain que *Feijoo* n'a point lu les ouvrages d'Hippocrate de la manière néceſſaire pour les bien combattre, & la bonne critique démontre qu'on ne doit pas juger d'un auteur par quelques lignes qu'on aura lues ſeulement: car une propoſition, qui ſéparée paroît avoir un mauvais ſens, jointe cependant avec la ſérie des principes que l'Auteur établit ſe trouve très-bien fon-

---

(*a*) Si quid itaque vix in milleſimo corpore aliquandó » decipit, id notam non habet, cum per innumerabiles ho- » mines reſpondeat, idque non in his tantùm, quæ peſti- » fera ſunt, dico; ſed in his quoque quæ ſalutaria. Siqui- » dem etiam ſpes interdùm fruſtratur, & moritur aliquis, » de quo medicus ſecurus primo fuit. Quæque medendi » cauſa reperta ſunt, nonnunquàm in pejus aliquid con- » vertunt, neque id evitare humana imbecillitas in tanta » varietate corporum poteſt. Sed eſt tamen medicinæ fides, » quæ multò ſæpiùs, per quæ multò plures ægros pro- » deſt. *Cel. de re med. lib.* 2, *c.* 6.

(*b*) *Lucas Foz. de criſibus & dieb. crit. pag.* 46.

[*c*] *Feijoo, tom.* 2, *diſcours* 10.

dée. Du reſte il arrive à *Feijoo* de la part de ſes critiques, la même choſe qu'Hippocrate a éprouvée de ſa part; car j'ai remarqué que quelquefois on lui critique une parole ou une phraſe, mais injuſtement, parce qu'on ne pénètre point ſon ſens; j'ajouterai que *Feijoo* ſuppoſe avec peu de fondement, que les Médecins ſuivent tellement Hippocrate, qu'ils prétendent défendre opiniâtrément ce qu'il a dit, ſoit qu'il ſe trouve ou non conforme à la vérité : or il faut diſtinguer ſes écrits en deux claſſes; les uns ſont pratiques & les autres théoriques : dans les premiers il a ſeulement écrit ce qu'il avoit acquis par l'obſervation; dans les ſeconds il a expoſé ce qu'il penſoit touchant les cauſes des maladies. D'où il réſulte que les maximes qu'il a établies dans ſes livres de pratique, ſont pour l'ordinaire véritables, attendu qu'elles ſont fondées ſur des obſervations ſolides, & bien faites; mais celles qu'il y a dans les autres livres, ſont douteuſes, & même quelques-unes fauſſes, parce qu'il écrivoit alors comme philoſophe, & que pluſieurs choſes qu'il expoſe ne ſont point fondées ſur des obſervations, mais ſur des raiſonnemens philoſophiques. Etant donc vrai que la Médecine ne peut faire des progrès que par les ſeules voies de la vraie obſervation, comme *Feijoo* l'avoue & le répète lui-même dans pluſieurs endroits : or, Hippocrate ayant donné une infinité

d'obſervations exactes, fidelles & bien ordonnées, les Médecins font en cela très-bien de les ſuivre. Il ſeroit à déſirer que l'étude de la Médecine de ce grand homme ne ſe fut point perdue dans notre Eſpagne, & je puis aſſurer que l'art de guérir ſeroit aujourd'hui plus brillant, & plus avancé qu'il ne l'eſt: en outre il faut obſerver que tant *Tozzi* que *Feijoo* combattent les jours critiques en attaquant leurs cauſes, ce qui ne détruit point le ſentiment d'Hippocrate, parce que celui-ci tâche d'établir le fait; c'eſt-à-dire, qu'il y a des jours critiques, ſans s'occuper à vérifier qu'elles en ſont les cauſes; Galien les attribue à la Lune, (*a*) *Fracaſtor* à l'humeur mélancolique, (*b*) d'autres auteurs établiſſent des cauſes différentes; mais quelques incertaines qu'elles ſoient toutes, cela ne prouve pas que l'effet en ſoit incertain; ainſi de même qu'il eſt vrai que le ſuc monte de la racine, juſqu'à la pointe des feuilles d'un arbre, quoique cependant la cauſe qui le fait monter ſoit inconnue; de manière qu'il n'en ait aucune de celles qu'on a propoſé juſqu'ici, qu'on ne puiſſe contredire, ſans que pour cela une telle aſſertion ceſſe d'être certaine; la même choſe arrive dans une infinité d'effets naturels, dont l'exiſ-

---

[*a*] *Galen. de dieb. decret. lib.* 3, *cap.* 5.
[*b*] *Hieron. Fracaſt. de cauſ. critic. dier. cap.* 6 *& ſeq.*

tence eſt très-évidente, quoique cependant on ignore leurs cauſes, & peut-être même les ignorera-t-on juſqu'à la fin des ſiécles; c'eſt pourquoi *Gorter* a dit très-bien que la doctrine des jours critiques eſt très-véritable dans les maladies aigues inflammatoires, mais que la théorie par le moyen de laquelle on veut vérifier leur cauſe, a fait beaucoup de mal à ces obſervations : (*a*) & ſi *Feijoo* nous en eut préſenté un grand nombre qui lui fuſſent propres, par leſquelles il nous fit voir la fauſſeté de la doctrine des jours critiques, je ſerois pour lors le premier à l'appuyer. J'ai obſervé que les modernes qui ont écrit avec le plus de ſuccès, bien loin de s'y oppoſer, confirment au contraire l'obſervation des jours critiques, comme on peut le voir dans *Boerhaave*, (*b*) qui en parlant des fièvres ardentes, dit que l'hémorragie du nez eſt très-ſalutaire, ſi elle vient dans un jour critique. Son commentateur Wansvieten (*c*) fait des longs diſcours pour prouver l'exiſtence des criſes & la réalité des jours critiques, ce qui eſt très-bon que les Médecins liſent attentivement. Sydenham (*d*) décrit une conſtitution

[*a*] *Gort. comment. in lib.* 2, *aph. Hip. ſent.* 24, §. 5 *&* 6.

[*b*] *Boerh. aph. de cognoſ. & curand. morb. n.* 741.

[*c*] *Vanſwiet. comment. in aph. Boerh. aph.* 587 *&* 741.

[*d*] *Syden. obſervat. medic. ſect.* 1, *cap.* 3.

épidémique

épidémique des fiévres, lesquelles se terminent par des crises salutaires vers le quatorzième jour.

Il nous reste à présent à examiner quand est-ce qu'on doit commencer à compter les jours de la maladie, pour observer les crises. Celles où l'on doit s'appliquer à remarquer cela, avec le plus de soin, sont les maladies avec inflammation, parce que jai remarqué que dans celles-là, la nature conservoit des périodes fixes, & qu'elle opéroit des changemens considérables dans des jours déterminés. On en a un exemple bien évident dans la petite vérole, dans laquelle l'éruption des pustules, leur maturité & leur dessication arrive si déterminément dans certains jours, qu'on a formé de leurs observations quatre périodes, ou temps que conserve cette maladie, comme on peut le voir dans *Morton*, que je crois être celui qui a le mieux écrit là-dessus. Personne n'ignore que l'érysipèle dure ordinairement neuf jours, & qu'il augmente jusqu'au septième; dans la pleurésie on observe des changemens qui arrivent si exactement dans certains jours, que si le Médecin y porte son attention, il ne peut qu'en prendre une connoissance suffisante; d'où je conclus que l'ancienne doctrine concernant les crises, est réelle dans les inflammations; & qu'elle mérite qu'on avance ses progrès par des observations exactes & bien fondées dans les maladies aigues sans inflamma-

tion. Il eſt très-facile de connoître quand eſt-ce que les maladies aigues inflammatoires commencent, parce qu'elles attaquent toujours avec le *rigor*, & cette circonſtance ne peut être cachée ni au malade ni au Médecin. A l'égard de celles qui ſont ſans inflammation, les auteurs ne ſont pas d'accord, ſi on doit commencer à compter les jours de la maladie dès le moment où le malade en a été ſaiſi, ou bien ſi c'eſt ſeulement du temps où il a été obligé de ſe mettre au lit, à cauſe de ſa violence qu'il ne peut tolérer. *Aetius*, (*a*) Médecin grec qui traite de cela, dit que le commencement de la maladie doit ſe prendre du moment où le malade ſe trouve ſi accablé, qu'il ne peut y réſiſter, qu'en ſe mettant au lit; en quoi il ne ſuit pas *Galien*, qui ayant remarqué, qu'il y a des perſonnes ſi robuſtes, qu'elles peuvent ſupporter une grande partie de la maladie, ſans qu'elles ſoient obligées de garder le lit, dit que cette règle, pour connoître le commencement de la maladie, ne peut être ni fixe ni certaine. (*b*) J'ai

[*a*] Principium totius morbi dicere oportet illud tem-
» pus, quandò homo febrire incipit adeò manifeſtè, ut
» continuitatem corporis ſibi ſolutam eſſe putet, & non
» ampliùs in publicum prodire valet, & conſuetæ vitæ mu-
» nia obire, & proptereà de cubitu opus habuit. *Aetius*
» *Fetrabil. ſerm.* 1, *cap.* 5.

[*b*] *Galen. de diebus decret. lib.* 1, *cap.* 6.

mis un ſoin particulier à obſerver cela, & j'ai trouvé que le ſentiment d'*Aeius* étoit pour l'ordinaire véritable, quoique quelquefois il arrive ce que dit Galien; cependant on laiſſe cela à la prudence des Médecins qui pourront le connoître facilement, d'après l'expoſé qu'en fera le malade. Les Médecins grecs obſerverent, que pour attendre une bonne criſe, il falloit que la coction précédât, & ils en parlerent ſi avantageuſement, qu'Hippocrate aſſura que les coctions ſont une marque de la célérité de la criſe, (*a*) & que la crudité indique des maux graves : Galien dit qu'il n'avoit jamais vu mourir aucun malade de ceux chez leſquels il avoit obſervé avant la criſe des ſignes de coction. (*b*) Ces choſes donnerent lieu aux Arabes de former mille doutes ridicules, & une foule de queſtions frivoles ſur la coction, les curieux pourront lire *He-*

(*a*) Concoctiones celeritatem judicationis, & ſecuri-
» tatem ſalubrem ſignificant. Cruda autem, & incocta, &
» in malos abceſſus converſa, aut acriſias, aut labores,
» aut diuturnitatem, aut mortem, aut eorumdem recidi-
» vas. *Hip. lib.* 2, *epid. ſect.* 2, *num.* 11 & 12.

(*b*) Primum quidem & maximum inter omnia, eſt
» conſiderare coctiones ex urinis, & alvi excrementis &
» ſputaminibus: ſiquidem ego millies cùm dùm criſes fie-
» rent, intereſſem, neminem unquam vidi intereuntem,
» qui præcedentibus coctionibus criſim habuiſſet. *Gal. lib.*
» 1 *de criſ. cap.* 3.

redia. Mais comme je traite uniquement de la Médecine qui est fondée sur des observations, c'est d'après elle que je dois exposer ce qu'on entend par la coction qui doit précéder les crises dans les maladies aigues. Comme nous avons déjà dit que la cause de la fiévre produit une dissolution dans les humeurs, la nature les chasse du corps, en tant que déjà séparées du commerce des autres; dans cette excrétion les humeurs ne sortent point comme dans l'ordre naturel, parce que la cause de la maladie agissant sur elles, a changé leur composition, ou suivant que quelques auteurs disent les qualités, & par conséquent les a corrompues; ainsi nous voyons que l'urine dans le commencement ne laisse point de sédiment, & tant cette humeur que les excrémens sont d'une autre couleur, & d'une consistance différente de celles qu'elles ont ordinairement dans l'état de santé; les humeurs ainsi constituées sont apellées crues, ce qui veut dire que la cause de la maladie les altère, & les corrompt de manière que la nature ne peut en arrêter la dissolution; cependant comme avec le temps la nature surmonte la cause du mal, pour lors la disgrégation qu'elle produit dans les humeurs, diminue: par ce moyen elles acquièrent peu à peu l'état de composition qui leur est naturel; & lorsqu'elles commencent à l'avoir, on dit aussi qu'il commence déjà à

y avoir des signes de coction qui indiquent toujours que la nature est supérieure à la maladie, dans celles qui sont aigues sans malignité, parce que lorsqu'elles sont malignes, on ne peut point se fier à cela, comme nous le verrons dans la suite.

Mais pour éviter toute équivoque, & former un bon jugement sur ces choses, il faudra mettre un grand soin à observer les symptômes, & les combiner avec ce qu'on voit dans l'urine, ou dans les autres excrémens, parce que s'il se trouve qu'ils aillent d'un pas égal, c'est-à-dire que si dans le même temps qu'on remarque des signes de coction dans ceux-ci, les symptômes n'augmentent pas, & que les forces soient bonnes, on peut attendre avec assurance que le malade guérira, parce que cela indique que la nature est plus forte & supérieure au mal; mais si dans le temps qu'on commence à appercevoir des signes de coction dans l'urine, & autres humeurs excrémentitielles, les symptômes augmentent considérablement, & les forces diminuent, on doit s'en défier, parce que pour lors il y a quelque cause maligne & insidieuse, qui quoique jointe avec des bons signes, enleve le malade.

Quelques-uns disent que les signes d'une bonne coction consistent dans la remission des symptômes; il est certain que le bon succès dépend

de la combinaiſon d'une choſe avec les autres, & de la vraie connoiſſance de la coction qui doit précéder les criſes. J'ai traité au long de cette matière dans les commentaires du premier livre des épidémies d'Hippocrate, & dans ma pathologie (*a*) déclarant qu'il y a coction de la maladie, & coction des excrémens, & que ſi l'une eſt ſans l'autre, il n'y a point de ſignes de coction ſuffiſans pour porter un pronoſtic heureux pour le malade. Si la coction de la maladie, qui eſt le dernier période, auquel elle peut arriver, concourt donc avec la coction des humeurs qui doivent s'évacuer, ainſi que la force de la nature avec la remiſſion des ſymptômes, pour lors on peut aſſurer ſans crainte qu'il y a une véritable coction; on verra dans les endroits cités les erreurs dangereuſes qu'on enſeigne à ce ſujet, à la jeuneſſe dans les Ecoles.

§. VIII.

Du traitement des Fiévres ſynoques.

Dans ces fiévres les purgatifs ne conviennent point, & ils ſeroient auſſi nuiſibles que dans les fiévres ardentes, parce que les obſervations démontrent que la ſynoque ne ſe guérit

---

(*a*) *Vide illuſt. ad lib.* 1, *epid. Hip. text. XVIII*, *pag.* „ 87 *& ſeq. & inſtitut. pathol. tract.* 1, *prop. IV*, *num.* 24, „ *pag.* 425.

point par le cours de ventre, lequel existant dans le commencement de la maladie, ne soulage point le malade. Par la même raison, il n'est pas à propos de donner l'émétique, parce que les vomissemens, comme le prouve l'expérience, ne terminent point ces sortes de fiévres; car tant les purgatifs que l'émétique, donnés dans le commencement de la maladie, n'évacuent pas les causes de la maladie, & y produisent des altérations notables qui peuvent occasioner des maux très-graves. La saignée est un remède utile & nécessaire, parce que ces fiévres se terminent ordinairement & régulièrement par l'hémorragie du nez, ou des hémorroïdes, ou de l'utérus chez les femmes. Outre cela les synoques se terminent assez souvent en péripneumonies, & le Médecin peut prévenir cette fâcheuse terminaison, en usant prudemment de la saignée. Ces fiévres sont celles que Galien dit qu'il dissipoit par le moyen de la saignée. (*a*) Cette fiévre différe des autres, en ce

(*a*) Aufero itaque ab homine eo usque de industria sanguinem, quoad animo linqueretur, maximum planè, ubi valentes vires sunt, synochæ febris remedium, id quod tùm ratione tùm experientia didici... Post modum in ejusmodi corporibus necessario supervenit alvi dejectio, nonnumquàm etiam bilis vomitio. Quas res statim à toto corpore madores, sudoresve excipiunt, quæ nimirùm omnia, cum hic quoque contigissent, protinùs

qu'elle permet de ſaigner dans tous les temps ; ainſi ſi le Médecin eſt appellé, lorſque la maladie eſt dans ſon état, s'il juge que l'omiſſion des ſaignées l'a rendue fort dangereuſe, il pourra les faire pratiquer alors ; quoique néanmoins je dois recommander aux Médecins de ne pas les employer dans l'état, excepté dans le cas où on les aura négligées ; tout comme auſſi, à moins qu'on ne connoiſſe par les ſignes que nous avons expoſés ci-devant, que la nature veut exciter une évacuation de ſang, & qu'à cauſe de l'embarras intérieur du corps, elle ne peut la produire, parce que pour lors une ſaignée peut procurer une criſe favorable, comme je l'ai obſervé pluſieurs fois. *Eſpinoſa*, auteur du *Boixiano* inexpugnable, dit qu'il connoît un Médecin à *Calatayud*, qui faiſoit des cures merveilleuſes en ſaignant les malades des fiévres aigues pendant l'état de la maladie. Il eſt certain que cela arriveroit de même dans les fiévres ſynoques qui ſont très-fréquentes chez les gens robuſtes, & l'on peut tirer ce document de Galien, qui (*a*) le propoſe en traitant de ces fiévres. L'autre

---

„ febrem extinxerunt, ſic ut quidam ex his qui aderant, „ jugulaſſe me febrem per jocum dicerent, undè omnes „ riſimus. *Gal. meth. med. lib.* 9, *cap.* 4.

(*a*) Optimum igitur factum eſt (id quod nos ſemper in » re quâque facere vidiſti) ſtatim non numero dierum, ſed » uni virium robori in febribus ejus generis eſſe attentum ;

remède, c'est l'eau froide qu'on peut donner aussi avec un peu de nitre, comme dans les ardentes, & de la même manière que nous avons déjà dit, avec la seule différence que les synoques n'ont pas besoin d'une si grande quantité d'eau que les ardentes ; & l'on doit suivre dans les deux maladies, le conseil de Sydenham qui nous apprend, que lorsqu'elles sont parvenues à leur état, il ne faut pas donner beaucoup de rafraîchissemens, parce que la nature affoiblie par la force de la maladie, (*a*) ne peut point les supporter ; mais lorsqu'elle s'approche de son état, les diaphorétiques conviennent de la manière que nous avons dit devoir être employés

---

» quippè quod si servatum est, non solùm sexto, septi-
» move, sed etiam sequentibus diebus sanguis est mitten-
» dus. *Gal. meth. med. lib. 9, cap. 5.*

(*a*) Materiæ febrilis concoctio nihil aliud re verâ signi-
» ficat, quàm peccantis materiæ à sana separationem.
» Hanc igitur, ut acceleres, non satagendum nescio, qui-
» bus à temperantibus ; sed febris effervescentia tandiù per-
» mittenda est, quamdiù salus ægrorum passa fuerit, cum
» autem finem expectet, atque declinationem secretione
» jam conspicua, tùm quidem calidioribus medicamentis
» illam à tergo insequemur, ad rem eò celeriùs ac certiùs
» perficiendam. Atque hoc reipsâ est febrilis materiæ con-
» coctionem promovere, cum evacuationes, & refrige-
» rantia mores nectant, & curationem impediant; ipsam-
» que sanitatem jam appropinquantem abigant, uti sæpiùs
» à me fuit observatum. *Syden. observ. med. sect. 1, cap. 4.*

dans les ardentes, & si les symptômes sont trop forts, il faut secourir les malades avec les mêmes remèdes que nous avons proposés à cet effet. Il nous reste à présent à exposer la manière de guérir l'hémorragie, lorsqu'elle est fort considérable. Mais il faut avertir qu'il arrive rarement dans les synoques, qu'il s'évacue une plus grande quantité de sang, que celle qui est nécessaire pour guérir la maladie, & dans les ardentes où l'acrimonie est plus grande, il arrive quelquefois qu'elle est excessive.

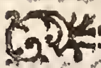
Nous avons déjà dit ci-devant que l'hémorragie du nez pour être salutaire devoit être abondante, ainsi les Médecins en voyant qu'il s'est évacué une bonne portion de sang ne doivent pas être portés facilement à l'arrêter, croyant qu'elle est excessive parce qu'il pourroit en résulter un grand mal ; mais si le cas se présentoit & qu'il fut nécessaire de l'arrêter, alors il faut composer une potion avec l'esprit de vitriol & le laudanum liquide de Sydenham, telle qu'on la trouve dans notre formulaire ; extérieurement les ligatures aux bras ou aux jambes, les ventouses appliquées aux épaules sont utiles pour arrêter le sang : ce qui produit son effet en tirant le sang, & pour ainsi dire le portant dans ses parties afin que son aflux soit moins abondant dans l'endroit par où il s'évacue, & quoique l'on use de quelques autres remèdes

pour remplir cet objet, comme d'appliquer de la neige au front & autres de ce genre, si on ne les emploie pas avec prudence, ils peuvent devenir dangereux, parce qu'ils peuvent occasioner une retrocession soudaine; l'esprit de vin est un des remèdes les plus appropriés pour arrêter le flux de sang, non pas seulement lorsqu'il sort du nez, mais encore des playes; il convient donc d'introduire dans les narines de la charpie trempée dans l'esprit de vin rectifié, & en même-temps appliquer sur le front un linge double imbibé du même esprit: Sydenham (*a*) a déjà dit qu'il n'y avoit pas de meilleur remède pour les brûlures, mais son utilité en l'appliquant à l'extérieur dans le flux de sang est prouvée par des expériences très-détaillées dans le Dictionnaire Universel de Médecine; il est très-vraisemblable que cet esprit arrête l'hémorragie en coagulant les humeurs & bouchant les orifices des vaisseaux capillaires par où passe le sang; parce que *Freind* prouva très-bien (*b*) & les Médecins savans croient avec lui que l'esprit de vin coagule très-puissamment les humeurs, & comme en même-temps il corrige l'atonie des vaisseaux sanguins, les fronce, & les racourcit,

(*a*) *Sydenh. observat. med. sect.* 6, *cap.* 4.

(*b*) *Freind. emmenolog. cap.* 14, *pag.* 147.

c'eſt par cette raiſon qu'il agit ſi efficacement dans des cas pareils.

CHAPITRE VI.

Des Fièvres Malignes.

Lorſque les Médecins qui obſervoient ſoigneuſement les opérations de la nature, remarquoient que les malades étoient attaqués de ſymptômes très-graves, & avoient une fiévre très-petite, de manière qu'ils trouvoient une grande diſproportion entre la maladie & les accidens qui en provenoient, ils l'appelloient maligne, prenant ſa dénomination de quelques hommes qui préſentent au-dehors une bonne mine, mais dont toutes les actions ſont accompagnées de malignité; ainſi on a appellé l'union & l'enſemble de toutes les choſes que nous avons rapportées, *Malignité* : les Auteurs Arabes, leurs Sectateurs, & quelques Modernes ont mis une infinité de doutes ſur l'établiſſement ou eſſence de la malignité; mais ils ſont tous frivoles, ridicules, & hors de propos, parce qu'ils confondent la cauſe avec l'effet. Que le corps humain ſoit affecté de quelques maladies qui paroiſſent bénignes, & qui dans la réalité ſoient très-dangereuſes, c'eſt un fait très-certain; mais quelles ſont les cauſes qui les produiſent?

On l'ignore, malgré qu'on dispute, & qu'on disputera peut-être éternellement; cependant on ne peut pas douter de l'existence de la malignité, c'est-à-dire, des maladies qui paroissent bénignes & qui véritablement sont graves quoiqu'on ne connoisse pas la cause qui les produit.

Il faut convenir cependant que les Médecins se sont quelquefois abusés à cet égard, parce qu'ils ont appellé malignes les maladies qu'ils n'ont pas connues faute d'intelligence & d'application, mettant à couvert ainsi leur ignorance: ce qui obligea le célèbre Sydenham à dire (*a*) que la fausse & supposée opinion de malignité avoit causé plus de mal au genre humain que l'invention de la poudre à canon.

Quelques-uns divisent la malignité en essentielle & en accidentelle. Ils appellent maladie essentiellement maligne, celle qui l'est de sa nature même; & maligne accidentelle, celle qui ne l'est pas d'elle-même; mais par certaines circonstances qui s'y joignent, lesquelles sont contingentes: aussi *prosper Alpin* (*b*) remarque-t-il à propos, qu'il n'y a aucune espèce de fiévre qui par accident ne puisse être maligne; de sorte que les ardentes, synoques, & hémitritées qui de leur nature ne le sont pas, peuvent le devenir par ac-

[*a*] *Sydenh. Schedul. monit. de non febr. ingress. circà finem.*

[*b*] *Alpin de medic. method. lib. 5, cap. 9.*

cident : cela arrive ordinairement, parce qu'on ne traite pas comme il faut ces maladies, ou parce que les Médecins au lieu de ſuivre la nature en dérangent les mouvemens ; ou ce qui arrive plus ordinairement encore parce que la conſtitution du temps change pendant la maladie. J'ai obſervé quelquefois que les fiévres ardentes étoient régulières, & d'un bon caractère, mais l'atmoſphère étant notablement altérée & ayant acquis une nouvelle conſtitution, elles tournoient quelquefois en mal & devenoient malignes ; auſſi eſt-il fort à propos que les Médecins dans toutes les fiévres obſervent ſoigneuſement la conſtitution du temps, & les différens effets qu'il produit dans le corps : nous décrirons ſeulement ici la fiévre maligne eſſentielle, car nous avons déjà parlé des autres, & il ne ſera pas difficile à un Médecin expérimenté de connoître lorſque la malignité accompagne la fiévre ardente ou ſynoque ; pourvu qu'il obſerve avec ſoin les ſymptômes que nous avons expoſés dans l'hiſtoire de chacune d'elles en particulier.

Les Grecs traiterent de la fiévre maligne eſſentielle, ſous le nom de fiévre peſtilentielle ; pluſieurs modernes l'ont fait auſſi à leur exemple, mais il faut obſerver qu'ils l'appelloient ainſi, non pas parce qu'elle eſt la même que la peſte, mais parce qu'elle lui reſſemble beaucoup. Quelques-uns ont cru que la troiſième

constitution qu'Hippocrate décrit dans le troisième livre des Epidémies, étoit la peste qu'il y eut à Athénes pendant la guerre du Péloponeze qu'on appelle aujourd'hui *Morée* ; mais certainement ils se sont trompés, parce qu'Hippocrate dans cette constitution ne décrit pas la peste, mais les fiévres pestilentielles & malignes qu'on observa dans ce temps. *Thncydide*, historien Grec, donna une description de la peste des Athéniens si exacte & si circonstanciée, qu'on ne peut rien voir de plus parfait dans ce genre. Le Poëte latin *Lucrece* suivit ses traces avec des caractères si expressifs dans son sixième livre de *Natura rerum*, que l'exactitude de la description, & l'élégance avec laquelle il l'a faite sont presqu'égales ; & si nous comparons ce que dit Hippocrate avec la description de ces Auteurs nous trouverons une grande différence. En suivant donc à notre ordinaire l'observation des Grecs, pour ce qui concerne les fiévres pestilentielles, & joignant à ce qu'ils en ont dit ce que *Vallesius*, *Sydenham*, & quelques autres Observateurs de la nature ont remarqué, nous allons exposer l'histoire de la fiévre maligne essentielle.



§. I.

Histoire de la Fiévre Maligne.

Le tempérament mélancolique, la jeunesse, l'embonpoint du corps, produit ou entretenu par de mauvaises humeurs & de mauvais alimens, la tristesse & la mélancolie très-continues, & plus que tout cela la constitution irrégulière du temps, ou les vents qui souflent du côté du midi, disposent à cette maladie.

Le malade commence à se sentir pesant, sans appétit, se trouvant ainsi disposé, la fiévre l'attaque, elle est assez vive le premier jour jusqu'aux premières vingt-quatre heures; lesquelles passées, la première violence avec laquelle la maladie s'est annoncée diminue, & il reste une chaleur fort peu sensible au tact, le pouls est en même-temps petit, fréquent, & inégal: le malade a une grande anxiété & une vive angoisse, sans qu'il sache dire en quoi elle consiste, ni qu'elle en est la cause; en même-temps il se trouve si pesant & avec si peu de force qu'à peine peut-il se lever pour prendre du bouillon ou ce qu'on lui présente; & lorsqu'il s'assied sur le lit, il tombe en défaillance fort aisément, & presque subitement: la tête se trouve troublée par des vapeurs, il dort d'un sommeil lourd, mélancolique, agité par des

rêves,

rêves, de manière qu'à son reveil il ne sait point dire ce qu'il songeoit; la fiévre augmente tous les soirs & pendant la nuit; il n'en est pas de même de la chaleur, mais les anxiétés & tous les symptômes que nous avons rapportés accroissent avec la fiévre.

Le malade passe de la sorte les quatre premiers jours & quelquefois les sept, après lesquels on voit par-tout l'épiderme un très-grand nombre de petites taches rondes, pour l'ordinaire rouges, quelquefois livides & même noires; lesquelles se manifestent plus à la poitrine que dans une autre partie du corps: ces taches durent pour l'ordinaire trois ou quatre jours & disparoissent après. Quoiqu'il arrive qu'on n'en voit point du tout dans la fiévre maligne, elles s'observent pourtant presque sur tous les malades. Immédiatement après que ces taches ont paru, la maladie s'aggrave de façon qu'on commence à s'appercevoir de quelque gêne dans la respiration, & de quelques tremblemens légers aux mains, & aux tendons des poignets, lesquels sont suivis promptement du délire; dans ce temps-là, les malades rendent quelques selles jaunâtres, vertes, noirâtres avec quelques vers, & le pouls devient plus petit, caché ou obscur; quoique la chaleur soit fort peu sensible, la soif est très-importune, la langue extrêmement séche, & fort noire; & si

les taches ſont livides, il eſt très-ordinaire que le hoquet ſurvienne vers le neuvième jour.

Lors de l'état de la fiévre maligne, qui eſt ordinairement vers le onzième jour, tous les ſymptômes augmentent, la face du malade devient gonflée, triſte, le délire ſe mêle avec l'aſſoupiſſement, les urines ſont comme dans l'etat naturel, & il paroît une ſueur accablante, à la tête & au col.

La fiévre maligne, ou ſe termine heureuſement, ou par la mort, ou ſe change en une autre maladie. Si les ſymptômes que nous avons rapportés du onzième jour ſe conſervent avec beaucoup de force, qu'on voie que le pouls de moment en moment devienne plus petit & foible; elle ſe termine aſſurément par la mort; parce que pour lors la difficulté de reſpirer augmente chaque jour, le hoquet eſt plus fréquent, & les évacuations par les ſelles diminuent extrêmement, de manière qu'il n'y a que fort peu d'humeur de la qualité de celles que nous avons décrites, & lorſque la mort approche elles ceſſent tout-à-fait, enſorte que quoiqu'on donne les plus forts draſtiques, on n'obtient qu'une petite évacuation même avec une très-grande difficulté, après quoi le malade ſe reffroidiſſant, & la difficulté de reſpirer augmentant, il meurt. Mais ſi lorſque la fiévre maligne eſt dans l'état, le pouls commence à

s'élever un peu, à être plus égal, que le malade recouvre assez de forces pour prendre de lui-même ce qu'on lui présente, qu'il dorme quelque moment sans délire, de manière qu'il s'éveille quand on l'appelle, & que la difficulté de respirer diminue un peu; pour lors les forces augmentant de plus en plus, & les symptômes diminuant la fiévre se termine heureusement par les sueurs qui sont universelles, chaudes, & vaporeuses.

Les maladies par lesquelles la fiévre maligne se termine, sont la phrénésie & la convulsion de tout le corps; cette terminaison est très-mauvaise, parce qu'elle est quasi toujours mortelle. On connoîtra que cette maladie se change en phrénésie par les signes qui lui sont propres, desquels nous parlerons en son lieu. Je veux avertir seulement ici qu'il y a trois choses qui s'observent toujours lorsque les fiévres malignes se changent en phrénésie, savoir, que l'urine devient claire & très-peu colorée, qu'elle est précédée toujours par des insomnies opiniâtres, & que le pouls est petit & profond: mais si elle doit se terminer par la convulsion de tout le corps, pour lors il arrive que les tremblemens des bras & des jambes augmentent jusqu'à ce que la tête tremble aussi, & l'on trouve très-souvent la convulsion jointe à la maladie.

§. II.

Des Causes de la Fiévre Maligne.

Il y a eu une très-grande variété parmi les Auteurs à l'égard des causes de la fiévre maligne, parce que plusieurs des anciens en commençant par les Arabes ont dit que la cause de la malignité consistoit dans une putréfaction des humeurs *intense*, & les autres dans *l'extense* : quelques-uns voulurent dire par là que le sang se corrompoit à tel point dans les fiévres malignes qu'il l'étoit dans toute son étendue & l'appelloient putréfaction *intense* ; d'autres vouloient signifier qu'il ne se corrompoit point dans toute sa substance, mais seulement dans quelqu'une de ses parties, cependant avec une grande extension ; c'est-à-dire que la putréfaction occupoit une grande partie du sang qu'il y a dans le corps : ainsi les uns concluoient que la putréfaction *intense* du sang avoit sa source dans le cœur, & les autres disoient qu'elle étoit dans tous les gros vaisseaux, ce qu'on trouvera très-bien expliqué dans *Heredia* ; (*a*) d'autres Auteurs discourant de la manière que nous avons dit ailleurs, confondirent la cause avec l'effet, car nous avons déjà prouvé que la putréfaction

[*a*] *Hæred. de febrib. pernicios. disp. 2, de feb. pun.*

n'eſt point la cauſe, mais l'effet des fiévres : & quoiqu'il ſoit vrai que dans les fiévres malignes on obſerve une putréfaction très-grande, c'eſt parce que leur cauſe produit dans les humeurs une plus forte diſſolution que dans les autres fiévres, & par ſon efficacité elle les corrompt plus puiſſamment. Outre ce que nous avons déjà expoſé à ce ſujet pour convaincre de ce que nous établiſſons à préſent, il ne faut qu'obſerver ce qui ſe préſente journellement dans la pratique, car il y a aſſez ſouvent putréfaction dans les humeurs ſans fiévre ; & il y a pluſieurs perſonnes dont la bouche exhale une odeur fœtide, d'autres qui rendent une ſueur putride, & d'autres enfin dont les excrémens rendent une odeur inſupportable, tous indices d'une grande putréfaction, quoique pluſieurs fois néanmoins il n'y ait ni fiévre, ni affections particulières des viſcères, accidens qu'on guérit pour lors facilement. On peut par conſéquent conſidérer la putréfaction comme régulière ou comme maligne ; la première eſt lorſque les humeurs ſe corrompent par quelque cauſe que ce ſoit, de manière qu'on n'obſerve d'autres effets, que ceux qui appartiennent à la putréfaction ; la ſeconde, lorſque conjointement avec la putréfaction ſoit légère ou conſidérable, on obſerve des accidens très-graves. La putréfaction de la première eſpèce ſignifie

que ſa cauſe ne détruit point le principe vital, la ſeconde le diminue & l'anéantit ; c'eſt elle qui conſtitue la différence qu'il y a entre la putréfaction, & les fiévres malignes, d'avec celles qui ne le ſont point, parce que dans celles-là, la cauſe de la maladie ne corrompt pas ſeulement les humeurs ; mais encore elle détruit les principes de la vie ; & dans celle-ci elle occaſione la putréfaction dans les humeurs, ſans détruire les principes vitaux.

Quelques modernes ſentant l'inſuffiſance de l'opinion des anciens, ſe ſont tournés d'un autre côté, & ont dit que les cauſes des fiévres malignes, peuvent ſe réduire à deux ; ſavoir, à la coagulation, & à la diſſolution des humeurs ; mais ils ſe ſont trompés en cela, de même que les autres, parce que comme eux ils ont pris l'effet pour la cauſe : il eſt vrai que dans les fiévres ardentes, quelquefois les humeurs ſe coagulent de manière, qu'il paroît que leur mouvement eſt preſqu'intercepté, & d'autres fois elles ſe diſſolvent ſi fort qu'il ſemble qu'elles ſoient entièrement réſoutes ; mais toutes ces choſes ne ſont que les effets de la cauſe de la fiévre qui les produit, ſuivant la différente diſpoſition qu'elle rencontre dans les humeurs, & quelquefois auſſi ſuivant leur nature. Nous avons la preuve de cela dans les poiſons, parmi leſquels il en eſt qui coagulent

les humeurs, & d'autres qui les diſſolvent. Le poiſon des vipères eſt dans la claſſe des premiers, & l'arſenic eſt dans celle des autres; ainſi de même que lorſque ces poiſons ſont introduits dans le corps, ils produiſent ſuivant leur nature la coagulation ou la diſſolution des humeurs; pareillement il arrive dans les fiévres malignes que leur cauſe eſt d'une telle nature, qu'introduite dans les corps elle coagule ou diſſout les humeurs. Nous croyons donc que la cauſe des fiévres malignes eſt un poiſon d'une nature particulière qui ſe joint à l'air, & qu'une fois introduit dans le corps, il produit la putréfaction, la coagulation, ou la diſſolution dans les fluides. De la manière que nous venons d'expliquer la raiſon pour laquelle nous ne ſommes pas affectés des fiévres malignes, quoique le vice ſoit dans l'atmoſphère, c'eſt parce que les corps humains différent entr'eux, & qu'ils ne ſont pas tous également diſpoſés à recevoir ces impreſſions; enſorte que le poiſon qu'accompagne l'air, n'agit point ſur tous avec une égale force. A la vérité nous ne pouvons pas connoître exactement la nature & les qualités de ce poiſon, qui cauſe les fiévres malignes *à priori*, comme diſent les Philoſophes, parce qu'il n'eſt point expoſé à nos ſens; mais nous jugeons de ſes forces *à poſteriori*, c'eſt-à-dire, par les effets qu'il produit; comme j'ai obſervé

attentivement ce que fait le poiſon des fiévres malignes dans le corps humain, j'ai vu dans toutes que les convulſions ſoit univerſelles ou particulières étoient un des effets : d'où je conclus que de quelle nature qu'il ſoit, il a la propriété d'être ennemi des nerfs & d'y produire l'irritation & le ſpaſme. On obſerve auſſi qu'il enflamme les humeurs du corps, leur occaſionant une inflammation d'une nature particulière, ce qui fait que les malades qui ſont affectés de ſemblables fiévres ſe plaignent d'une grande ardeur dans les parties intérieures, qu'ils ont la langue fort ſéche ; & qu'il leur ſort des taches colorées à la peau, ſymptômes qui comme le dit très-bien *Sydenham* (*a*) ſont pour l'ordinaire un effet de l'inflammation ; *Sthal* ayant obſervé ſoigneuſement une conſtitution des fiévres malignes qu'il décrit, aſſure que les malades avoient les humeurs du corps enflammées. (*b*)

Mais pour mieux comprendre cela, il faut ſavoir que, lorſque les liquides s'enflamment, ce n'eſt pas toujours de la même manière, parce que l'inflammation de la petite vérole eſt différente de celle de la rougeole ; celle-ci de celle dont les dartres ſe trouvent accompagnées & au-

---

[*a*] *Sydenh. diſſert. epiſtol. de variol. ad Guillelm. col.*

[*b*] *Sthal de febribus, pag.* 33.

tres maladies ſemblables. Par conſéquent l'inflammation des humeurs dans les fiévres malignes, eſt différente & d'une nature particulière, à laquelle les Médecins doivent faire attention, pour pouvoir la guérir. Le poiſon des fiévres malignes produit auſſi une putréfaction extraordinaire qui corrompt les humeurs; Morton aſſure (*a*) qu'il s'étoit trouvé préſent à la ſaignée d'une femme attaquée d'une fiévre maligne, & que le ſang qu'on lui avoit tiré, étoit d'une putréfaction ſi forte, qu'il exhaloit une fétidité inſupportable. *Baillou*, auteur très-eſtimable, rapporte un autre cas ſemblable; (*b*) *Fernel*, en parlant des fiévres ſynoques, dit (*c*) que le ſang qu'on tire dans ces fiévres, eſt aſſez ſouvent fétide, & d'une mauvaiſe odeur. Le poiſon qui produit les fiévres malignes étant donc imperceptible à nos ſens, il ſuffira de ſavoir qu'il cauſe toujours une putréfaction dans les humeurs, qu'il les enflamme, & que tantôt il les coagule, & tantôt il les diſſout, ſuivant les

[*a*] *Morton apparat. curat. mort. univerſ. pag.* 11.

[*b*] *Ballon conſil. med. lib.* 1, *conſil* 45.

(*c*) Deniquè per febres qui detrahitur, ſæpè animad-
» vertitur, non ſolùm fœtidus & graveolens, ſed & pu-
» tridus, adeò ut nec ſibi cohærere, nec concreſcere queat,
» omnibus ſcilicet ejus fibris putredine conſumptis. *Fernel*
» *de febrib. lib.* 4, *cap.* 5.

différentes diſpoſitions, dans leſquelles il les rencontre, qu'il y occaſione enfin des convulſions, & autres accidens graves qui ſont propres aux nerfs.

§. III.

De l'explication des Symptômes.

Le ſymptôme le plus commun des fiévres malignes eſt la convulſion, de manière qu'on obſerve rarement cette maladie ſans cet accident. Les convulſions qui accompagnent ces fiévres, ſont toujours fort à craindre, excepté celles qui précèdent la criſe, qui quoiqu'elles paroiſſent terribles, ſont ordinairement ſuivies du ſoulagement du malade. La même choſe arrive dans cette eſpèce de petites véroles, que Sydenham appelloit diſcrètes, dans leſquelles on voit que le jour avant l'éruption, les enfans ſont affectés de convulſions fortes, après leſquelles il paroît une petite vérole bénigne & ſalutaire, comme le dit ce même Médecin, qui regarde ces convulſions, comme un ſigne d'une bonne petite vérole; ce que j'ai auſſi obſervé pluſieurs fois. Mais les convulſions qui ne tirent point leur origine, ou qui n'accompagnent pas la criſe, ſont toujours d'un mauvais augure, parce qu'il leur ſuccède le délire, la reſpiration laborieuſe, par fois l'aſſoupiſſement, & autres maux très-

graves. Hippocrate dit (*a*) que les tremblemens ou mouvemens convulſifs qu'on voit dans les fiévres ardentes, annoncent le délire ; & dans plusieurs fiévres malignes j'ai vu que, lorſqu'on obſerve des ſoubreſauts dans les tendons du poignet, le délire ne tardoit pas beaucoup à paroître.

Nous diſtinguerons les convulſions critiques des ſymptômatiques, faiſant attention aux autres ſymptômes qui les accompagnent, parce que ſi elles ſurviennent dans l'état de la maladie, les forces ſont bonnes, & il y a des ſignes de coction, comme nous l'avons expliqué précédemment : pour lors lors les convulſions doivent être regardées comme des efforts très-efficaces de la nature, pour expulſer la cauſe de la maladie, & on jugera de la bénignité ou de la malignité de ſemblables convulſions, ſuivant que la choſe ſera favorable ou dangereuſe. Mais ſi les convulſions ſurviennent dans le commencement ou l'augmentation de la maladie, & qu'il paroiſſe après elles des ſymptômes très-graves, elles ſont très-dangereuſes, & elles annoncent un délire phrénétique. J'ai obſervé cela plusieurs fois, & j'ai confirmé par ma propre expérien-

---

(*a*) Quibus in febribus ardentibus tremores facti fue» rint, mentis emotio ſolvit. *Hip. lib. 6, aph. ſent. 26.*

ce qu'Hippocrate (*a*) a dit à ce ſujet dans les épidémies, en parlant d'un phénétique qui avoit des convulſions & des palpitations dans tout le corps. En liſant ces hiſtoires avec la réflexion qu'elles méritent, les Médecins déſireux de s'inſtruire, trouveront pluſieurs malades attaqués de convulſions genérales de tout le corps, qui moururent preſque tous phrénétiques.

Pour pouvoir entendre plus parfaitement cela, il faut remarquer qu'il s'exerce dans le corps humain deux eſpèces de mouvement, les uns ſont volontaires, & les autres s'exécutent naturellement, ſans être aſſujettis à la volonté. S'il arrive donc que les parties qui ſe meuvent ſeulement par la volonté, exécutent par la force de la maladie, les mêmes mouvemens qu'elles font dans l'état de ſanté au gré de la fantaiſie; nous appellons ce mouvement convulſion. Par exemple, nous levons la main au front quand nous voulons, cependant le mouvement de la main & du bras ſe fait à notre libre arbitre, quand le corps eſt ſain. Suppoſons à préſent qu'à cauſe de la maladie, on

(*a*) Phreneticus primâ die decumbens, vomuit æruginoſa multa, tenuia, &c. . . . Secundâ manè voce deſtitutus, febris acuta invaſit, ſudavit, non intermiſit. Palpitationes per totum corpus. Noćte convulſiones, &c. *Hip. lib.* 3 *de morb. popul. ſećt.* 3, *ægrot.* 4.

porte malgré soi la main au front, de sorte que ce mouvement dépende de la maladie, pour lors on l'appelle convulsion. Dans les mouvemens purement naturels qui s'exercent, sans que la volonté y ait quelque part; comme sont ceux du cœur, des intestins, & autres parties solides de notre corps, il arrive qu'à raison de la maladie, ils s'altèrent de manière, que tantôt ils sont plus forts que ne l'exige l'état naturel, & tantôt ils sont irréguliers & désordonnés; pour lors on appelle ces altérations, mouvemens convulsifs, qui paroissant dans les commencemens des fiévres malignes, sont très-dangereux, parce qu'ils sont une vraie convulsion. Ces mouvemens se trouvent sans fiévre dans les femmes hystériques, & les hommes hypocondriaques; pour lors ils ne sont point ordinairement dangereux, comme le dit Hippocrate, (a) parce que cela signifie seulement qu'il y a irritation dans la huitième paire de nerfs, laquelle est passagère, & se calme sans une grande difficulté. Sydenham (b) dit, que tous les accidens qui attaquent les femmes histériques, ne sont autre

---

(a) Quæ fiunt histericis, febre vacuis, convulsiones » faciles. *Hip. coac. præn.* 2, *cap.* 14, *sent.* 3, & *lib.* 3, » *tract.* 3, *sent.* 45.

(b) *Sydenh. dissert. epist. ad Guillel. col. de affectione* » *histerica.*

chose que des mouvemens convulsifs qui exercent plus leur force dans une partie du corps que dans une autre ; & *Vieussens* (*a*) prouve par des observations anatomiques, que dans cette maladie, la huitième paire des nerfs est particulièrement affectée, & il explique, en suivant sa distribution une infinité d'accidens rares qu'on y observe.

Revenant donc à notre sujet, en suivant ce que nous avons dit des convulsions & des mouvemens convulsifs ; c'est-à-dire qu'ils accompagnent presque toujours les fiévres malignes, nous concluons que la cause de la maladie affecte si fort les nerfs, qu'elle les oblige à faire violemment les mêmes mouvemens qui se faisoient autrefois au gré de la volonté. Il n'est pas encore démontré qu'elle est cette cause qui les produit si efficacement. Hippocrate les réduit toutes à la réplétion ou à l'inanition ; (*b*) c'est-à-dire à la plénitude ou à la diminution du corps ; Galien adopta ce sentiment, (*c*) & voyant que les poisons & les blessures de la tête, & autres choses semblables occasionent les convulsions, sans

---

(*a*) *Raymund. vieussens. Nevrograph. lib.* 3, *cap.* 4.

(*b*) Convulsio fit à repletione aut evacuatione. Sic au- » tem & singultus. *Hip. lib.* 6, *aph. sent.* 36.

(*c*) *Gal. comment. in lib.* 6, *aphoris. sentent.* 39... & » *lib.* 3 *de locis affect. cap.* 6, & *passim alibi.*

qu'ils produiſent dans le corps ni diminution ni plénitude, il inventa une infinité d'explications, pour confirmer la vérité du ſentiment d'Hippocrate. Freind, (*a*) quoiqu'ayant ſuivi le mécaniſme, défend auſſi l'opinion d'Hippocrate. Il eſt vrai que les cauſes qui produiſent les convulſions en irritant les nerfs, peuvent abſolument ſe réduire à la plénitude, ou à la diminution; cependant quoiqu'il en ſoit, & ſans approuver ni désapprouver l'aphoriſme cité, nous avons pour certain que toutes les réplétions, quoiqu'elles ſoient ſurnaturelles, ne produiſent pas les convulſions, non plus que toutes les inanitions; il n'y a ſeulement que celle qui eſt ſupérieure au principe vital, & qui ne peut l'aſſujettir à ſon action. Ainſi dans les hydropiſies, dans la cachexie, & autres maladies ſemblables, il n'y a point de convulſion, quoiqu'il y ait plénitude de mauvais ſucs dans tout le corps. De même toutes les eſpèces d'évacuations de ſang ne produiſent pas non plus la convulſion, parce que pluſieurs fois la ſyncope ſurvient, & après elle la mort. Il faut donc, que tant la réplétion que l'inanition du corps, cauſent des irritations aux nerfs, pour qu'elles occaſionent les convulſions; ce qu'on obſerve fa-

(*a*) *Freind. emmenolog. caput* 10.

cilement dans les ſujets qui ſont très-replets, ſi la plénitude ſe trouve accompagnée d'acrimonie, comme nous le voyons tous les jours dans les ſcorbutiques. Toute eſpèce d'acrimonie n'eſt pas également ſuffiſante, pour produire la convulſion, mais celle ſeulement qui attaque l'origine des nerfs; c'eſt par cette raiſon que ceux qui ont la vérole, des dartres, le feu volage, & autres maladies ſemblables, quoiqu'ils ayent beaucoup d'acrimonie dans les humeurs, n'ont point cependant des convulſions; mais s'il arrive à ces malades que ces affections rentrent dans l'intérieur du corps, pour lors ils ſont ſouvent attaqués de convulſions, à cauſe des irritations que l'humeur acre produit ſur l'origine des nerfs.

On obſerve auſſi que la plénitude ou pléthore du ſang qui ſe fait à la tête, & qui eſt ſuivie d'acrimonie, cauſe des convulſions; ainſi Hippocrate dit que ceux qui ſont ſujets à quelqu'évacuation de ſang, s'il leur arrive de ne pas l'éprouver, deviennent épileptiques; (*a*) j'ai obſervé que les filles ſont très-expo-

(*a*) Sanguinis eruptiones æſtatis temporibus contingen-
» tes, ſiticuloſæ, difficiles, ac exſolventes, ſi ſanguinem
» non effuderint, in comitiale morbum finiunt. *Hip. lib.*
» 1, *prædiction. n.* 19, profuſa narium hemorrhagia vi ſup-
» preſſâ, nonnumquam adducit convulſionem; ſanat autem
» detractio ſanguinis phlebotomia. *Hip. lib.* 2, *coac. præn.*

ſées

sées aux convulsions, & autres maladies, lorsqu'elles sont dans l'âge de puberté, ou dans le temps requis pour avoir les règles qu'elles n'ont pas encore; ainsi que les femmes dont les menstrues se suppriment, plutôt qu'à l'ordinaire; ou bien lorsque le corps reste dans une trop grande plénitude, parce que dans tous les deux cas, le sang arrêté acquiert une acrimonie capable de produire la convulsion, si elle attaque l'origine des nerfs. Il est vrai que la foiblesse du systême nerveux contribue beaucoup à cela, parce qu'à raison de sa foiblesse, il ne peut résister aux causes de la maladie. L'inanition ou diminution du corps occasionent aussi les convulsions par l'acrimonie qu'elles excitent dans les humeurs. J'ai vu quelquefois des hommes très-bilieux, avoir des convulsions fortes, pour avoir perdu une très-grande quantité de sang par le dos, & nous observons que si les femmes, dans les avortemens perdent beaucoup de sang, comme il arrive assez souvent, elles tombent en convulsion: ce qui arrive, parce que la quantité de sang nécessaire au corps manque, & que celle qui y reste, devient âcre, s'altère & ir-

---

» *not. cap.* 13, *sent.* 11, salutare est muliebria non cohi-
» beri, nam indè eveniunt epilepsiæ. *Hip. coac. præn. tract.*
» 3, *sent.* 10.

rite les nerfs, & cause ainsi la convulsion. *Avicenne* avoit déjà connu ce que nous avançons, lorsqu'il disoit que le sang tempère la bile, & il arrive en effet que si le corps reste avec peu de sang, les autres humeurs viennent âcres & bilieuses; ce dont Hippocrate s'est assuré par l'observation, (*a*) & les Médecins doivent y faire la plus grande attention, pour ne pas trop répéter les saignées chez ceux qui ont un tempérament bilieux, parce que s'ils y prennent garde, ils verront positivement que la trop grande quantité de saignées ne refroidit pas les malades, mais les enflamme; ce que *Prosper Martian* (*b*) a dit à ce sujet, mérite d'être lu. J'ai vu quelquefois, & j'ai traité des personnes délicates, d'un tempérament bilieux, qui s'évanouissoient par une seule saignée qu'on leur faisoit, & dans le temps que le sang vouloit sortir, dans cet état d'évanouissement, elles étoient saisies de convulsion, ce qui arrive plus souvent aux femmes qu'aux hommes, à cause qu'elles ont le systême nerveux plus irritable; j'ai observé, que pour éviter que ces

---

[*a*] Eudemus in Larissa hemorrhoidas habens fortes » valdè, & diuturnas, cum exanguis existeret, bilis com- » mota est, &c. *Hip. lib.* 5, *epid. num.* 10.

[*b*] *Martian. comment. in lib.* 2 *de morbis mulierum, vers.* » 9, *pag.* 192.

personnes s'évanouiſſent, lorſqu'on les ſaigne, il etoit très-à-propos de les mettre au lit, & de faire garder au corps une ſituation horizontale, de manière que la tête ſoit auſſi baſſe qu'il eſt poſſible, parce que dans cette poſition, on obtient que la quantité de ſang qui correſpond, ne manque point à la tête; car venant à manquer, & le corps étant dans une poſition droite & perpendiculaire, il en réſulte l'évanouiſſement & la convulſion, attendu que pour lors le ſang ſe portant en abondance vers les parties inférieures où l'on fait la ſaignée, il en manque au cerveau la quantité néceſſaire, pour conſerver les forces & ſoutenir le ton des nerfs. C'eſt ainſi que *Bellini* explique les évanouiſſemens qui ſurviennent dans le temps des ſaignées, (*a*) & *Lommius* rapporte là-deſſus de très-belles choſes. (*b*)

On peut conclure de tout ce que nous venons de dire, que ſi les convulſions viennent dans le commencement des fiévres malignes, & qu'elles ſoient accompagnées d'accidens graves, elles ſont d'un très-mauvais augure, parce que l'irritation que produit le poiſon dans l'origine des nerfs, *pour les produire*, augmente avec la fièvre, & lorſque celle-ci

[*a*] *Bellin de ſanguinis miſſione, propoſit.* 4.

[*b*] *Lommius de febribus curandis, ſect.* 1, *cap.* 5.

arrive à ſon dernier degré de violence, les convulſions ſont ſi fortes, que la corruption des humeurs étant conſidérable, leur ſubſtance ſpiritueuſe ſe détruit aiſément, c'eſt pourquoi la gangrêne & la mort s'enſuivent. Ce que nous avons dit des fiévres malignes, doit auſſi s'entendre des convulſions qui accompagnent les fiévres ardentes, en ce qu'elles y indiquent auſſi le délire, & qu'elles ſont les ſignes d'une maladie très-dangereuſe, & pour lors elles ſont une preuve d'une grande ſécheresse dans les nerſs, ce qui fait, que l'humidité néceſſaire manquant, ils ſe racourciſſent facilement au très-grand préjudice des malades.

Quoique nous ayons pour certain qu'il ne peut y avoir de convulſion dans les fiévres malignes, & ardentes, ſans que l'origine des nerſs ſoit affectée, cependant les obſervations bien faites nous démontrent que leur origine peut être attaquée par la communication des autres parties : ainſi dans les inflammations du foie, du diaphragme, & même dans les pleuréſies ſéches, & autres maladies, qui ont leur ſiége hors de la tête, nous voyons tous les jours qu'il y a des convulſions. Les éryſipèlles de la matrice (dont meurent pluſieurs femmes en couche) ſont preſque toujours accompagnés

de fortes convulſions. Galien (*a*) dit avoir vu des fiévreux attaqués de mouvemens convulſifs qui s'en délivrerent par le vomiſſement d'une humeur verte qui venoit de l'eſtomac & qui par l'irritation qu'elle excitoit dans les nerfs de ce viſcère produiſoit ces maux ; il conſte auſſi par des bonnes obſervations que les poiſons ſans ſortir de l'eſtomac & en y occaſionant ſeulement de fortes irritations produiſent les convulſions. Il eſt fort ordinaire de voir des affections convulſives chez les enfans qui ſont occaſionées par les humeurs acides & corrompues qu'ils ont dans les premières voies, comme le dit *Harris* qui a fort bien expliqué cela dans ſon Traité des maladies des enfans, ſoit parce que le ſiége des convulſions chez les enfans eſt ordinairement dans l'eſtomac, ou parce qu'ils ont la conſtitution des nerfs fort délicate, ſenſible & très-mobile ; on ne peut mettre en doute (*b*) que les enfans ne ſoient plus ſujets que les adultes à avoir des convulſions, & qu'elles ne ſoient pas auſſi dangereuſes que dans les autres âges.

Si le ſiége des fiévres malignes ou ardentes

(*a*) *Galen. lib.* 5 *de locis affect. cap.* 5.

(*b*) Convulſio febri ſuperveniens omninò funeſta, per » rarò autem puerilis : qui verò ſeptem annis ſunt provec» tiores, convulſione non tentantur in febre, ſin autem » deſperati. *Hip. lib.* 2, *coac. prænot. cap.* 14, *ſent.* 10.

eſt dans les parties inférieures du corps, & qu'il ſurvienne des convulſions, pour lors elles ſignifient que le mal s'eſt étendu juſqu'à l'origine des nerfs, & comme il peut arriver que l'extenſion de l'affection de ces parties aux autres, n'eſt que dans la ſubſtance ſpiritueuſe des humeurs, par ſon enchaînement avec le corps, ainſi que nous l'avons démontré dans notre phiſiologie, lorſque les Médecins voient des convulſions dans les maladies qui ont leur ſiége hors de la tête, ils ne doivent pas tirer leur pronoſtic d'elles ſeules, mais il faut qu'ils faſſent attention à la maladie primitive & aux circonſtances qui l'accompagnent; & combinant celles-ci avec les convulſions, ils pronoſtiqueront avec juſteſſe. Hippocrate dans ſon cinquième livre des Epidémies, rapporte que le fils d'*Hermophilus* fut onze jours avec la fiévre, qu'il perdit la parole, qu'il avoit des convulſions aux yeux; mais ayant vomi une humeur noire, & évacué une grande quantité d'excrémens par le moyen d'un lavement qu'on lui donna, il guérit. J'ai vu pluſieurs fois les malades avoir des mouvemens convulſifs dès le commencement juſqu'à la fin de la fiévre, & cependant ſe délivrer très-bien de la maladie; mais pour ne pas ſe tromper dans la connoiſſance de ces choſes, il faut obſerver attentivement quel eſt le ſiége de la maladie, parce

que s'il est à la tête les convulsions sont presque toujours mortelles, comme on le voit dans les phrénétiques qui meurent tous en convulsion ; si au contraire la maladie est dans les parties inférieures, pour lors les convulsions ne sont pas si fâcheuses, quoiqu'elles soient toujours à craindre, & il faudra dans cet état voir & examiner si les convulsions tirent leur origine de l'inflammation des viscères, parce que dans ce cas elles sont très-dangereuses & sont comprises dans cet aphorisme (*a*) qui dit, dans les fiévres aigues, s'il y a des convulsions & des douleurs fortes dans les viscères, c'est d'un très-mauvais augure.

Il faudra aussi faire attention aux autres signes qui accompagnent les convulsions, en particulier à la foiblesse ou à la force du pouls, parce que si les forces étoient bonnes, qu'il n'y eut point d'inflammation interne, & que les autres symptômes ne fussent pas aussi allarmans, & qu'ils n'indiquassent pas la mort du malade ; pour lors quoiqu'il y eut des convulsions on pourroit attendre encore le rétablissement du malade ; mais si conjointement avec les convulsions les forces diminuent, & que les autres symptômes soient mauvais, il est sûr

[*a*] In febribus acutis convulsiones, & circà viscera » dolores fortes, malum. *Hip.* 4, *aph. sent.* 66.

qu'elles seront suivies de la mort, comme il arriva à la femme de *Dromedaus*, (*a*) qui eut le sixième jour de sa maladie des alternatives de froid & de chaud, sua de tout le corps, ses extrémités étoient froides, avec le délire & la respiration grande & rare, après quoi il lui survint des convulsions qui commencerent par la tête, & enfin elle mourut. Plusieurs autres malades chez qui on observa les mêmes signes que dans cette femme moururent tous dans les convulsions, comme nous le lisons dans différentes histoires des Epidémies; c'est pourquoi nous trouvons dans cet aphorisme (*b*) toute la doctrine qui a rapport à ce sujet: dans les fiévres continues, dit Hippocrate, s'il y a des convulsions aux lévres, aux paupières, aux sourcils, aux yeux, au nez, de manière que le malade ait déjà perdu la vue ou bien l'ouie, quelle que soit celle de ces choses qui arrive si le corps est déjà foible & très-exténué, c'est un signe que la mort est proche.

[*a*] *Hip. lib.* 1, *epid. sect.* 3, *ægrot.* 11.

(*b*) In febre non intermittente, si labrum aut palpebra,
„ aut supercilium, aut oculus, aut nasus distorqueatur,
„ aut non videat, aut non audiat æger jam debilis existens,
„ quidquid horum fiat propinqua mors est. *Hip. lib.* 4,
„ *aphoris. sentent.* 49.

§. IV.

Du Délire.

Après avoir expliqué les convulſions, l'ordre des choſes exige que nous traitions du délire, parce que celui-ci les accompagne preſque toujours, & qu'il manque rarement dans les fiévres ardentes & malignes; il n'y a perſonne qui ne connoiſſe le délire lorſqu'il eſt préſent, car en voyant les geſtes que fait le malade, les paroles hors de propos qu'il profère & les actions qu'il exécute, contraires à ce que la raiſon dicte, naît la conviction que ce malade délire, & quoique *Heredia* dans ſon premier & ſecond chapitre du Traité de la Nature du Délire, s'occupe beaucoup à en expoſer les circonſtances néceſſaires pour s'en aſſurer, & qu'il les réduiſe toutes à la manière dont les malades font & diſent les choſes, au temps où ils les profèrent, & aux choſes même dont ils parlent & qu'ils exécutent; cependant il me paroît qu'il n'eſt pas néceſſaire de nous arrêter à cela, parce qu'il ne doit y avoir aucun Médecin quelque médiocre que ſoit ſon diſcernement qui ne connoiſſe ſi le malade délire, ou s'il eſt dans ſon bon ſens: il faut remarquer à cet égard une ſeule choſe que j'ai obſervée pluſieurs fois, que les malades s'accoutument

au délire, de manière que dans cet état ils parlent de leurs affaires domestiques, & de leur famille avec assez de justesse pour que les assistans ne s'en apperçoivent pas, & même que le Médecin s'il n'est pas bien expérimenté puisse en être trompé.

Je ne veux pas m'occuper ici à discuter la question frivole; savoir si le délire consiste nécessairement dans la dépravation de la raison ou s'il suffit que l'imagination soit viciée, attendu que pour le décider, l'Auteur qui l'a proposée a perdu déjà lui-même beaucoup de temps, parce que si l'on considère le délire en Philosophe, c'est-à-dire en ce qui concerne la Philosophie, on ne peut point douter qu'il ne consiste dans le désordre ou le dérangement de la raison, comme on peut le voir dans ma Logique moderne; mais si on l'envisage comme Médecin, il suffit que le désordre soit purement dans l'imagination, comme on l'observe chez les mélancoliques, dont l'imagination se trouve désordonnée, tandisque leur raison ne l'est point quelquefois, & qu'elle est très-saine, les Médecins regardant ce désordre comme le délire mélancolique. Cependant puisqu'il n'est pas nécessaire d'exposer les signes du délire, du moins présent, il faut expliquer comment est-ce qu'on connoîtra que le malade tombera dans le délire; connoissance extrêmement importan-

te, parce que les Médecins étant prévenus, & ſachant que le délire ſurviendra, ils pourront faire enſorte que le malade ait le temps de mettre ordre à ſes affaires, conſolation dont il ſeroit privé s'il leur arrivoit que ce ſymptôme ſe manifeſtat ſubitement.

Si l'inſomnie eſt fort opiniâtre dans le commencement des fiévres ardentes & malignes, de manière que le malade ne dorme ni la nuit ni le jour, c'eſt un ſigne ſelon Hippocrate (*a*) qu'il tombera dans le délire ; ſi conjointement avec l'inſomnie le malade s'endort quelques momens d'un ſommeil troublé, parlant comme en ſonge, cela indique encore le délire avec plus de certitude ; s'il ſe joint à tout cela des tremblemens aux mains, ou que les yeux deviennent rouges & enflammés, s'il devient un peu ſourd, & qu'il ne trouve aucun goût à l'eau, ayant la bouche ſéche & la fiévre forte, & qu'il lui ſoit tombé quelques gouttes de ſang du nez ; il eſt très-certain qu'il ne tardera pas long-temps à délirer : quelquefois le délire ſurvient ſans cependant que ces circonſtances ayent précédé ; ainſi ſi le malade ſent quelque douleur à la cuiſſe, ou bien à la jambe ou dans toute autre partie, & que cette douleur diſparoiſſe tout-à-coup ſans terminer la

[*a*] *Hip. lib. 2, prœdict. num. 2.*

fiévre ; qu'il soit inquiet & éveillé, pour lors le délire se déclare sur le champ ; c'est ce que j'ai moi-même observé & ce qu'Hippocrate rapporte être arrivé au malade qu'il appelle *Calvus* de *Larissa* ; (*a*) la respiration rare & profonde est aussi un signe de délire principalement si les hypocondres sont enfoncés (*b*) retirés en dedans ; les urines perdant tout-à-coup la couleur enflammée, qu'elles avoient auparavant, & le malade demeurant dans un grand accablement & avec des symptômes mauvais annoncent le délire. (*c*)

(*a*) In Larissa calvus, femur dextrum doluit repentè, „ nihil eorum quæ efferebantur, proderat. Prima, febris „ acuta, ardens paulatim tenebat, dolores autem conse- „ quebantur. Secunda, femoris quidem remiserunt dolo- „ res, febris autem intendebatur. Sub difficulter ferebat. „ Non dormiebat. Extremitates frigidæ. Urinarum multi- „ tudo exibat, non utilium. Tertia, femoris dolor sedatus „ est, mentis autem emotio & perturbatio & multa jacta- „ tio. Quarta circà medium diem mortuus est acutissimè. „ *Hip. lib.* 3, *epid. sect.* 3, *ægrot.* 5.

(*b*) Respiratio frequens & parva, inflammationem & „ laborem significant partium spirabilium ; at verò magna „ & rara dementiam, aut convulsionem. *Hip. lib.* 2, *coac.* „ *prænot. cap.* 9, *sent.* 1.

(*c*) Quibus urinæ perlucidæ, albæ, malæ. Maximè „ autem in phreneticis comparent. *Hip.* 4, *aph. sent.* 71. „ In turbatis, vigilantibus, urinæ decolores nigræ, inna- „ tantes, in sudoribos phreneticæ. *Hip. lib.* 1, *prædict.* „ *num.* 1.

Lorſque le délire eſt préſent, il faut voir s'il eſt critique ou ſymptômatique; le critique vient dans l'état de la maladie, il n'eſt point continuel, n'aggrave point le mal, les forces du malade ſont bonnes, & il eſt précédé des ſignes de coction; j'ai vu pluſieurs fois le délire ſurvenir avec ces circonſtances & être ſuivi d'une criſe favorable; mais il faut que les Médecins obſervent attentivement les choſes qui accompagnent le délire critique, & ſur leſquelles nous ne nous étendrons pas davantage, pour qu'ils ne s'y trompent point & ne le confondent point avec celui qui ne l'eſt pas. Le délire ſymptômatique n'eſt jamais bon, mais il n'eſt pas toujours mortel; & pour tirer un bon pronoſtic de cela, il faut voir ſi le délire ſymptômatique eſt ſimple ou phrénétique. J'appelle délire ſimple celui que les malades éprouvent dans les redoublemens des grandes fiévres & qui n'eſt point accompagné de l'inflammation du cerveau: nous voyons tous les jours dans les fiévres ardentes & malignes, même lorſqu'on peut attendre la guériſon des maladies, que pendant le redoublement les malades délirent, & le redoublement finiſſant ils ceſſent auſſi de délirer, pour lors les Médecins jugent avec raiſon que l'inflammation ne produit point un ſemblable délire: d'autre fois nous obſervons que les malades commencent à

tomber peu-à-peu dans le délire, qui devient ſi continuel qu'à peine on trouve des légers intervalles; nous appellons alors cette eſpèce de délire phrénétique, parce qu'il n'eſt jamais ſans inflammation du cerveau ou du *ſeptum tranſverſum*, que les Grecs appellerent *phrenitis*. Il faut répéter une autre fois que le délire que nous appellons ſimple, quoiqu'il ſoit toujours mauvais, n'indique pas la mort lorſqu'il eſt ſeul, parce qu'on a vu pluſieurs malades avoir ce délire, & ne s'en rétablir pas moins; cependant comme les Médecins même médiocrement expérimentés l'ont pu voir pluſieurs fois, & que nous trouvons dans les Epidémies d'Hippocrate, que certains malades délirerent & furent néanmoins guéris, il eſt important que lorſqu'il ſe préſente un ſemblable délire de faire une grande attention à obſerver les ſymptômes qui accompagnent la maladie, parce que s'ils ſont mauvais, le délire les rend plus nuiſibles, mais s'ils ſont indifférens, le délire l'eſt auſſi.

En général on regarde le délire qui vient avec des ris, comme meilleur que celui qui vient accompagné de crainte; (*a*) mais il ne faut

---

[*a*] Deſipientiæ cum riſu quidem oborientes, ſecuriores ſunt, cum ſtudio vero ſerio, periculoſiores. *Hip*. 6, *aph. ſent*. 53.

pas trop s'y fier, parce que j'ai vu des phrénétiques très-rians qui ont péri; le délire phrénétique qui survient dans les fiévres ardentes & malignes, est très-dangereux, de sorte qu'on en a vu échapper fort peu avec cet accident. Cette espèce de délire est continuel & sans interruption; & si les malades sont quelques momens libres, c'est si peu de chose qu'ils retombent bientôt dans leur premier état; plus la maladie avance, plus le délire devient continuel; de manière qu'au plus fort de la maladie, indépendamment du délire qui n'a aucune interruption, les malades sont tous tremblans; & d'une main tremblante ils font tous leurs efforts pour tirer les draps, & saisir les pailles qu'ils croyent voir, c'est ce qu'on appelle chasser aux mouches, comme si en effet elles y étoient véritablement, ou telles autres choses qui n'y sont point; pour lors ils sont déjà phrénétiques confirmés & dans un état mortel; (*a*) enfin se refroidissant peu-à-peu, il leur survient des convulsions (*b*) qui devenant subite-

---

[*a*] Quæ in febribus acutis, aut peripneumoniis, aut „ in phrenitide, aut capitis dolore, manus ante faciem „ feruntur, & frustrà venantur, & festucas legunt, & „ flocos de vestibus evelluet, & de pariete paleas detra- „ hunt, eas omnes malas, & lethales esse censes. *Hip. lib.* „ *prognost. num.* 4.

[*b*] Phreneticis quidem convulsiones, sed & viridia

ment très violentes, les enlevent. (*a*) Quelquefois il arrive que lorſque les malades ont cette eſpèce de délire, ils l'éprouvent avec beaucoup de tranquillité, parlant en eux-mêmes continuellement, & ayant les mains toutes tremblantes, ce qui eſt d'un très-mauvais augure, & annonce la mort. (*b*) Il faut obſerver ici deux choſes; l'une c'eſt que le délire peut être phrénétique, quoiqu'il ne ſoit pas continuel, parce qu'il ſuffit que le malade délire la plupart du temps, pour qu'il ſoit phrénétique, quoiqu'il y ait quelques petits intervalles dans leſquels il ne délire point; de manière que les anciens n'appellerent pas la phrénéſie un délire continuel, par la raiſon qu'il fut néceſſaire que les malades déliraſſent ſans interruption, mais uniquement parce qu'ils déliroient preſque toujours; c'eſt ainſi que nous l'obſervons dans la pratique, & que *Valleſius* le remarque dans ſon commentaire ſur le troiſième livre des Epidémies d'Hippocrate : l'autre choſe qu'il faut obſerver, c'eſt que la phrénéſie eſt quelquefois la maladie eſſentielle qui commence dès le premier jour à exercer ſa force, accom-

---

„ vomunt, & quidam horum celeriter moriuntur. *Hip. lib.*
„ 1, *epid. ſect.* 2, *n.* 16.

(*a*) *Hippocrat. lib.* 1, *de morb. num.* 30.

(*b*) Mentis emotiones tremulæ, obſcuræ, palpatoriæ,
„ valdè phreneticæ ſunt. *Hip. lib.* 1, *prædict. num.* 4.

pagnée

pagnée des caractères & des signes qui lui appartiennent, & qui ne se rencontrent dans aucune maladie; on la trouve décrite de cette manière si exactement dans *Cœlius Aurelianus*, qu'on ne peut rien voir au-dessus; d'autres fois elle est un symptôme des fiévres ardentes & malignes, peut-être des inflammations du foie, de la rate, de la plévre, du diaphragme, & c'est dans ce sens que nous l'avons prise jusqu'ici & que nous la trouvons décrite dans le second livre des maladies d'Hippocrate.

Les causes de ces deux espèces de délire se distinguent en ce que, ceux que nous avons appellé simples, ne supposent qu'une légère & passagère altération dans cette partie du cerveau, où la raison s'exerce; & que les phrénétiques font supposer que cette même partie est altérée dans toute son étendue; & c'est de-là que résulte & dépend leur continuité, parce que le vice est permanent & très-avant dans le cerveau; les autres au contraire ne sont pas continuels, parce que le vice qui les produit est passager. Pour comprendre cela parfaitement, il faut se rappeller de ce que nous avons exposé dans notre logique moderne & qu'il est bon de répéter ici en peu de mots; savoir qu'il y a dans le cerveau une partie déterminée, où s'exercent les opérations de l'ame; on ignore quelle est cette partie, car les Au-

teurs font très-peu d'accord à cet égard, celui qui me paroît en avoir le mieux parlé est Lancisi dans sa Dissertation *de sede cogitantis animæ*, qui dit que la partie du cerveau où l'ame exerce les opérations intellectuelles, est celle que les Anatomistes appellent *corps Calleux*; mais quoiqu'il en soit, il est certain que si cette partie n'est pas affectée, pour lors les opérations de l'ame se font régulièrement, & avec ordre; mais si elle est affectée, ces mêmes opérations se dérangent & se font sans ordre.

Si la maladie ou le vice de cette partie est léger, qu'on le puisse guérir facilement, pour lors elles restent dérangées tant que le vice persiste: mais comme il est superficiel & qu'il n'est pas durable, le désordre de ces opérations n'est point continuel; si au contraire le vice ou maladie qui existe dans cette partie est fixe & profond, dès-lors les fonctions qui lui sont propres sont perpétuellement en désordre. Je pense donc que dans les fiévres ardentes, synoques & malignes, dans lesquelles le délire est simple, la cause de la fiévre n'altère que très-superficiellement la disposition & la nature de l'humeur, qui réside dans cette partie du cerveau où s'exercent les opérations de l'ame & de la raison, & comme la texture superficielle d'un organe se rétablit facilement, attendu que

la nature travaille toujours par ses mouvemens à réparer ce que la maladie détruit ; ainsi pendant les redoublemens les malades délirent ; parce que pour lors les forces de la maladie surmontent celles de la nature ; mais après le redoublement ils ne délirent point parce que la nature surmonte alors la maladie & repare les pertes ou les désordres qu'elle produit.

De cette manière on comprend facilement ce que c'est que le délire passager qui précède l'éruption de la petite vérole, qu'on appelle discrète, & celui qui arrive quelquefois dans les fiévres éphémères ; car dans ces cas l'ordre & l'arrangement superficiel des parties qui composent l'humeur du cerveau & des nerfs sont altérés, & tant que cette altération persiste, les malades délirent : mais dans la prhénésie il arrive une altération, une sorte de décomposition dans la texture interne & la nature de l'humeur des nerfs de cette partie où s'exercent les opérations de l'ame ; car soit que cette humeur devienne extrêmement bilieuse dans les fiévres ardentes, ou que le poison qui cause les fiévres malignes, ou enfin que l'inflammation des parties inférieures se soit étendue jusqu'au cerveau ; il arrive que la nature de cette partie se change, que sa structure intime se détruit ; par conséquent les opérations se font toutes irrégulièrement, & pour l'ordinaire la

mort eſt le terme de ces délires, parce qu'il eſt très-difficile de réparer les délabremens que la maladie a occaſionés. Il faut remarquer que ce vice qui attaque l'humeur des nerfs dans le cerveau eſt toujours accompagné d'inflammation, c'eſt-à-dire de beaucoup d'ardeur & d'une grande excandeſcence ; de manière que quelquefois cette ardeur peut être paſſagère & ſuperficielle, & quelquefois ſi profonde qu'elle occupe la ſubſtance la plus intérieure du cerveau : on peut appliquer à cela un exemple tiré en quelque ſorte des couleurs, car quelquefois il arrive qu'elles ne teignent que la ſuperficie d'une étoffe & d'autres fois toute ſa ſubſtance ; c'eſt par toutes ces raiſons que nous avons dit auparavant que le délire phrénétique étoit toujours accompagné d'inflammation ; mais qu'il n'en étoit pas de même du délire ſimple.

§. V.

De l'Aſſoupiſſement.

L'aſſoupiſſement eſt un des ſymptômes les plus communs des fiévres ardentes & malignes ; & quoiqu'il puiſſe ſe produire lui-même, il ſuccède pour l'ordinaire au délire ; car il arrive communément que les malades dès le commencement délirent beaucoup, & ſont fort éveillés, ce qui ſe change après cela en aſſou-

pissement, & les observations démontrent que quoique le sommeil & la veille, lorsqu'ils sont immodérés, soient mauvais dans les fiévres, cependant le sommeil est beaucoup plus dangereux. Si après une crise favorable, il survient un sommeil long, paisible, & sans trouble cela indique que la maladie est bien guérie. (*a*) Galien avertit aussi qu'un bon sommeil est salutaire aux enfans; (*b*) & pour ne pas se tromper dans ces choses il faut faire attention que si le malade se sent soulagé après le sommeil, c'est alors un signe certain qu'il est utile; au contraire il est très-mauvais si la maladie augmente: (*c*) j'ai vu plusieurs fois dans les fiévres ardentes après le quatorzième jour, les symptômes étant diminués, & la maladie ayant des signes de coction, survenir un sommeil qui duroit presque trois jours & quelquefois davantage, de manière que les malades ne s'éveilloient que lorsqu'il étoit nécessaire de leur donner quelque nourriture, ou de la tisanne, mais

[*a*] Somni arctiores, nec tumultuosi firmissimam crisim „ demonstrant; contrà tumultuosi cum labore conjuncti, „ incertam nec stabilem. *Hip. lib.* 1, *coac. prænot. sent.* 157.

[*b*] *Galen. comment. in lib.* 1, *prorrect.*

[*c*] In quo morbo somnus laborem facit, mortale; si „ verò somnus prosit, non mortale. *Hip. lib.* 2, *aph. sent.* „ 1... ubi somnus delirium sedat, bonum est. *Lib.* 2, *ap.* „ *sentent.* 2.

comme j'obſervois qu'ils s'éveilloient ſans peine lorſqu'on les appelloit, que les forces augmentoient, & que la maladie ſe terminoit, pour lors je jugeois que leur ſommeil étoit de ceux qui accompagnent une bonne criſe.

Mais lorſque le ſommeil dans le commencement & l'augmentation de la maladie eſt très-fort, de ſorte que quoiqu'on crie ou qu'on pique les malades, on ne peut les éveiller qu'avec beaucoup de peine & de difficulté, & qu'ils retombent tout de ſuite dans le ſommeil avec une grande peſanteur, il eſt pour lors d'un très-mauvais augure & fort à craindre. Les Grecs appellerent ce ſommeil *Coma*, dans lequel il arrive pluſieurs fois que le malade délire en même-temps ; mais ſi l'aſſoupiſſement augmente conſidérablement, que le viſage du malade devienne triſte & livide, les yeux à moitié fermés, & à moitié ouverts de manière qu'entre les paupières on apperçoive le blanc de l'œil comme amorti, que ſon col s'enfle, & qu'il ſoit ſourd, ceux qui ſont dans cet état en réchappent rarement, comme l'expérience nous l'apprend, & que Galien rapporte l'avoir obſervé dans les commentaires ſur les pronoſtics d'Hippocrate, qui, détaillant la maladie de la femme de Théodore, (*a*) dit que les paupières

[*a*] *Hippocrat. lib.* 7, *epidem. num.* 26.

inférieures étoient renverſées, que les yeux regardoient fixement avec ſtupidité, & que le blanc étoit pâle & triſte. Il arrive quelquefois qu'au plus fort de ſemblables fièvres, les malades ont un ſommeil qui à la vérité n'eſt point naturel, mais il n'eſt pas auſſi fort que celui dont nous venons de parler : pour lors ils dorment d'un ſommeil peſant qu'accompagne auſſi un peu de délire ; mais ils s'éveillent ſans aucune difficulté, lorſqu'on les appelle, & ils prenent ce qui leur eſt néceſſaire. Pour juger de ce que ce ſommeil ſignifie, il faut faire attention aux autres ſymptômes qu'éprouve le malade, parce que s'ils ſont fort dangereux le ſommeil l'eſt auſſi, & s'ils ne ſont point mortels, ce dernier ne l'eſt pas non plus. *Hermocratés* fut pris d'un aſſoupiſſement qui fut mortel le onzième jour de ſa maladie, (*a*) parce que tous les autres ſymptômes étoient d'un très-mauvais augure ; au contraire le fils de *Pithon* (*b*) fut délivré de ſa maladie, malgré qu'il fut fort aſſoupi, parce que les autres ſymptômes qui accompagnoient l'aſſoupiſſement n'étoient point d'un mauvais pronoſtic & n'indiquoient point la mort.

(*a*) *Hip. lib. 3, epidem. ægrot. 2.*

(*b*) Pithonis filio in pela febris ſtatim incepit magna, » & delapſus in ſomnum multum, cum vocis interuptione » ſomni fiebant, &c. *Hip. lib. 7, epidem. num. 128.*

Nous avons parlé fort au long dans notre Physiologie des causes qui produisent le sommeil naturel, & nous ne prétendons point traiter ici de toutes celles qui peuvent procurer le sommeil surnaturel, que les Médecins appellent assoupissement, parce qu'il n'est seulement de notre objet que de vérifier les causes du sommeil immodéré que les malades ont dans les fiévres ardentes & malignes; mais pour cet effet il faut supposer deux choses; la première que dans toute espèce de sommeil, l'exercice actuel des sens externes cesse, & pour lors il ressemble à la mort, de telle sorte que si le sommeil est fort pesant & qu'il soit causé par la maladie, il paroît que les malades meurent dès le moment qu'ils tombent dans l'assoupissement. La seconde, que lorsque l'exercice actuel des sens cesse dans le sommeil, cela arrive ou parce que l'impression que font les objets sur les organes extérieurs ne se communique point aux organes internes, ou parce que supposé qu'elle se communique, il n'y a point la disposition naturelle nécessaire pour les recevoir, ce qui sera beaucoup plus intelligible, lorsqu'on connoîtra la manière dont se font les opérations des sens comme nous l'avons expliqué dans notre Physiologie.

Nous concluons de ce que nous venons de dire, que les causes de l'assoupissement peuvent

être ou dans le cerveau ſeulement, ou dans tout le corps. Dans le premier cas l'aſſoupiſſement arrivera parce que cette partie du cerveau, où les opérations ſe font eſt viciée ; de manière qu'elle ne reçoit point l'impreſſion que les objets extérieurs font ſur elle dans les fiévres ; mais ſi les cauſes ſont par-tout le corps, pour lors l'aſſoupiſſement n'arrive point à cauſe du vice particulier du cerveau, mais parce que les autres parties ne lui communiquent point l'impreſſion que produiſent les objets extérieurs. Ce que nous venons d'expoſer eſt très-utile dans le traitement des affections ſoporeuſes, c'eſt pourquoi je veux le mettre dans un plus grand jour par le moyen de quelques exemples.

Le corps humain n'a point d'aſſoupiſſement plus profond que celui de l'apoplexie, & pluſieurs fois cette maladie n'eſt point cauſée par un vice particulier du cerveau, mais par une turgeſcence augmentée des fibres & vaiſſeaux de tout le corps, ce qui a été remarqué par Hippocrate lorſqu'il a dit, (*a*) que l'apoplexie provient de l'interruption des veines, c'eſt-à-dire de ce que le mouvement du ſang y eſt embarraſſé. De plus, non-ſeulement la réplétion de tout le corps peut produire ces effets, mais encore la turgeſcence de quelqu'une des

---

(*a*) *Hip. de ratione victus in acutis, num.* 37.

parties principales, comme il arrive dans quelques asthmatiques, qui sur la fin de cette maladie deviennent soporeux & meurent. C'est cet état qu'Hippocrate décrit sous le nom de léthargie (*a*) qui a son siége dans les poumons, ce que j'ai vu plusieurs fois dans ma pratique. Il faut observer que toute espèce de turgescence des humeurs ne produit point les affections soporeuses, mais seulement lorsqu'elles sont pituiteuses & visqueuses; car si elles sont acres & mordantes, elles produisent plutôt la convulsion que l'assoupissement, comme nous l'avons expliqué ci-devant.

Il nous reste à examiner à présent qu'elles sont les causes qui produisent l'assoupissement dans les fiévres ardentes. Je regarde comme très-vraisemblable que la bile en est la cause efficiente, lorsque la partie tenue & aqueuse des humeurs est dissipée, & que leur partie grossière reste incapable de mouvement, c'est pourquoi il n'y a point d'assoupissement dans le commencement des fiévres ardentes; mais dans leur accroissement ou dans leur état, parce que pendant le cours de la maladie, la partie la plus fluide des humeurs qui va se distribuer aux nerfs, s'est consumée & elle demeure si épaisse qu'elle ne peut presque plus

(*a*) *Hip. lib. 2 de morb. num.* 63.

ſe mouvoir; ainſi nous obſervons que chez ces malades l'aſſoupiſſement eſt toujours accompagné de rebords gluants aux gencives & aux dents, qu'Hippocrate appelloit *lentores circà dentes* dont nous avons parlé dans un des chapitres précédens ; & il n'y a point de doute que ſi la pituite concourt conjointement avec la bile, l'immobilité des fluides ſera plus grande & l'aſſoupiſſement plus profond, comme il arrive dans les fiévres ardentes fauſſes, qui tirent leur origine de la pituite & de la bile, dans leſquelles l'aſſoupiſſement eſt plus fréquent & plus fort que dans les vraies. Il ne doit pas paroître extraordinaire que la bile puiſſe produire l'aſſoupiſſement dans les fiévres ardentes, parce qu'outre la croyance d'Hippocrate (*a*) & les preuves de *Martian* (*b*) & d'*Heredia* (*c*) à ce ſujet, nous trouvons que cela eſt conforme à la conſtitution de l'homme, car ſuivant ce que nous avons expoſé dans notre Phyſiologie, les humeurs deviennent toujours bilieuſes lorſque leurs parties devenues inflammatoires & acres s'altèrent exceſſivement, ainſi que nous l'avons déjà prouvé en parlant des cauſes des fiévres ardentes.

[*a*] *Hip. lib. 7, epidem. num.* 105.

(*b*) *Mart. comment. in coac. Hip. ſent.* 1, *verſ.* 8, *pag.* 361.

[*c*] *Hered. de morb. acut. ſect.* 1, *diſput.* 8, *cap.* 2.

Si la même cauſe qui produit l'agitation de la bile continue d'agir, pour lors non-ſeulement elles altèrent ces parties, mais encore elles diſſipent l'humidité qu'elle contient; par conſéquent elle devient épaiſſe & glutineuſe; & nous avons déjà démontré que cette grande exaltation de la bile & la diſſipation de ſon humidité s'opère ordinairement dans l'acroiſſement & dans l'état des fiévres ardentes. *Baglivi* (*a*) a appellé cette bile diſpoſée de la ſorte *craſſa & amurcoſa*; c'eſt-à-dire épaiſſe comme de la lie d'huile d'olives; c'eſt pourquoi ſe trouvant dans cet état de compoſition il eſt très-évident qu'elle doit embarraſſer le mouvement & les fonctions des parties, ſi elle ſe trouve diſperſée par tout le corps; & quoiqu'elle n'occupe que le cerveau, il faut qu'elle le prive & l'empêche de voir les impreſſions que lui communiquent les parties inférieures, ainſi elle doit produire l'aſſoupiſſement; en effet l'expérience confirme cela, car nous voyons pluſieurs fois guérir les affections ſoporeuſes en évacuant la bile, comme il arriva au fils de *Pithon* dont nous avons parlé, & qui étant affecté d'un grand aſſoupiſſement, Hippocrate dit qu'il fut guéri en rendant une grande abondance d'humeurs bilieuſes. L'ex-

---

[*a*] *Baglivi de bilis natura uſu & morbis*, *pag.* 274.

périence apprend de même que l'assoupissement dans les fiévres ardentes est presque toujours accompagné de la convulsion & du délire ; or la bile peut aisément produire ces trois accidens, parce que par son épaississement elle cause l'assoupissement, & par son acrimonie le délire & la convulsion : ainsi nous avons tous les jours occasion de voir confirmer par nos expériences la sentence du père de la Médecine qui dit que les délires avec assoupissement sont accompagnés, ou amenent avec eux les convulsions. (*a*) Dans les fiévres malignes l'assoupissement se trouve ordinairement dans celles qu'on nomme *à coagulo*, & pour lors il arrive que le poison de l'atmosphère coagule les humeurs du cerveau & des autres parties du corps, & cette coagulation est suivie de l'assoupissement de la manière que nous venons de l'expliquer.

§. VI.

Des Parotides.

Il arrive très-rarement que les parotides paroissent dans les fiévres ardentes, mais elles accompagnent pour l'ordinaire les fiévres malignes,

---

[*a*] Deliria cum sopore convulsifica sunt. *Hip. lib.* 1, *coac. prænot. sent.* 89

qui occasionent une coagulation dans les humeurs. Les Médecins appellent parotides, des tumeurs qui sortent près des oreilles, & s'étendent sur le col dans les fiévres d'un très-mauvais caractère. Elles prennent leur nom d'une espèce de glandes fort spongieuses qu'il y a derrière les oreilles; que les Grecs nommoient *parotides*, parce que ces tumeurs y ont leur siége. L'assoupissement profond dont nous venons de parler, les urines épaisses & un peu rougeâtres, la respiration augmentée, le visage enflammé, le gonflement de la face & du col, la surdité, la tension des hypocondres, & tous les autres symptômes ou signes que nous avons exposés pour connoître la terminaison des maladies par abcès, sont les avant coureurs des parotides. Elles se présentent dans leur commencement, par un léger gonflement, & une douleur derrière quelqu'une des oreilles, dans l'espace qu'il y a entre l'articulation de la machoire inférieure & la supérieure. Ce gonflement, qui d'abord est petit, augmente de manière que dans un jour il devient ordinairement très-sensible, & s'étend après si considérablement, qu'il gonfle tout le col, & passe quelquefois jusqu'à la partie opposée enflant excessivement le visage, de sorte qu'il le rend monstrueux. Dans cet état, le malade peut à peine ouvrir la bouche, les paupières s'enflent de même

que les lèvres, & dans l'endroit où la tumeur a commencé à paroître, on trouve, en y appliquant le doigt, une grande dureté qu'on ne remarque pas aux parties voisines, quoiqu'elles soient toujours gonflées.

La terminaison de la fiévre maligne par les parotides est toujours dangereuse; parce que celle-ci est d'elle-même une maladie fâcheuse, quoique néanmoins la constitution du temps rende ordinairement les parotides plus ou moins mauvaises; ce qu'il faut que les Médecins ayent présent, pour porter un juste pronostic. Il arrive quelquefois que le gonflement des parotides disparoît subitement; & s'il arrive pour lors que le malade ressente une grande difficulté de respirer, qu'il ait un délire continuel, & que le pouls devienne petit & dur, il est très-certain que la mort est prochaine. Mais si après que les parotides sont sorties, il survient un cours de ventre bilieux, abondant, sans affoiblissement de forces, ou une grande salivation, ou une dyssenterie, on peut attendre la guérison, comme il conste par des bonnes observations, & parce qu'Hippocrate, *(a)* fondé sur sa propre

---

[*a*] Quæ circà aures in febribus erumpebant tubercula „ cum dolore, quibusdam deficiente judicatoriè febre, ne- „ que sedantur, neque suppurant. Hac diarrhea biliosa, aut

obſervation, nous a laiſſé dans pluſieurs endroits. La cauſe des parotides eſt une puiſſante diſgrégation ou diſſolution, que la fiévre maligne a produite dans les humeurs du cerveau, car en les coagulant, & en ſéparant les principes qui la compoſent, elle les rend inutiles & nuiſibles à la nature, ainſi que nous l'avons expliqué, en parlant des effets généraux que les fiévres produiſent. Comme la nature travaille à l'évacuation des humeurs ſéparées, que les glandes qu'il y a derrière les oreilles nommées parotides, ſont très-propres à recevoir cette humeur; & que d'un autre côté les obſervations démontrent que le cerveau ſe décharge des mauvaiſes humeurs en les chaſſant par le nez, les yeux, la bouche, les oreilles

---

» diſſenteria, aut craſſarum urinarum ſubſidentia ſolvit.
» *Hip, lib.* 1, *epid. ſect.* 3, *num.* 24, Clazomenium qui de-
» cumbebat juxtà puteum Phrinichidæ, ignis arripuit...
» Decimo ſeptimo ſecundùm utramque aurem tumor cum
» dolore... Vigeſimo ſine febre judicatus eſt, non ſuda-
» vit.... Circà vigeſimum ſeptimum coxæ dextræ fortis
» dolor, citò ceſſavit; quæ autem ſecundum aurem, ne-
» que ſubſidebant, neque ſuppurationem accipiebant, do-
» lor autem trigeſimo primo diarrhea, multis aquoſis, cum
» diſſentericis. Urinas craſſas minxit. Subſederunt quæ cir-
» cà aures. Circà quadrageſimum rediit ad ſtatum. *Hip.*
» *lib.* 1, *epid. ſect.* 3, *ægrot.* 10. Parotides in acutis ſup-
» purati expertes, funeſtæ; ſed forſan iis alvi feruntur,
» &c. *Hip. lib.* 2, *coac. prænot. cap.* 4, *ſent.* 5.

&

& les glandes voiſines: ainſi dans les fiévres malignes, il ſe débarraſſe de ces humeurs, en les portant dans ces parties, les gonfle, & cauſe la parotide.

§. VII.

Du Pouls.

A l'égard du pronoſtic qu'on peut tirer du pouls dans les fiévres, je me ſuis réſolu de n'en point parler, parce que je ſuppoſe les Médecins aſſez inſtruits. Cependant comme nous obſervons que quelquefois dans les fiévres malignes, les malades meurent avec un très-bon pouls, comme le dit Galien, (*a*) il m'a paru qu'il ſeroit néceſſaire ici de rappeller cela à la mémoire des jeunes Médecins. Le pouls s'obſerve bon de deux manières dans les fiévres malignes. Quelquefois il arrive qu'il eſt plein, de façon qu'il paroît plus incliné à la tranquillité qu'à la vélocité, mais pour lors on apperçoit ordinairement par le tact, une chaleur qui au commencement eſt douce, mais en con-

[*a*] Qui ſanè affectus vel optimos Medicos fallunt, „ quod nunc quoque in maxima peſtilentia accidit, quidam „ indè ab initio ad finem uſque, alii per totum morbum „ bonum pulſum habebant, qui parùm deflexiſſet à natu„ ra, & hi præter cæteros perierunt. *Gal. lib. 3 de præſag.* „ *ex pulſif. cap. 3.*

tinuant à l'obſerver, elle eſt ardente. Le malade eſt extrêmement triſte avec des anxiétés; il a une grande inſomnie, ou un aſſoupiſſement très-profond; la langue eſt très-féche, du moins vers ſon milieu, ce qui s'obſerve plus ſouvent chez les viellards & les perſonnes qui ont beaucoup d'embonpoint, quoique d'un âge médiocre, que chez les jeunes gens; avec ces circonſtances le pouls qui paroît bon eſt trompeur, parce qu'il provient de la grande coagulation, que le poiſon de la fiévre occaſione dans les eſprits qui meuvent le cœur: d'autres fois le pouls ſe fait ſentit lent dans les fiévres malignes, lorſque la mort eſt déjà proche. Galien, dans le lieu cité dit que le pouls devient lent à cauſe de la froideur du cœur. Ce en quoi il prend l'effet pour la cauſe, parce que à la vérité la lenteur du pouls provient de ce que le mouvement des eſprits s'affoiblit extrêmement, d'où il doit réſulter néceſſairement que la froideur s'enſuive.

§. VIII.

De la reſpiration.

Il n'y a point de Médecin qui ne ſache, que ſi la reſpiration eſt léſée dans les fiévres ardentes & malignes, c'eſt un très-mauvais ſigne. Hippocrate dit: que la reſpiration léſée

dans les maladies aigues eſt mauvaiſe, parce qu'elle indique la convulſion, (*a*) & Galien obſerve fort bien que cette maxime d'Hippocrate doit s'entendre de cette reſpiration où les malades tirent *l'haleine* deux fois en dedans, ou bien en déhors, c'eſt-à-dire en deux temps, préciſément comme il arrive dans le ſoupir & dans le ris : or les obſervations démontrent que cette ſorte de reſpiration eſt toujours accompagnée de la convulſion. Hippocrate dit auſſi, que ſi dans les fiévres aigues il ſurvient aux malades le délire conjointement avec la difficulté de reſpirer, c'eſt d'un très-mauvais augure, (*b*) & nous obſervons qu'ils périſſent ordinairement. Mais quoique nous ſuppoſions que la reſpiration léſée dans les fiévres, ſoit d'un très-mauvais ſymptôme, il faut cependant remarquer qu'elle n'indique point la mort par elle-même, car il y a un très-grand nombre de malades, qui guériſſent malgré la difficulté de la reſpiration. Il faut donc obſerver avec ſoin les autres ſymptômes du malade, principalement ſes forces, parce qu'en les combinant avec la gêne de la reſpiration, on pourra

---

[*a*] In febribus ſpiritus offendens, malum convulſionem enim ſignificat. *Hip. lib.* 4, *aphor. ſent.* 68.

[*b*] Ubi in febre non intermittente, difficultas reſpi-
„ randi, & delirium fit, lethale eſt. *Hip. lib.* 4, *aph. ſent.*
„ 50.

connoître ſon état & l'iſſue que doit avoir la maladie. Les Médecins pourront s'inſtruire en liſant Galien, du jugement qu'on doit porter ſur la reſpiration grande ou petite, fréquente ou lente, attendu qu'il en parle très-au long, ou bien en conſultant *Proper Alpin* qui a recueilli tout ce qui y a rapport avec beaucoup de méthode & une grande clarté.

Le bon état de la reſpiration eſt toujours un bon ſigne : mais ſeule, elle n'eſt pas ſuffiſante pour aſſurer le rétabliſſement du malade, parce qu'il peut ſe trouver attaqué d'accidens très-graves, & avoir néanmoins la reſpiration bonne, un peu avant mourir. On ne peut point nier qu'on ne doive mettre la plus grande attention à obſerver la reſpiration dans les fiévres aigues ; *(a)* c'eſt pourquoi nous devons remarquer, que pour que la bonne reſpiration ſoit d'un préſage favorable, il faut qu'elle ſoit accompagnée d'un pouls fort, & que le malade ſe trouve bien diſpoſé, pour faire toutes

[*a*] Spiritus denſus dolorem ſignificat, aut inflammationem in locis ſuprà ſeptum tranſverſum ; qui verò magnus ſpiratur, & per multum temporis intervallum, delirium indicat. Si verò frigidus è naſo, ore ſpiretur, valdè jam perniciosus eſt. Bonam autem ſpirationem valdè magnam vim habere ad ſalutem, in omnibus acutis morbis putare convenit, qui cum febribus ſunt, & in quadraginta diebus judicantur. *Hip. lib. progn. n.* 4.

ſes fonctions ; (a) parce qu'on pourra toujours avec le concours de toutes ces choſes, compter beaucoup ſur la ſanté du malade.

§. IX.

Des Taches.

Les taches ou éruptions de la peau qu'on obſerve chez les malades dans les fiévres malignes, ſont toujours un ſymptôme d'une maladie grave & dangereuſe. Les uns les appellent *puncticulæ*, les autres *petechiæ* ; & nous voyons que quelques-uns diſtinguent deux eſpèces de fiévres malignes accompagnées de taches, comme le dit *Hoffman*, qui dans ſon traité des fiévres, a donné un chapitre *de febre petechiſanti*, & un autre *de febre puncticulari*. Mais cette diſtinction eſt purement accidentelle, & elle ſert plutôt à confondre, qu'à éclaircir la nature de cette fiévre, parce que ſi l'on remarque avec ſoin les deſcriptions qu'Hoffman en a données dans les chapitres cités, on trouvera qu'elles ſont une même maladie, quoiqu'elle ne ſoit pas toujours accompagnée des mêmes ſymptômes qui ſont acceſſoires, & ne

[a] In omni morbo valere mente, & benè ſe habere, „ ad ea quæ exhibentur bonum ; contrarium verò, ma„ lum. *Hip. lib. 2, aphoriſ. ſentent.* 33.

conſtituent point l'eſſence de la maladie. La fiévre qu'Hoffman appelle maligne, catharale, pétéchiſante, ſe diſtingue ſeulement de celle qu'il nomme puncticulaire, en ce que la première eſt accompagnée de toux & de fluxion à la tête, s'annonçant quelquefois avec des taches, & d'autres fois ſans ce ſymptôme. Mais ceci eſt propre également à la fiévre maligne dont nous parlons, laquelle n'eſt pas toujours ſuivie de cette éruption, parce qu'elle ne lui eſt pas eſſentielle, comme on peut le voir par l'hiſtoire que nous en avons donnée; de ſorte que la fiévre ne laiſſera pas d'être maligne, quoiqu'il n'y ait point de taches à la peau, & lorſqu'elles paroiſſent, elles ne conſtituent pas une nouvelle eſpèce de fiévre maligne, mais elles indiquent ſeulement un peu plus de malignité & d'activité dans la maladie; par conſéquent la dénomination que les Médecins lui donnent de puncticulaire, eſt accidentelle. On doit porter le même jugement de la fluxion & de la toux, qui ſe trouvent ſeulement par accident dans les fiévres, ou parce que la conſtitution du temps les a produites, ou parce que le tempérament du malade ſe diſpoſe à les avoir.

D'autres ont mis en doute ſi les anciens avoient eu connoiſſance de ces fiévres: cependant je trouve qu'Hippocrate, en décrivant une

constitution du temps, dit que dans les fiévres de l'été, vers le septième, le huitième & le neuvième jour, il sortoit des taches semblables au millet & à des piqueures de moucherons; (*a*) il dit de *Silene* que le huitième jour il parut avec la sueur (*b*) des taches rouges, rondes & petites; de *Fallon* qui étoit phrénétique, qu'il avoit le corps plein de taches, comme s'il eut été mordu des moucherons; (*c*) il rapporte enfin la même chose de *Pherecides*, le huitième jour de sa maladie. (*d*) Outre cela, nous avons un témoignage assuré de la connoissance qu'eurent les Grecs de ces fiévres dans *Herodotus*. Ce fameux Médecin dont la réputation étoit très-étendue dans le troisième siècle de l'Eglise, parle *ex professo* des taches qui surviennent dans les fié-

[*a*] Superveniebant autem in æstivis febribus circà 7a, » 8 & 9, asperitates in cute milliaceæ, culicum morsibus » maximè similes, non admodùm prurriginosæ, &c. *Hip.* » *lib.* 2, *epidem. sect.* 3, *num.* 3.

[*b*] Exanthemata cum sudore, rubra, rotunda, parva » velut permanebant, non faciebant abscessum. *Hip. lib.* 1, *epidem. sect.* 3, *ægrot.* 2.

[*c*] Fullo qui in siro phreneticus, cum ustione autem » tremulus. Crurum color quas esset morsus à culicibus. » *Hip. lib.* 7, *epidem. num* 77.

[*d*] Pherecidæ post solstitium hybernum nocte lateris » dextri dolor, &c. Octava apparebant velut culicum » morsus. *Hip. lib.* 7, *epidem. num.* 91.

vres malignes, de ſorte qu'il ne peut nous reſter aucun doute à ce ſujet ; & quoique les Ecrits de ce grand Médecin ſe ſoient perdus, cependant il en reſte un fragment qui concerne l'objet dont nous parlons, qu'*Aetius*, Médecin Grec nous a laiſſé dans ſes Ouvrages, & que je vais rapporter mot à mot, venant très-à-propos à notre ſujet. (*a*) » Vers la fin » des fièvres continues, dit Herodotus, il ſort » des puſtules aux lèvres & au nez, mais » dans le commencement des fiévres qui pro» viennent des mauvaiſes humeurs, il paroît » par tout le corps certaines puſtules ſembla» bles aux morſures des moucherons ; & dans » les malignes & peſtilentielles quelquefois, » elles occaſionnent des playes dont quelques» unes reſſemblent aux charbons. Toutes ces » eſpèces de taches indiquent qu'il y a une » grande abondance d'humeurs corroſives & » d'un mauvais caractère dans le corps. Les » puſtules qui ſortent au viſage ſont les plus » mauvaiſes de toutes, & le mal eſt beaucoup » plus grand, lorſqu'il y en a pluſieurs, que » lorſqu'il y en a peu ; lorſqu'elles ſont gran» des, que lorſqu'elles ſont petites ; & celles » qui diſparoiſſent tout de ſuite, ſont moins » mauvaiſes que celles qui durent plus long-

[*a*] *Aetius tetrabil.* 2, *ſerm.* 1, *cap.* 129.

» temps. Celles qui occasionent une chaleur » incommode, sont aussi d'une plus mauvaise » qualité que celles qui causent de la déman- » geaison. Il faut remarquer que celles qui » paroissent sans que le malade ait des cours » de ventre, ou bien peu considérables, sont » bonnes; au contraire celles qui s'annoncent » avec beaucoup de cours de ventre ou de » vomissement, sont d'un mauvais augure; & » si, lorsqu'elles se sont déclarées, le cours » de ventre qu'avoit le malade cesse, elles » sont salutaires: ces taches sont toujours ac- » compagnées d'un état de malignité dans les » fiévres, & le plus souvent d'un grand affoi- » blissement des forces.

Godofredus Flannius, Médecin Allemand, dans son Livre de l'ancienneté de la petite vérole, qu'il a mis au jour depuis fort peu de temps, a prétendu prouver que ce passage d'*Herodotus* doit être entendu de la petite vérole, & quoiqu'il ait étayé son opinion d'une très-grande érudition, il a été cependant réfuté par Werlof avec des preuves & des argumens très-puissans; d'ailleurs, en jetant seulement un coup-d'œil sur la description qu'*Avicenne* nous a laissée de la petite vérole, & celle que de nos temps nous en ont donnée Sydenham & Morton, nous verrons que ces Médecins l'ont faite si exactement, qu'on ne

peut en voir de meilleure, & qu'il y a une très-grande différence entre la petite vérole & les puſtules dont *Herodotus* a parlé. *Actuarius*, Médecin Grec, dans ſon deuxième Livre, chapitre 23, parle des puſtules ou taches de la manière ſuivante. » Il paroît ſur la » peau pluſieurs & différens genres de puſ- » tules, dont quelques-unes ſont ſemblables » aux piqueures de moucherons, ou aux bou- » tons excités par des orties; les autres ſont » des taches quelquefois rouges & d'autres » fois noires, reſſemblant parfaitement à » celles qu'on voit ſuccéder aux morſures des » puces & des punaiſes. Parmi ces dernières » res, celles qui ſont colorées d'un rouge obſ- » cur, ſont très-dangereuſes, l'étant plus que » toutes les autres ſi elles ſont noires. » Tout cela eſt très-conforme, à ce que dit Celſe, (*a*) en parlant des taches & des puſtules qui ſortent à la peau; car rapportant leurs différentes eſpèces, il dit que les Grecs les indiquoient par le terme *Exanthemata*, qui comprenoit celles qui s'élevoient quelquefois ſur la peau ſous la forme des petits boutons, auxquels le même Celſe a donné le nom d'*Aſpredinés*, & celles qui d'autres fois paroiſſent

[*a*] *Cornel. Celſus de re medic. lib. 5, cap. 28.*

comme des taches, ſans qu'elles excèdent la ſurface de la peau.

Galien parle d'une conſtitution peſtilentielle, dans laquelle il parut une éruption de taches noires à la peau, qui étoient des ſignes de guériſon pour les malades, & il les indique par le même terme d'*Exanthemata*. (*a*) Ainſi il n'y a aucun doute que les Médecins Grecs n'ayent connu la fiévre maligne accompagnée des taches & puſtules à la peau. Je crois que ce qui avoit donné occaſion à cette diſpute, c'eſt que quelques grands hommes ont regardé cette fiévre comme étant d'une nature différente, & qu'ils ont établi ſon eſſence par ce ſymptôme particulier. *Sennert* fut un des premiers qui lui donna le nom de fiévre *puncticulaire*. *Fracaſtor* en parla ſous le même nom; & nous la trouvons encore décrite par *Heredia* & quelques autres Médecins célèbres; parmi leſquels, en l'an 1574, le Docteur *Toreu*, Médecin de plaiſance, qui, quoique d'ailleurs ſavant & très eſtimable, a avancé que les an-

(*a*) Cæterùm qui ex peſtilentia hoc vitio laborarunt, „ propterea mihi facilè ſanati videntur . . . Atque cum ità „ jam vacuati eſſent, iis qui evaſuri erant, puſtulæ quas „ exanthemata vocant, nigræ toto corpore confeſtim mul- „ tæ apparuerunt. *Galen. lib.* 5, *methodus medendi, cap.* „ 12.

ciens ne l'avoient point connue. Au contraire, *Vallesius* dans son Commentaire sur le septième Livre des Epidémies d'Hippocrate, à la page 1193, dit que *Fullon* dont nous avons parlé ci-devant, fut attaqué de la fiévre qu'on appelle pourprée, qui est la même dont nous faisons mention; mais comme nous avons déjà prouvé que cette éruption de taches pourprées est accidentelle dans les fiévres semblables, & que par conséquent elle ne doit point constituer leur essence, l'autorité de ces grands hommes ne peut point nous obliger à croire qu'elle fut inconnue aux Grecs.

Pour confirmer tout cela, il sera fort à propos de voir la description qu'a donnée des taches pourprées & des pétéchies *Donkers*, Auteur de nos temps, duquel *Vanswieten* fait un très-grand éloge dans son Commentaire, sur les aphorismes de Boerhaave, paragraphe 723; car on y trouve une quantité de choses que nous avons rapportées être conformes à la doctrine d'*Herodotus* & d'*Actuarius*; de manière que les fiévres, avec des taches de pourpre qu'il décrit, sont exactement les mêmes que celles que les Grecs ont décrites. Il prouve aussi que ces taches sont accidentelles à ces fiévres; c'est ce que nous avons établi ci-devant, savoir que les pustules dépendent du vice de l'air; & suivant cette même doctrine,

Baillou aſſure l'avoir confirmé par pluſieurs obſervations très-exactes. Cela étant ainſi, on voit facilement que dans les fiévres malignes les taches paroîtront ou ne paroîtront pas, ſuivant la conſtitution de l'air; c'eſt pourquoi nous obſervons qu'elles ſont quelquefois ſuperficielles, & que dans d'autres occaſions elles s'élevent au-deſſus du niveau de la peau. Dans certaines conſtitutions elles ſont aſſez bénignes, dans d'autres très-malignes. Dans la peſte de la Grèce, que *Thucydide* décrivit, il parut des taches pourprées noirâtres très-mauvaiſes. Sydenham, dans le ſecond chapitre des Obſervations de Médecine, ſection II, dit que dans la peſte de Londres les hommes qui alloient par les rues ſe trouvoient tout-à-coup couverts de taches pourprées que la mort ſuivoit de très-près. Dans d'autres temps les taches noires ne ſont point auſſi dangereuſes, comme nous l'avons prouvé avec Galien, ayant vu quelquefois que les malades en guériſſoient. Nous conclurons de tout cela que les taches & les puſtules des fiévres malignes ſont cauſées par l'air, & que par conſéquent elles peuvent exiſter ou manquer indifféremment dans ces maladies, ſans que pour cela leur nature ceſſe d'être parfaitement maligne.

Il nous reſte à préſent à examiner de quelle manière le poiſon de l'atmoſphère, qui eſt la

cause des fiévres malignes, excite sur la peau des taches de pourpre ou pétéchies. Quelques Auteurs respectables disent qu'il y a des petits insectes imperceptibles dans l'air, qui s'introduisent dans les corps, infectent le sang, & étant poussés par la nature vers la peau, y produisent les taches par leurs morsures; du moins comme les insectes renferment des sels très-subtils & extrêmement acres, ainsi qu'il conste par l'analyse chymique, ils pensent que la nature cherche à se débarrasser de ces sels, en ce qu'ils sont nuisibles, & qu'en irritant la peau, la perçant, & en déchirant les vaisseaux qu'ils rencontrent, ils occasionent par-là les taches & les pustules. L'observation que fit Mr. de Reaumur (*a*) dans les chenilles pa-

(*a*) La première fois que je les observai, dit-il, en „ parlant des nids de chenille, il m'arriva d'en trouver une „ grande quantité, j'en détachai une grande partie des ar- „ bres; je les brisai, je les épluchai avec les mains, & ce „ ne fut qu'après les avoir bien observés, que je m'apper- „ çus que je les avois trop maniés; je sentis mes mains, „ mes poignets, &c. principalement entre mes doigts, „ des démangeaisons cuisantes, & qui le devinrent de „ plus en plus. Peu après j'en sentis de pareilles dans plu- „ sieurs endroits du visage, & sur-tout à un de mes yeux, „ qui, au bout de quelques heures, se trouva dnns le mê- „ me état que s'il y avoit une fluxion. Les paupières, tant „ la supérieure que l'inférieure, étoient enflammées; je „ pouvois à peine les ouvrir à moitié. *Reaum. Mémoir. pour*

roît confirmer cette opinion, parce que ce grand Obſervateur de la nature dit que, maniant ces inſectes, ſes mains furent vivement attaquées de démangeaiſons, & ſes yeux s'enflerent. Cette opinion n'a pas été ſeulement adoptée par quelques Médecins modernes, mais même par le célèbre *Dom Calmet*, qui a cru & a tenté de prouver (*a*) que la lèpre, la vérole, & toute eſpèce de puſtules ou pétéchies qui paroiſſent à la peau ſont produites par des inſectes, ce que je regarde toujours comme peu vraiſemblable & dénué de fondement; parce que, ſuppoſé qu'il y ait des inſectes dans l'atmoſphère, qu'ils ſoient en très-grand nombre, & que les obſervations de *Leuvenoech Lanciſi* & autres Auteurs ſoient véritables, cela même m'obligeroit à ne point embraſſer ce ſentiment, attendu que de cette manière nous ſerions toujours affectés de fiévres malignes; car il n'y a aucun inſtant où notre corps ne pompe l'air qui ſeroit ainſi chargé de ces inſectes; & ſuivant ce que rapportent les Obſervateurs que nous venons de citer, les alimens communs en ſont encore remplis; & par conſéquent nous devrions

---

» *l'hiſtoire des inſectes, Mém.* 4, *tom.* 2, *première partie*,
» *pag.* 241.

(*a*) *Dom Calmet. diſſert. in morb. Job.*

être toujours malades. Du reſte il ſeroit inutile de dire que tous ne ſont pas également nuiſibles, & que l'air n'apporte que ceux qui ſont en état de produire des fiévres malignes, car tout cela eſt purement imaginaire, & n'eſt point appuyé par l'obſervation. Les Aſtrologues auroient beaucoup plus de raiſons pour prétendre que quelqu'aſtre particulier influe ſur la production de certaines fiévres, & ainſi de quelques autres maladies. Cependant avec tout cela on ne ſe met pas à l'abri de l'inconvénient très-grave qui réſulte du ſyſtême que nous avons expoſé; car, ſuppoſé que les inſectes ne ſoient pas toujours propres à produire les fiévres malignes, du moins il n'eſt aucune de leurs eſpèces qui n'abonde en ſels acres & corroſifs, & ceux que nous avalons continuellement, étant en grand nombre, & différant ſuivant ces Auteurs, on ſeroit tous les jours dans le cas d'éprouver les mauvais effets de ces ſels.

Vanſwieten & tous les Sectateurs de *Boerhaave* ſuppoſent (*a*) que les taches de pourpre ſe font de la même manière que les autres inflammations, & que le ſang devenant exceſſivement épais, & par conſéquent peu propre à pénétrer dans les artères capillaires

[*a*] *Vanſwieten comment. in aphor. Boerh.* §. 723.

qui

qui ſe trouvent dans toute l'habitude du corps, s'introduit dans les vaiſſeaux latéraux, par leſquels dans l'état de ſanté, la partie rouge du ſang ne peut point paſſer, mais ſeulement la ſéroſité; & cette partie rouge s'arrêtant dans les tuyaux latéraux, cauſe l'inflammation. Il eſt sûr que cette manière d'expliquer les inflammations eſt ingénieuſe, & c'eſt la dextérité de *Ruisch*, célèbre Anatomiſte d'Amſterdam, qui y donna lieu, parce qu'ayant injecté dans les artères capillaires, ainſi appellées, parce qu'elles ſont auſſi petites & auſſi déliées qu'un cheveu, une liqueur qu'il avoit préparée, il obſerva que les artérioles, avant que de s'unir aux veines, donnent naiſſance à des petits rameaux qu'on appelle latéraux, à cauſe qu'ils ſont par côté de ces artères, dans leſquelles la partie rouge du ſang eſt trop épaiſſe & trop groſſière pour pouvoir penétrer, mais ſeulement ſa partie ſéreuſe la plus liquide. Or, lorſque le ſang ſe coagule dans les inflammations, il ne peut point ſe faire jour & s'introduire dans les artères dont nous venons de faire mention; cependant comme la force du cœur le pouſſe toujours des artères dans les veines, c'eſt la raiſon pour laquelle il arrive que, s'arrêtant dans les petites artères, il force & s'introduit dans les vaiſſeaux latéraux qui ſe gonflant, admettent la partie

rouge du ſang, & forment l'inflammation.

Je n'ai jamais eu dans l'idée d'adopter ce ſentiment là, malgré les raiſonnemens dont on cherche à étayer ce ſyſtême par deux raiſons ; la première, c'eſt parce que la denſité du ſang qui ſe trouve dans les inflammations, & la coëne blanche & dure que nous appercevons dans les ſaignées de ceux qui en ſont affectés, ſont des effets & non pas des cauſes de l'inflammation, comme l'a très-bien prouvé Thomſon dans ſon Traité de la petite vérole, de manière que la cauſe des inflammations eſt une humeur quelquefois très-ſubtile & inflammable, laquelle rompant & déchirant les vaiſſeaux les plus petits, oblige le fluide de s'épancher ; & dès que le ſang s'eſt extravaſé, il ſe condenſe de la même manière qu'une épine qui s'introduit entre l'ongle & le bout du doigt, forme l'inflammation, en ce qu'elle rompt les petits vaiſſeaux, & fait extravaſer le ſang dans cette partie. L'autre raiſon, c'eſt parce que ſi la denſité du ſang étoit la cauſe des inflammations, elles ne pourroient point exiſter dans une partie du corps ſans être auſſi dans les autres ; car, ſuivant les mêmes Auteurs, comme le ſang circule dans toutes les parties, étant aſſez denſe pour s'arrêter dans une, il devroit auſſi l'être aſſez pour s'arrêter dans pluſieurs autres. Je penſe donc qu'il n'eſt

pas néceſſaire pour la production des taches pourprées & autres eſpèces d'éruptions, d'inventer des nouvelles raiſons, parce qu'il ſuffit de conſidérer ce qui arrive dans les morſures des puces & des moucherons, auxquelles elles reſſemblent. Ainſi, de même que ces inſectes par leurs morſures rompent les vaiſſeaux ſanguins, & font extravaſer le ſang, pareillement le poiſon qui produit les fièvres malignes, étant naturellement âcre, corroſif & porté par la nature vers l'organe de la peau, rompt les petites artères & les veines des parties où il s'arrête, donne lieu au ſang de s'extravaſer, & forme des taches rouges. Si cette impulſion du poiſon de la fièvre vers les parties extérieures du corps, arrive au commencement de la maladie, cette criſe ne peut point être bonne, comme nous l'avons déjà prouvé : par conſéquent le malade ne ſera point ſoulagé par l'éruption de ces taches, au contraire pour l'ordinaire la maladie n'en fait que devenir plus grave.

§. X.

Du traitement des Fiévres malignes.

Les purgatifs & les émétiques ne ſont point utiles dans ces fiévres, par les mêmes raiſons que nous avons expoſées en parlant des fié-

vres ardentes & des synoques, & nous pouvons ajouter à ce que nous avons déjà dit, que la cause des fiévres malignes qui décompose les humeurs, étant un poison très-subtil, ne cède point aux purgatifs & aux émétiques, ainsi que les observations le démontrent : il est donc évident que ces remèdes ne sont point indiqués. En outre, comme la fiévre maligne est disposée par elle-même à être accompagnée des convulsions, & que les purgatifs & les émétiques irritent les solides & augmentent le spasme, on ne doit point par conséquent les prescrire dans ces maladies. Des Auteurs très-respectables disent qu'il ne faut point saigner dans les fiévres malignes, se fondant sur la maxime générale, que les saignées abattent les forces. Mais ne pouvant point douter qu'il y ait à peine une maladie, où quoique fort souvent hasardées, elles soient d'une plus grande utilité, je vais exposer ce que les bonnes observations nous démontrent à cet égard.

Si la fiévre maligne, dès le commencement, affoiblit extrêmement le malade, de manière que, tant par les signes du visage, que par le pouls, on juge que ses causes ont détruit le mouvement & le cours de la substance spiritueuse des humeurs, pour lors la saignée ne convient point. C'est de cette espèce de fiévre dont parle Hippocrate dans ses pronostics;

(*a*) mais si la fiévre maligne est du nombre de celles qui sont ordinairement accompagnées de taches pourprées, celle de toutes les espèces qu'on observe le plus souvent, pour lors la saignée est très-utile. *Valles*, parlant de ces fiévres, dit (*b*) que l'usage & l'expérience lui avoient démontré qu'elle étoit d'une très-grande utilité dans ce cas. Sydenham (*c*) rapporte que dans les fiévres malignes il y a une grande inflammation du sang, & que les saignées sont utiles, de manière qu'on doit les regarder comme le principal remède.

Si l'on considère avec attention ce qui arrive dans les fiévres malignes, l'on verra que les convulsions en sont un symptôme inséparable; alors il faut saigner dans la vue de les diminuer ou de les emporter, parce que dans cette maladie elles tirent le plus souvent leur origine de la réplétion, ou du moins elles en sont accompagnées. En outre, les saignées sont utiles pour prévenir le délire phrénétique; &

[*a*] Etenim placidissimæ febres, & signis securissimis » nitentes, quarto die desinunt, aut priùs; malignissimæ » verò, & signis horrendissimis oborientes, quarto die aut » priùs occidunt. *Hip. lib. prognost. num.* 20.

[*b*] Verùm usus jam indicavit missiones sanguinis satis » magnas, in hujusmodi febrium principiis esse necessarias » *Valles. Lib.* 7, *epid. num.* 77.

[*c*] *Sydenh. observat. medic. sect.* 2, *cap.* 2.

les obſervations ont démontré que, s'il ſurvient une hémorragie du nez ou de l'anus, elle ſoulage beaucoup le malade : j'en ai vu un grand nombre tous délivrés de leurs maladies, parce qu'il leur ſurvint une dyſſenterie, quoique d'ailleurs accablés de pluſieurs ſymptômes graves, parce que de toutes les évacuations d'humeurs qui ſe font dans les fiévres aigues, celle du ſang eſt la meilleure : car toutes les autres qui ſurviennent dans le commencement ſont toujours ſymptômatiques, peu avantageuſes & le plus ſouvent nuiſibles. On voit au contraire que les évacuations de ſang ſont rarement dangereuſes, mais pour l'ordinaire très-utiles ; ainſi les ſaignées que l'on fait au commencement de ſemblables maladies favoriſent & ſecondent la nature. Sur quoi il ſera bon de ſe rappeller de ce que nous avons dit dans l'explication des ſymptômes des fiévres ardentes touchant l'hémorragie du nez. Les Médecins de Breslaw, dans l'hiſtoire des maladies épidémiques qu'ils ont donnée, diſent, en parlant de la fiévre maligne qui eut lieu en l'année 1702, (*a*) qu'ayant obſervé les malades avec toute l'attention & le ſoin poſſible, ils avoient connu que c'étoit vainement

(*a*) *Hiſtoria morb. Vraſtilavientium*, *ann.* 1702, *pag.* 301.

que la Médecine espéroit de chasser du corps la cause de la maladie par le moyen de ses remèdes, mais qu'après y avoir mûrement pensé, ils comprirent qu'il falloit secourir la nature par des saignées dans le commencement des fiévres malignes.

§. XI.

Des Alexipharmaques.

Les Médecins Grecs appellent Alexipharmaques les médicamens qui s'opposent à l'effet des poisons : ils sont tous spiritueux ou volatils, & ils les prescrivoient dans la vue d'animer & de vivifier la substance spiritueuse des humeurs, qui se trouve dans les fiévres malignes comme vénéneuse & très-affoiblie. Quelques Chymistes, dans ces derniers temps, ont fait un tel abus de ces remèdes, que dans plusieurs fiévres ils ne faisoient prendre que des élixirs, des eaux thériacales, des essences des plantes spiritueuses & aromatiques, par le moyen desquelles ils échauffoient extrêmement le malade, & leur occasionoient des maux très-graves. Cet abus a déterminé Sydenham à en parler & à s'élever contre ces excès. Il faut remarquer que ce célèbre Praticien, Hecquet & quelques autres Auteurs d'une grande réputation, condamnent seulement l'abus qu'on

fait des Alexipharmaques ſans les exclure de la Médecine, pourvu qu'on en faſſe un bon uſage. *Heredia* (*a*) traite ce point aſſez au long & d'une manière aſſez inſtructive, ſe déclarant en faveur de ces remèdes. Je les ai trouvés très-utiles dans les fiévres dont nous parlons; en commençant de les employer tout de ſuite après les ſaignées, j'ordonne que les malades prennent du bouillon plus ſouvent dans cette fiévre que dans les autres, y faiſant ajouter chaque fois douze ou quinze gouttes de l'eau thériacale tempérée, qui eſt celle de toutes ces eaux qui échauffe le moins & qui donne le plus de force au malade. Pour tiſane ordinaire je fais cuire demi once de racine de galanga de la Chine, & deux dragmes de contrayerva dans ſix livres d'eau de fontaine; on en donne plus ou moins abondamment au malade, ſuivant que la ſoif le demande & que les forces le permettent. Je ne la donne jamais en auſſi grande abondance ni ſi froide que dans les fiévres ardentes & ſynoques. Au moment où l'augment particulier finit, je preſcris une potion antimaligne & légérement diaphorétique, telle qu'on la trouve dans mon Formulaire; j'évite toujours les alexipharmaques très-chauds, & je fais donner quelques

---

(*a*) *Heredia, de curat. febris malignæ, quæſt.* 6.

clyſtères ſi le ventre eſt trop pareſſeux; mais s'il eſt trop libre de manière que les ſelles ſoient copieuſes, je fais uſage d'un bol de *theriaca magna* ou de *diaſcordium* de Fracaſtor. La décoction ſacrée de *Fuller* enflamme beaucoup, par conſéquent dans notre pays, ſon bon effet ne répond point aux louanges exagérées que lui donne ſon Auteur; je n'ai point vu produire de grands effets à la confection d'*Alkermes*. Quoique je n'aime point les remèdes composés de pluſieurs ingrédiens, par la raiſon que la nature aime la ſimplicité, je regarde pourtant comme utiles dans ces fiévres les confections d'hyacinthe & de gentil cordial, attendu qu'elles ſont compoſées de médicamens ſpiritueux, & qui animent la nature ſans l'irriter.

Tout le monde ſait combien *Reyes* (*a*) a exagéré la vertu du *Bezoard*, mais je n'ai jamais pu en être convaincu dans ma pratique, quoique j'aye quelquefois employé ſa poudre; & je regarde comme fabuleuſes les vertus merveilleuſes qu'on attribue à la pierre du ſerpent, ainſi que je l'ai dit dans mon premier tome de Phyſique. *Mead*, (*b*) & d'autres Obſervateurs qui ont traité cette matière avec un

» [*a*] *Reyes camp. Eliſius jucundarum qœſtionum, quæſt.* » 67.

» [*b*] *Mead, de venenis, pag.* 21.

grand ſoin, ſont du même ſentiment. (*a*) J'ai trouvé fort étrange qu'un Auteur auſſi peu crédule & auſſi railleur que *Feyjoo*, ait non-ſeulement cru aux vertus de cette pierre, mais même qu'il ait voulu les annoncer au public. (*b*) *Etmuller* (*c*) dit que toutes les parties du cerf ſont alexipharmaques. *Juncher*, Médecin Allemand, penſe avec aſſez de raiſon (*d*) que cette expreſſion d'*Etmuller* eſt très-haſardée. J'ai cependant obſervé que la poudre de corne de cerf eſt d'un grand ſecours dans quelques maladies. Je regarde le bezoard animal comme utile dans les fiévres malignes. Les parties volatiles de la vipère s'uniſſent facilement avec celles du corps humain, & chaſſent le poiſon qui produit la maladie. D'après mes propres obſervations, la vipère eſt non-ſeulement un remède approprié dans la fiévre maligne, mais encore dans les dartres, les feux-volages & les autres maladies de la peau, malgré qu'Hoffman l'ait regardée comme n'ayant abſolument aucune efficacité ; (*e*) ce qui ne

» (*a*) *Redi experim. natur. pag.* 4. *Medici Vraſtilav.*
» *tract. de experientia, cap.* 1, *pag.* 398.

(*b*) *Feyjoo cart. cruditas, tom.* 2, *cart.* 9.

(*c*) *Etmuller Zoolog. claſo.* 1, *verb. cervus.*

(*d*) *Juncherus conſpectus medic. tabul.* 71, *num.* 17.

(*e*) *Hoffman de ſpeciali morb. pathol. part.* 5, *cap.* 5,
» §. 18.

n'empêche pas de la donner dans ces cas, parce que l'obſervation en Médecine doit être préférée à toute autorité. Pluſieurs Médecins preſcrivent dans ces fiévres aux malades des ſudorifiques ; mais on commet en cela deux grandes erreurs : la première, c'eſt d'établir qu'il y ait des médicamens qui étant pris, provoquent la ſueur, ce que je crois faux. Je ne nie point que le malade ne puiſſe ſuer après avoir pris quelques remèdes, mais ſeulement qu'il n'en eſt aucun d'eux qui ait déterminément la vertu particulière & propre de produire cette évacuation, & que, ſi quelquefois les malades ſuent après les avoir pris, ce n'eſt point par une vertu propre au remède, mais par d'autres cauſes qui y concourent accidentellement. On eſt ſi aſſuré de l'effet des purgatifs pour lâcher le ventre, que de cent fois qu'on les donne à une doſe convenable, on n'obſerve peut-être pas que dans une ſeule occaſion ils ayent manqué de produire leur effet. Il en eſt de même des émétiques ; c'eſt pourquoi tout le monde croit qu'il y a des remèdes propres à lâcher le ventre & à faire vomir. Il n'en eſt pas de même de ceux qu'on appelle ſudorifiques, car ils réuſſiſſent à peine une ſeule fois de cent qu'on les employe. Ce fut ſans doute d'après une pareille obſervation que les Médecins Grecs, Pères de la Mé-

decine, ne donnerent jamais des remèdes pour provoquer la ſueur; ce n'eſt point parce qu'ils ne connoiſſoient point ceux qu'on a introduit aujourd'hui dans la Médecine, puiſqu'au lieu de ceux-ci, ils en avoient d'autres auſſi ſpiritueux & auſſi efficaces, comme on en eſt convaincu, pour peu que l'on ſoit exercé dans la lecture des anciens. Lorſqu'ils vouloient provoquer la ſueur, ils mettoient les malades dans des bains, leur faiſoient quelques frictions & quelques fomentations qui puſſent l'exciter. On ne trouve point qu'Hippocrate ſe ſoit ſervi d'un moyen différent. Celſe qui a traité ce ſujet fort au long, n'avoit point d'autre méthode, & il ne donnoit pour cet effet aucun autre remède. (*a*)

L'autre erreur eſt que, ſuppoſé qu'il y eut des ſudorifiques, il fallut les donner dans le commencement de la maladie; car, comme le remarque Sydenham, (*b*) pour preſcrire les

---

[*a*] *Celſus de re med. lib.* 2, *cap.* 17.

[*b*] Quamobrem in hoc affectu perindè ac in cæteris » omnibus, in quibus ſudores artis ope ſollicitantur ad eli- » minandam materiam morbificam, non verò naturæ ductu » profluunt, periculoſiſſimum eſt eoſdem nimis violenter, » atque ultrà eum coctionis gradum, ad quem humores » evacuandi ſuâ ſponte pervenerint elicere. Et celeberri- » mus iſte Hippocratis aphoriſmus : *Cocta, non cruda, ſunt* » *medicanda*, tàm in ſudoribus provocandis quàm in ſub-

remèdes qui provoquent la ſueur, il faut attendre la coction, tout de même que pour mettre en uſage les purgatifs. Avant de finir de parler des alexipharmaques, il faut remarquer que quelques Médecins preſcrivent dans les fiévres malignes, avec trop de confiance, le bezoard de Curvo, qu'on trouve décrit dans la Pharmacopée de Madrid, & qui contient un nombre ſi conſidérable d'alexipharmaques & d'abſorbans, qu'ils rendent cette compoſition peſante, remplie de choſes ſuperflues, & parfaitement conforme à l'idée qu'on doit avoir de l'Auteur, qui fut plus empirique que Médecin. Si l'on choiſit deux ou trois ingrédiens de cette compoſition, & qu'on les preſcrive avec méthode & ſuivant les règles de l'art, ils feront plus utiles aux malades que cette grande multitude énoncée dans la Formule.

§. XII.

De la Curation des Symptômes.

Un des ſymptômes des plus graves & des plus dangereux dans les fiévres malignes, c'eſt le hoquet qui conſiſte dans un mouvement convulſif, fort & alternatif de l'eſtomac & du

---

» ducendo alvo, locum habet. *Sydenh. tract. de podagra,*
» *pag.* 312.

diaphragme, parce que, lorſque ce dernier ſe porte violemment vers le haut, il chaſſe avec force l'air contenu dans la cavité de la poitrine, & cauſe le bruit qu'on entend dans le hoquet. Hippocrate regarde ce ſigne dans les fiévres comme un très (*a*) mauvais ſymptôme; ce que nous obſervons tous les jours. Il naît ordinairement de trois cauſes dans les fiévres: quelquefois il provient de l'inflammation du foie, parce qu'il ſe trouve attaché au diaphragme par le moyen d'un ligament membraneux, arrivant aſſez ſouvent que par le moyen de ce ligament, la partie convexe du foie communique avec le diaphragme & l'eſtomac; & leur occaſionant une grande irritation, il produit les mouvemens qui conſtituent le hoquet.

Il arrive auſſi que l'inflammation d'une partie eſt nuiſible à une autre à cauſe de la communication qui ſe trouve entr'elles, comme ſont le foie avec l'eſtomac. Lorſque ce ſymptôme provient de l'inflammation du foie, il eſt très-dangereux, (*b*) s'il continue avec force;

(*a*) Si quis in laborioſa febre ſingultiat, vel obſtupeſ» cat, morbo laborat peſſimo. *Hip. coac. prænot. lib.* 1, » *ſent.* 47.

(*b*) Ex hepatis inflammatione ſingultus, malum. *Hip. lib.* » 7, *aphoriſ. ſentent.* 17.

car il indique qu'il y a inflammation dans cette partie ; (*a*) & s'il dépend de cette cauſe, il faut donner les remèdes propres à combattre l'inflammation du foie.

Le hoquet eſt d'ordinaire cauſé par des humeurs épaiſſes & gluantes qui s'arrêtent à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, & qui ſont en même-temps un peu acres & piquantes, parce que les nerfs qui s'y diſtribuent paſſent premièrement par le diaphragme ; & comme ſes parties ſont très-voiſines, l'irritation ſe communique facilement de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac au diaphragme ; & de cette manière arrive le hoquet, dans les fiévres malignes qui produiſent une coagulation dans les humeurs. Si le hoquet provient de cette cauſe, le meilleur remède pour le guérir, ſuivant *Duret*, (*b*) c'eſt l'*hiera* ſimple de Galien, qu'il faut donner à très-forte doſe, pour qu'il faſſe l'effet qu'on en attend. Dans ce cas, j'en donne trois dragmes chaque fois, que je fais prendre avec l'eau de fenouil ou de menthe, & s'il eſt néceſſaire, je donne ce remède pluſieurs fois.

(*a*) Frequens ſingultus & præter conſuetudinem continuus, jecur inflammatum eſſe ſignificat. *Celſus de re med. lib.* 2, *cap.* 7.

(*b*) *Duret comment. in coac. Hip. lib.* 1, *ſent.* 47.

L'autre cauſe du hoquet eſt une humeur tenue, ou bien une exhalaiſon très-ſubtile qui irrite l'orifice de l'eſtomac, d'où elle ſe communique au diaphragme, & cela arrive dans les fiévres malignes qui occaſionent une diſſolution dans les humeurs. Lorſqu'il provient de cette cauſe, je n'ai trouvé, pour le guérir, aucun remède plus propre que celui que *Fuller* propoſe ſous le nom de *julapium moſchatum*; c'eſt pourquoi nous le mettons dans notre Formulaire. Hippocrate dit, (*a*) & Celſe le répète, que l'éternuement emporte le hoquet, qui accompagne les fiévres malignes; car je n'ai jamais vu que celui qui ſuit ces ſortes de fiévres fut emporté par l'éternuement. *Gorter*, grand Praticien, (*b*) & très-fidelle Obſervateur, dit qu'il ne l'a point remarqué dans le cours de ſa pratique.

L'aſſoupiſſement eſt un des ſymptômes des plus dangereux qui s'obſervent dans les fiévres malignes. Les Médecins appliquent ordinairement, pour le guérir, des ventouſes, des cantharides, font des ligatures; il n'y a aucune ſorte de tourment qu'ils ne mettent en uſage

(*a*) Singultu detento ſternutationes accedentes, ſolvunt » ſingultum. *Hip. lib.* 8, *aph. ſent.* 13 . . . Singultus ſternu- » tamento finitur. *Celſus de re medic. lib.* 2, *cap.* 8.

[*b*] *Gorter comment. in lib.* 6, *aph. Hip. ſent.* 13.

pour

pour éveiller le malade. Celſe parle d'un ancien Médecin appellé *Tharias* qui ne vouloit point qu'on tentât aucun moyen pour les éveiller, parce que, diſoit-il, cela ne s'obtient que par violence, & qu'ils ne ſont éveillés que durant le temps qu'on les tourmente. *(a)* Les obſervations bien faites démontrent que ces deux manières de procéder ſont extrêmes, & qu'il ne faut pas employer tant de remèdes qu'on met communément en uſage; mais d'une autre part, qu'on ne doit pas s'en abſtenir entièrement. Il eſt vrai que, ſi l'on réveille les malades aſſoupis avec violence, ils ſont inquiets, & dans un grand mal-aiſe. Nous liſons de *Pithion* qu'il étoit fort aſſoupi, & que, lorſqu'on l'éveilloit, il avoit des grandes anxiétés. *(b)* Lors donc que l'aſſoupiſſement eſt conſidérable dans les fiévres ardentes & malignes, il eſt utile d'appliquer les ſangſues derrière les oreilles, parce que l'expérience démontre que ce remède eſt très-utile dans des cas ſemblables; ce que la raiſon prouve auſſi: car, ſi dans le plus haut degré de l'aſſoupiſſement une parotide vient à ſortir, elle l'emporte; parce que l'humeur viciée qui occaſionoit ces effets dans le cerveau, eſt portée par la na-

(*a*) *Celſus de re med. lib.* 3, *cap.* 20.

(*b*) *Hip. lib.* 3, *epid. ſect.* 3, *ægrot.* 3.

ture dans les glandes qui ſont ſituées derrière les oreilles. Les ſangſues éveillent de deux manières, en ſtimulant & en irritant les parties auxquelles on les applique, & en y déterminant les humeurs en plus grande quantité que dans l'état ordinaire. Les lavemens répétés ſont auſſi utiles pour emporter l'aſſoupiſſement. Sydenham, dans ſes obſervations de Médecine, ſect. 5, chap. 2, dit en avoir éprouvé des effets très-ſalutaires dans une conſtitution de fiévres où ce ſymptôme ſe préſentoit avec la plus grande force, & excitoit plus qu'aucun autre l'attention du Médecin.

Un véſicatoire appliqué à la nuque eſt auſſi très-utile pour guérir l'aſſoupiſſement, attendu qu'il ſtimule & qu'il irrite la partie ſur laquelle il eſt appliqué, en attirant en même-temps l'aflux des humeurs qui occaſionent la plénitude. Quelques Médecins croyent communément que les véſicatoires composés des cantharides font leur effet, parce que les particules les plus petites de ces inſectes s'introduiſent dans le corps par les pores de la peau dont elles diſſolvent les humeurs coagulées, ainſi que celles qui ſont trop épaiſſes. Je ne l'ai jamais cru : ceux qui raiſonnent de la ſorte déterminent la route des particules des cantharides vers l'endroit du corps qu'ils veulent. Si c'eſt dans une pleuréſie, ils les font

aller à la plévre pour divifer & atténuer les humeurs qui engorgent cet organe, & n'ayant fur tout cela d'autres obfervations ni d'autres preuves que celles que leur fournit leur imagination, il peut bien arriver qu'après avoir appliqué un véficatoire fur la peau, on s'apperçoive que fon action fe porte fur les voies urinaires, comme il confte par de bonnes obfervations; mais cela prouve feulement qu'il s'introduit dans l'intérieur du corps des particules de certains médicamens qu'on applique extérieurement, ce que certainement je n'ai garde de nier. Je doute feulement, premièrement que les particules des cantharides qu'on applique à la furface de la peau, quoique quelques-unes s'introduifent & fe mêlent avec le fang, puiffent produire l'effet propofé; fecondement, parce que le véficatoire qui n'eft point compofé de cantharides fait le même effet que les autres. Ce qu'on ne peut point par conféquent attribuer l'introduction des molecules de ce médicament. Le premier des Médecins Grecs qui a fait ufage des cantharides pour faire élever la peau, en excitant des veffies, fut *Actuarius*. Les plus anciens Médecins guériffoient l'affoupiffement par d'autres véficatoires, fans qu'ils cruffent pour cela qu'il fut néceffaire d'avoir recours à l'introduction des particules. Troifièmement, parce que, pour que les véficatoires éveillent

les malades, il suffit de l'irritation vive qu'ils occasionent dans les nerfs, dont ils augmentent l'action, & qu'ils attirent en outre dans le lieu où on les applique les humeurs des autres parties, soit que cette attraction se fasse parce que la pression de cette même partie diminue à cause de la chaleur & de la raréfaction qu'ils y causent, ou, comme quelques-uns le supposent, parce que les parties acres des vésicatoires attirent à elles la portion la plus raréfiée des humeurs du corps; mais de quelque manière que cela se fasse, si le vésicatoire s'applique à la nuque, il faut que les humeurs de la tête soient attirées vers la partie sur laquelle on a appliqué le médicament, à cause du voisinage de ces parties : & par conséquent le cerveau doit être débarrassé d'une certaine portion des humeurs qui l'engorgeoient.

Les parotides demandent un traitement particulier, parce qu'elles exposent le malade à une infinité d'événemens. *Riviere* dit que dans une constitution de fiévres malignes (*a*) qu'il y eut à Montpellier en l'année 1623, il sortoit des parotides, & qu'il étoit nécessaire de saigner tout de suite le malade, parce qu'il ne pouvoit point guérir autrement. Cet Auteur

---

[*a*] *River. prax. med. lib.* 17, *sect.* 3, *cap.* 4.

embrassa ce sentiment, parce qu'il jugea que les glandes situées derrière les oreilles n'étoient point suffisantes pour recevoir toute l'humeur que la nature devoit y porter; ce à quoi il suppléoit par le moyen des saignées qui enlevoient avec elles une partie de l'humeur que la nature devoit chasser. Cette observation est estimable, & les Médecins pourront en profiter, suivant qu'ils verront que les malades se trouvent dans le cas d'en avoir besoin. Les cours de ventre sont très-utiles, & pour les exciter, il n'y a pas de remède plus propre que la simple mixture que nous décrivons dans notre Formulaire, parce qu'en la faisant prendre à plusieurs reprises, elle lâche le ventre doucement, & anime la substance spiritueuse du corps. Le traitement des parotides par la suppuration, suivant la méthode vulgaire, est très-long & dangereux, parce que pour l'ordinaire il arrive qu'elles rentrent, & qu'il se fait ce qu'on appelle *retrocessus*. La résolution est sujette aux mêmes inconvéniens qui sont plus grands encore, parce que dans toutes les tumeurs, (*a*) la suppuration est beaucoup plus sûre que la résolution. L'emplâtre magnétique de Sala est le meilleur remède qu'on puisse appliquer sur les parotides, parce qu'il aide

(*a*) *Hip. lib. 6, epidem. sect. 3, num. 9.*

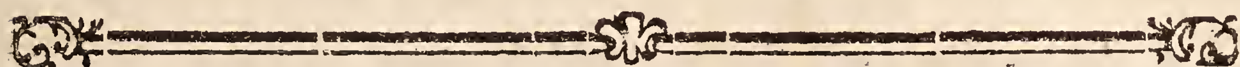
très-efficacement la nature, ſoit qu'elle penche du côté de la réſolution, ſoit de celui de la ſuppuration ; outre cela, il attire & dérive les humeurs comme le meilleur véſicatoire. *Valles* (*a*) conſeille de brûler les parotides avec un cautère actuel ; mais l'emplâtre magnétique eſt un cautère potentiel, & il agit avec plus de sûreté & avec moins de danger que le feu.

Enfin il faut répéter ici ce que nous avons déjà dit : ſavoir, que, lorſque les fiévres ardentes & malignes ſont dans leur état, il ne faut pas donner beaucoup de rafraîchiſſans, parce qu'ils affoibliſſent le malade & mettent obſtacle à la criſe, ou à l'expulſion des mauvaiſes humeurs qui ont donné naiſſance à la maladie. Je me ſouviens qu'il parut, il y a quelques années, une conſtitution de fiévres malignes dans le village d'*Almacera*, à demi lieue de diſtance de la ville de *Valence*, & qu'ayant été voir les malades par ordre de la même Ville, j'en trouvai quelques-uns dans l'état de la fiévre, ſi foibles & ſi abattus, qu'à peine y appercevoit-on du pouls, ayant le viſage comme des agoniſans. Or, me conformant à ce que Galien conſeille dans ce cas : (*b*)

(*a*) *Valles comment. in lib. 5, epid. Hip. num. 16, & in* » *lib. 7, num. 92.*

[*b*] At ſi mediocris eſt febris, & vires non validæ, ſed » cum notis concoctionis, iis qui ità ſe habent, balneum

savoir, qu'on donne du vin aux malades, j'ordonnois que, toutes les fois qu'on leur donnoit des bouillons, on y mêlât deux cuillerées du bon vin vieux ou de malvoisie : ce qui leur fut si utile & si avantageux, que la plupart guérirent.



CHAPITRE VII.

De la Fiévre semi-tierce ou hémitritée.

La fiévre semi-tierce que les Grecs appellent *hémitriteos*, est une des plus communes & des plus dangereuses qu'on observe dans la pratique. Hippocrate (*a*) en parle, & la fait connoître avec beaucoup de clarté ; *Galien* (*b*) & *Celse* (*c*) en ont fait aussi mention ; & après eux, *Aetius*, (*d*) & *Ægineta* (*e*) en ont traité. *Adrien Spigellius*, Professeur de l'Université de Padoue, donna au Public, en 1572, un Livre de *semitertiana* ; & les autres Médecins Grecs ayant aussi parlé de cette

» prodest, & vini potio. *Gal. lib.* 2, *method. medend.*
» *cap.* 9.

(*a*) *Hipp. lib.* 1, *epidem. sect.* 1, *num.* 3.

(*b*) *Galen. de differentiis febrib. lib.* 2, *cap.* 8.

(*c*) *Celsus de re medica*, *lib.* 3, *cap.* 3.

(*d*) *Aetius, tetrabil.* 2, *serm.* 1, *cap.* 82.

(*e*) *Paulus Æginet. lib.* 2, *cap.* 34.

fiévre d'une manière très-claire, il est étonnant que Riviere (dont les Sectateurs tirannisent la pratique de ce pays) n'en ait parlé que très-brièvement, & avec aussi peu d'exactitude, malgré que *Sennert* dont il a été le compilateur, l'ait traitée fort au long: ce qui a causé un très-grand préjudice aux malades, attendu que plusieurs Médecins croyant que l'homme n'est point sujet à d'autres maladies que celles que *Riviere* rapporte, & que, pourvu qu'ils lisent cet Auteur, ils ont toute la science nécessaire pour être consommés dans la pratique, lorsqu'il leur arrive dans la suite d'avoir à traiter quelqu'une des maladies que *Riviere* a omis, il faut nécessairement qu'ils marchent en aveugles, prenant l'une pour l'autre, & qu'ils soient d'un bien foible secours au malade. Il est aussi étonnant qu'*Hoffman* nous en ait donné une description si confuse, qu'on a peine à la reconnoître; & quoique cet Auteur fut très-versé dans l'étude & la lecture des Médecins Grecs, il paroit très-aisément qu'il fondoit plus sa pratique sur des raisonnemens que sur des observations. Je suivrai, à mon ordinaire, les traces d'Hippocrate; & me guidant sur ce que démontre l'observation de la nature & de ses opérations, je vais donner l'histoire de la semi-tierce ou hémitritée.

§. I.

Hiſtoire de la fiévre ſemi-tierce ou hémitritée,

Ceux qui ont l'eſtomac foible, & les hypocondres chauds, qui ſont facilement affectés d'indigeſtions, les hypocondriaques & les ſcorbutiques, ceux qui ſont d'un tempérament très-bilieux, & qui abondent auſſi en pituite, ſont ſujets à cette maladie. Cette fiévre attaque par un tremblement de tout le corps, & par un froid aux pieds qui eſt ſuivi d'une chaleur, laquelle ſe fait ſentir beaucoup plus vivement dans les premières vingt-quatre heures, au bout deſquelles elle diminue, mais ne diſparoît pas tout à fait. Peu de temps après elle recommence de nouveau; dans cette ſeconde augmentation, quelquefois elle eſt annoncée par un tremblement de tout le corps, d'autres fois on n'obſerve ſeulement que la froideur aux extrêmités, mais toujours elle eſt précédée de l'une de ces deux choſes. Ce ſecond redoublement n'eſt pas ſi fort que le premier, mais le troiſième jour il ſe renouvelle ou par des tremblemens, ou des ſimples froids des extrêmités; la fiévre a autant d'activité, ou même plus que la première fois, & cette correſpondance des redoublemens ſe conſerve tout le reſte de la maladie, de ſorte que de trois en trois jours, ils

ſont très-marqués, & ils commencent toujours ou par un tremblement, ou par un refroidiſſement des extrêmités; il arrive quelquefois, que pendant tout le temps de l'accroiſſement, les malades ſentent par intervalles une alternative de froid & de chaud, qui ſemblent être des nouveaux redoublemens. La fiévre, quoiqu'elle ſoit accompagnée des accroiſſemens que nous avons dit, eſt continue, & ſes paroxiſmes ou redoublemens commencent toujours vers le midi. Dans le commencement de ſon augment, la chaleur eſt tempérée, mais après quelques heures, elle devient très-importune.

Les urines ſont épaiſſes, & dépoſent un ſédiment groſſier, blanchâtre, le reſte en eſt rougeâtre. La langue dans le commencement eſt blanche & humide, mais dans la ſuite, par la continuité de la fiévre, elle devient ſéche vers le milieu, & ſi la maladie eſt longue, toute ſon étendue le devient de même, & d'une couleur de feuille morte. La ſoif n'eſt pas incommode, la peſanteur & l'abattement du corps ſont très-conſidérables. Le délire eſt ordinairement léger & toujours accompagné d'un profond ſommeil. Le pouls n'eſt pas fort fréquent, mais il eſt inégal. Cette maladie eſt très-dangereuſe, & ſe termine ſouvent par la mort chez les viellards,

& chez ceux qui se sont fort excédés le corps par des exercices violens, & dont les viscères sont foibles; elle arrive ordinairement, lorsque les signes se déclarent avant le quatorzième ou le vingtième jour; parce que si le malade doit mourir, le visage s'enflamme, & se bouffit, le pouls à chaque redoublement diminue, les forces s'abattent, & la difficulté de respirer s'y joignant, ils meurent suffoqués. Mais si vers le quatorzième jour ou peu de temps après, les paroxismes ou redoublemens commencent à diminuer, de sorte qu'ils ne soient ni aussi longs ni aussi forts qu'ils étoient; si le pouls est fort, que la langue s'humecte un peu, & que le malade repose, pour lors on peut avoir quelqu'espoir que la maladie se terminera tout-à-fait, ou par une grande quantité d'urine, ou par un cours de ventre, ou du moins qu'elle dégénerera en tierce intermittente, comme elle fait ordinairement.

§. II.

Des causes de l'Hémitritée.

Nous avons déjà dit, & il faut le répéter, que les fiévres ardentes, malignes & synoques accompagnent ordinairement les inflammations internes; de manière que dans la pleurésie, la fiévre est toujours ardente, dans la phrénésie toujours maligne, & dans plusieurs au-

tres ſynoques. Mais pour lors l'inflammation occupe toute l'attention du Médecin, parce qu'elle eſt la maladie principale, & que, dès qu'elle eſt guérie, la fiévre qui l'accompagne, l'eſt auſſi. Mais nous ne parlons dans ce traité, que des fiévres qui conſtituent une maladie eſſentielle. On doit entendre la même choſe de la ſemi-tierce, attendu qu'elle accompagne quelquefois les inflammations, & peut-être les maladies chroniques, qui proviennent de l'inflammation de quelques viſcères. Ainſi nous voyons que chez les phtiſiques, chez ceux qui ont quelque abcès interne, chez les mélancoliques, les maniaques & les phrénétiques habituels, il y a pour l'ordinaire cette eſpèce de fiévre, lorſque ces maladies ſont fort enracinées, & que leur ferment eſt parvenu à altérer la partie où elle a ſon ſiége : mais ici nous n'en parlons ſeulement que comme fiévre eſſentielle, c'eſt-à-dire en ce qu'elle n'eſt point l'effet d'une autre maladie : cela ſuppoſé, il nous paroît que la cauſe de cette maladie eſt la bile, & la pituite, lorſqu'elles acquierent un certain état de corruption. Galien & les Grecs qui vinrent après lui, prirent ces deux humeurs pour cauſe de la fiévre, diſant (*a*) que ſi la

(*a*) *Gal. lib.* 2 *de different. febr. cap.* 7 *&* 8.

bile domine, les symptômes de la fiévre tierce sont plus apparens; & si c'est la pituite, on observe alors les signes propres à la fiévre quotidienne; d'où il jugeoit que l'hémitritée étoit composée de deux fiévres différentes, savoir de la tierce & de la quotidienne; c'est pourquoi il la regardoit comme une fiévre quotidienne continue, jointe à une tierce intermittente.

Mais il est vrai de dire qu'on n'a pas besoin de tout cela pour connoître cette fiévre, car comme nous l'avons vu dans sa description, c'est une maladie qui a pour caractère propre un accroissement ou redoublement qui se correspond de trois en trois jours, & il y a dans les commencemens des redoublemens, un refroidissement des extrêmités ou un tremblement dans tout le corps, qu'on observe ordinairement dans les tierces. Ainsi je crois qu'il faut que la bile & la pituite, pour produire ces fiévres, ayent une certaine altération qu'on ne trouve point dans les autres; & que, quoique dans les ardentes fausses la pituite & la bile soient viciées, nonobstant cela, elles n'ont point les qualités requises pour produire le froid, ou le tremblement à l'entrée de ces paroxismes. Mais quel est le vice déterminé de ces humeurs dans l'hémitritée, c'est

ce que nous allons expliquer en parlant des ſymptômes.

§. III.

Explication des Symptômes

Il y a deux ſymptômes qui accompagent l'hémitritée, par leſquels on la diſtingue de toutes les autres fiévres, de manière que perſonne ne peut les confondre, & ſe tromper dans leur connoiſſance; ſavoir, le froid des extrêmités du corps, & le tremblement de tous ſes membres dans le commencement des accès, quelquefois même pendant tout le redoublement, ce qui engagea Hippocrate à les appeller *horrifiques*, qui ſignifie fiévres accompagnées de froid & de chaud; lorſqu'il décrit la maladie de la femme qui vivoit *in mendaciorum foro*, (*c*) il eſt très-remarquable que le *rigor* parut de manière que dès les ſept premiers jours il ſe manifeſta dans le commencement des accès, ſe correſpondant tous les trois jours; dans la ſuite ce *rigor* reparut pluſieurs fois, mais d'une manière variable & erratique; c'eſt-à-dire ſans garder d'ordre ni de correſpondance déterminée, quoique néamoins la fiévre dont cette femme

---

(*a*) *Hipp. lib.* 3, *epid. ſect.* 2, *ægrot.* 12.

étoit affectée, cessât d'être semi-tierce, parce que quelquefois ces fiévres sont erratiques, c'est-à-dire qu'elles n'ont point de marche déterminée dans leurs périodes & redoublemens. Mais on ne trouve dans aucun endroit la semi-tierce maligne expliquée si clairement, que dans l'histoire de la femme qui vivoit dans *Thase*, (*a*) dont presque toute la maladie fut marquée par des intervalles de froid & de chaud.

Cette circonstance avoit déjà été remarquée par le père de la Médecine; car en décrivant dans le premier livre des épidémies, une constitution de fiévres, il dit (*b*) que plusieurs malades étoient attaqués de fiévres *horrifiques*, c'est-à-dire par des intervalles de froid & de chaud, & qu'elles étoient aigues, continues & semi-tierces. Dans un autre endroit il dit (*c*) qu'il couroit une espèce de

---

(*a*) Hipp. *lib.* 3, *epidem. sect.* 3, *ægrot.* 2.

(*b*) Erant autem plurimis illorum pathemata hæc, hor-
» ridæ. Febres continuæ, acutæ, omninò quidem non in-
» termittentes, figura autem semitertiana, uno quidem
» leviores, altero autem exacerbescentes, & super acu-
» tiores fientes, sudores verò semper, non per totum.
» Hipp. *lib.* 1, *epid. n.* 3.

(*c*) Continuæ autem omninò & nihil intermittentes,
» ingravescentes autem omnibus modo tertiano, uno die
» subsidentes, alio ingravescentes, vehementissimè om-

fiévres continues qui avoient leurs paroxifmes comme les tierces, attendu que dans l'un des jours ils étoient légers, & que dans l'autre, la maladie augmentoit beaucoup; qu'elles étoient accompagnées de fymptômes très-graves, que les *rigores* étoient erratiques & fans aucun ordre; (*a*) enfin que l'hémitritée eft accompagnée d'accidens très-dangereux, & que pour l'ordinaire, c'eft une maladie mortelle. *Valles*, en commentant ce paffage d'Hippocrate, expofe des chofes très-belles & très utiles fur la connoiffance de cette maladie, & je voudrois que les Médecins luffent continuellement fes commentaires; car comme dit *Profper Martian*, (*b*) il ne paroît point que *Valles* les ait fait, mais Hippocrate lui-même.

» nium quæ tunc fiebant, & longiffimæ, & cum maximis » doloribus fientes, leniter incipientes, per totum corpus » crefcentes, & ingravefcentes diebus decretoriis & augentes in malum. Parùm fubfidentes, & citò rurfùm ex » remiffione violentiùs ingravefcentes, in decretoriis plerumque pejores facti, rigores autem omnibus, fine ordine, & erraticæ fiebant. Hip. *lib.* 1, *epid. fect.* 2, *num.* » 24.

(*a*) In femitertiana vocata, accidit acutos morbos fieri, » & eft reliquarum hæc maxime lethalis. Hip. *lib.* 1, *ep.* » *fect.* 3, *num.* 42.

(*b*) *Martian comment. in lib. epid. Hip. in præfat. pag.* » 208.

me,

me. Quelquefois il arrive que dans les fiévres ſemi-tierces, les redoublemens ſont ſi longs qu'ils ſe touchent preſque les uns les autres, & par cette raiſon, quelques Médecins les appellent *ſub-intrantes*; c'eſt ce qu'obſerve Celſe, (*a*) quoiqu'il y ait ajouté que les Grecs l'appelloient *hemitritea*, faiſant entendre par-là, que la ſemi-tierce des Grecs eſt cette fiévre, dont les redoublemens ſont ſi longs, qu'ils ſe touchent preſque les uns les autres, en quoi il eſt certain qu'il ſe trompa; car tant, par ce que nous avons dit d'Hippocrate, que par tout ce qu'ont rapporté les autres Médecins grecs, touchant cette fiévre, on voit clairement que l'hémitritée ou la ſemi-tierce eſt la même que nous avons décrite, & il eſt très-rare d'y trouver des accès qui ſoient auſſi longs que Celſe l'a dit. D'autres l'appellent avec beaucoup plus de raiſon, double-tierce continue, parce que dans cette maladie, la fiévre ne quitte jamais, & de trois en trois jours, il arrive ordinairement une correſpondance réciproque, comme dans les tierces. Il réſulte de ce que nous venons de dire, que la ſemi-tierce eſt très-dangereuſe, & qu'elle eſt pour l'ordinaire accompagnée de ſymptômes très-graves; & que quoiqu'elle

(*a*) *Celſus de re medica, lib. 3, cap. 3.*

ait beaucoup de reſſemblance avec les ardentes fauſſes, on l'en diſtingue cependant fort aiſément par les intervalles de froid & de chaud, par le *rigor*, ou par le refroidiſſement des extrêmités du corps, qu'il y a dans le commencement des redoublemens, & qui, quelquefois, durent pendant toute l'augmentation.

Je paſſe à expliquer actuellement comment eſt-ce que le *rigor* ſe fait. J'ai déjà dit, que dans le *rigor* il concouroit deux choſes, ſavoir le tremblement de tous les membres du corps, & le refroidiſſement de ſes parties. Mais à préſent nous devons remarquer que le *rigor* commence toujours, ou preſque toujours par l'épine du dos, & dans les femmes, par la region lombaire, ce que nous trouvons auſſi dans le ſixième livre des épidémies d'Hippocrate, *ſect.* 3, *num.* 18, & dans le cinquième livre de ſes aphoriſmes, *ſentent.* 66; les curieux qui voudront ſavoir pourquoi le *rigor* commence aux femmes par les lombes, pourront lire les commentaires de *Martian* & de *Valles*. Il faut auſſi obſerver que l'expérience prouve, que ſi l'on injecte quelque liqueur acre & irritante dans les animaux vivans, comme l'eſprit de vitriol; cette liqueur une fois introduite dans la moëlle de l'épine, il s'excite tout de ſuite des forts tremblemens dans tout

le corps, ſuivant que le rapporte Baglivi, dans ſon traité *de Fibrâ motrice*. On obſerve la même choſe, lorſqu'on applique les mêmes liqueurs ſur une playe, car dans le moment tout le corps tremble, & s'agite. Ces choſes ainſi ſuppoſées, il eſt facile de comprendre que la cauſe de la fiévre, qui par elle-même eſt fort acre, irrite les nerfs de l'épine, ce qui les oblige à s'agiter extraordinairement, parce que l'auteur de la nature a conſtruit le corps humain de manière, & avec un artifice ſi merveilleux, qu'il tend continuellement à ſa conſervation : d'où il réſulte que dans quelque cas que ce ſoit, lorſque quelque choſe nuiſible au corps s'y applique, ou pénètre dans ſon intérieur, il fait tous ſes efforts pour s'en débarraſſer par le même mouvement qu'il employe à ſe conſerver. Il conſte par les obſervations, que les parties du corps humain où réſide la force qui ſert à chaſſer les choſes qui s'oppoſent à ſa conſervation, ſont principalement ce que nous appellons les nerfs, parce que c'eſt dans eux que réſide le ſentiment & la force, avec la perception des choſes, ſans leſquelles il ſeroit impoſſible que le corps humain pût les expulſer, lorſqu'elles lui ſont nuiſibles, & qu'elles l'embarraſſent.

Lorſqu'il arrive donc que la cauſe de la fiévre irrite les nerfs de l'épine, ils ſe meu-

vent avec tréſaillement, comme pour ſe tirer des mains de l'ennemi qui les attaque ; de la même manière que naturellement, & ſans y faire attention, nous faiſons des actions pour nous conſerver, lorſque nous voyons que quelqu'un menace de nous bleſſer. De-là il ſuit pareillement que ſi nous recevons un coup à la tête, au même inſtant ſans y penſer, nous y portons la main, comme pour défendre cette partie. Nous obſervons également dans les inſenſés, que ſi un cheval ou quelque mulet peureux paſſe devant eux, non-ſeulement ils s'éloigent, mais même ils ramaſſent toutes leurs forces pour les fuir & s'en garantir, laquelle action vient de la nature qui tâche, par des mouvemens ſemblables, d'éloigner tous les objets qui peuvent lui nuire ; ſur quoi on peut voir l'ouvrage du Pere Malebranche, intitulé, *rccherches ſur la vérité*, où il développe toutes ces choſes parfaitement. Ayant donc ſuppoſé que l'irritation produite dans les nerfs, les oblige à s'agiter extraordinairement, la nature, en exécutant ſes mouvemens réguliers, appaiſe le déſordre excité dans les organes, de manière que la cauſe de la maladie & la nature agiſſant alternativement, produiſent des mouvemens déſordonnés, auxquels le calme ſuccède l'inſtant d'après, & c'eſt dans cette altérnative que conſiſte le tremblement ou le

tréſaillement qui accompagne le *rigor.* C'eſt pourquoi dans les maladies mortelles, il arrive que le plus ſouvent les malades périſſent dans le commencement des redoublemens, parce que la cauſe de la maladie & la nature luttant enſemble, la première l'emporte. Par cette raiſon, ſi dans les fiévres continues, où les malades ſont très-foibles, il ſurvient le *rigor*, le malade meurt, (*a*) parce que le peu de forces du malade ne peuvent réſiſter à la cauſe du mal.

Nous tirons auſſi de-là des connoiſſances pour pronoſtiquer avec ſuccès dans les *rigores* opiniâtres qui ſurviennent dans les maladies, parce que, lorſque ce ſymptôme paroît, il faut obſerver avec attention les forces du malade, car ſi elles ſont bonnes, on ne doit point le craindre; mais ſi elles ſont foibles, il eſt d'un très-mauvais augure, comme nous l'avons déjà dit. Le bon état des forces du malade ne doit point conſiſter dans le pouls ſeulement, mais encore dans les autres ſignes qui accompagnent la maladie. Si dans le temps que le *rigor* ſaiſit le malade, le refroidiſſement du corps eſt extrêmement long, s'il perd

---

[*a*] Si rigor incidat in febre non intermittente, ægro » jam debili, lethale eſt. Hip. *lib.* 4, *aph. ſent.* 46.

la parole, qu'il tombe dans l'aſſoupiſſement, ou qu'il lui ſurvienne d'autres choſes ſemblables, il eſt clair que pour lors le *rigor* eſt un très-mauvais ſigne ; (*a*) mais ſi après le *rigor* il ſurvient une ſueur abondante qui ait tous les bons caractères que nous avons expoſés précédemment, ou un vomiſſement copieux, ou toute autre évacuation qui correſponde à la maladie, pour lors c'eſt un ſigne favorable ; & c'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre cette ſentence : (*b*) s'il ſurvient à celui qui eſt attaqué d'une fiévre ardente le *rigor*, la maladie ſe termine.

Nous avons expliqué juſqu'ici une partie du *rigor* qui conſiſte dans le tremblement de tous les membres. Il nous reſte actuellement à donner l'explication du froid que reſſentent pour lors les malades. Galien dit très-bien (*c*) que le refroidiſſement qui accompagne le *rigor*, provient de la pituite, mais il ne développe pas clairement la manière dont elle

---

(*a*) Qui ex rigore perfrigent, & una dolore, tùm capitis, tùm cervicis impliciti, mox voce capti, parvo ſudore madent, ut ſe collegerint, moriuntur. Hip. *lib.* 1, *coac. pren. ſent.* 1.

(*b*) A febre ardente occupato, rigore accedente, ſolutio fit. Hip. *lib.* 4, *aphoriſm. ſent.* 58.

(*c*) *Gal. lib.* 2 *de different. febr. cap.* 6.

le produit ; pour le comprendre, il faut se rappeller de ce que nous avons établi dans notre Physiologie moderne : savoir, que la sensation que nous appellons froid, s'excite lorsque l'activité du feu diminue beaucoup dans le corps. Cela posé, il faut observer que le feu du corps humain est plus ou moins agité, en raison du mouvement des parties solides & fluides qui le composent. Il arrive donc que dans le commencement des fiévres ou de leurs redoublemens, la pituite se répand tout le long de l'épine, à cause de la dissolution ou disgrégation que la maladie a produite. La pituite ainsi répandue, diminue le mouvement de la substance spiritueuse qu'il y a dans les nerfs ; cette diminution de mouvement est suivie du refroidissement, de l'assoupissement, de la couleur livide du visage & des ongles ; & ces symptômes indiquent une grande diminution du mouvement dans les solides & fluides du corps, ce que la froideur de tous ses membres doit nécessairement accompagner. Mais aussitôt que la substance spiritueuse a surmonté les obstacles que la pituite lui opposoit, dès-lors elle recouvre ses anciens mouvemens qui sont suivis de la chaleur, & ces mouvemens plus augmentés que nous appellons paroxismes ou redoublemens de la fiévre, durent jusqu'à ce que la *nature* ait vaincu la cause qui avoit

produit ce désordre particulier. C'est pourquoi on n'observe pas le *rigor* dans toutes les fièvres, mais seulement dans celles où une partie de la cause matérielle est la pituite, comme il arrive dans la semi-tierce. Je crois que, lorsque dans les fiévres ardentes le *rigor* termine la maladie, comme nous l'avons expliqué ci-devant, il arrive seulement sur la fin, parce que la force de la bile une fois surmontée, la pituite se mêle avec elle, & unies ensemble, elles produisent le *rigor* qui indique que ces humeurs conservent entr'elles l'égalité nécessaire pour la santé. Cette explication est confirmée par des expériences que dit avoir fait *Slare* de la Société Royale des Sciences de Londres; (*a*) car ayant mêlé le sel volatil du sang humain avec quelques acides, comme le jus de citron, le verjus, il s'excita tout de suite un grand bouillonnement ou fermentation: de manière que, mettant le thermomètre dans la liqueur bouillante, on le voyoit descendre de quelques degrés; & si on faisoit les expériences avec du vinaigre très-fort rectifié, comme le dit *Boyle*, non-seulement le froid étoit très-sensible au tact, mais encore la liqueur arrivoit presque au degré de la glace. Quoiqu'il soit vrai que dans le sang

(*a*) *Slare in act. Philos. Angl. ann.* 1681.

de l'homme vivant il n'exiſte point un ſel volatil, cependant dans quelques fiévres les parties s'agitent ſi fortement, que ſe mêlant avec la pituite, elles peuvent occaſioner l'extrême froideur du corps. Ce que nous avons dit juſqu'ici ſur la manière dont le feu agit dans le corps humain, eſt très-vraiſemblable, & paroit aſſez fondé, mais nous ne voulons point qu'on puiſſe le regarder comme évident. Dans les corrections dont je m'occupe pour la réimpreſſion de ma Phyſique, je démontrerai quelles ſont les limites dans leſquelles doivent être compriſes les choſes qui regardent la chaleur & le froid. Le *rigor* une fois expliqué, il n'eſt point néceſſaire d'expliquer l'*horror* : les Médecins appellent ainſi le léger tremblement que les malades ſentent dans leurs membres à l'entrée des paroxiſmes ou redoublemens des fiévres. Il eſt toujours accompagné de quelque peu de refroidiſſement, de manière qu'il eſt très-ſemblable à ce mouvement qu'éprouvent les hommes ſains, lorſqu'ils ſont ſaiſis par le froid. Je dis qu'il n'eſt point néceſſaire d'expliquer l'*horror*, parce qu'il ſe diſtingue ſeulement du *rigor* par la plus ou moins grande activité de la cauſe qui produit ces ſymptômes ; en ſorte que pluſieurs Médecins appellent avec raiſon l'*horror petit rigor*, & ils donnent au *rigor* le nom de *grand horror*,

c'eſt pourquoi Celſe, (*a*) lorſqu'il parle de ces choſes, les comprend toutes les deux ſous le terme général d'*horror*.

§. IV.

De la Curation de la Fiévre ſemi-tierce.

Il eſt utile, au commencement de ces fiévres, de ſaigner le malade, parce qu'autrement on riſqueroit que, pendant le cours de la maladie, il ne ſe format quelqu'inflammation. Après qu'on aura fait le nombre des ſaignées que le Médecin trouvera convenables, l'émétique eſt utile, parce que les humeurs pituiteuſes & bilieuſes qui cauſent ou fomentent la fiévre, ont ordinairement leur ſiége près du foie & de l'eſtomac, & il eſt certain qu'il n'eſt point de moyen plus efficace de les évacuer que le vomiſſement; c'eſt ce qu'on doit avoir l'attention de pratiquer avant le ſeptième jour, parce que pendant ce temps les humeurs ſont fluides & diſpoſées à ſe porter vers les conduits par-où elles doivent être chaſſées du corps; mais après le ſeptième jour elles s'épaiſſiſſent & s'enflamment de manière à ne pouvoir plus s'émouvoir & être évacuées. On connoît ordinairement cet

(*a*) *Celſus de re medic. lib.* 3, *cap.* 3.

état des humeurs par la langue qui, dans ces maladies après le ſeptième jour, devient ſéche; ce qui nous indique qu'il arrive la même choſe dans les humeurs du corps; & ſi, lorſque la langue eſt ſéche, les Médecins preſcrivent l'émétique ou les purgatifs, ils nuiſent certainement aux malades, non-ſeulement dans ces cas, mais encore dans quelqu'autre maladie que cela arrive, parce que ces remèdes cauſent une grande irritation, & ne produiſent point l'effet qu'on en attend, mais au contraire ils deſſéchent davantage les humeurs, & les fibres ſe froncent, ſe racourciſſent & diſpoſent à l'inflammation ou aux convulſions. Je regarde ce précepte de pratique comme univerſel dans l'exercice de la Médecine, & je l'ai vu confirmé par mes propres obſervations; tout comme auſſi il ne faut point donner des purgatifs dans les douleurs atroces, quelle que ſoit la partie qui en eſt affectée, non plus qu'à ceux qui ont une grande ſoif. (*a*)

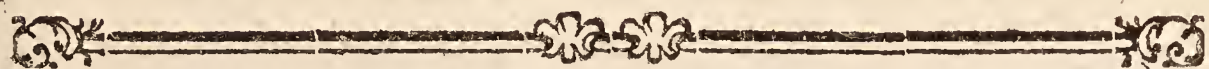
Depuis le ſeptième jour juſqu'au quatorzième, il faut preſcrire peu de remèdes; il convient ſeulement de donner quelques lavemens dans la vue d'éviter par-là que la tête ne s'embarraſſe, & en ſortant des paroxiſmes,

(*a*) *Hipp. lib. de victus ratione in acut. n. 64.*

il peut être utile de faire prendre une potion composée de médicamens qui puissent donner de la force à la substance spiritueuse des humeurs, & en même-temps prévenir la putréfaction qui s'y fait ordinairement. L'esprit de sel dulcifié qu'Hoffman loue tant avec beaucoup de raison, (*a*) est un excellent remède dans ces fiévres, & il faut le mêler dans la potion à la dose marquée dans notre Formulaire. La maladie se portant au-delà du quatorzième jour, si la langue est fort séche, la décoction des racines de guimauve & de consoude est très-utile, en ce que ses plantes ont la vertu de ramollir & d'humecter les humeurs épaisses & raréfiées ; il faut l'employer sous forme de tisanne ordinaire, pour qu'elle produise ses effets. L'huile d'amandes douces, tirée sans feu ou par expression jointe au bouillon, est un remède excellent & très-efficace dans ces fiévres ; on peut en faire usage dès le commencement. Si après le vingtième jour la fiévre se change en intermittente, ou du moins que l'on voie qu'elle diminue hors le temps de ses paroxismes, de manière qu'on puisse douter si le malade l'a réellement, pour lors la décoction amère de la pharmacopée de *Bateus* acheve tout-à-fait la curation, en supprimant les purgatifs, & y substituant un

[*a*] *Hoffm. chym. lib.* 2, *observat.* 2.

peu de quinquina. Et s'il paroiſſoit néceſſaire au Médecin, avant de donner cette décoction, de purger le malade, il ne ſauroit mieux remplir ſon objet, qu'en ſe ſervant de la mixture ſimple qui, répétée pluſieurs fois, lâche le ventre doucement, & corrige le vice des humeurs; on en trouvera la deſcription dans notre Formulaire.



CHAPITRE VIII.

Des Fiévres quotidiennes.

Les noms qu'on a donnés aux fiévres ont été pris preſque toujours de quelque particularité qu'on y obſerve, & les anciens Médecins Grecs ſe ſervoient pour l'ordinaire des noms qui exprimoient quelqu'un des caractères principaux qui les accompagnoient. Ainſi on a donné le nom de fiévres tierces & quartes à celles dans leſquelles on remarque une certaine correſpondance chaque troiſième ou quatrième jour, qui, obſervée attentivement, ſert beaucoup à les faire reconnoître. Si dans quelques fiévres il ſe déclaroit un ſymptôme qui par ſa gravité mit le malade en danger, pour lors ils ſe ſervoient de ſon nom pour déſigner la fiévre; c'eſt pourquoi ils appelloient fiévre ſyncopale celle qui étoit accompagnée de ſyncopes; ſingultueuſe, celle qui accompagnoit

le hoquet; vertigneuſe, ſi elle étoit ſuivie de vertiges, & ainſi des autres. Cette même Nomenclature fut adoptée par les Arabes, comme on peut le voir dans *Avicenne*; mais il faut remarquer qu'ils ne vouloient point cependant qu'on s'attachât à les connoître par ce ſeul ſymptôme, mais par l'enſemble & le concours des propriétés qui les accompagnent, & ils eurent ſoin de marquer, dans les deſcriptions qu'ils en firent, que les fiévres ardentes, malignes, hémitritées, quotidiennes, dont nous allons parler, peuvent devenir ſyncopales, vertigineuſes, ſingultueuſes, &c. ſuivant que ces ſymptômes ſe trouvent dans ces fiévres, & que par leur force & leur violence ils mettent le malade en danger.

D'autres fois ils donnerent des noms aux fiévres, principalement à celles qui dépendent d'une inflammation, qu'ils prirent de la partie où celle-ci réſide. C'eſt pourquoi ils appellent pleuréſie l'inflammation qui a ſon ſiége à la plévre; & phrénéſie, celle qui occupe la partie où l'ame exerce les opérations rationnelles. Les Médecins Grecs, Pères de la vraie Médecine, obſervant donc qu'il y a une fiévre continue différente de celle dont nous avons parlé juſqu'ici, & qu'elle a des accroiſſemens tous les jours, l'appellerent, à cauſe de cette circonſtance, quotidienne, & ils ne voulurent point qu'elle ſe diſtinguât des autres fiévres par le ſeul retour de ſes périodes

qu'on y obſerve tous les jours ; mais par cette circonſtance jointe à toutes les autres qui accompagnent cette maladie. Ainſi nous trouvons dans Galien une deſcription fort exacte de la fiévre quotidienne ; les Médecins Grecs qui ſont venus après lui ont ſuivi ſon exemple ; (*a*) & parmi les Arabes *Avicenne* l'a décrite, en donnant un abrégé de tout ce qu'en avoient dit les Grecs auparavant. Quelques Médecins de nos temps ont appellé la fiévre quotidienne *méſentérique*, lui appliquant le nom de cette partie du corps où ils croyent que réſide le foyer de cette maladie : ſavoir, du *méſentère*. Un des Auteurs qui a le plus contribué à donner ce nouveau nom de *méſentériques* aux fiévres quotidiennes, a été *Baglivi*, qu'ont ſuivi en cela pluſieurs autres Médecins ; & quoique *Baglivi* ait été très laconique dans l'expoſition qu'il a faite des caractères de cette fiévre, ſi nous comparons cependant ce qu'il dit des fiévres *méſentériques* avec ce que les Grecs ont dit de la quotidienne, nous verrons clairement que la fiévre qu'on appelle aujourd'hui *méſentérique*, eſt la même que celle que les anciens appellerent quotidienne ; & pour avoir la preuve de cela, il faut obſerver que quelques grands Médecins de ce dernier ſiècle ont conjecturé que le foyer des fiévres quotidien-

(*a*) *Gal. de criſib. lib. 2, cap. 5.*

nes se trouve dans le *mésentère* & autres parties qu'ils appellent la première région, comme on peut le voir dans *Fernel* (*a*) qui, en parlant de la fiévre quotidienne, dit que cela arrive lorsqu'il y a beaucoup de pituite qui se corrompt dans les inteſtins, le mésentère, le ventricule & autres parties voisines.

La fiévre quotidienne qu'Avicenne appelle *latica*, qui veut dire occulte, a plusieurs fois son siége dans le mésentère & autres parties du bas ventre. Quelques-uns ont donné à cette espèce de fiévre le nom de lente, dont ils ont parlé, comme si elle étoit distincte de la quotidienne; c'est ainsi que l'a nommée *Mercatus*: (*b*) sentiment qu'*Heredia*, (*c*) & parmi les modernes *Hoffman*, (*d*) paroissent avoir adopté. Mais il n'est point nécessaire de multiplier les différences de ces fiévres, parce que si nous les observons attentivement dans la pratique, nous trouverons que les caractères de

(*a*) Quàm aut supervacua pituita (cujuscumque ge-
» neris ea sit) vel in intestinis, vel in mesenterio, vel
» circùm ventriculum, viscerumque cava coercita putrescit
» febrilemque qualitatem nanciscitur quotidiè mota condi-
» tionis suæ vaporem effundit, continentem accessionis
» causam. *Fernel*, *de febrib. lib.* 4, *cap.* 12.

(*b*) *Mercat. lib.* 6, *de feb. quotid.*

(*c*) *Hered. sintagm. univers. de febrib. flegmat. sect.* 1, *cap.*
» 49.

(*d*) *Hoffman, de febrib. sect.* 2, *cap.* 13.

la

a fiévre lente sont les mêmes que ceux de la quotidienne, lorsque cette dernière se prolonge beaucoup, & qu'elle affoiblit beaucoup le malade.

Fernel parle ainsi de la fiévre quotidienne lente ; » on la distingue des autres fiévres putrides, en ce qu'elle est la moins considérable » de toutes, & le malade est si peu agité des » symptômes graves, qu'il lui semble plusieurs » fois qu'il n'a rien. Mais pour lors on remarque » quelques signes de putréfaction dans les uri» nes, le pouls est fréquent & inégal, quoi» que petit, les forces foibles, de manière que » le malade ne peut marcher ni se tenir debout ; » & quoiqu'il prenne une grande quantité d'ali» mens, le corps s'extenue. Cette fiévre est lon» gue & se porte au-delà du terme des autres ; » de sorte qu'elle ne se termine point au vingtiè» me jour. Plusieurs fois son foyer est dans l'es» tomac ou dans le foie, peut-être dans la rate » ou dans le mésentère, ou dans les poumons ; » aussi faut-il observer avec soin les hypocon» dres & la partie inférieure du bas ventre. Par» fois cette fiévre s'observe dans les pâles-cou» leurs des filles & dans la cachexie, à cause » de la quantité de pituite qui se trouve répan» due dans tout le corps. » (a) *Heredia* joint à

[a] *Fernel de febrib. lib. 4, cap. 8.*

tout cela (*a*) que dans ces fiévres on ne remarque point des accroissemens particuliers, & que la chaleur augmente après avoir mangé.

Galien, en parlant de la quotidienne, dit: » (*b*) cette fiévre n'attaque point par le *rigor*, » quoiqu'avec le temps il survienne, & qu'on » y apperçoive quelque refroidissement du corps. » Le pouls est dérangé & inégal; il n'est point » grand ni fort, & les malades ont peu de » chaleur, de sorte qu'ils ne sont point obligés » de diminuer de leurs vêtemens ou couvertures, » ni de respirer promptement comme d'autres » malades; ils n'ont point de soif, & ne dési» rent pas beaucoup de boissons froides. Les uri» nes, dans les premiers jours, sont semblables » à celles que les malades rendent dans les com» mencemens des fiévres quartes. Dans les pre» miers temps de la maladie ils ne suent point, » mais lorsqu'elle est plus avancée, ils suent or» dinairement un peu. Ceux qui abondent en » humeurs, qui menent une vie sédentaire & » oisive, & se gorgent d'une grande quantité » d'alimens, sont attaqués de cette fiévre; c'est » pourquoi elle est très-fréquente chez les enfans, » non pas que chez eux l'orifice de l'estomac, » ou le foie souffre, mais parce qu'ils ont eu

[*a*] *Hered. loco citato.*
[*b*] *Galen. de crisib. lib. 2, cap. 5.*

» auparavant beaucoup de crudités ; n'ayant pu
» digérer les alimens, quoiqu'ils se soient arrê-
» tés peu de temps dans l'estomac ; & ayant été
» affectés de rapports acides : aussitôt que la
» fiévre attaque, l'estomac se tuméfie & se
» gonfle ; les malades ont la couleur d'un blanc
» pâle. Cette maladie arrive ordinairement dans
» l'hiver, dans des temps & des lieux humides.
» Les paroxismes reviennent le soir » ... &c.
Hippocrate dit, en parlant des quotidiennes, (*a*) que celles qui augmentent la nuit ne sont point mortelles ; malgré qu'elles soient longues, & celles dont les paroxismes reviennent le jour, le sont encore plus, dégénérant quelquefois en consomption, marasme ou *Tabes* ; par-où il ne faut point entendre la phthisie, mais seulement l'exténuation & l'affoiblissement de tout le corps.

La Maladie de *Cleanacte* qu'Hippocrate décrit dans son premier livre des épidémies, *sect.* 3, *ægrot.* 6, fut une fiévre erratique, qui donne une idée de la fiévre quotidienne *mésentérique*, parce que le vomissement qui lui fut si utile, étoit d'une humeur bilieuse mêlée avec des crudités ; la douleur du côté gauche & les urines rouges, démontrent suffisamment que son foyer étoit dans le ventricule, & dans les parties voisines, & notre

[*a*] *Hipp. lib.* 1, *epidem. sect.* 3, *n.* 43.

Valles le prouve dans le commentaire de cette histoire. Par les paſſages que nous venons de rapporter, tirés de différens auteurs, on voit ſuffiſamment que la fiévre quotidienne des anciens, & la *méſentérique* des modernes, ainſi que celle qu'on appelle *lente*, appartiennent à une même claſſe, & ſe diſtinguent ſeulement, quoique toutes ſoient quotidiennes. On appelle *méſentérique*, celle qui a ſon ſiége dans le bas ventre, & *lente*, celle qui ſe prolonge beaucoup, & commence à affoiblir le malade, dans quelqu'endroit qu'elle ait ſon foyer. Ainſi les fiévres *méſentériques* & *lentes* ſont quotidiennes, quoique la quotidienne ne ſoit pas toujours *méſentérique*, & qu'elle ne devienne pas toujours lente. Il réſulte de ce que nous venons de dire que les fiévres que les modernes appellent *méſentériques*, furent connues des anciens, comme on le voit dans les endroits que nous avons cités, parce qu'ils connoiſſoient déjà que les fiévres *quotidiennes* avoient leur ſiége dans le méſentère & autres parties du bas ventre, & qu'elles naiſſent des humeurs crues & indigeſtes, qui ſe corrompant, produiſent la fiévre.

Je ne puis m'empêcher de faire rappeller ici d'un abus que nous trouvons aujourd'hui introduit dans la pratique, ſavoir qu'à peine y a-t-il une fiévre, que les Médecins ne regar-

dent comme *mésentérique*, & très-rarement manquent-ils de la trouver jointe avec les maladies les plus dangereuses. Le pire est qu'ils regardent les fiévres ardentes & synoques, comme des fiévres *mésentériques* ; & même la douleur de côté provenant d'une vraie inflammation, j'ai vu qu'on l'envisageoit comme une fiévre *mésentérique*. Il peut se faire que cela dépende qu'on s'attache trop à ce qu'on trouve dans quelques livres, sur l'étude desquels on fonde sa pratique. *Baglivi*, dans sa seconde Dissertation *de experimentis circà salivam*, recommande aux Médecins, de considérer souvent la langue des malades. Cette maxime est très-bonne, mais on l'a saisie avec tant d'étendue, qu'il paroît à plusieurs Praticiens, que pourvu qu'ils ayent vu la langue, ils n'ont plus rien à faire, pour connoître une fiévre. Le même auteur dit aussi que dans les fiévres *mésentériques*, la langue est ordinairement blanche, & les Médecins, en voyant un malade avec la fiévre & la langue blanche, prononcent sans autre examen, que la fiévre est *mésentérique*. Les Grecs à la vérité ne dédaignerent point les observations & les avantages qu'ils pouvoient tirer de l'inspection de la langue, & ils s'en servoient pour la connoissance des maladies ; car dans les seuls ouvrages d'Hippocrate, & surtout dans les sentences coaques, il y a des

choſes admirables ſur la langue ; cependant ils n'ont jamais prétendu connoître par-là les fiévres, ni pronoſtiquer avec ſuccès par ce ſeul examen, mais par l'enſemble des ſymptômes qui accompagne les maladies qu'ils détaillerent dans les hiſtoires qu'ils en firent. Or, pour qu'on ſache comment eſt-ce qu'on doit connoître la fiévre quotidienne *méſentérique*, & que l'on puiſſe la diſtinguer de toutes les autres fiévres, je vais en indiquer les caractères eſſentiels & particuliers.

§. I.

Hiſtoire de la Fièvre quotidienne.

Les enfans, les vieillards, ceux qui ſe livrent avec excès à l'étude & à des occupations ſérieuſes, principalement s'il menent une vie ſédentaire ; ou bien même ceux qui ſont oiſifs, ne faiſant uſage que de mauvais alimens, ſont diſpoſés à cette maladie. Ceux qui ont l'eſtomac foible, dont les digeſtions ſont très-lentes & tardives, qui ont des rapports acides, qui crachent beaucoup, & ſont ſujets à des vomiſſemens pituiteux, ou qui, du moins le matin, éprouvent des nauſées, en ſont pareillement ſuſceptibles. Pour l'ordinaire la conſtitution du temps humide, la laſſitude, la peſanteur de tout le corps, une douleur de tête qui augmente le ſoir, & l'inappétence précè-

dent cette maladie. La fiévre attaque ſans tremblement. Le malade ſe voit obligé de ſe mettre au lit, quoique la chaleur qu'il reſſent, ne ſoit pas fort grande; parce que s'il marche, la tête lui tourne aiſément; le pouls eſt petit, fréquent & inégal; la langue eſt blanche & humide, la couleur de la face eſt cendrée, l'urine eſt comme dans l'état naturel, la ſaveur de la bouche quelquefois eſt amère, d'autres fois fade, & la ſoif modérée. Tous les jours la fiévre augmente vers le midi, & dans le temps qu'elle va redoubler, on n'apperçoit point de *rigor*, ni des intervalles de froid & de chaud, mais ſeulement on le connoît, parce que le malade n'eſt pas dans ſon état naturel; le viſage s'enflamme un peu, le pouls devient fréquent. La chaleur croît ſi lentement, qu'à peine ſe fait-elle ſentir dans l'accroiſſement, excepté vers le ſoir; mais elle ſe fait très bien ſentir dans la nuit; elle dure quelquefois dix-huit heures, d'autres fois un peu moins. Quoique les paroxiſmes reviennent tous les jours, cependant il arrive quelquefois qu'ils ſont plus forts tous les trois jours, d'autres fois tous les quatre jours, enfin chez quelques autres malades, ils ne conſervent aucun ordre ni correſpondance. C'eſt pourquoi quelques Médecins les ont nommées fiévres *erratiques*; quoique néanmoins la circonſtance d'être *erratiques* ou vagues, puiſſe

être appliquée non-feulement aux fiévres quotidiennes, mais auffi aux femi-tierces, lorfqu'elles font chroniques; ainfi qu'à celles qui dépendent du vice ou corruption de quelqu'une des parties principales du corps, tout comme auffi aux intermittentes, de manière que la fiévre *quinta*, *feptimana & nona*, fe rangent dans la claffe des erratiques, & fuppofent ordinairement dans le corps, un vice très-enraciné, & font toujours par conféquent très-difficiles à guérir.

Le malade demeure plufieurs jours, allant dans cet état jufqu'au vingtième, & d'autres fois jufqu'au trentième jour, fans qu'on obferve rien de particulier, fi ce n'eft que les urines deviennent un peu rouges & épaiffes, & que le bas ventre s'affoiblit, & fe gonfle un peu; fi cette maladie doit fe terminer avant le quatorzième ou bien même tout au plus le vingtième jour, le malade rend une grande quantité d'urines, l'intumefcence du bas ventre diminue, les paroxifmes ne font pas fi longs, fe fentant auffi plus agile; quoique pourtant cela n'arrive pas, elle peut fe terminer favorablement, pourvu qu'il fe forme un abcès, comme nous l'avons expliqué ci-devant, ou bien qu'elle dégénère en tierce.

Heredia dit, (*a*) qu'ayant été attaqué d'une fié-

[*a*] *Hered. comment. in hiftor. Cleanact. pag.* 48.

vre erratique, il en fut parfaitement guéri par le moyen d'un œdème éryſipélateux qui ſe déclara chez lui à la jambe. Si la terminaiſon de cette fiévre doit être mortelle, pour lors elle ſe prolonge beaucoup, & quelques appropriés que ſoient les remèdes qu'on employe, elle perſiſte juſqu'à ce que, jetant le malade dans un affoibliſſement extrême, & une grande exténuation de tout le corps, après lui avoir comſumé ſon humidité naturelle, elle lui ôte la vie. Lorſque la mort s'approche, le ſang devient ſec, la ſoif importune, l'inappétence très-grande; dans cet état la ſurface du corps commence à ſe refroidir, & ce refroidiſſement eſt ſuivi de la mort.

§. II.

Des Cauſes des Fièvres quotidiennes.

La pituite, & autres humeurs crues, ramaſſées en grande quantité dans quelque partie du corps, principalement dans le bas ventre, ſont la cauſe ordinaire des fiévres quotidiennes: cependant lorſqu'il y a une grande abondance d'humeurs pituiteuſes & crues, la fiévre quotidienne ne ſurvient pas toujours, parce que pluſieurs fois, il y a *cachexie*, ſans qu'il y ait fiévre; & dans les hydropiques où les humeurs crues abondent conſidérablement,

elle s'y trouve rarement, quoique cela doit s'entendre de la fiévre évidente, parce que l'hydropisie est toujours accompagnée d'un peu de mouvement fébrile. Il faut donc que les humeurs acquièrent une acrimonie, & qu'elles tendent à un état de putréfaction, pour qu'elles produisent la fiévre quotidienne; & pour lors étant agitées par quelqu'exercice violent, ou par quelque grande passion de l'ame, ou ce qui arrive le plus souvent par la constitution de l'atmosphère; elles s'enflamment, & produisent la fiévre de la manière que nous l'avons exposé au commencement de ce Traité. Il arrive d'ordinaire que dans les intestins, le mésentère, & autres parties du bas ventre il se ramasse beaucoup de pituite & quantité d'humeurs crues, qui par leur exaltation, donnent naissance à la fiévre quotidienne *mésentérique*. Il est sûr que cela doit être ainsi, attendu que les observations anatomiques démontrent, que tant le ventricule que les intestins ont la surface interne, remplie de cette humeur pituiteuse, dont la qualité dégénérant par l'usage des mauvais alimens & des indigestions répétées, doit produire cette fiévre.

Mais il faut avoir l'attention de ne pas confondre la fiévre qui provient d'un embarras produit par des humeurs crues & pituiteuses, dans les différens viscères du bas ventre, avec

celles qui dépendent & naissent d'une indigestion, parce que celle-là est quotidienne, & cette dernière n'est qu'Ephémère, quoiqu'elle se prolonge jusqu'au troisième & quatrième jour; & comme je vois la facilité avec laquelle on confond ces deux maladies; je me propose en conséquence de faire mention de la fiévre qui naît de l'indigestion, lorsque nous parlerons des Ephémères. Revenant donc aux *Mésentériques*, il est bon de faire remarquer une erreur qu'on trouve introduite dans la pratique, & qui est fort dangereuse pour les malades; plusieurs Médecins croyent que la fiévre *mésentérique* se change en aigue & en inflammatoire; cette erreur provient d'une autre, car ils jugent que ce changement arrive, à cause que le vice a passé du mésentère dans le sang. L'une & l'autre de ces choses sont opposées à la vraie observation, parce qu'en suivant attentivement les mouvemens de la nature dans les fiévres *mésentériques*, on voit que celles-ci dégénèrent quelquefois en intermittentes ou en lentes; de manière qu'elles deviennent à la fin étiques: mais on n'a jamais vu le changement des fiévres quotidiennes *mésentériques* en aigues; ce qui donne occasion aux Médecins de se tromper & de les confondre, c'est que les fiévres aigues présentent dans leurs commencemens beaucoup de bé-

nignité, & les malades ont pour l'ordinaire la langue blanche. Si avant l'invaſion, ils ont mangé des cériſes ou des raiſins, qu'ils reſſentent des anxiétés à l'orifice de l'eſtomac, comme il arrive le plus ſouvent dans les maladies aigues, le Médecin croit être fondé à regarder la fièvre comme *méſentérique*; mais il arrive qu'avec le temps, les ſymptômes annoncent la maladie aigue, en ſe déclarant d'un moment à l'autre, pour lors le Médecin attribue ſon erreur à la nature, croyant que la fiévre *méſentérique* s'eſt changée en aigue. Ceux qui obſervent attentivement les malades ne confondent point facilement la fiévre *méſentérique* avec l'aigue, parce qu'ils ſavent que celle-ci ſe déclare quelquefois avec des ſymptômes légers, comme le remarque Hippocrate. *(a)* *Baglivi*, dans une lettre qu'il écrit à *Nicolas Andrei*, *de purgatione in principio febrium*, bien loin de dire que les fiévres méſentériques ſubiſſent ce changemenr, expoſe au contraire les ſignes, par le moyen deſquels on doit connoître ſi cette fiévre provient des crudités du méſentère ou de l'inflammation du ſang; il s'explique en ces termes : *inter ſigna quæ apparatum humorum in primis viis denotant, ſe-*

[*a*] Circà principia & fines omnia debiliora ſunt; circà » vigores verò fortiora. Hip. *lib.* 2, *aphor. ſent.* 30.

quentiæ ſunt prudenti obſervatione noſtrâ & maturâ meditatione acquiſita. Os valdè amarum eſt cum quadam nauſeâ horis matutinis, lingua viſcida, glutinoſa, ingrati ſaporis, cum oris fœtore, dentes quoque luridi ſunt & conſpurcati. Stercora multùm fœtida & flatus pedendo emiſſi ingenter fœtent. Caput aliquando nutat, & gravitat; & ſi patiens perpendiculariter ſuprà lectum erigitur; caput hinc & indè nutando gravitat: aliquandò caput ferè continuò dolet cum gravitate & pulſatione circa tempora, & dolor exacerbatur poſt prandium, & aliquandò poſt cœnam aures murmurant cum ſibilo. Urinæ naturales, vel à ſtatu naturali non multùm recedentes; febres poſt prandium & poſt cœnam augeſcunt, & typum duplicis tertianæ continuæ ſervant. Calorem in volis manuum aut pedum, & in hypochondriis patiuntur; vultus pallet, alvus ſicca eſt, inappetentia moderata; ſed quod magis obſervatione dignum eſt, qui febricitant ex infarctu meſenterii, majora mala in capite experiuntur, quàm in meſenterio; in quo morbi ſedes eſt, Medicique decipiuntur. . . . At contrà, ſi vel minima ſuſpicio appareat acuti & inflammatorii morbi, lingua ſit arida, urina crocea, ſalibusque ſaturata, calor ingens per totum, anxietas, magna ſitis, & omnium ſiccitas cum metu latentis viſcerum in-

flammationis, à purgatione in principio omnimodò me abstineo, ut in meâ praxi animadverti, nec indiscriminatim morborum omnium curatio à purgatione inchoanda, sicuti plures apud nos faciunt, nec tales etiam apud nos deficiunt. P. 348.

Il est certain que si les Médecins portoient tout leur soin à observer attentivement ce que cet Auteur dit sur ce sujet, & qu'ils combinassent entr'eux tous les signes qu'il propose, ils seroient plus heureux dans la pratique; il sera bon encore d'ajouter aux paroles de *Baglivi* les observations de *Galien* sur les crudités de l'estomac, (*a*) avec ce qu'écrivît *Jacotius*, l'un des meilleurs Commentateurs des ouvrages d'Hippocrate. (*b*)

Pour mieux comprendre cela, il faut supposer que chaque maladie est un être naturel qui a une existence propre, & des caractères particuliers; cela posé, si l'on s'applique à les connoître par l'observation, il ne sera pas facile de les confondre. Voilà comment ont fait les plus anciens Médecins Grecs, lorsqu'ils ont rangé les maladies sous différentes classes, & qu'ils les ont séparées les unes des autres; parce qu'en observant attentivement les propriétés de chacune

---

[*a*] *Galen. lib.* 1, *de locis affect.*

[*b*] *Jacotius comment. in coac. Hip. lib.* 3, *sent.* 32, *p.* 219.

d'elles, ils n'attribuerent point à l'une celles qui appartiennent à l'autre. Appliquant cela à notre ſujet, on voit facilement que la fiévre *méſentérique* quotidienne & l'aigue ſont deux êtres très-diſtincts, & les propriétés de l'une ne ſe font voir aucunement dans l'autre. C'eſt pourquoi le changement de la fiévre *méſentérique* en aigue, non-ſeulement n'eſt pas facile, mais il eſt même impoſſible. On m'objectera peut-être ſur cela que, ſi la fiévre *méſentérique* peut dégénérer en intermittente, pourquoi ne le fera-t-elle pas en aigue? La raiſon en eſt, parce que, lorſque la fiévre *méſentérique* (ce qu'on doit auſſi entendre des ardentes & des ſynoques) ſe change en tierce, le changement lui eſt propre & naturel; de manière qu'une propriété de ces fiévres dans certaines circonſtances, eſt de l'opérer ainſi; mais le contraire arrive à l'égard des fiévres aigues, de ſorte que, lorſque la fiévre *méſentérique* ſe change en tierce, il n'y a point production d'une nouvelle maladie, mais une continuation de celle qui exiſtoit auparavant, avec la ſeule différence, qu'il ſe déclare par ce changement une de ſes propriétés qui ne s'étoit point faite appercevoir jusqu'alors, parce que l'être d'une maladie n'eſt point inſtantané, mais ſucceſſif, c'eſt-à-dire, que l'exiſtence d'une maladie n'eſt point remplie ou parfaite dans un ſeul inſtant, mais dans pluſieurs ſucceſſivement. La na-

ture nous préſente chaque jour ces changemens dans le genre des inſectes qu'on appelle chenilles, principalement dans les vers à ſoie qui n'en ſont qu'une eſpèce, où nous voyons qu'ils commencent par exiſter ſous la forme d'une ſemence très-petite & ronde, qui ſe change après cela en un ver comme font les chenilles, & s'enfermant dans le cocon ou coque, il en ſort enſuite pour former ce que les Grecs appellent *chryſalida*; ce qui eſt bien digne d'être lu dans l'excellent Traité des inſectes de Mr. de *Reaumur.* On obſerve la même choſe dans les maladies, & elles offrent divers changemens dans différens temps, qu'on ne peut parvenir à connoître qu'en ſuivant attentivement la nature. Je dis auſſi que c'eſt une erreur de croire que par la communication qui ſe fait des obſtructions du méſentère au ſang, la fiévre *méſentérique* dut ſe changer en aigue, parce que ſi l'on y réfléchit attentivement, il ſera facile de ſe perſuader que les humeurs crues du méſentère communiquées au ſang, ne produiront point une fiévre aigue, mais quotidienne, qui ſera l'effet correſpondant à une pareille cauſe. En outre, la cauſe des fiévres aigues eſt toujours acre, très-mobile & ſpiritueuſe, & les crudités du méſentère communiquées au ſang, doivent néceſſairement produire des effets oppoſés à ceux que produit la cauſe des fiévres aigues; d'ailleurs la nature tend toujours avec un merveilleux arti-

fice

fice à expulser tout ce qui lui est nuisible ; par conséquent, s'il arrive que les crudités du mésentère soient mises en mouvement, la nature les poussera plus facilement du côté des intestins, que dans la masse du sang. On objectera peut-être à cela que les valvules supposées par les Anatomistes à l'orifice des veines lactées, doivent empêcher le reflux de ce qui a déjà pénétré dans le mésentère ; mais ces valvules, supposé toutefois qu'elles existent, car elles ont été vues jusqu'à présent par bien peu d'Observateurs, ne sont point capables de résister aux efforts que fera la nature pour surmonter l'obstacle qu'elles pourroient opposer, & se débarrasser des humeurs morbifiques du mésentère, comme on l'a vu arriver plusieurs fois lorsqu'un abcès venant à s'ouvrir du côté du mésentère, le pus est sorti par les intestins ; ce qui est constaté par une infinité d'observations ; mais quels que soient les conduits par où se fait l'expulsion du pus, ils peuvent eux-mêmes servir de voie par laquelle les mauvaises humeurs qui produisent la fiévre *mésentérique*, pourront être chassées du corps. C'est aussi ce que les Médecins confirment journellement par leur pratique ; car jugeant que la fiévre est *mésentérique*, ils croyent pouvoir la guérir par des purgatifs répetés. Or on voit que cette méthode seroit inutile, infructueuse, & même dangereuse, si la nature ne pouvoit point déterminer & chas-

ſer du corps, par la voie des inteſtins, les humeurs viciées du méſentère.

§. III.

Explication des Symptômes.

Le pronoſtic qu'on doit tirer de la langue, de la ſoif & des autres ſymptômes de la fiévre *méſentérique*, a déjà eté expoſé dans les chapitres précédens; il nous reſte ſeulement dans celui-ci à parler de l'état des hypocondres & de ce qu'ils indiquent, tant dans les fiévres aigues que dans les *méſentériques*. Hippocrate, ſous le nom d'hypocondres, ne comprit pas ſeulement les parties qui ſe trouvent aux deux parties latérales du bas ventre au-deſſous des fauſſes cotés, mais auſſi le diaphragme, de manière qu'il déſigna le foie, la rate, le pancréas & le diaphragme par le nom générique de præcordia; & tant lui que les autres Médecins Grecs, obſerverent attentivement l'état de toutes ces parties dans les maladies. Sur cet objet, il convient de voir ce que nous avons dit dans la première ſection de notre Commentaire ſur les Pronoſtics d'Hippocrate, *ſentent.* 26, *pag.* 61. Les Médecins modernes ſont aſſez ſoigneux d'examiner le bas ventre des malades; mais j'ai pitié de voir le mauvais uſage qu'on fait de cet examen, parce que, dédaignant les véritables

observations, ils n'ont point assez l'attention d'examiner les hypocondres & leur état; ce qui provient de ce que plusieurs Médecins étant prévenus que les fiévres appellées *mésentériques* sont très-fréquentes, & les confondant ainsi avec les aigues, il arrive que, si en examinant l'abdomen ils le trouvent un peu tuméfié, dur ou tendu, ils croyent aussitôt que cela est produit par une grande abondance de crudités & de matières indigestes qu'ils supposent dans ces parties, & qu'ils s'efforcent, sans autre examen, d'enlever par des purgatifs: ils détruisent par-là le bon ordre & l'arrangement que la nature suivoit peut-être pour guérir la maladie. Cette erreur est parvenue à un tel point, que *Bianchi* dans son *Historia hepatica*, *part.* 3, *de obstructione hepatis*, *pag.* 325, rapporte qu'un Médecin, en examinant l'abdomen d'une femme qu'il croyoit attaquée d'obstructions, imprima si fort les bouts des doigts, qu'il parvint à toucher une des vertèbres de l'épine du dos, parce que cette femme étoit fort maigre, & que la prévention grossière où il étoit, lui fit prendre la grande dureté qu'il sentoit pour une tumeur schirreuse. Qui que ce soit connoîtra sans doute le mauvais succès qui doit résulter de cette erreur.

Pour éclaircir donc un point d'une aussi grande importance, nous démontrerons le pronostic qu'on doit tirer des hypocondres, nous guidant

en cela ſur ce que nous dicte la nature même. Si les hypocondres du malade ſont ſouples, fléxibles, mols, ſans douleur & comme dans l'état de ſanté, c'eſt d'un bon augure ; (*a*) s'ils ſont au contraire tendus, durs & douloureux, c'eſt pour lors d'un mauvais pronoſtic.

Nous appellons hypocondres tendus, lorſque les parties de l'abdomen, voiſines du diaphragme, ſont tendus, ce qui peut arriver ou avec dureté & douleur de ces mêmes parties, ou ſans ces ſymptômes. Lorſque la tenſion eſt accompagnée de dureté & de douleur dans les maladies aigues, c'eſt un ſigne d'inflammation, & elle ſe trouve ou dans les parties les plus profondes du bas ventre ou dans ſa ſurface ; mais dans quelque endroit qu'on l'apperçoive, elle indique toujours l'inflammation, excepté que la tenſion des hypocondres ne ſoit un avant-coureur de la criſe, parce qu'ils ſe tendent lorſque la maladie doit ſe terminer par une hémorragie du nez, ou qu'il doit ſortir des parotides, comme nous l'avons déjà expliqué, de même que lorſque la criſe doit ſe faire par le cours de ventre, mais

---

(*a*) Oportet autem in omni morbo mollem eſſe ventrem & juxtà molle præditum. *Hip. lib. prognoſt. n.* 12, jam verò hippochondrium eſſe decet molle, doloris expers, æquale ; contrà exæſtuans, aut inæqualiter conſtitutum, aut etiam dolore affectum ; morbi eſt non manſueti. *Hipp. coac. præn. lib. cap.* 11, *ſent.* 1.

pour lors le Médecin s'en aſſurera en faiſant attention aux ſignes qu'il y a pour connoître les mouvemens critiques de la nature que nous avons déjà expoſés ci-devant. S'il y a donc inflammation dans les hypocondres, ou qu'ils ſe tendent à raiſon de la criſe qui eſt prête à ſe faire, & que le Médecin penſe que cette tenſion dépend d'une indigeſtion ou d'un amas de crudités, quels maux ne produira-t-il pas s'il preſcrit un purgatif? Lorſque la tenſion des hypocondres vient ſans dureté ni douleur, pour lors elle indique l'une de ces deux choſes : ſavoir, une inflammation dans le diaphragme ou dans les autres parties du bas ventre, ou bien un état de grande convulſion & de ſéchereſſe dans les muſcles de l'abdomen, & peut-être des inteſtins. Hippocrate appelloit cette eſpèce de tenſion des hypocondres, ſans dureté ni douleur, *diſtenſio mollis*, comme on le voit dans l'hiſtoire d'*Hermocrates*, dans le troiſième livre des Epidémies, *ſect.* 3, *ægrot.* 2, duquel il dit qu'il avoit les hypocondres tendus avec ſoupleſſe. Nous liſons la même choſe dans la deſcription que nous fait le même Auteur, *lib.* 3, *epid. ſect.* 2, *ægrot.* 8, de ce jeune-homme qui vivoit *in foro mendaciorum*, duquel il dit : *ignis corripuit ex laſſitudinibus, &c. . . Tertiam difficulter tulit. . . hypocondrii intenſio ſub mollis utrinque.* Il en arriva autant à cet homme de qui Hippocrate rapporte au *liv.* 1,

epid. sect. 3, *ægrot.* 12, qu'après avoir soupé excessivement, il fut attaqué de fiévre aigue.

Lorsque l'inflammation est dans la partie concave du foie, dans la rate ou dans la partie inférieure du diaphragme, les hypocondres sont tendus sans douleur ni dureté, parce qu'il est très-facile de concevoir que la grande tension dans les fibres des parties enflammées doit se communiquer aux parties voisines; & quoique la dureté ne s'apperçoive pas au tact, cependant elle existe dans l'endroit de l'inflammation. car les Médecins ne doivent point prétendre connoître les obstructions du mésentère, en palpant le dehors de l'abdomen, parce que les tegumens communs & les muscles abdominaux empêchent qu'on puisse s'en assurer par le tact. (*a*) Lorsqu'il n'y a point d'inflammation dans les parties du bas ventre, & qu'on y trouve de la tension, pour lors c'est un signe de convulsion ou de grande sécheresse, surtout dans le diaphragme, de même que dans les muscles de l'abdomen & dans les autres parties du bas ventre. On trouve ordinairement cette espéce de tension dans les fiévres ardentes & malignes, dans lesquelles les parties musculeu-

---

(*a*) Perperam verò plerique agunt, qui à contrecta-
„ tione abdominis de obstructione mesenterii, temerè ju-
„ dicium ferre audent, præsertim autem decepti à muscu-
„ lis utrinque per ventrem in longum extensis. *Tozzi de ve-*
„ *narum lactearum obstructione*, *pag.* 204.

ſes étant contractées vers leur origine, ſont par conſéquent dans un état de convulſion. Toutes ces tenſions ſont d'un très-mauvais augure, principalement ſi les autres ſymptômes qui les accompagnent ſont fâcheux.

Si les parties du bas ventre s'affoibliſſent beaucoup dans les maladies aigues, c'eſt auſſi d'un mauvais augure. (*a*) Mais ce ſeul ſymptôme n'indique pas la mort, il l'annonce cependant lorſque les autres ſignes mortels s'y joignent. La tuméfaction ou élevation du bas ventre, paroiſſant avec des ſignes de criſe, n'eſt point mauvaiſe, parce qu'elle indique que la nature détermine les humeurs vers ces parties pour les évacuer. La tenſion du bas ventre qui a pour cauſe les vents, eſt accompagnée pour l'ordinaire de borborigmes, de rapports & autres choſes ſemblables; elle n'eſt pas non plus à craindre, mais ſi elle vient d'inflammation, elle eſt pour lors très-dangereuſe: on la connoît en ce qu'elle eſt accompagnée de dureté, de douleur du bas ventre & de difficulté de reſpirer. Dans les fiévres *méſentériques* le bas ventre ſe tuméfie rarement; & lorſque cela ar-

---

(*a*) In omni morbo partes circà umbilicum & pecti-
,, nem craſſitudinem habere melius eſt. At vehemens te-
,, nuitas & eliquatio, prava eſt. Periculoſa verò talis eſt
,, etiam ad infernas purgationes. Hipp. *lib.* 2, *aphoriſ. ſen-*
,, *tent.* 35.

rive, c'eſt avec une grande quantité de vents & de borborigmes, mais ſans aucun ſigne d'inflammation. Lorſque le ventre eſt douloureux par cauſe d'indigeſtion, on le connoît très-facilement, parce que, conjointement avec la douleur, on ſent une peſanteur d'eſtomac, des rapports acides ou nidoreux; on rend une grande abondance de ſalive, avec des nauſées, & enfin les fonctions du ventricule ſont léſées.

§. IV.

Des Vers.

Je ne prétends point traiter ici proprement des vers qui s'engendrent ordinairement dans le corps humain, parce que cela ne regarde point notre ſujet; ainſi je vais ſeulement expoſer le pronoſtic qu'on doit en tirer, lorſqu'ils ſe préſentent dans les fiévres aigues & méſentériques. Ceux qui voudront ſavoir combien d'eſpèces de vers s'engendrent dans le corps humain, & les différens endroits où ils réſident, pourront voir les expériences naturelles de *Redi*, & ce que *Bianchi* en a écrit nouvellement dans ſon Ouvrage *de naturali in humano corpore, vitioſa, morboſaque generatione*, où il traite cette matière fort au long & avec beaucoup de juſteſſe. Je remarquerai ſeulement deux choſes à ce ſujet, qui peuvent être de quelque utilité; l'une, c'eſt

qu'à l'égard des insectes qu'on trouve dans le corps humain, quelques Auteurs ont été trop faciles à exagérer leur existence & leur grand nombre, au-delà de ce que démontrent les véritables observations. D'ailleurs *Leeuwenhoek* ayant commencé à faire des expériences avec le microscope, & ayant découvert quelques petits insectes qu'on n'apperçoit point à l'œil, il arriva comme ordinairement dans plusieurs autres choses de ce genre, savoir, que plusieurs ont cru qu'avec l'aide du microscope, il leur étoit possible de découvrir un nouveau monde, trouvant chaque objet qu'ils regardoient rempli de petits insectes. Il s'ensuivit de-là qu'on répandit dans plusieurs livres, que dans l'eau, même la plus pure, il habitoit une espèce de vers semblables à des anguilles, imaginant aussi que le vinaigre en étoit plein; dans le marbre & dans les autres pierres très-dures ils placerent certains vers qui, en les rongeant, les consumoient avec le temps; & ils crurent que jusques dans les gencives, il existoit un grand nombre d'insectes très-petits qui se conservoient dans cette salive blanche & épaisse qui les environne. Mais il est facile de voir que toutes ces choses sont supposées gratuitement, & ne sont ni prouvées ni démontrées, & que pour qu'on y ajoutât foi, il nous faudroit un plus grand nombre d'expériences mieux ordonnées & faites avec bien plus de précau-

tion que celles qu'ont proposé ces Auteurs pour fonder ces faits. Je crois bien qu'on observe, au sujet des vers dans le corps humain, des choses surprenantes que des Médecins très-dignes de foi ont rapportées; mais ils n'ont proposé que ce qu'ils ont vu, bien différens en cela des autres qui le plus souvent ne racontent point ce qu'ils virent, mais ce qu'ils crurent voir. Le même *Bianchi* dit qu'un de ses amis étoit fort tourmenté des vers, avec cette particularité que ces petits animaux ne se faisoient sentir vivement que depuis neuf heures jusqu'à dix de la nuit, temps auquel il étoit débarrassé de toute affaire, études & autres occupations, demeurant libre tout le reste du jour & de la nuit: période qui s'observoit constamment chez lui tous les jours. (*a*) Par-où l'on peut juger que même dans ces objets la nature conserve des périodes fixes. L'autre chose que j'avois à observer, c'est que pour connoître s'il y a des vers ou non, dans l'estomac & les intestins, on fait pour l'ordinaire un grand cas de la démangeaison du nez qu'éprouvent les malades; de manière qu'on suppose que s'ils existent réellement, on doit trouver nécessairement cette circonstance. On ne peut point douter qu'on ne sente quelquefois de la démangeaison au nez lorsque les vers sont dans les pre-

---

(*a*) *Bianchi de generat. natural. &c. part.* 3, *pag.* 256.

mières voies ; mais il eſt certain que le plus ſouvent cette circonſtance manque, de ſorte que les Auteurs les plus exacts à donner la deſcription des ſymptômes qui accompagnent les vers, n'ont pas cru devoir en faire mention. Et d'un autre côté, nous obſervons tous les jours que pluſieurs enfans dans leurs maladies ont des démangeaiſons du nez, ſans qu'ils ayent pour cela des vers. Comme ceux qui ont des vers ſont ſujets à perdre du ſang par les narines, peut-être que la démangeaiſon ne ſe trouve que dans ceux qui doivent éprouver cette hémorragie. Quoiqu'il en ſoit, je regarde comme très-certain que la démangeaiſon du nez, chez ceux qui ſont affectés des vers, n'eſt point produite véritablement par les vers, mais par d'autres cauſes qui nous écarteroient trop de notre ſujet, ſi nous tentions de les expliquer.

Revenant donc à notre objet, il faut examiner ſi les vers paroiſſent au commencement, ou vers la fin des maladies aigues ; s'ils ſortent morrs ou en vie, parce que tout cela eſt propre à confirmer, & à rendre plus certain le jugement qu'on doit en porter. Hippocrate dit que c'eſt un bon ſigne que les vers ſortent ronds cónjointement avec les excrémens, vers le temps de la criſe ; (*a*) &

(*a*) Commodum eſt lumbricos rotundos cum egeſtione

en rapportant l'hiſtoire du douzième malade, du premier livre des épidémies, il dit que le ſeptième jour la maladie empira beaucoup, & qu'il rendit par les ſelles beaucoup d'humeurs accompagnées d'irritations & mêlées de vers; mais comme il n'y avoit aucun des ſignes d'une bonne criſe, il mourut le onzième jour. Les Médecins grecs ne ſont pas d'accord ſur le pronoſtic qu'on doit tirer des vers; car *Cœlius Aurelianus* rapporte le ſentiment de quelques-uns d'entr'eux, qui aſſuroient que les vers qu'on rend morts, ſont un mauvais ſigne. (*a*) *Dioclés* au contraire fut d'avis, que s'ils étoient vivans, ils annonçoient la mort. Cependant Duret, (*b*) conſidérant toutes ces diſſentions, établit comme une maxime fondamentale, que les vers, ſoit qu'on les rende vivans ou morts dans le commencement des maladies, ſont un mauvais ſigne, parce que les premiers ſont un indice de crudité, & les ſeconds, une preuve d'une grande putréfaction; mais s'ils paroiſſent vers le temps de la criſe, ils ſont un ſigne qu'elle ſera favorable.

---

prodire, morbo adjudicationem tendentes. *Hipp. lib. prog. n.* 10.

(*a*) *Cœlius Aurelianus de morbis chronicis, lib.* 4, *c.* 8.

(*b*) *Duretus comment. in coac. Hipp. lib.* 3, *cap.* 4, *ſent.* 3.

Nous nous sommes beaucoup étendus sur ce point dans les commentaires que nous avons donnés sur les pronostics d'Hippocrate. (*a*)

§. V.

Du Traitement des Fiévres quotidiennes.

Dans la fiévre quotidienne, principalement si elle est erratique, il faut observer avec attention si le vice est dans les humeurs mobiles du corps, ou bien si quelque partie solide se trouve affectée de quelqu'abcès occulte, ou dans un état de putréfaction très-enracinée, parce que dans ce cas on ne doit pas entreprendre une cure radicale, qui ne produiroit d'autre effet, que d'avancer la mort du malade; mais si le vice a son siége dans les humeurs, qui quoique se trouvant arrêtées dans quelque partie, peuvent néanmoins jouir encore d'un certain degré de mobilité, & être chassées du corps, par les conduits dont la nature se sert pour cet effet: pour lors on doit en entreprendre la curation. Lorsque les fiévres quotidiennes ont leur foyer dans le mésentère, il est utile de purger d'abord, ou de donner un vomitif avec cette distinction, que si le Médecin juge que

---

(*a*) *Section* 2, *sent.* 18, *pag.* 101.

les humeurs viciées ſoient dans les parties voiſines de l'eſtomac, comme dans le foie la véſicule du fiel, l'inteſtin duodenum, ou dans le pancréas, pour lors l'émétique les évacue mieux, & plus commodément, en ce qu'elles ſe portent plus facilement dans l'eſtomac, d'où elles ſont promptement chaſſées par l'effet du vomiſſement. Mais s'il jugeoit que les mauvais ſucs ſe trouvaſſent dans les inteſtins, particulièrement dans les gros, dès lors les purgatifs adminiſtrés, tels que nous les décrivons dans notre formulaire, ſont très utiles. Il n'eſt pas difficile de connoître dans quelle partie réſident les humeurs qu'on doit évacuer; parce que ſi le malade a des nauſées & des envies de vomir, s'il ſalive beaucoup, s'il a des tremblements dans la machoire inférieure, ou des rapports après avoir mangé, & d'autres ſymptômes de cette nature, il eſt évident que le ſiége de la maladie ſe trouve dans l'eſtomac, & les autres parties de la région épigaſtrique; s'il n'y avoit au contraire aucune des choſes que nous venons de rapporter, & que le malade ſentit une grande douleur aux lombes, & un poids aux parties inférieures, nous devons croire à la vue de ces ſignes, que c'eſt-là que réſide le foyer de la maladie.

Dans cette eſpèce de fiévre, la ſaignée ne

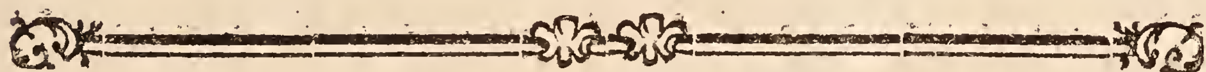
convient point. Ce précepte n'eſt pas dû ſeulement aux Médecins de nos temps, mais encore aux anciens, qui obſervant une ſurabondance d'humeurs crues & pituiteuſes, jugerent que les ſaignées ne convenoient pas ; c'eſt pourquoi dans la curation de la fiévre quotidienne, ils ne parlent point de ce remède. il peut y avoir cependant quelque cas, dans lequel il ſoit expédient & même néceſſaire d'appliquer des ſangſues, comme ſeroit par exemple quelque hypocondriaque ſujet aux hémorroïdes ; ou chez lequel les vaiſſeaux hémorroïdaux ſe gonflaſſent, & à qui s'il ſurvenoit une fiévre *méſentérique*, ainſi qu'il arrive quelquefois, pour lors les ſangſues ſont un remède utile, & peut-être même néceſſaire, parce qu'une grande partie des obſtructions du méſentère peut être emportée par les hémorroïdes, comme l'expérience nous le démontre. Voilà pourquoi Hippocrate diſoit que cette évacuation étoit utile aux mélancoliques, *lib. 6, aphoriſ. ſent. II.* Cela arrive chez ceux qui ont le ſang épais & diſpoſé à produire des obſtructions dans les extrêmités capillaires des artères, & des veines qui ſe trouvent dans le méſentère & les inteſtins ; comme ces petits rameaux communiquent & s'entrelacent avec les vaiſſeaux hémorroïdaux, ainſi que le démontrent les obſervations anatomiques, il ſuit

de-là que les ſangſues ſont utiles dans ces ſujets.

Les autres jours de la fiévre, il eſt à propos de donner des médicamens, qui ſans enflammer les humeurs, puiſſent lever les obſtructions, & pour cet effet, d'après mon obſervation, il n'y en a pas de plus propre, que le *tartre vitriolé*, & la préparation mercurielle qu'on trouve dans la pharmacopée de Madrid, qui eſt faite avec le ſucre qu'on appelle *ſacharum vermifugum*. Ces médicamens peuvent être mêlés avec des ſirops appropriés, tels que celui des cinq racines apéritives, celui de chicorée *cum rheo*, comme nous le propoſons dans notre formulaire. L'eau pour toute boiſſon eſt fort bonne, altérée avec les rapures d'yvoire, de corne de cerf, & les racines de chicorée. Après le quatorzième jour, ſi la fiévre perſiſte encore, & que la nature ne détermine point les humeurs morbifiques vers aucun couloir convenable; pour lors il faut repurger le malade, ce qui étant fait, il ſera très-utile de lui donner la décoction amère de la pharmacopée de *Bateas* ſans purgatif, en y mêlant ſeulement un peu de *tartre vitriolé*. Paſſé le vingtième jour, il faut abſolument donner le *Kinkina* de la manière la plus convenable, ſans qu'on ait rien à craindre de ce qu'a avancé Baglivi, ſavoir

que

que si ceux qui ont des fiévres *mésentériques* prennent le *Kina*, ils sont affectés d'une de ces trois choses, ou d'inflammation interne, ou de la fiévre étique, ou de la mort. Je dis qu'il n'y a rien à craindre de ces menaces, parce qu'il y a toute apparence qu'il faut les entendre seulement du mauvais usage qu'on peut en faire, ou de la quantité excessive, & du temps peu propre, auquel quelques Médecins l'ordonnent, parce que nous savons par des observations répétées, que le *Kina* termine efficacement les fiévres *mésentériques*, lorsqu'elles sont fort opiniâtres, & que le Médecin a fait précéder tout ce que ce remède exige avant son administration.



CHAPITRE IX.

De la Fiévre Ephémère.

Les Grecs appellerent *éphémère*, la fiévre que nous appellons en latin *diariæ*; elle dure ordinairement un jour, quelquefois elle se prolonge jusqu'à trois, & même d'autres fois jusqu'à cinq. Les Grecs qui vinrent après Hippocrate, donnerent à la fiévre *éphémère*, qui dure trois jours, le nom de *synoque non putride*, sur laquelle *Galien* s'est beaucoup étendu dans son *methodus medendi*, de même

que ſur toutes les eſpèces *d'éphémères*. Dans cette fiévre *ſynoque* qu'on obſerve ordinairement chez les enfans, le viſage s'enflamme, le pouls devient très-fréquent & grand, la chaleur eſt aſſez active, quoique ſans ſechereſſe. Elle ſe diſtingue de la *ſynoque putride* par les urines, qui, dans celle-ci, ſont fort enflammées, & dans l'autre, elles ſont comme dans l'état naturel; par la langue, qui dans les *ſynoques putrides* devient ſéche & amère, au lieu que dans l'*éphémère* prolongée, elle ſe conſerve toujours aſſez humide ſans ſaveur, & n'eſt ordinairement accompagnée que de peu de ſoif, les malades buvant peu, quoiqu'ils appètent fort ſouvent la boiſſon. On ne peut pas douter qu'il ne ſoit néceſſaire que le Médecin ſoit bien exercé, pour ne pas confondre entr'elles ces eſpèces de fièvres. *Piſon* a parlé dans ſon Traité *de morbis aſeroſa colluv.*, *pag.* 469 d'une eſpèce de fiévre *éphémère*, qui ſe prolonge juſqu'au cinquième jour diſant qu'elle provient de la ſéroſité.

Je ne regarde point comme eſſentiel de donner l'hiſtoire de la fièvre éphémère, comme j'ai fait des autres fiévres, parce que c'eſt une maladie qui ne dure que vingt-quatre heures, & que la nature guérit ſans aucun remède. J'expoſerai ſimplement quelques particularités de cette fiévre, pour qu'on puiſſe la diſtinguer

des autres. La chaleur dans les éphémères est active, de manière qu'on n'en voit presque pas une autre, qui, dans sa première invasion, le soit autant. La peau est moëte, molle, souple au tact, & halitueuse, ou avec vapeur. En faisant attention à ces seules circonstances, & en sachant que la fiévre provient d'une cause externe manifeste; l'on sera suffisamment instruit pour la regarder, & pour la traiter comme *éphémère*. Elle n'est point non plus accompagnée de symptômes graves, parce qu'à l'exception d'un abattement, & d'une pesanteur de tout le corps, suivie d'un peu de douleur de tête, à peine s'y joint-il aucun autre accident remarquable. j'ai bien vu le délire accompagner quelquefois les fiévres *éphémères*, mais cela arrive seulement dans certains sujets, en raison de leur tempérament particulier; & pourvu que le Médecin en ait connoissance, ce symptôme ne l'étonnera point, lorsqu'il se présentera. Les causes externes qui produisent ordinairement les fiévres *éphémères*, sont au nombre de plusieurs: les passions de l'ame qui occasionent une grande révolution dans le corps, telles que la colère, l'exposition au soleil, la tête nue ou peu couverte, l'insomnie très-continuelle, & la trop grande plénitude de l'estomac, sont les plus fréquentes. La réplétion de l'estomac qu'on ap-

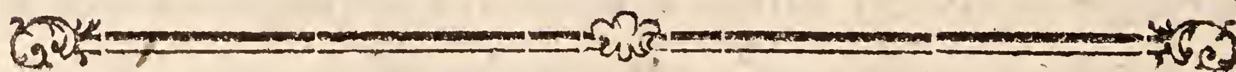
pelle indigeſtion, ne produit point d'autres fiévres que des éphémères, parce que ſi la nature a aſſez de force & de vigueur, pour exciter la fiévre, elle doit par ſon altération, ſe débarraſſer de ces matières, ou par la voie des ſelles, ou bien en ſéparant ce qui eſt utile d'avec ce qui doit être évacué : c'eſt ce que nous enſeignent les bonnes obſervations, outre que Galien l'avoit expliqué fort au long, dans ſon *methodus medendi*, *lib.* 8, *cap.* 5. La manière dont ces cauſes externes produiſent la fiévre éphémère, ſe trouve dans le chapitre premier de ce Traité. Le refroidiſſement ſubit du corps eſt auſſi une cauſe de l'éphémère, parce que les pores de la peau ſe reſſerrant, la tranſpiration inſenſible, ne peut point avoir lieu, & cette vapeur halitueuſe arrêtée, échauffe le corps, & produit la fiévre qui ſe prolonge quelquefois juſqu'à deux ou trois jours. Hippocrate, dans ſon Traité *de locis in homine*, *verſ.* 38, parle de cette maladie, & dit qu'elle dure ordinairement cet eſpace de temps.

Il faut remarquer ici que ce que les Médecins appellent tranſpiration, lorſque la ſecrétion eſt interrompue, ne produit d'elle-même que des fiévres éphémères ; car il eſt impoſſible que dans le terme de trois ou quatre jours les pores de la peau ne s'ouvrent point, & que

l'humeur où la matière de la tranſpiration ne s'évacue. *Feijoo* dans ſon *Theatro critico*, *tom.* 8 *diſcurſo* 10. a obſervé cela, & d'autres Auteurs très-graves ſont du même Sentiment. *Sanctorius* a beaucoup avancé les obſervations ſur la tranſpiration, cependant les effets qu'il lui attribue lorſqu'elle s'évacue en trop grande quantité par les pores de la peau, ou qu'elle eſt arrêtée dans le corps, proviennent d'autres cauſes : & dans toute ſa Médecine ſtatique, il tombe continuellement dans le ſophiſme qu'on appelle *non cauſæ ut cauſæ*; voilà pourquoi pluſieurs grands hommes eſtiment les effets que rapporte *Sanctorius*, & mépriſent les cauſes qu'il leur attribue. *Gorter* dans la préface de ſon Ouvrage *de tranſpiratione* parle des obſervations de *Sanctorius* avec la défiance qu'elles méritent. *Keil* a voulu prouver que la conſtipation ne provient point de ce que l'humeur de la tranſpiration s'eſt arrêtée à cauſe du reſſerrement des pores, comme nous l'avons déjà prouvé dans un autre endroit. *Vanſwieten* dans ſes Commentaires ſur les Aphoriſmes de Boerhaave §. 586, *pag.* 34, dit qu'il n'eſt pas toujours mauvais que la tranſpiration diminue, mais qu'au contraire cette diminution peut être très-utile tant pour prolonger la vie que pour rendre les corps plus robuſtes : nous avons expliqué très-en détail dans notre Phyſiologie ce

qu'on doit penſer ſur ce qui regarde la tranſpiration.

Il n'eſt pas néceſſaire d'expoſer le traitement des fiévres éphémères, parce que la nature les guérit, lorſqu'elles ſont parvenues à leur terme : les habitans de certains pays, dans les fiévres éphémères, cauſées par le reſſerrement des pores, qui ſont celles qui affectent le plus ſouvent, ſont dans l'uſage de faire une décoction des fleurs que les Apothicaires appellent cordiales, & de celles de pavot, dont ils boivent pendant toute la durée de la fiévre ; & de cette manière ils tempèrent l'efferveſcence du ſang & préviennent les réſultats que ces fiévres laiſſent quelquefois après elles ; dans d'autres endroits on fait prendre de l'eau chaude. Toutes ces méthodes peuvent être utiles dans ces maladies ſuivant les variétés à obſerver dans différens pays & relativement aux circonſtances ; mais la nature le plus ſouvent d'elle-même guérit ces fiévres ſans aucun remède.



CHAPITRE X.

Des Fièvres Tierces.

Ayant parlé juſqu'ici des fiévres continues qui ne proviennent point d'inflammation, il nous reſte à parler à préſent des intermittentes,

c'est-à-dire de cette espèce de fiévre qui n'aflige point continuellement le malade ; de manière qu'il a la fiévre pendant quelques heures & en est exempt pendant quelques autres : nous exposerons deux espèces de fiévres intermittentes, savoir les tierces & les quartes ; nous passerons sous silence les quotidiennes, soit parce qu'on les observe très-rarement dans ce pays, ou bien parce que les Médecins pour les traiter exactement doivent le faire de la même manière que dans la fiévre mésentérique dont nous avons parlé ci-devant. Il n'y a aucun Médecin qui ignore la division des fiévres tierces en simples & en doubles, en vraies ou essentielles & en fausses ; ces différences n'ont pas besoin d'explication, attendu que la plupart des commençans eux-mêmes les connoissent : la division la plus importante des fiévres tierces intermittentes & que personne ne doit ignorer est en bénignes & en malignes. J'appelle bénignes celles qui par elles-mêmes ne mettent pas le malade en danger, & je nomme malignes celles qui sont extrêmement dangereuses ; nous allons exposer l'histoire de chacune en particulier.

§. I.

Histoire des Fiévres tierces bénignes.

Les tierces bénignes sont très-faciles à con-

noître, parce qu'en voyant un malade qui ayant un jour la fiévre en eſt entiérement exempt le jour ſuivant; mais dans celle qui revient le troiſième jour, & ainſſi ſucceſſivement pendant tout le reſte de la maladie, on peut aſſurer qu'un tel malade eſt attaqué de fiévre tierce; car quoiqu'il ſoit vrai qu'il ait la fiévre tous les jours, s'il arrive néanmoins qu'il reſte quelques momens tout-à-fait libre, & que tous les troiſièmes jours les paroxiſmes ſe correſpondent entr'eux, il n'en eſt pas moins certain que ce ſont auſſi des fiévres tierces: il eſt propre à ces fiévres de commencer par le *rigor* ou par des intervalles de froid & de chaud, ou par le refroidiſſement des extrémités, comme les pieds, le nez & les doigts; à ces ſymptômes il ſe joint ordinairement des baillemens, & pour lors le malade eſt tourmenté par des angoiſſes & par la ſoif. Il ſurvient auſſi le plus ſouvent des nauſées, & une grande concentration du pouls, ce qui dure quelques momens, & juſqu'à ce que le froid ſoit paſſé, après quoi il ſuccède une chaleur forte avec une ſoif très-importune & des anxiétés très-vives, le pouls devient grand & fréquent, on ſent beaucoup de mal à la tête, & les urines ſont rouges & peſantes.

Ces ſymptômes durent ordinairement ſix heures, quelquefois quatorze, quinze, & même

d'autres fois se portent au delà de vingt heures; de manière qu'il arrive alors que les paroxismes se touchent presque, & c'est ce que les Médecins appellent fiévres *sub-intrantes*; c'est-à-dire qu'un paroxisme à peine est fini que l'autre se fait sentir de nouveau; au bout de quelques heures, la chaleur commence à diminuer, la soif cesse, le pouls devient plus tranquille, enfin il survient une sueur chaude, universelle & abondante qui termine le paroxisme, & assure celui qui doit paroître le jour qui lui correspond, comme nous l'avons déjà dit. Ce que nous venons de rapporter arrive également dans les fiévres vraies, & dans les fausses, pourvu qu'elles soient bénignes, ce qui ce distingue seulement en ce que les vraies ou légitimes durent moins de temps, tant pour le cours ou l'ensemble de toute la maladie, que pour la durée particulière des paroxismes; tandis que les fausses se prolongent beaucoup. Elles différent aussi en ce que les vomissemens qui surviennent dans les vraies sont des matières vertes & jaunâtres, qu'elles attaquent dans le fort de l'été, & saisissent seulement les sujets d'un tempérament bilieux & qui sont encore jeunes. On vomit au contraire dans les fausses un mêlange d'humeurs bilieuses & pituiteuses. Ces fiévres surviennent dans toutes les saisons de l'année, principalement dans l'automne &

pendant l'hiver ; & elles ſont très-communes dans les lieux marécageux où l'air ſe trouve infecté à cauſe des eaux croupiſſantes & mal ſaines.

§. I I.

Hiſtoire de la Fiévre tierce maligne.

Le malade eſt attaqué ſubitement d'un grand froid, avec un tremblement de tout le corps ; ou bien il ſe ſent par intervalles du froid & du chaud aux épaules qui dure aſſez long-temps : lorſque le froid commence à paſſer & la chaleur à ſe répandre, on voit le malade attaqué de quelque accident grave qui ſemble le mettre en danger de perdre la vie, mais qui n'eſt point le même dans tous, parce qu'il varie ordinairement ſuivant la diſpoſition des ſujets ; quelquefois le malade eſt attaqué d'une cardialgie, c'eſt-à-dire d'une douleur à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, & pour lors il a beaucoup d'anxiétés, de nauſées, il vomit pour l'ordinaire des matières vertes très-amères, & ſe trouve avec des angoiſſes cruelles : il ſent auſſi le plus ſouvent conjointement avec cela, comme s'il lui montoit de l'eſtomac vers la tête une flamme ou fumée qui lui obſcurcit la vue, & lui fait perdre le ſens : cette privation pour l'ordinaire eſt de peu de durée ; mais la cardialgie & les anxiétés perſiſtent tout le temps

de l'accroiſſement du paroxiſme, qui au bout de huit ou dix heures ſe termine par une ſueur abondante ; après cela le malade reſte ſoulagé, excepté qu'il ſe ſent encore un peu fatigué pendant un certain temps ; mais le jour ſuivant la fiévre le ſaiſit ordinairement de nouveau à la même heure & de la même manière, avec la ſeule différence que tant la fiévre que les ſymptômes qui l'accompagnent vont toujours en augmentant à chaque inſtant ; de ſorte que ſi le Médecin ne ſe hâte de l'arrêter promptement, il arrive très-facilement que conjointement avec la douleur d'eſtomac, & le trouble de la tête il ſurvient une forte convulſion qui emporte le malade, ou un évanouiſſement & un affoibliſſement des forces ſi grand que la difficulté de reſpirer ſe mettant de la partie, il ſuccombe.

Dans d'autres malades on ne trouve point ces ſymptômes, mais on obſerve dans le premier paroxiſme un ſommeil aſſez profond, dans le ſecond, c'eſt un véritable aſſoupiſſement ; & le troiſième pour l'ordinaire ſe termine en apoplexie ; de manière que ces accidens durent ſeulement pendant l'acroiſſement, & ils ceſſent ſi le malade eſt aſſez heureux pour ſortir du paroxiſme. D'autres fois la cardialgie non plus que l'aſſoupiſſement, n'accompagnent point la fiévre tierce maligne, mais bien une ſyncope

qui dans le troiſième paroxiſme tranche les jours du malade ; le pire eſt que les tierces malignes ſe déclarent quelquefois ſans froid, ſans chaleur & ſans fiévre, paroiſſant maſquées ſous différens ſymptômes qui reviennent à la manière des tierces, tout de même que ſi la fiévre exiſtoit. J'ai vu une fois un malade qui tous les jours à ſix heures du ſoir commençoit à ſuer, ce qui duroit douze heures; durant tout ce temps il étoit ſans fiévre demeuroit évanoui, & dans un très-grand abattement. Le jour ſuivant la ſueur revenoit & duroit également douze heures, le laiſſant encore plus fatigué que le jour précédent, elle ſe répéta ainſi pendant quelques jours, juſqu'à ce que lui ayant fait prendre du Kina, la maladie ſe termina tout-à-fait. J'en ai connu un autre auquel il ſurvenoit tous les jours à une certaine heure une migraine très-forte qui n'étoit accompagnée d'aucune fiévre; cette douleur lui revenant périodiquement tout comme s'il en étoit attaqué, je le guéris facilement par le moyen du Kina; il n'y a preſque point d'accidens qui n'ayent ordinairement ces périodes, de manière que cette eſpèce de tierce maligne ſans fiévre ſe maſque communément de différentes manières & ſe manifeſte ou paroît ſous la forme de différens ſymptômes.

Morton, dans le chapitre neuvième de ſon

Traité des fiévres intermittentes, ſous le titre *de prothei formi intermittentis febris genio*, traite de cette eſpèce de tierces intermittentes qui ſe déclarent ſans fiévre ſous la forme de différens ſymptômes, & qui reviennent tous les jours à certaines heures comme ſi elle exiſtoit véritablement. Les obſervations que cet Auteur propoſe à ce ſujet ſont très-utiles, & tous les Médecins devroient les avoir préſentes, parce qu'en les connoiſſant bien, ils guériroient beaucoup des malades qui, par l'ignorance de ces choſes, périſſent miſérablement. *Torti*, célèbre Médecin de Modene, a fait un très-bon Commentaire ſur ce chapitre de *Morton*, & ma propre expérience m'a démontré le grand avantage qu'on peut tirer de la lecture de ces Auteurs. *Cælius Aurelianus*, *de morbis acutis*, *lib.* 2, *cap.* 10, fit mention, il y a long-temps, des fiévres intermittentes malignes; & dans le ſeizième ſiècle le célèbre *Mercatus* en a parlé avec beaucoup d'exactitude, ce dont notre Eſpagne doit ſe glorifier; & quoique ce Médecin ait traité ce ſujet avec beaucoup de clarté, cependant le grand *Heredia* a voulu illuſtrer ſa doctrine, comme on peut le voir dans ſon Traité des fiévres dangereuſes. Indépendamment de *Morton* & de *Torti*, Auteurs étrangers que nous avons déjà cités, & qui ont parlé fort au long des fiévres intermittentes malignes, le fameux *Werlof*, Médecin Allemand,

a dernièrement éclairci cette matière avec beaucoup de doctrine & d'érudition, de manière qu'il ne reste plus rien à désirer sur cet objet. Je ne puis m'empêcher de dire ici que nous Espagnols, nous faisons ordinairement peu de cas de nos productions, attendant, pour les estimer, que les étrangers s'en servent & se les approprient en quelque sorte ; peut-être même désirons-nous qu'elles nous soient communiquées par une main étrangère. Depuis que *Cœlius Aurelianus* a insinué qu'il y avoit des fiévres intermittentes malignes, tout le monde a gardé le silence sans s'arrêter à cette assertion, jusqu'à ce que *Mercatus* renouvella cette doctrine très-importante. Et je ne doute point que, tant *Morton* que les autres Médecins étrangers qui ont si fort brillé par ces connoissances nouvelles, ne les ayent tirées de cet Espagnol.

§. III.

Des Causes de la Fiévre tierce.

Pour découvrir les causes des fiévres tierces, suivant l'ordre que la nature exige, il faut les distinguer nécessairement en occasionelles & efficientes, c'est-à-dire, qu'il faut examiner quelle est la disposition du corps, ce qui donne & fournit le foyer à cette espèce de fiévre, & par quel moyen elle s'excite dans les corps déjà disposés.

A l'égard des dispositions nécessaires pour que le corps humain soit affecté de la fiévre tierce, il faut examiner par des observations ce qui arrive dans ce cas. L'expérience nous démontre chaque jour que ceux qui habitent auprès des marais ou lacs dont les eaux sont corrompues, sont attaqués très-souvent de fiévres tierces. Nous en avons un exemple affligeant dans le Royaume de Valence, dans les villages qui se trouvent voisins des rivières du *Xucar*; car étant environnés d'eaux bourbeuses & infectes, leurs habitans sont continuellement attaqués de la fiévre tierce. On observe aussi que plusieurs d'entr'eux sont sujets à ces espèces de fiévres, les années où la constitution de l'air humide & chaud dure très-long-temps, comme il arrive ordinairement lorsque les vents du côté du midi règnent beaucoup. Ceux dont le corps est fort humide, joint avec une grande chaleur des viscères, & ceux qui mangent beaucoup de fruits verts & échauffans, sont sujets tout de même à être attaqués de fiévres tierces. Nous concluons de toutes ces observations que, lorsque les humeurs du corps humain, & principalement leur substance spiritueuse, sont chargées de beaucoup d'humidité, jointe à la chaleur & à l'acrimonie, elles sont disposées à s'enflammer, de manière qu'elles produisent la fiévre tierce; & c'est ce qu'ont voulu signifier quel-

ques anciens Médecins, lorſqu'ils ont dit que les tierces étoient produites par la bile & la pituite. Il ſuit de-là que les cauſes occaſionelles des fiévres les plus fréquentes ſont l'obſtruction & la diathèſe que nous avons déjà indiquées & expliquées.

Les cauſes que nous avons appellées efficientes peuvent être différentes, parce que toutes les choſes qui ſont capables d'irriter & d'échauffer les humeurs qu'il y a dans le corps humain, déjà diſpoſé à la fiévre tierce, pourront l'occaſioner avec beaucoup de facilité. On peut les réduire aiſément aux paſſions de l'ame, à la diète & à l'air; ainſi les paſſions de l'ame très-violentes, les exercices immodérés, l'uſage exceſſif des alimens indigeſtes, & autres choſes ſemblables, peuvent très-facilement produire la fiévre tierce dans des corps déjà diſpoſés. Mais les bonnes obſervations démontrent qu'il n'y a point de cauſe plus efficace que l'air pour produire ces fiévres, principalement les tierces malignes qui deviennent telles à cauſe des mauvaiſes influences que l'air communique aux corps déjà diſpoſés à les recevoir. Si l'on obſerve attentivement ces fiévres, on trouvera qu'elles ſont preſque toujours épidémiques, & que celles de l'automne ſont d'une qualité plus mauvaiſe que celles du printemps, par la ſeule &

unique

unique raiſon que l'air les rend alors d'un plus mauvais caractère. Sur quoi il ſera bon d'avoir préſent ce que nous avons dit dans le ſecond Chapitre de ce Traité.

Les Auteurs ne ſont point d'accord, & ils nous laiſſent dans le doute ſur la partie du corps où réſide principalement le foyer des fiévres tierces. L'opinion de *Fernel* m'a paru toujours très-conforme à l'obſervation. Il dit dans ſon Traité *de febribus*, *lib.* 4, *cap.* 9 *&* 10, que le ſiége de cette maladie eſt dans les viſcères du bas ventre, & c'eſt le ſentiment des Médecins les plus raiſonnables d'entre les modernes. Il y a deux choſes qui m'ont toujours porté à le ſuivre ; l'une, c'eſt de voir que le vomiſſement eſt la meilleure terminaiſon de la fiévre tierce, & que les ſueurs ſont fort peu utiles aux malades. L'autre, c'eſt qu'il n'y a aucune partie dans le corps où il ſe ramaſſe une ſi grande quantité d'humeurs, que dans le bas ventre, parce que les inteſtins ſont continuellement arroſés par une liqueur gluante qui tapiſſe leur partie interne à laquelle doit ſe mêler & ſe joindre une certaine portion d'alimens crus, qui quelquefois ſe corrompent & ſe putréfient dans ces viſcères. Pluſieurs Auteurs ont prétendu connoître & expliquer ce en quoi conſiſte le retour périodique des fiévres tierces, ou par quelle

caufe elles paroiffent un jour, fe cachent le lendemain pour revenir le troifième. *Heredia de febribus putridis*, *cap.* 1, *quæft.* 4 & 8, a raifonné avec beaucoup de prolixité fur ces chofes. *Profper Martian*, *dans fes Commentaires in lib. Hipp. de nat. hom. fent*, 272, *pag.* 19, s'eft auffi fuffifamment arrêté à l'examen & à l'explication de ce phénomène, fur lequel, *Cole* dans fon Traité *de febrib. intermittentib.*, *cap.* 7, s'eft, parmi les modernes, pareillement beaucoup étendu, ainfi que plufieurs autres Auteurs qui ont travaillé à développer cette queftion. J'ignore avec *Sydenham* & le fameux *Vanfwieten* qui parle avec la fincérité qui fied à un homme de fon génie & de fon mérite, en quoi confifte ce retour périodique. Je regarde cette recherche comme l'une des plus futiles & des moins importantes qui fe foient introduites dans la Médecine; & après y avoir beaucoup réfléchi, j'avoue que je n'ai pu la découvrir; mais fi je me voyois forcé à dire mon fentiment là-deffus, laiffant toujours la chofe dans le vague des conjectures, j'adopterois plutôt le fentiment de *Werlof* que celui des autres Auteurs, car il me femble que c'eft celui qui approche le plus de la vérité.

§. IV.

Du Traitement de la Fiévre tierce.

La fiévre tierce régulière, pourvu qu'on la traite comme il faut, n'eſt point dangereuſe ; mais pour la guérir avec ſuccès, il faut faire attention dans ſon commencement, ſi parmi les cauſes que nous avons appellées occaſionnelles la chaleur domine ſur l'humidité, ou ſi c'eſt le contraire, parce que dans le premier cas il convient de commencer le traitement par la ſaignée, après laquelle il faut donner l'émétique. Mais ſi la quantité des humeurs épaiſſes prédomine, on doit alors commencer par l'adminiſtration de l'émétique. Il ne ſera pas difficile de connoître, lorſque la chaleur dominera ſur l'aquoſité des humeurs, parce que ſi la fiévre eſt très-ardente, ſi la langue devient fort ſéche, le viſage du malade fort allumé, & le pouls grand, il eſt évident que l'inflammation des humeurs eſt très-conſidérable, & rien ne l'appaiſe auſſi efficacement que la ſaignée. On ne peut point oppoſer à cela que le ſiége de la fiévre tierce eſt, comme nous l'avons déjà dit, ordinairement placé dans l'eſtomac, parce qu'il faut ſavoir que les humeurs viciées qui exiſtent dans cette partie, ne contre-indiquent point la ſaignée, excepté

ſeulement celles qui ſont mêlées de beaucoup de crudités & ſans inflammation ; mais ſi elles étoient dans un état de phlogoſe, & fort raréfiées, on y remédie aiſément par ce moyen, de même que lorſqu'il y a inflammation dans quelque autre partie du corps. Voilà pourquoi ce remède eſt très-bon dans les douleurs de colique qui ſont produites par l'inflammation des inteſtins, ainſi que dans la dyſſenterie & autres maladies ſemblables dépendantes de la même cauſe. Une fois ces précautions priſes, il faut preſcrire l'émétique, s'il y a indication, en obſervant que ce remède eſt très-utile dans cette maladie, & qu'il ne faut point l'omettre, lors même que les ſaignées paroiſſent néceſſaires, parce que pour lors on le donne après qu'elles ont été pratiquées, comme nous l'avons déjà expliqué en parlant de l'uſage de l'émétique dans les fiévres ardentes. Lorſqu'on a évacué & chaſſé du corps les cauſes occaſionelles, ou du moins la plus grande partie, le kina eſt l'unique remède & le plus efficace connu pour cette maladie ; il faut le donner en ſubſtance & ſeul, & ſur-tout qu'il ſoit bien choiſi, parce que l'expérience démontre qu'il produit alors de meilleurs effets que lorſqu'il eſt mêlé avec d'autres médicamens. J'ai obſervé que ſi la fiévre tierce eſt cauſée par des humeurs épaiſ-

ses & peu enflammées, comme il arrive dans les cachectiques, le kina combiné avec la décoction amère de la pharmacopée de *Bateus*, produit de meilleurs effets que si on le prescrit seul. C'est par cette raison que nous avons inséré dans notre Formulaire (*a*) la manière de l'employer dans ce cas. Si la fiévre tierce devient opiniâtre, laissant le malade libre pendant quelque temps, mais revenant après cela, il est nécessaire de continuer la méthode que nous avons proposée; & si cependant, malgré cela, elle s'enracinoit encore plus, il convient de laisser au temps le soin de la guérir, parce que si l'on veut tourmenter le malade par le moyen des purgatifs & des febrifuges répétés, il arrive qu'il succède ordinairement à ces fiévres une maladie aigue, ou bien les intermittentes se changent en continues, & mettent le malade dans un grand danger.

Par quelques symptômes que se déclarent les tierces malignes ou pernicieuses, il faut les traiter tout de suite par le Kina, sans faire précéder la saignée, ni les émétiques, ni autres remèdes de cette nature, parce que dans plusieurs occasions il arrive quelquefois que, si l'on donne des évacuans de cette nature,

[*a*] Voyez la formule 16.

le malade meurt au troisième paroxisme, communément au quatrième ou tout au plus au cinquième. On obtient au contraire communément la guérison, pourvu que sans aucune précaution on donne sur le champ le Kina à haute dose, *plenis manibus*, qui deviendroit sans cela inutile. J'en prescris dans ce cas demi once que je redonne encore au bout de quelques heures, jusqu'à ce que je voie que le paroxisme ne paroît plus; & lorsque le malade en est délivré, je fais prendre tous les jours une ou deux dragmes de Kinkina, jusqu'à ce qu'il en ait pris une once. Quelques Médecins mêlent le Kina avec les purgatifs. Il y en a d'autres qui purgent après avoir donné le Kina, pour prévenir les obstructions qui n'existent pas. Mais il conste par l'observation que le Kina se trouve affoibli ou énervé par les purgatifs, & qu'il perd, par cette combinaison beaucoup de sa force. Si après qu'on a guéri la fiévre par le Kina on purge le malade, on observe assez constamment que les accès reviennent de suite. On lit dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1711, que la poudre de noix de galles qui naissent sur les hêtres, ou sur les chênes verts, est un spécifique très-propre pour guérir les fiévres tierces opiniâtres, même celles qui résistent au

Kina. J'en ai vu quelquefois de très-bons effets.

CHAPITRE XI.

De la Fiévre quarte.

Lorſque la fiévre attaque quelqu'un avec froid & un grand tremblement de tout le corps dans ſon invaſion, qu'elle dure environ ſix heures, & même quelquefois plus, après quoi le malade ſe trouve libre pendant deux jours & dans le même état qu'il étoit auparavant; mais le quatrième jour de la première attaque ou invaſion, elle revient de nouveau, & en conſervant cet ordre & ce type, elle continue ſucceſſivement, on dit qu'un tel malade a des accès de fiévre quarte. Hippocrate dit (*a*) que cette fiévre eſt la plus longue & la plus rebelle de toutes celles dont le corps humain puiſſe être affecté. Et comme la doctrine de ce grand homme touchant ces fiévres renferme tout ce qu'il y a de plus utile à connoître, je vais l'expoſer telle que

(*a*) Securiſſima autem omnium quartana & facillima & longiſſima. Hoc enim non tantùm ipſa per ſe ipſam hujuſmodi eſt, ſed ab aliis morbis magnis liberat. Hipp. *lib.* 1, *epidem. ſect.* 3, *num.* 41.

nous la démontrent les véritables obſervations. Quoique tout le monde ſoit inſtruit de l'extrême longueur de ces fiévres quartes, il faut ſavoir cependant que ſi on leur laiſſe ſuivre leur cours naturel, & qu'on les traite comme il faut, leur durée n'eſt que de quatorze jours : de manière qu'en comparant les heures auxquelles il y a fiévre dans les quartes avec celles que renferment quatorze jours entiers, on obſerve une égale correſpondance ; de ſorte que les malades ſont affectés pendant toute la maladie d'autant d'heures de fiévre qu'il y en a dans le nombre de quatorze jours. *Sydenham* fit ſcrupuleuſement cette obſervation (*a*) que *Gorter* (*b*) a confirmée ; & ſi les Médecins y font attention, ils la trouveront conforme à l'expérience. Cette connoiſſance eſt très-utile, tant aux Médecins qu'aux malades, parce que les premiers ne ſe preſſent point de donner des remèdes qui pour l'ordinaire, non-ſeulement ne guériroient point, mais qui même prolongeroient les accès de fiévre quarte ; & les malades ſachant que leur maladie ſera longue, & qu'en continuant de prendre des remèdes inutiles, c'eſt un moyen pour la faire durer encore plus long-temps,

(*a*) *Sydenham obſervation. medic. ſect.* 1, *cap.* 5.

(*b*) *Gorter comment. in lib.* 2, *aphor. Hipp. ſent.* 25.

ils la ſupporteront avec patience, & ne ſeront pas toujours après à importuner les Médecins.

A l'égard du pronoſtic de la fiévre quarte, il faut ſavoir auſſi qu'on ſera aſſuré de la voir guérir lorſqu'on la traitera convenablement & qu'elle s'arrêtera à la nature des fiévres quartes, parce qu'on ne peut nier ni même mettre en doute qu'elles ne diſpoſent le corps à des maladies très-graves. J'ai vu ſurvenir après une quarte opiniâtre une phrénéſie qui emporta le malade : un autre à la ſuite d'une fiévre quarte fut attaqué d'un point de côté ; il y en a quelques-uns qui reſtent œdémateux, ou avec des douleurs, ou autres maladies ſemblables : ſur quoi on pourra lire avec fruit les hiſtoires des maladies rapportées par les célèbres & judicieux Médecins de *Breſlaw* année 1702, *pag.* 364 qui en parlent très-bien. Hippocrate dans ſes aphoriſmes, *lib.* 5, *ſent.* 70, dit qu'il ne ſurvient point des mouvemens convulſifs à ceux qui ont des accès de fiévre quarte, mais qu'au contraire ſi avant la fiévre ils avoient des convulſions, elles ſe terminent ordinairement par le moyen de ces fiévres. *Gorter* dans ſon commentaire ſur cet aphoriſme, remarque très-bien la-deſſus, que ce n'eſt point une obſervation générale, parce qu'il arrive quelquefois que la fiévre quarte ne guérit point les con-

vulſions, cependant l'on eſt fondé à croire que ſi l'on guérit la fiévre quarte & qu'on la traite d'une manière convenable, cela eſt utile pour prolonger la vie : c'eſt ainſi que *Boerhaave dans ſes aphoriſmes de cognoſc. & curand. morb. n.* 754 l'a confirmé, ainſi que Van-ſwieten, ſon célèbre Commentateur.

Les cauſes de la fiévre quarte ſont les mêmes que celles de la tierce, & pour l'ordinaire elles réſident dans les mêmes parties du corps, avec la ſeule différence que celles de la fiévre tierce ont peu de tenacité, & ſe diſſipent facilement ; tandiſqu'on ne parvient au contraire que très-difficilement à emporter celles qui donnent lieu à la fiévre quarte : c'eſt pourquoi les anciens diſoient que l'humeur mélancolique étoit la cauſe de la fiévre quarte, en ce que c'eſt l'humeur la plus épaiſſe du corps ; quoiqu'il en ſoit les fiévres quartes ne ſont pas ordinairement malignes ni pernicieuſes comme la tierce, & on obſerve quelquefois qu'elles ſont la terminaiſon de quelques maladies chroniques, & principalement des fiévres erratiques ; ſur quoi Hippocrate remarque (*a*) que dans les fiévres de cette nature l'urine laiſſe un

---

(*a*) Quœ in erraticis febribus ſunt nigræ nubeculæ, quartanas denuntiant. Hipp. *coac. prænot. lib.* 3, *tract.* 4, *cap.* 3, *ſent.* 30.

ſédiment noir qui annonce qu'elles doivent ſe terminer en quartes intermittentes.

Dans la curation des fiévres quartes, il faut être très-circonſpect & très-prudent pour ne pas donner occaſion à ce qu'il ſurvienne à leur ſuite quelque maladie grave. Le meilleur ſpécifique qu'il y ait pour ces fiévres, c'eſt le temps & le bon régime; mais ſuppoſé qu'il convienne de donner des remèdes, je ne penſe point que les purgatifs puiſſent être utiles, attendu qu'ils n'emportent point la cauſe du mal; les purgatifs répétés au contraire rendent les fiévres quartes plus opiniâtres, & diſpoſent les malades à l'hydropiſie. Les émétiques ne guériſſent pas non plus cette maladie, parce qu'ils ne débarraſſent point les viſcères de l'humeur morbifique qui y eſt enracinée; outre cela nous obſervons que quoique les malades vomiſſent dans le commencement des accès, ils ne s'en trouvent pas mieux pour cela, & ils n'en ſont point ſoulagés: ce que j'ai remarqué de plus propre dans ces cas, c'eſt l'uſage des médicamens qui délayent doucement les humeurs, & donnent du ton & de la vigueur aux ſolides; par conſéquent *le tartre vitriolé*, *l'antimoine diaphorétique* & autres remèdes de cette nature ſont utiles. (*a*)

(*a*) Voyez form. 17.

Le fer donné ſeul, ou combiné avec *l'eſprit de vitriol*, ce qu'on appelle communément *ſel de Mars*, eſt un remède admirable pour les fiévres quartes. (*a*) Les diaphorétiques, médiocrement ſpiritueux employés un peu avant que le froid ſaiſiſſe le malade ſont très-efficaces non-ſeulement pour les quartes, mais encore pour les tierces. La décoction que *Fuller* appelle ſalée, (*b*) & qui ſe compoſe avec le ſel & d'abſynthe qu'on fait bouillir dans l'eau, y ajoutant un peu de ſucre eſt auſſi un remède propre pour les fiévres quartes, quoique je n'aye pas néanmoins obſervé qu'il eut l'efficacité que ſon inventeur lui attribue. Le kina les guérit en effet, mais pour peu qu'on y donne lieu, elles reviennent bientôt après l'uſage qu'on en fait. Les formules qu'on peut faire des médicamens que nous avons propoſés pour la fiévre quarte, ſe trouveront dans notre formulaire; mais je répéterai encore une fois que dans les fiévres quartes le meilleur & le plus ſûr remède, eſt de n'en prendre aucun, pas même ceux que nous regardons comme bons, mais de laiſſer au temps & à la nature le ſoin de les guérir. Nous avons parlé de cela bien au long dans nos

(*a*) Voy. form. 18.

(*b*) Sal abſy. ſcrupulos octo; ſacch. alb. uncias quatuor; aq. font. libras duas; coq. ad deſpumationem in vaſe fictili vitreato doſis uſualis, uncias duas; alternis horis . . . ph. ext. full. p. 44.

Illustrations ou Commentaires sur le premier livre des épidémies d'Hippocrate.

Avant de finir ce qui regarde les fiévres intermittentes, je veux remarquer ici que quelquefois les tierces & même les quartes, quoique moins souvent, deviennent dangereuses & continues, de manière qu'il arrive ordinairement que la fiévre dans le commencement est intermittente, mais après quelques accès, elle devient continue & dangereuse. *Torti* a traité assez au long de ces espèces de fiévres qu'il a nommées *subcontinuas*; si on les observe attentivement, on verra qu'après avoir passé du genre des intermittentes à celui des continues, elles sont ou ardentes fausses, ou malignes, ou semi-tierces; je les ai vues toujours très-dangereuses, mettre le malade dans un grand danger de perdre la vie. Le changement qui arrive dans ces fiévres se fait régulièrement aux années où il règne des fiévres d'automnes qui durent beaucoup, devenant pour l'ordinaire dangereuses de plusieuts manières, dans le printemps, suivant l'une desquelles, c'est lorsque d'intermittentes elles deviennent continues, au moment où le malade se trouve attaqué de la fiévre intermittente, que le Médecin juge devoir se changer en continue, il doit faire usage du kinkina à grande dose pour éviter le danger que peut occasionner ce chan-

gement ; mais si elle est déjà devenue continue, il faut la guérir suivant sa nature, c'est-à-dire comme les ardentes, si elle est de ce genre, & ainsi des autres. Quoique néanmoins si les redoublemens sont très-forts, Il soit necessaire de donner un peu de kina avec l'attention cependant d'observer si la cause de la maladie étoit dans son origine de la nature des tierces : mais comment connoître que les fiévres intermittentes doivent devenir continues ? Si le Médecin voit que le malade après les deux premiers paroxismes demeure exempt de fiévre, mais que le troisième dont il est attaqué soit très-violent & d'une nature si longue qu'il ne laisse point le malade libre de fiévre, quoique pourtant elle diminue beaucoup ; pour lors il peut déjà soupçonner avec raison que la fiévre deviendra continue & il ne pourra le prévenir qu'en donnant une grande dose de kina. C'est ainsi que *Torti* dit s'être guéri lui-même d'une fiévre de cette nature qui le mit dans un grand danger, & dont il se délivra en prenant d'une seule fois six gros de kina.

FIN du Traité des Fiévres.



FORMULAIRE

De ce Traité des Fiévres.

I.

Gelée de groseilles.

Prenez : suc de groseille six livres ; sucre blanc quatre livres ; mêlez, & faites les cuire jusqu'à consistancede gelée, chap. 4, pag. 157.

I I.

Gelée de corne de cerf.

Prenez : rapure de corne de cerf demi livre ; faites-la cuire sur un feu lent dans six livres, ou bien suffisante quantité d'eau commune, jusqu'à consistance de gelée ; coulez avec expression ; clarifiez la colature avec un blanc d'œuf ; demi livre de bon sucre ; quatre onces de vin blanc, & une once de suc de citron, pour une gelée. (Chapitre quatrième. pag. 157.)

I I I.

Prenez : confection hyacinthe, faite sans substances aromatiques, & eau thériacale de chaque demi scrupule ; nitre stibié un scru-

pule ; béozard animal douze grains ; ſirop de vipèrine, & eau de bourrache de chaque une once ; mêlez. (Chap. 4. pag. 158.)

I V.

Prenez : confection cordiale commune & antimoine diaphorétique, de chaque un ſcrupule ; liqueur de corne de cerf ambrée huit gouttes ; ſirop de vipérine, & eau de bugloſſe, de chaque une once ; mêlez, (chap. 4. pag. 150.)

V.

Lotion pour les pieds, tirée de Fuller.

Prenez : tête de pavot blanc avec les ſemences écraſées, quatre onces ; feuilles de ſaule, de laitue, de mauve, de violettes, de chaque, deux poignées ; faites-les cuire dans un pot, depuis cinq, juſqu'à huit livres de lait, & tout autant d'eau ; coulez-le, faites-y diſſoudre quatre onces de nitre ; mêlez bien le tout. (Chap. 4. pag. 160.)

V I.

Décoction blanche de Sydenham.

Prenez : poudre de corne de cerf, & mie de pain très-blanc, de chaque deux onces : eau de fontaine trois livres : faites cuire & diminuer le tout juſqu'à deux livres ; ajoutez-y enſuite

enſuite nitre purifié, deux onces; mêlez. (Chap. 4. pag. 162.)

VII.

Potion pour arrêter l'hemorragie.

Prenez: eſprit de vitriol, & laudanum liquide, de chaque huit gouttes; poudre de nacre de perles préparée, demi-gros: ſirop de roſes ſeches & eau d'ortie, de chaque une once; mêlez. (Chap. 5, pag. 165.)

VIII.

Potion antimaligne.

Prenez: confection cordiale commune, & celle de hyacinthe, ſans ſubſtances aromatiques, de chaque un ſcrupule; eau thériacale demi-ſcrupule; camphre, deux grains; ſirop de vipérine, & eau de bugloſſe, de chaque une once; mêlez le tout exactement.

Prenez: corne de cerf ambrée, huit gouttes; poudre de cochenille, douze grains; ſirop de kermés demi-once; eau de chardon bénit, une once. (Chap. 6. pag. 318.)

IX.

Julep muſché de Fuller.

Prenez: eau de roſe de damas, ſix onces; eau de fleur d'orange, une once; eau de cannelle orgée, deux onces; eau de pivoine com-

pofée, une once & demie, mufch & ambre gris broyés avec un grain de fel volatil de corne de cerf, de chaque deux grains; fafran bien coupé, & enfermé dans un nouet, un fcrupule; huile de gérofle, une goutte; confection alkermés, deux gros; firop d'œillet, une once & demie; mêlez le tout, & faites en prendre cinq cueillerées de trois en trois heures. (Chap. 6. pag. 326.)

X.

Mixture fimple, purgative, ou Elixir polycrefte.

Prenez: efprit volatil de vitriol, une once; efprit de tartre rectifié, trois onces; eau thériacale, cinq onces; mêlez, & ajoutez-y extrait panchimagogue de Crollius, quatre fcrupules: broyez-le tout jufqu'à ce que l'extrait foit bien diffous. La dofe eft de deux fcrupules. (Chap. 7. pag. 355.)

Ce fut Paracelfe qui mit en ufage la mixture fimple, laquelle n'eft compofée que de l'efprit de vitriol, de celui de tartre, & de l'eau thériacale; & c'eft de cette manière qu'on l'ordonne dans les fiévres malignes, lorfqu'on ne veut point procurer des felles aux malades. Matière médicale de Géoffroi, première partie, fection 4, chap. 3, chymie de Teichmeger, page 252, & chymie de Roth, page

242 ; mais Sthal voulant rendre cette mixture purgative, y ajoute l'extrait panchimagogue de Crollius ; dont on trouve la description dans plusieurs pharmacopées. Nous avons tiré la composition de cette mixture du Traité des fiévres de Sthal, page 60 ; il l'appelle élixir policrestum, & dans la page 59 le même auteur remarque que si l'élixir produit des nausées ou anxiétés, on peut les prévenir ou les corriger par le moyen du nitre.

X I.

Prenez : vitriol, un scrupule ; esprit de sel dulcifié, huit gouttes ; sirop de chicorée simple, une once ; eau de vipérine, deux onces ; mêlez. (Chap. 7. pag. 354.)

X I I.

Prennez : manne & sel d'Angleterre de chaque une once & demie : faites-les dissoudre dans trois onces d'eau de chiendent. (Chap. 7. pag. 354.)

X I I I.

Prenez : rhubarbe, un gros & demi ; sel de tartre, six grains ; faites-les dissoudre dans trois onces d'eau de chicorée ; ajoutez à la colature deux onces de sirop rosat solutif ; mêlez. (Chap. 8. pag. 388.)

X I V.

Prenez : ſucre vermifuge de la pharmacopée de Madrid, & tartre vitriolé, de chaque un ſcrupule ; ſirop de chicorée compoſé, une once & démie ; eau de chiendent, deux onces ; mêlez. (Chap. 8. pag. 390.)

X V.

Prenez tartre vitriolé, un ſcrupule ; ſel d'abſynthe, ſix grains ; ſirop des cinq racines apéritives, & eau de chicorée, de chaque une once ; mêlez. (Chap. 8. pag. 390.)

X V I.

Prenez : ſummités de petite centaurée ; fleurs de camomille, de chaque demi-poignée ; racine de gentiane, deux gros ; ſemences de chardon bénit & de citron, de chaque un gros & demi, fleurs de ſouci deux poignées ; vin blanc & eau de fontaine, de chaque une livre & démie ; faites-les cuire juſqu'à la réduction de la moitié, & coulez ; ajoutez-y une once de kinkina ; la doſe ſera de trois dragmes qu'on donnera le matin & le ſoir. (Chap. 10, pag. 411.)



X V I I.

Prenez : tartre vitriolé ; antimoine diaphorétique ; ſafran de mars apéritif, de chaque un gros ; mêlez pour une poudre dont la doſe ſera de deux ſcrupules. (Ch. 11, pag. 417.)

X V I I I.

Prenez : ſel de mars, deux gros ; eau de fontaine, deux livres ; faites cuire juſqu'à la réduction de la moitié ; la doſe eſt de deux onces pour le matin de chaque jour. (Ch. 11. pag. 418.)

Je dois avertir à la fin de ce Traité que j'ai rapporté dans cet ouvrage, les obſervations qui m'ont paru les plus utiles & les plus néceſſaires pour l'inſtruction de la jeuneſſe, à laquelle je l'adreſſe ; on en trouvera encore quelques-unes d'une très-grande importance, qui concernent les matières dont nous avons parlé, non-ſeulement dans nos Commentaires ſur les pronoſtics d'Hippocrate, mais auſſi dans ceux que nous avons compoſé ſur le premier & troiſième livre des épidémies du même auteur ; ouvrage qui paroîtra bientot au jour.

F I N.



TABLE DES CHAPITRES.

FIN de la Table des Chapitres.



TABLE ALPHABETIQUE DES MATIERES,

Contenues dans le Traité des Fiévres.

A.

B.

C.

D.

DIAPHORÉTIQUES.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

R.

S.

V.

Fin de la Table.



